LES DÉTECTIVES DU YORKSHIRE

Rendez-vous

AVEC LE POISON

JULIA CHAPMAN

LA BÊTE NOIRE

Collection dirigée par Glenn Tavennec

L'AUTEURE

Née en Angleterre, Julia Chapman a exercé comme professeur d'anglais au Japon, en Australie, aux États-Unis et en France. Elle a même dirigé une auberge dans les Pyrénées avec son mari pendant six ans. Aujourd'hui, elle habite dans les vallons du Yorkshire, au nord de l'Angleterre, dont les paysages si typiques lui ont inspiré sa série de romans : *Les Détectives du Yorkshire*.

JULIA CHAPMAN

RENDEZ-VOUS AVEC LE POISON

Une enquête de Samson et Delilah, les détectives du Yorkshire

Traduit de l'anglais par Dominique Haas et Stéphanie Leigniel

LA BÊTE NOIRE

Robert Laffont

Titre original : DATE WITH POISON

ISBN numérique : 9782221242438
ISSN 2431-6385
ISBN 978-2-221-24035-9
(éd. originale : ISBN 978-1-5290-0679-7, Pan Books, an imprint of Pan Macmillan, London, 2019)

Suivez toute l’actualité des Editions Robert Laffont sur
www.laffont.fr





En mémoire de Jill Shaw
Une vraie fan de Bruncliffe et des Vallons

Prologue

Une livre de porc haché. Une demi-cuillerée à soupe de sel. Une pincée de noix de muscade et de sauge – pas trop, pour ne pas masquer le goût. Incorporer délicatement une dose soigneusement mesurée de l'ingrédient secret, et touiller avec une spatule en bois.

Dehors, de l'autre côté de la fenêtre sale située très haut au-dessus du plan de travail, l'obscurité tenait le vallon dans son emprise. Mais dans cette cuisine improvisée, la lumière crue qui tombait de l'ampoule faisait briller le contenu du bol mélangeur et le rouleau grisâtre de boyaux vides posé à côté.

Des peaux.

Des doigts les enfilait sur l'entonnoir, manœuvre routinière, familière. Après quoi venait le moment d'introduire la mixture. Avec lenteur, pour ne pas risquer de déchirer le boyau.

Un nœud. Un couteau. Et recommencer.

Avant que la première lueur de l'aube n'ait pénétré dans la pièce, six saucisses s'alignaient, dodues et alléchantes, sur un plateau de métal. Ô combien tentantes, ô combien toxiques !

1.

Ce matin-là, alors qu'un pâle soleil printanier diffusait plus de lumière que de chaleur sur la ville nichée au creux des collines, le seul détective privé de Bruncliffe n'éprouvait aucune des joies généralement associées à cette période de l'année. À vrai dire, il se sentait pris au piège.

En cet instant, dans ce bureau qu'il occupait depuis quatre mois et demi, Samson O'Brien aurait voulu être n'importe où dans le monde pourvu que ce soit loin d'ici. En train de courir dans les collines. À Londres, à travailler sous couverture comme il le faisait encore il n'y avait pas si longtemps, dans une vie qui lui semblait aujourd'hui remonter à un siècle. N'importe où, sauf dans cette pièce, avec son bureau métallique, ses chaises bancales, son lino qui rebiquait le long des murs et ses murs tapissés d'un abominable papier peint floqué rouge. Et face à une Ida Capstick assise, le visage tendu en avant, une détermination carrément sinistre sur ses traits – qui exprimaient déjà rarement la joie de vivre, même dans ses meilleurs jours.

— Faut qu'y m'aide, déclara-t-elle.

— Mais qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse, moi ? rétorqua Samson. C'est une affaire de famille. Prenez-la entre quatre yeux et exposez-lui le fond de votre pensée.

Ida renifla en reculant vivement la tête, et ce mouvement réflexe traduisait son mécontentement.

— Déjà essayé. Et j'en ai marre d'essayer. Faut que ça cesse.

Elle le foudroya du regard et ajouta :

— Pour toujours.

S'abattit alors sur la pièce un silence uniquement rompu par le cliquetis du radiateur acharné à combattre le froid de ce matin de mars, qui maculait

de condensation les carreaux de la fenêtre.

— Je ne suis pas sûr de bien vous comprendre, dit Samson, encore hypnotisé par le regard redoutable d'Ida.

Celle-ci haussa les épaules. Jeta un coup d'œil vers la porte fermée et reprit, la bouche en cul-de-poule :

— Faut qu'elle disparaisse. Par n'importe quel moyen.

Elle souligna sa détermination d'un hochement de tête résolu.

Samson eut un petit rire surpris, qu'il ravala précipitamment, le regard qui tue s'étant à nouveau focalisé sur lui.

— Vous n'êtes pas sérieuse ?

— Oh que si ! Y doit bien connaître quèqu'un ? Quèqu'un à Londres ? J'suis prête à payer.

Ida Capstick, ex-voisine de Samson et actuelle femme de ménage de l'Agence de Recherche des Vallons, extirpa de sa poche un rouleau de billets de banque retenu par un élastique et le jeta sur le bureau, où il roula et vint s'arrêter juste devant lui.

— J'veux engager quèqu'un qui saura convaincre ma cousine de ficher le camp. Avant que j'sois obligée d'la zigouiller.

Samson resta à fixer les billets puis releva les yeux sur les traits de granit qu'il connaissait si bien.

— Je pense, commença-t-il en se levant, qu'on aurait bien besoin d'une tasse de thé, tous les deux.

Pendant que Samson s'efforçait de digérer la stupéfiante demande d'Ida, à l'étage au-dessus, dans le bureau qui donnait sur l'arrière de la maison, Delilah Metcalfe, la dispensatrice d'amour de Bruncliffe, se démenait pour apaiser sa cliente.

— C'est un animal ! s'exclamait la dame bien mise, assise de l'autre côté du bureau où trônait la benjamine du clan Metcalfe. Il aurait besoin d'un bon gros décrassage, il pue la ferme. Quant à sa maison...

Un frisson secoua les épaules de la femme tandis que ses traits se crispaient de dégoût.

— Et par-dessus le marché, il ignore tout du mot romantisme. Pour notre premier rendez-vous, il n'a rien trouvé de mieux que de me traîner à la foire aux bestiaux de Hawes !

Delilah ne put retenir un infime ricanement, qu'elle déguisa en un hoquet.

— Je suis navrée...

— Navrée ? J'espère bien ! Une foire aux bestiaux, ce n'est pas vraiment le décor idéal pour séduire une femme. J'ai bien cru qu'il allait demander à voir mes dents, histoire de juger si j'étais un bon investissement ou pas ! explosa la cliente en bombant le torse, aiguillonnée par son indignation. Enfin, je suis venue vous dire que si telle est la norme parmi les clients de votre agence de rencontre, je résilie sur-le-champ mon inscription.

Ces paroles eurent sur Delilah l'effet d'une douche froide et muselèrent en elle toute envie de rire : son Agence de Rencontre des Vallons croulait sous les dettes et sa société de conception de sites informatiques était dans le creux de la vague. Où qu'elle tourne la tête, l'ombre de son banquier se profilait à l'horizon. Elle ne pouvait pas se permettre de perdre une cliente.

— Nous arriverons à trouver quelqu'un qui vous convienne mieux, j'en suis sûre, contra-t-elle vivement, tout en affichant le dossier de la femme mécontente sur son ordinateur. À propos, que diriez-vous de participer à une soirée de speed-dating ? C'est parfait pour rencontrer des gens dans un environnement détendu. Il se trouve que la prochaine a lieu vendredi en huit. Je vous offre les frais d'inscription, bien sûr...

Le poing que la femme crispait sur l'anse de son sac à main se relâcha quelque peu et un petit sourire effleura ses lèvres.

— Bonne idée. Je vous remercie.

Delilah hocha la tête et ajouta le nom de la femme à la liste des participants. L'événement, déjà théoriquement complet, se voyait désormais doté de deux colonnes de noms asymétriques. Il allait falloir qu'elle trouve un autre homme. Et rapidement.

— Je vous en prie, dit-elle en dissimulant sa frustration. C'est moi qui vous présente encore une fois toutes mes excuses pour cette regrettable expérience.

La « regrettable expérience » avait pour nom Clive Knowles, et cette formule décrivait parfaitement l'individu en cause : un fermier qui habitait au nord de la ville, après Horton. Un cabochard auquel il n'était pas facile de trouver une compagne, compte tenu de son hygiène personnelle, aussi déplorable que l'état de sa ferme, Mire End – un véritable taudis qui n'arrangeait en rien les choses. L'homme était néanmoins désireux de se marier, à tel point qu'il avait promis à Delilah un petit pactole si elle lui dénichait une femme en moins de deux mois. Or le délai était déjà à moitié écoulé. Que cette rentrée d'argent, dont elle avait si grand besoin, puisse ne pas se produire, était une éventualité hautement probable qui n'avait pas

échappé à Delilah quand elle l'avait inscrit au nombre de ses clients : Clive Knowles était bel et bien un cas désespéré.

— Moi, je dis ça, je dis rien, reprit la femme sur un ton à présent radouci, tout en se levant, mais je crois que vous perdez votre temps avec ce M. Knowles. Ce n'est pas une femme qu'il lui faut, mais une femme de ménage !

Delilah attendit que sa visiteuse ait descendu l'escalier et que la porte d'entrée se soit refermée, et elle laissa sa tête retomber sur son bureau.

À l'autre bout de la ville, dans une ferme sur la route qui passait devant la laiterie en allant vers l'ancienne gare de Bruncliffe, Liam Jackson sortait de la bâtisse par la porte de derrière.

— Tu viens, mon vieux ? fit-il en jetant un coup d'œil au border collie qui traversait péniblement la cuisine au sol carrelé. Allez, on va prendre un bon bol d'air ! C'est le printemps !

Autrefois champion national des concours de chiens de berger, Alf n'était plus de la première jeunesse. Il franchit le seuil avec raideur et sortit dans la cour. Il leva la tête et huma l'air : il y avait des jonquilles sur le talus qui bordait la route, et des brebis sous les hangars d'agnelage, plus loin sur le chemin. Le printemps était bel et bien là.

Alf avançait pesamment en suivant une routine mise en place au cours des deux dernières années, depuis qu'il avait cessé de travailler et qu'on lui accordait le privilège de dormir près du poêle en fonte. Sa truffe travaillait double pour compenser sa mauvaise vue et son ouïe défaillante. Il longea lentement le périmètre de la vaste cour, se repaissant des odeurs qui marquaient son monde : les chats de la ferme ; l'essence qui suintait du quad ; les moutons – toujours les moutons ; et... qu'est-ce que c'était que ça ? Il releva la tête et flaira à nouveau.

— Vas-y, mon vieux, fais-toi plaisir, dit Liam alors qu'Alf s'arrêtait, la tête levée, jouant de la truffe.

Attristé par les changements que l'âge imposait à son ex-champion, Liam se détourna et se dirigea vers les chenils où les chiens plus jeunes attendaient, avides de participer à une séance d'entraînement.

Alf ne l'entendit pas s'éloigner, concentré qu'il était sur cette odeur étrange, mais si alléchante. Le museau verrouillé dans cette direction, il se traîna vers le mur de pierre, le long de l'allée qui séparait la ferme de

l'arrière de la laiterie. C'était une odeur de viande. Plus forte à cet endroit. Appétissante.

Il faillit passer devant sans la remarquer, tant sa vue avait baissé.

Une friandise. Enfoncée dans un creux du mur.

D'instinct, il jeta un coup d'œil vers l'endroit où Liam se tenait l'instant d'avant, s'attendant à ce qu'il lui crie « non » et lui interdise d'y toucher.

Mais la cour était vide.

Alf baissa la tête et mordit dans ce délice tombé du ciel. Deux bouchées. Une troisième, et il n'en restait plus rien.

Réchauffé par le soleil et la promesse de vie qu'apportait la saison, il revint vers la maison et se coucha devant la porte en poussant un soupir de satisfaction. La tête sur les pattes, il s'endormit aussitôt.

2.

— Et c'est tout ?

— Je vais faire ce que je peux, dit Samson en raccompagnant Ida Capstick le long du couloir jusqu'à la porte de service, en passant par la cuisine.

Quant à la façon dont il allait tenir parole, il n'en avait aucune idée.

— J'allais oublier..., fit Ida en se retournant vers Samson pour lui remettre une lettre tirée de sa poche. C'est un peu tard pour y donner, mais George est occupé à réparer un tracteur. De toute façon, y peut pas s'plaindre, vu qu'y s'est mis tout seul dans l'imposture.

Elle tendait l'enveloppe à Samson d'un air réprobateur, les lèvres pincées en une ligne amère censée lui faire comprendre combien elle désapprouvait son mode de vie basé sur un mensonge de tous les instants à propos de l'endroit où il habitait. Car il tenait l'information cachée aux yeux de tout le monde à Bruncliffe, à commencer par la propriétaire des lieux. Delilah ignorait en effet qu'en raison d'un problème financier, Samson s'était aménagé un campement provisoire au dernier étage de l'immeuble de bureaux, dans une pièce où elle entreposait le mobilier rescapé de son défunt mariage.

— Merci, déclara Samson en saisissant l'enveloppe.

Un courrier officiel. Expédié cinq jours plus tôt, à en croire le tampon de la poste. De Londres. Il ne pouvait s'agir que d'une chose.

— Comme j'y disais t'à l'heure, George l'a ramassée qu'hier. Mais y devrait plus avoir à l'faire bien longtemps, si ? Maintenant qu'il a été payé pour l'affaire Thornton..., conclut Ida en rivant sur Samson un regard noir.

Ida n'avait jamais trouvé l'arrangement à son goût : Samson O'Brien vivait illégalement au-dessus du bureau qu'il louait, et se faisait envoyer son courrier à des kilomètres de là, à Thorpdale, la ferme où il avait grandi, autrefois propriété de sa famille et qui maintenant était déserte et gardée par George Capstick, le frère d'Ida, le temps que le nouveau propriétaire décide de ce qu'il allait en faire.

Quant à Samson, s'il avait pris ces dispositions, ce n'était pas seulement poussé par la nécessité, c'était aussi par sécurité, pour se protéger de son ténébreux passé londonien. Mais l'occupation illicite du grenier était de plus en plus difficile à tenir secrète. Et sa dernière affaire lui ayant rapporté des fonds, il était bel et bien décidé à remédier à la situation.

— Je visite un appartement ce soir, répondit-il.

— Où ça ? demanda Ida en lui exprimant son approbation d'un infime hochement de tête.

— Près de la Couronne.

Ses moyens ne lui permettaient pas de faire mieux. Un deux-pièces exigu dans une maison victorienne reconvertie en appartements, près d'un pub aux confins de la ville. Enfin, de là, au moins, il aurait une jolie vue sur les collines. Et il pourrait venir à pied au bureau.

Les yeux d'Ida ne formèrent plus qu'une fente.

— Chez les Etherington ?

Elle n'attendit pas qu'il confirme. Ce dont il aurait été bien incapable, d'ailleurs, ses quatorze années d'exil lui ayant fait perdre le fil des imbrications complexes qui constituaient le réseau social de Bruncliffe.

— C'est la sœur de Mme Pettiford, poursuivit Ida. Elle cancane tout pareil. Va falloir qu'y s'surveille. Et c'est pas la reine du plumeau, non plus. J'viendrai faire une p'tite visite quand y sera installé, histoire de mettre les choses d'équerre.

Samson sourit. Ida faisait de son mieux pour l'aider. Comme elle l'avait toujours fait, du temps où les O'Brien et les Capstick étaient voisins. Au moment où le monde de Samson avait commencé à s'effondrer.

— Et s'il a b'soin que j'y touche un mot, continua Ida en sortant dans le matin frais, j'me f'rai un plaisir d'y rend' ce service.

— Merci, Ida, répondit Samson sincèrement touché, bien qu'il y ait peu de chances pour qu'une recommandation, aussi lumineuse soit-elle, émanant de l'abrupte femme de ménage l'aide à faire oublier sa réputation de brebis galeuse de Bruncliffe.

Il la suivit des yeux tandis qu'elle traversait la cour, passait à côté de sa Royal Enfield étincelant au soleil, et poussait le portail. Elle s'engagea dans l'étroite ruelle qui longeait les maisons sur l'arrière et le portail claqua derrière elle. Samson se prit à contempler la masse obscure du Crag, la falaise calcaire qui dominait la ville encore plongée dans l'ombre.

Regrettant de ne pas pouvoir aller galoper dans ces collines et n'en jamais revenir, il ouvrit la lettre qu'il tenait à la main.

— Bon sang !

Il la remit aussitôt dans l'enveloppe. Sa journée venait de prendre un mauvais tour.

— « Et pas de vagues » !

Le sergent-inspecteur Steve Cooper ponctua sa phrase d'un rire dédaigneux.

— Qu'est-ce que c'est que cette injonction ? continua-t-il. Comme s'il était sorti de la cuisse de Jupiter, l'autre !

Il était en rogne, et sa conduite s'en ressentait sur cette A65 particulièrement sinueuse. Il prit un virage en épingle à cheveux trop vite, et la voiture de police frôla dangereusement le muret de pierre de gauche, au grand dam de son jeune collègue, assis sur le siège passager.

— Mollo, sergent, murmura Josh Benson. Il ne mérite pas qu'on se tue pour lui.

— Il ne mérite pas non plus d'être dans la police, rétorqua le sergent Cooper en profitant d'une rare portion de route rectiligne pour accélérer.

De chaque côté de la route, des champs remplis de moutons et bordés de murets en pierre escaladaient la colline. Ce paysage bucolique ne faisait qu'exacerber la colère du policier.

— Quand je pense qu'on se retrouve dans le trou du cul du monde à cause d'un pourri comme ça ! J'espère qu'ils ne lui feront pas de cadeau, grogna-t-il.

Le constable Benson se garda de piper mot. Quand le sujet Samson O'Brien venait sur le tapis, mieux valait laisser le patron râler. Toute remarque n'aurait fait qu'envenimer la situation. Et puis les raisons de la hargne de son chef ne lui étaient pas tout à fait inconnues, et il les comprenait. Lui qui venait enfin d'intégrer les forces de l'ordre après s'être fait recaler plusieurs années de suite, il ne concevait pas qu'un policier puisse vouloir quitter tout ce que cela représentait. Surtout quelqu'un qui

avait atteint une position quasi mythique dans les rangs de la police du Yorkshire. Benson avait peut-être fait ses classes dans le Yorkshire Nord, il avait tout de même entendu parler des exploits d'O'Brien – ce flic qui était déjà une star alors qu'il n'était que stagiaire dans le Yorkshire Ouest, qui avait été appelé à la Met puis enrôlé dans l'Agence de lutte contre la grande criminalité organisée. Et qui y était resté en qualité d'agent infiltré dans les milieux interlopes de Londres lorsqu'elle était devenue l'Agence nationale de lutte contre la criminalité. Cela jusqu'à une époque toute récente.

On disait qu'il était revenu à Bruncliffe après avoir été suspendu et qu'il était sous le coup d'une enquête, à la suite d'allégations de corruption. Et que...

— Non, mais quel crétin !

Un crissement des freins ponctua l'invective. La voiture de police, après un virage sans visibilité abordé à trop grande vitesse, se retrouvait bloquée derrière un tracteur et les deux policiers furent brutalement projetés en avant.

Du haut de sa cabine, le fermier jeta un œil par-dessus son épaule et leva un doigt paresseux pour montrer qu'il les avait vus. Il ne se rabattit pas pour autant sur le côté, condamnant les policiers à avancer au ralenti. Et tandis que la route serpentait dans les collines, la rage du sergent détective augmentait d'un cran à chaque kilomètre péniblement parcouru.

Le constable Benson commençait à se dire que pour une mission au cours de laquelle ils étaient censés ne pas faire de vagues, c'était plutôt mal parti.

— Bref, c'est mission impossible.

— À qui le dis-tu !

Dix minutes après le départ de leurs clients respectifs, les deux occupants de la maison de deux étages située au milieu de Back Street étaient assis côte à côte, un mug de thé à la main, sur les premières marches de l'escalier, un gros chien gris étalé à leurs pieds sur le carrelage.

— Je n'ai plus que quatre semaines pour dégotter une bonne femme assez cinglée pour vouloir épouser Clive Knowles.

— Et moi, plus que quarante-huit heures pour trouver celui ou celle qui fera déguerpir la cousine d'Ida.

Delilah se retourna vers Samson.

— Tu plaisantes ?

Il secoua la tête.

— Pas le moins du monde. Ida m'a tanné pendant une demi-heure pour que je fasse appel à mes contacts pour la débarrasser d'elle.

— Rassure-moi, tu n'as pas...

— Accepté ? grimaça Samson. Il a bien fallu. Vu son humeur, j'ai eu peur qu'elle ne mette à exécution sa menace de trucider sa cousine de ses propres mains.

Samson avait beau connaître Ida Capstick depuis toujours – c'est-à dire trente-quatre ans –, il ne l'avait jamais vue dans un tel état d'exaspération. Elle l'avait pratiquement supplié. Rien n'avait eu raison de son entêtement, pas même une bonne tasse de thé assortie d'une assiette de gâteaux provenant de la Pâtisserie des Monts.

— Sa cousine, murmura Delilah, les yeux toujours écarquillés. Je savais qu'elles ne s'entendaient pas toutes les deux, mais là... ça va un peu loin, quand même.

— Sans doute. Mais nous ne sommes pas Ida.

— Très juste, admit Delilah.

Coriace et peu loquace, Ida vivait avec son frère George à Thorpdale, dans le cottage où ils avaient grandi. C'était elle qui faisait bouillir la marmite, et elle protégeait farouchement son frère car celui-ci avait une approche très particulière du monde, qui n'était pas comprise par tout un chacun. Et voilà que cette existence toute simple avait été bousculée par l'arrivée d'une cousine qui avait enterré son mari à Bridlington le mois précédent. Depuis l'instant où cette Carol Kirby, née Capstick, avait emménagé sous leur toit, Ida vivait un enfer.

Au point de vouloir maintenant la rayer de la surface du globe. Et ce, par n'importe quel moyen !

— Cela fait à peine une semaine que Carol a débarqué chez eux, n'est-ce pas ? continuait Delilah. Qu'a-t-elle bien pu trafiquer en si peu de temps pour qu'Ida en vienne à te faire une demande pareille ?

— Le ménage.

Delilah cligna des yeux.

— Pardon ?

— Le ménage. Apparemment, à la minute où Carol est arrivée, elle a pris le contrôle de toutes les tâches ménagères au cottage et maintenant, cerise sur le gâteau, elle parle d'ouvrir une petite société de nettoyage. Ici, à Bruncliffe.

— Faisant concurrence à Ida, murmura Delilah, qui commençait à comprendre.

— Exactement.

— Mais le ménage, c'est toute la vie d'Ida.

Samson opina du chef.

— Et voilà que sa cousine s'apprête à le lui retirer. Ça ne mérite peut-être pas d'en arriver à de telles extrémités, mais tu vois maintenant pourquoi Ida lui en veut à ce point.

— Alors, du coup, qu'est-ce que tu comptes faire ? Tu ne vas pas réellement embaucher quelqu'un, si ?

Samson eut un petit rire, ne sachant trop comment prendre cette supposition qu'il pourrait connaître des individus susceptibles de pratiquer ce genre d'activités. Ce qui était le cas, bien sûr. Car ses années passées dans les milieux criminels de Londres lui avaient permis de rencontrer quantité de gens qui se seraient fait un plaisir de venir à Bruncliffe menacer ou même éliminer quelqu'un pour un certain prix. Même si ce n'était pas le genre de chose dont il pouvait se vanter.

— Non, répondit-il. C'était juste pour noyer le poisson le temps de trouver une meilleure solution.

— Hmm, grimaça Delilah. Moi aussi j'aimerais bien gagner un peu de temps avec Clive Knowles, mais c'est fichu. Je n'ai trouvé qu'une seule personne qui ait accepté de sortir avec lui. Et encore, après ça j'ai dû déployer des trésors de diplomatie pour la garder comme cliente.

Heureusement pour lui, Delilah ne remarqua pas le sourire qui flotta sur les lèvres de Samson à la mention de ses talents de diplomate. La négociation n'était pas un trait de caractère généralement associé à cette Metcalfe-là en particulier.

— Tu veux faire moit-moit avec moi pour engager un gros bras ? s'esclaffa-t-il. Tu rendrais un fier service aux nanas célibataires de Bruncliffe.

— Si seulement ! répliqua Delilah avec un sourire. Parce que si j'en crois son ex-future fiancée, Clive Knowles a plus besoin d'une femme de ménage que d'une femme tout court.

Elle s'était tournée vers lui en prononçant cette dernière phrase et c'est ainsi qu'elle vit un éclair d'intérêt illuminer son regard.

— Une femme de ménage..., répéta Samson en hochant la tête. C'est ça !

— Une femme de ménage..., fit-elle en écho, et son sourire s'élargit de plus en plus à mesure qu'une pensée identique prenait forme dans son esprit. Mais tu es un véritable génie !

Elle se pencha pour déposer un baiser sur sa joue et remonta l'escalier quatre à quatre en direction de son bureau, expliquant tout haut :

— Je vais le convaincre d'embaucher la cousine d'Ida. Un emploi à domicile, à la ferme de Mire End. Crois-moi, quand elle aura commencé là-bas, elle n'aura plus une minute à elle pour concurrencer Ida. Toi, ça résout ton problème et moi ça m'offre un délai pour dénicher la femme idéale pour notre don Juan...

Samson n'écoutait pas. Le regard dans le vide, il laissait le baiser de Delilah sur sa joue répandre en lui une chaleur bienvenue, imaginant que...

— Que quoi ? murmura-t-il à la forme grise qui venait de se lever et le regardait, la tête penchée sur le côté, les sourcils levés en point d'interrogation.

Calimero, le braque de Weimar de Delilah, lança un bref jappement. Encouragement ou réprobation ? Samson n'aurait su le dire, mais cela suffit à l'arracher à ses vaines rêveries.

Dans le monde réel, Delilah Metcalfe était hors de sa portée. Vu ce qu'il lui cachait – qu'il avait été suspendu et attendait d'être jugé, voire emprisonné –, elle méritait clairement mieux que lui. Du reste, c'était bien l'avis de son frère aîné, Will. Et Samson n'avait aucun doute qu'il n'hésiterait pas à défendre son point de vue avec les poings si d'aventure Samson tentait quoi que ce soit.

Le bruissement du papier dans sa poche lui remit les idées en place. La lettre qu'Ida lui avait rapportée de la ferme Twistleton.

Il la sortit et la relut. Une sommation à comparaître à Londres, le vendredi suivant, devant le policier en charge de l'enquête sur les accusations de faute grave portées à son encontre. C'était le début d'une procédure qui risquait d'entraîner sa disgrâce et probablement de le forcer à quitter Bruncliffe. Une fois de plus.

Samson fourra la lettre dans sa poche. Tout bien pesé, quel droit avait-il de considérer Delilah autrement que comme la propriétaire à qui il versait un loyer ? Sauf qu'il était trop tard pour cela...

— À quelle heure c'est, ton opération de com ? demanda-t-il abruptement à Delilah au moment où elle reparaissait en haut de l'escalier.

— Dans dix minutes. Faut qu'on se bouge. Lucy nous attend.

Samson se leva et se dirigea vers le couloir en se demandant pour la énième fois si le projet auquel il avait donné son accord était bien raisonnable. Cédant à la pression de Delilah, il avait fini par accepter de s'associer avec elle, et elle avait l'intention de le clamer sur tous les toits.

— Il n'y a pas de mal à ça, hein ? murmura-t-il en caressant la tête de Calimero.

Ils travaillaient déjà en équipe. Quelques lignes imprimées dans la presse locale ne pouvaient pas aggraver les choses.

James « Herriot » Ellison se mit debout et secoua la tête.

— Désolé, Tom. Il va falloir que je l'emmène à la clinique.

Tom Hardacre regarda le vétérinaire, puis son jack russel couché devant le poêle, apathique.

— À la clinique ? répéta-t-il, tâchant de contrôler le tremblement de sa voix. Il ne va pas s'en sortir ?

— Je ne peux pas me prononcer, répondit Herriot en se haïssant pour son impuissance. Il n'y a plus qu'à attendre, maintenant.

Il se concentra sur le rangement de ses instruments, accordant à Tom le temps de reprendre le contrôle de lui-même. En dix ans de visites à la ferme Hardacre pour des problèmes avec les agneaux ou avec les volailles, Herriot n'avait jamais vu le vieux Tom aussi secoué. Rusty, son fidèle compagnon depuis sept ans, était aux portes de la mort.

— Mais qu'est-ce qu'il a ? Vous ne pouvez pas le dire ?

Tom s'était retourné, clignant des yeux pour refouler son chagrin.

— Je ne sais pas bien. C'est pour ça qu'il faut qu'on fasse des examens. Vous êtes sûr qu'il n'a pas mangé une saloperie ?

— Pas à ma connaissance. Mais c'est un chien de ferme.

Herriot hocha la tête. Il comprenait : Rusty n'était pas sous surveillance constante.

— On va trouver, dit-il. On fera tout notre possible pour le tirer de là, soyez-en certain.

Le fermier reporta son regard sur son chien, le visage triste.

— Qu'est-ce que tu as encore bouffé, hein ? demanda-t-il.

Il s'accroupit et tendit la main vers Rusty.

Herriot attendit une minute, laissant le silence envahir la cuisine. On n'entendait que le tic-tac de la pendule et le bruit lointain d'un bêlement en provenance du hangar d'agnelage. Puis il prit son sac.

— Vous voulez que je le porte ? demanda-t-il doucement.

— Non... non, répondit Tom qui avait déjà pris le chien dans ses bras et marchait vers la porte. C'est à moi de le faire.

Ils sortirent dans la cour.

— Comment va ce petit sacripant ?

La silhouette massive d'Oscar Hardacre, le fils de Tom, se dressait dans l'embrasure du hangar, un agneau nouveau-né dans une main, un biberon de lait dans l'autre.

— Pas fort, répondit Herriot.

Il n'était pas originaire de la région, mais ses années de vie et de travail dans les Vallons lui avaient appris à ne pas tourner autour du pot. Les clients n'appréciaient pas qu'on leur raconte des craques.

Oscar lâcha un bref soupir. Il hocha la tête et tourna les talons pour se remettre au travail. Tom déposa Rusty dans la cage de transport à l'arrière du van, passa sa main rugueuse sur la tête du chien, puis il recula d'un pas.

— S'il y a le moindre changement, murmura-t-il, même tout petit...

— Je vous appelle immédiatement.

Herriot Ellison monta dans son van et démarra, le cœur lourd, tandis que le soleil printanier dardait ses rayons sur un paysage renaissant.

3.

— Reste tranquille, dit Lucy Metcalfe en lissant le dos de la chemise blanche de Delilah. Tu ne peux pas te faire prendre en photo avec des plis partout.

— Et tu t'es approchée trop près de Samson. Fais attention, il perd ses poils ! s'exclama Elaine Bullock dans un éclat de rire.

Et de montrer le long cheveu noir que Lucy tenait entre ses doigts, puis la crinière de Samson qui rebiquait sur ses épaules.

Celui-ci eut un grand sourire en voyant les joues de Delilah s'empourprer.

— Tu n'as pas des tables à débarrasser, ou un truc comme ça ? grinça Delilah à l'adresse d'Elaine.

Mais Elaine, qui était serveuse à mi-temps pour compléter son salaire de chargée de cours en géologie – et aussi parce que la Pâtisserie des Monts n'aurait pas pu se permettre de payer toute la casse que la serveuse la plus maladroite de Bruncliffe aurait provoquée si elle avait travaillé davantage – resta accoudée au comptoir, un scone au fromage entamé à la main et les yeux dansant derrière ses lunettes.

Pour une heure aussi matinale, un mardi du mois de mars, le salon de thé de Lucy Metcalfe était étonnamment bondé. La plupart des tables étaient occupées, tous les clients tournant le dos à la vue sur la place du marché pour observer ce qui se passait dans la salle. La nouvelle s'était répandue qu'un reporter du journal local allait venir, et cela avait suffi à attirer une petite foule, alors que ce n'était même pas jour de marché. Samson ne fut pas surpris de reconnaître parmi les visages familiers son père et son ami Arty Robinson, attablés en compagnie d'autres résidents de la maison de

retraite de Fellside Court. En croisant le regard de son fils, Joseph O'Brien esquissa un timide signe dans sa direction.

— Alors, quel sera le nom de ce nouveau partenariat ? voulut savoir Mme Pettiford, l'une des premières sur les lieux.

Sirotant patiemment son café *latte*, au risque d'arriver en retard à son travail, elle était déterminée à ne jamais rien perdre d'un événement, quel qu'il soit – événement qu'elle diffuserait largement les jours suivants depuis son guichet à la banque.

— Les Détectives de l'Amour ! ironisa Arty Robinson, et sa boutade fut saluée par une vague de rires.

Et par un reniflement de dérision de la part d'un ado qui traînait près du comptoir à côté d'Elaine.

— Toi, va rigoler à l'école, lança Lucy à son gamin. Et tout de suite !

— Mais, maman, rien qu'une petite demi-heure, supplia Nathan Metcalfe. Je ne louperai que le cours d'histoire, c'est pas si grave. Dis-lui, Samson !

Mais Lucy lui indiquait la porte, et Samson savait qu'il n'avait pas intérêt à s'immiscer dans les querelles entre Metcalfe. Même si Lucy n'était qu'une pièce rapportée.

— Désolé, mon vieux, fit-il en passant son bras autour des épaules de son filleul – lequel poussait à toute vitesse, et serait bientôt plus grand que lui. De toute façon, tu ne vas pas rater grand-chose ici non plus. Passe me voir après l'école, je te raconterai tout.

— Tu m'emmèneras faire un tour à moto ? demanda Nathan, essayant de gratter un bonus.

— D'accord, répondit Samson, après avoir quêté l'assentiment de Lucy. Je te ramènerai chez toi.

Un sourire illumina le visage de l'adolescent qui récupéra son sac à dos et fila vers la porte.

— Passe une bonne journée ! dit Lucy en s'avançant pour le serrer dans ses bras, et elle eut un rire en voyant l'air de martyr que lui inspirait son mouvement d'affection. Essaie de ne pas t'attirer d'ennuis.

— Comme si c'était mon genre, grommela Nathan.

Dans une pagaille d'uniforme et de membres dégingandés, le collégien malgré lui sortit, tête basse, dans le matin tout neuf.

Samson éprouva pour lui un élan de compassion. Il n'avait pas oublié ces journées d'école qui n'en finissaient pas, l'impression d'être en prison dans des classes où l'on ne dispensait rien qui semblât d'une quelconque utilité

pour le gamin de la campagne qu'il était. Ou pour un jeune garçon privé de père. Le sien avait perdu son combat contre l'alcool, celui de Nathan avait trouvé une mort prématurée sur un lointain champ de bataille.

Samson reporta son regard vers le fond du salon de thé et la tête blanche de son père en grande conversation avec Arty, une tasse de thé posée devant lui. Rien de plus alcoolisé n'avait franchi ses lèvres au cours des deux dernières années. La sobriété inattendue de son père avait été une bonne surprise pour Samson, à son retour. Contrairement à la nouvelle que la maison de son enfance avait été vendue pour une bouchée de pain à l'Immobilière Procter. C'était l'ultime action de son père décidée sous l'emprise de l'alcool. Et d'ici peu, les bulldozers entreraient dans la danse.

Devant tant d'injustice, Samson se sentit submergé par la vague d'amertume habituelle, et c'est avec soulagement qu'il vit s'ouvrir la porte du salon de thé, et entrer un homme avec un appareil photo suspendu au cou. Dans la salle, le brouhaha s'amplifia.

Le tracteur ne quitta la route que bien après Hellifield. À ce moment-là, Cooper était une boule de frustration pure.

— Quels satanés péquenauds !

Le pied au plancher, il lança la voiture dans une succession de virages. Les pneus hurlaient furieusement sur l'asphalte et le constable Benson en était réduit à se cramponner aux poignées.

— Des boulets, tous autant qu'ils sont !

Son jeune collègue essaya de se concentrer sur la route qui se précipitait vers eux dans l'espoir d'oublier le mal au cœur provoqué par la conduite erratique de son chef. Lequel s'échauffait tout seul :

— Les mariages consanguins, c'est ça le problème. Trop de moutons et pas assez de gens. Ça résume la situation dans les Vallons, fiston. Un endroit qu'il vaut mieux éviter, si tu veux mon avis.

La voiture de police négocia en rugissant un nouveau virage en épingle à cheveux, et la grande cheminée de la première manufacture désaffectée de Bruncliffe se révéla à leur vue. Le soleil matinal illuminait les pierres grises puis la collection de toits d'ardoise et de rues étroites nichée au creux des vertes collines qui enserraient la petite ville dominée par une vaste falaise de calcaire.

— Foutu trou perdu ! marmonna Cooper en quittant la route principale pour entrer en ville. Deux fois que j'y viens cette semaine, et c'est deux de trop !

En vérité, leur précédente visite à Bruncliffe remontait à moins d'une semaine. La neige qui était tombée ce jour-là en couche épaisse avait fondu. N'en restaient que des plaques isolées çà et là sur les hauteurs. Le paysage qui se déployait sous leurs yeux n'avait pas grand-chose à voir avec la désolation sinistre de la carrière de Rainsrigg et de son cottage. En fait, sous ce soleil printanier, la vue était presque jolie, mais Josh Benson se garda bien de le faire remarquer.

Ils s'engagèrent dans l'artère principale. Les champs cédèrent peu à peu la place à des marqueurs de zones urbaines : un club de rugby où des maçons mettaient la dernière main au nouveau club-house ; un grand établissement secondaire flanqué d'un vaste campus ; une école primaire éclatante de couleurs et de bruit tandis que les enfants se répandaient dans la cour de récréation. Puis comme la route continuait vers le centre-ville, les boutiques devinrent de plus en plus nombreuses. Brusquement, Cooper prit à droite, engageant la voiture dans une rue à peine plus large qu'une ruelle. Ils émergèrent dans une rue tout aussi étroite, en bonne partie plongée dans l'ombre par les maisons de deux étages qui la bordaient. Back Street.

Un magasin d'antiquités, une boutique de vêtements pour dames figée au siècle dernier, à en juger par le mannequin qui ornait la vitrine, un salon de coiffure avec une enseigne représentant un mouton et une paire de ciseaux, un bazar dont les bassines et autres produits en plastique débordaient sur le trottoir, et pour finir un pub tapi dans l'obscurité comme s'il boudait. La Toison. Avec ses murs en pierre grise qu'aucune corbeille de fleurs ne venait égayer, ce n'était pas une auberge des plus accueillantes.

— C'est ici ! déclara Cooper en s'arrêtant devant la bâtisse en face du pub. Pourvu que ce détective de mes deux soit là. Qu'on lui fasse la surprise.

Le claquement des portières de la voiture retentit dans la rue silencieuse, amenant deux clientes du salon de coiffure à jeter un coup d'œil derrière les vitres. Dans le pub aussi, un regard morne suivit la scène de près.

Tournant le dos aux curieux, les deux officiers de police s'avancèrent vers l'immeuble dont on leur avait donné l'adresse. Au rez-de-chaussée, une vitrine. La main en visière, Cooper tenta de regarder à l'intérieur du bâtiment. Trois lettres dorées étaient disposées horizontalement sur la vitre au-dessus de lui :

ARV

La tête renversée en arrière, Benson étudia la fenêtre du premier étage. Les mêmes lettres s'y étalaient, mais en arc de cercle :

ARV

Une sorte d'immeuble de bureaux, donc.
— Y a personne ici, déclara Cooper, et il alla sonner à la porte d'entrée.
Sonner, et frapper brutalement à l'aide du heurtoir, pour faire bonne mesure.
Aucune réaction. Si ce n'est qu'un second visage vint s'encadrer dans la fenêtre du pub.
De plus en plus agacé, le sergent Cooper recommença à sonner et à tambouriner sur la porte du plat de la main.
— Sont pas là.
La voix venait du pub. Un type à la mine renfrognée se tenait sur le seuil. Des mains comme des battoirs. Dans l'une, un torchon, dans l'autre une chope vide.
— Au cas où vous auriez pas remarqué, ajouta le personnage.
Sur un ton qui eut le don de hérisser Cooper. Il se tourna vers lui.
— Merci pour l'information, dit-il. On cherche Samson O'Brien. Vous savez où on peut le trouver ?
— Nan, fit le gars en essuyant la chope sans lâcher le sergent du regard. C'est à quel sujet ?
— Si on vous le demande, vous direz que vous n'en savez rien, rétorqua celui-ci.
L'homme hocha lentement la tête.
— Pour ça, oui.
Il gardait son regard rivé sur le plus âgé des deux policiers. Insolent, sans articuler une seule parole déplacée.
Cooper descendit du trottoir, vint se planter devant son interlocuteur toujours occupé à essuyer son verre, et lui présenta son badge.
— Vous êtes bien sûr de ne pas savoir où il est ?
— Plus que sûr.
Le torchon couina sur le verre déjà bien sec.

— Alors pourquoi est-ce que j'ai l'impression que vous me racontez des salades ?

Le torchon s'arrêta à mi-course et s'écarta du verre. Les deux mains retombèrent de part et d'autre du corps de leur propriétaire. L'homme rejeta les épaules en arrière et le tissu de sa chemise se tendit sur son large poitrail.

— Traitez-moi de menteur pendant que vous y êtes !

Sentant que la situation menaçait de s'envenimer, Benson saisit son supérieur par le bras et l'entraîna vers la voiture.

— Venez, sergent. Allons prendre un café quelque part, on reviendra plus tard. En ce qui me concerne, je ferais volontiers un sort à un petit pain au bacon.

Sur un dernier regard par-dessus son épaule, Cooper accepta de le suivre – à coup sûr convaincu par l'impressionnante stature de leur interlocuteur, soupçonna Josh Benson.

La voiture démarra en trombe et fila en direction de la place du marché. Troy Murgatroyd la suivit des yeux depuis le seuil de son pub. S'il était généralement peu enclin à l'altruisme, et d'autant moins quand cet emmerdeur de fils O'Brien était concerné, Troy n'en avait pas moins des convictions : pas question que des étrangers viennent fourrer leur nez dans les affaires de Bruncliffe, qu'ils aient un badge officiel ou non. En conséquence, la présence d'O'Brien dans le café chichiteux de la place du marché n'avait pas à être divulguée à ces *offcumden*. Comme tant d'autres secrets révélés dans les sombres entrailles de la Toison après une bière de trop, celui-ci n'aurait d'autre détenteur que son taciturne patron.

— Vous allez les appeler ? Pour les prévenir ?

La silhouette osseuse de Seth Thistlethwaite venait d'apparaître dans l'encadrement de la porte.

— Vaudrait mieux.

Fourrant son torchon dans sa chope, Troy attrapa son téléphone portable et le porta à son oreille. La sonnerie résonna dans le silence du matin.

Seth jeta un coup d'œil dans la direction empruntée par la voiture, en espérant que ce n'était pas aussi grave que ça en avait l'air.

Parce que ça en avait vraiment l'air, d'être grave. Le policier plus âgé ne semblait pas être le genre de type à faire tout ce trajet pour une broutille. Il était visiblement déterminé à en découdre. Peut-être espérait-il que Samson

lui en fournirait le prétexte. À une certaine époque, le jeune O'Brien ne se serait pas fait prier pour lui offrir ce plaisir, avec la fougue qui le caractérisait alors. Mais depuis son retour, il avait une conduite irréprochable, au grand dam des gens du cru qui n'attendaient qu'une chose : le voir retomber dans ses anciens travers.

Quand même, deux flics à la recherche de Samson O'Brien, c'était forcément sérieux. Ça ne pouvait qu'apporter de l'eau au moulin de tous ceux qui n'avaient jamais admis que la brebis galeuse de Bruncliffe ait pu se métamorphoser en agneau.

— Ça ne répond pas, lâcha Troy, et il coupa la communication.

— J'y vais, fit Seth en enfilant déjà son manteau. Espérons que ce n'est rien.

Il noua son écharpe autour de son cou

— Si O'Brien est dans le coup, il y aura forcément du grabuge, lâcha Troy Murgatroyd, qui n'avait pas attendu d'être patron de pub pour faire dans le cynisme. Il y peut rien, c'est dans ses gènes.

— Notre objectif étant de proposer un service de sécurité complet, cette nouvelle entreprise va intégrer et associer le meilleur des deux sociétés mères : le savoir-faire propre à l'Agence de Recherche des Vallons et les connaissances que je possède moi-même dans le domaine de la technologie.

En entendant la présentation bien cadrée de Delilah, Samson haussa le sourcil, ce qui lui valut en réponse un regard noir. Mais le journaliste qui était assis en face d'eux ne remarqua rien, occupé qu'il était à rédiger des notes sur sa tablette. Il enregistrait l'interview sur son portable, lequel était posé sur la table, entre Delilah et lui. Il s'arrêta pour boire une gorgée de son café et croquer une bouchée de scone en émettant des petits bruits appréciateurs destinés à Lucy.

— C'est vous qui faites ces merveilles ?

— À la Pâtisserie des Monts, tout est fait maison, répondit celle-ci avec un sourire.

— Et cette nouvelle structure, poursuivit le journaliste en désignant Samson et Delilah de son scone à moitié dévoré, qu'est-ce qu'elle apporte à un salon de thé comme le vôtre ? Pour quelle raison avez-vous besoin d'un service de sécurité ?

— À l'ère d'Internet, même les petites entreprises doivent se protéger, répondit tranquillement Lucy, en se gardant bien de révéler qu'elle avait été

coachée, la veille au soir, autour d'un chocolat chaud et de muffins tout juste sortis du four. Ça va me procurer la paix de l'esprit dans tous les domaines de mon activité.

— Vous comprenez, reprit Delilah, à l'heure actuelle, on ne parle plus seulement d'individus en chair et en os qui s'introduisent chez vous. Avec les avancées du numérique, les entreprises se doivent d'envisager des périls plus vastes, du type vol virtuel. De nos jours, une alarme à l'entrée de la propriété, ça ne suffit plus. Il faut aussi protéger le contenu des ordinateurs. À partir d'aujourd'hui, l'Agence de Recherche des Vallons proposera le package complet.

Il fallait l'admettre, le discours sonnait bien mieux qu'il ne l'aurait cru, se dit Samson. Quand Delilah avait émis l'idée qu'ils unissent leurs talents, il avait été loin d'être convaincu. Mais elle lui avait déjà montré de quoi elle était capable dans les quelques cas qu'il avait eu à traiter depuis qu'il était revenu à Bruncliffe. L'affaire Thornton résolue, elle avait passé la majeure partie du week-end à le travailler au corps, et son enthousiasme avait fini par le convaincre de tenter le coup.

En l'espace de vingt-quatre heures, elle avait obtenu de Lucy qu'elle soit leur première cliente, et du *Craven Herald*, le journal local, qu'ils publient un article sur le sujet.

Il n'y avait pas à dire, Delilah Metcalfe n'était pas de ces gens qui font les choses à moitié.

— Excellent, disait le journaliste. Ça devrait faire l'affaire.

Il reposa sa tablette et prit son appareil photo.

— Quelques photos de vous trois, et j'en aurai fini.

Il parcourut la pièce du regard et fronça les sourcils : les clients assis aux différentes tables avaient tous les yeux rivés sur lui.

— Le salon de thé en toile de fond, c'est bien, mais il ne faudrait pas que tout le monde regarde vers nous...

— Prenez l'air naturel, vous tous ! lança Elaine à la cantonade en claquant des mains, ou on retouche l'image avec Photoshop et on vous efface tous autant que vous êtes !

Un raclement de pieds de chaises et des cliquetis de tasses s'ensuivirent. Un téléphone se mit à sonner dans le vide et le murmure des conversations s'amplifia quand Delilah et Lucy prirent place à l'endroit indiqué par le journaliste, devant les tables.

— Vous aussi, ordonna-t-il à Samson qui se tenait hors champ, près du comptoir.

Samson secoua la tête.

— Désolé, je ne suis pas très photogénique, dit-il avec un sourire.

Le journaliste reporta son regard sur Delilah qui se contenta de hausser les épaules.

— C'est un grand timide, dit-elle. Il faudra vous contenter de nous deux.

— Il a peur de faire exploser l'objectif, expliqua quelqu'un, du fond de la salle.

— Qu'on fasse venir Calimero à sa place. De toute façon, c'est lui le meilleur détective !

Les rires fusèrent de toutes parts dans la Pâtisserie des Monts. L'hilarité mit un certain temps à s'apaiser, puis le calme revenu, le journaliste leva enfin son appareil.

— Bon, tout le monde est prêt ?

Il se concentra sur l'assemblée et commença à mitrailler.

Au même moment, dehors, de l'autre côté de la place, une voiture arrivait à toute vitesse.

— Évidemment qu'il le sait où se trouve O'Brien ! Ce trou paumé, c'est le genre de bled où il ne peut rien se passer sans que tout le monde soit au courant.

Le constable Benson n'allait pas contredire son patron. Dans la voiture qui cahotait sur les pavés de la place, il se sentait observé à travers les vitrines des magasins, épié par les piétons qui se retournaient sur leur passage. Il n'y avait pas grand-chose qui échappait à la population locale.

— Pour le café, j'espère que tu n'as rien contre l'instantané, ironisa le sergent Cooper. Ce n'est pas vraiment la ville idoine pour les cappuccinos.

— Même pas là ? lança Josh Benson en désignant un salon de thé dont les vitres brillaient au soleil et à l'intérieur duquel il semblait y avoir foule.

Un grand chien gris était attaché à la rambarde devant l'établissement.

— La Pâtisserie des Monts ? ricana Cooper. Il y en a qui ont des idées de grandeur ! Enfin, faudra que ça fasse l'affaire.

Ils laissèrent la voiture au milieu des pavés et se dirigèrent à pied vers le salon de thé. Le chien se mit à aboyer.

— Pourquoi est-ce qu'il ne veut pas qu'on le prenne en photo ? s'étonna Lucy, tout bas, pendant que le journaliste les mitraillait, Delilah et elle. Le

coup de la timidité, ça ne passe pas.

Delilah émit un petit rire et adressa un regard d'excuse au photographe.

— Désolée !

— Si vous pouviez rester tranquilles un instant..., marmonna l'homme en se déplaçant pour prendre les deux femmes sous un autre angle.

Il prit encore quelques clichés et se pencha sur son appareil pour examiner son travail.

— Condition sine qua non pour qu'il accepte l'entretien, chuchota Delilah en désignant discrètement Samson d'un mouvement de tête. Pas de photos.

Lucy fronça les sourcils, puis voyant l'appareil photo se braquer à nouveau sur elles, se fendit d'un sourire.

— Bizarre, murmura-t-elle.

— C'est un mot pour le décrire, ça oui, répliqua Delilah sur le même ton. Qu'est-ce que tu veux, il est détective privé. Discrétion avant tout ! Et va savoir si ces longues boucles brunes ne sont pas une perruque !

Cette fois, c'est Lucy qui éclata de rire. À quoi le journaliste réagit en levant les bras au ciel.

— Un peu de sérieux, mesdames ! Une bonne photo, c'est tout ce que je vous demande. Concentrez-vous, s'il vous plaît.

Mais alors qu'il braquait à nouveau son appareil, un aboiement furieux retentit dehors et tout le monde dans le salon de thé se tourna vers l'origine du vacarme. Le journaliste étouffa un juron. Inutile de regarder son écran, il savait que la photo était loupée.

Appuyé au comptoir de la Pâtisserie des Monts, Samson avait suivi la scène, content que Delilah ait respecté leur accord : pas de photos de lui. Il ne mesurait pas très bien le risque qu'il avait pris en acceptant qu'elle fasse de la publicité pour la nouvelle affaire. Elle avait pris soin, durant tout l'entretien, de parler de l'Agence de Recherche des Vallons sans mentionner son nom, mais une photo... ç'aurait été une autre paire de manches. Elle aurait pu atterrir sur Internet et finir sous les yeux de ceux-là mêmes à qui il s'efforçait d'échapper. Ceux à cause de qui il avait dû quitter Londres.

Et depuis ce côté-ci de l'objectif, c'était beaucoup plus amusant de regarder Delilah faire tourner le journaliste en bourrique. Le pauvre voulait seulement immortaliser les deux femmes, mais les belles-sœurs ne faisaient que rire et papoter. Il relevait encore une fois son appareil lorsque Calimero, qui était attaché devant le café, se mit à aboyer.

Deux hommes s'avançaient vers le perron. Derrière eux, une voiture était stationnée sur la place pavée.

Samson les reconnut aussitôt : c'étaient les policiers de l'affaire Thornton. Sans doute venus régler des problèmes de paperasse, un suivi de l'enquête menée à la carrière de Rainsrigg, la semaine précédente. Avec un peu de chance, ils montreraient moins d'animosité que lors de leur dernière rencontre.

Passant bien au large de Calimero qui aboyait toujours, les policiers gravirent les marches et poussèrent la porte du café.

Pendant un instant, ce fut une cacophonie d'aboiements, de rires et de ronchonnements du journaliste. Et le silence se fit.

Deux hommes étaient entrés dans le café. Delilah Metcalfe les reconnut sans mal : elle s'efforçait encore, la semaine passée, d'apaiser la hargne entre les deux policiers et les représentants de l'ordre locaux en faisant des montagnes de sandwichs au bacon frit et de beignets à la confiture au cottage de la carrière.

Le sergent-inspecteur Cooper et le constable Benson.

Et maintenant, ils étaient là, plantés sur le pas de la porte – le constable Benson, grand, mince, légèrement en retrait derrière son collègue plus trapu, plus âgé aussi – et ils dévisageaient les occupants de la salle, qui les fixaient en retour. Leur regard tomba sur Samson.

Elle aurait dû piger tout de suite. À l'expression de Cooper, au lent sourire qu'esquissaient ses lèvres minces.

Mais qu'aurait-elle pu faire ? Dire à Samson de prendre ses jambes à son cou ? Lâcher Calimero pour faciliter sa fuite ?

En l'occurrence, elle demeura figée sur place avec l'impression horrible qu'une catastrophe était sur le point de se produire ; une sensation qu'il lui semblait éprouver régulièrement depuis le retour de Samson.

— Bonjour messieurs, lança Samson en s'avançant, la main tendue vers les visiteurs. Je ne m'attendais pas à vous revoir si vite.

Le sergent Cooper se mit à rire.

— Sûr qu'on n'était pas pressés de revenir, fit-il en tendant la main vers celle de Samson. Mais voilà, quand le devoir nous appelle...

— Alors vous êtes en service ?

— Tout à fait.

Un cliquetis métallique retentit, et une paire de menottes étincelantes apparut. L'un des bracelets s'enroula sur le poignet tendu de Samson et se referma avec un déclic.

— Qu'est-ce que... ?

Les yeux de Samson allèrent du bracelet argenté au policier.

— Samson O'Brien, déclara le sergent Cooper en élevant la voix, pour que tous les clients assemblés, qui regardaient bouche bée, en profitent bien, vous êtes en état d'arrestation pour suspicion de meurtre.

Delilah crut que la terre s'ouvrait sous ses pieds.

4.

Arrêté pour meurtre.

Mme Pettiford lâcha un petit cri et porta la main à sa bouche, tandis que Delilah, blanche comme un linge, se retenait à la table pour ne pas tomber. Samson eut à peine conscience qu'on lui tordait les bras dans le dos et qu'un second bracelet métallique se refermait sur son poignet gauche. Le sergent Cooper lui récitait ses droits lorsqu'une voix retentit dans le fond de la salle.

— Il y a forcément erreur !

Joseph O'Brien s'était levé d'un bond, bouleversé, et se frayait un chemin jusqu'aux policiers.

— Voyons, les gars, vous tenez le mauvais bonhomme. Samson ne ferait pas de mal à une mouche, lança-t-il, son accent irlandais amplifié sous l'effet du désarroi.

Comme il s'avançait vers son fils pour tenter de le protéger, Cooper le repoussa du plat de la main et sa frêle silhouette chancela jusqu'à une table, seul le bras tendu d'Elaine Bullock empêchant sa chute. Avec un cri de protestation, Samson se jeta en avant pour venir en aide à son père, mais une vive traction sur les menottes lui releva les poignets en arrière et lui arracha une grimace de douleur.

— N'allez pas compliquer les choses inutilement, dit Cooper tandis qu'un grondement houleux montait de l'assemblée.

Mais Arty Robinson se précipitait déjà, fendant la foule de sa carcasse puissante, les traits défigurés par la rage.

— Espèce de sale flic arrogant... !

— Du calme, Arty, lui enjoignit Samson tandis que Lucy Metcalfe essayait de le retenir. Pas besoin d'être arrêtés tous les deux.

— Tirons-nous avant que ça dégénère, sergent ! murmura Benson en poussant Samson vers la sortie.

Devant la porte, sur la place du marché, Calimero avait recommencé à aboyer et tirait sur sa laisse pour rejoindre Samson. Alertés par tout ce branle-bas, les gens sortaient des magasins. Devant sa boucherie, Mme Hargreaves leva les yeux du perron qu'elle était en train de récurer. L'avoué Matty Thistlethwaite, qui était sur le point d'entrer dans son étude, s'arrêta sur le seuil, le front barré d'un pli soucieux. Plus loin, son oncle Seth accourait vers le petit groupe qui sortait de la pâtisserie, son expression horrifiée reproduisant à l'identique l'ahurissement qu'exprimait le visage du détective privé.

— Allez, monte ! jeta Cooper en poussant Samson à l'arrière de la voiture banalisée avant d'en claquer la portière.

Samson se retourna pour regarder le salon de thé. Sur le perron, une Delilah pétrifiée, la main posée sur Calimero pour tenter de l'apaiser, et un Joseph O'Brien qui continuait à clamer l'innocence de son fils. Autour d'eux, l'expression glaciale du bon peuple de Bruncliffe, celle-là même qu'ils affichaient quand ils l'avaient regardé quitter la ville, pour leur plus grand bonheur, quatorze ans plus tôt.

Soudain, un flash illumina l'intérieur de la voiture : le journaliste, son appareil en main.

Il avait fini par l'avoir, sa photo de Samson. Et suffisamment bonne pour faire la une.

La nouvelle se répandit dans la ville à la vitesse d'un incendie dans des collines brûlées par le soleil. Pour attiser encore les flammes, Mme Pettiford s'était précipitée à son travail, avide de raconter à quiconque entrait dans la banque les événements dramatiques dont elle avait été témoin. Et de préciser sur un ton outré : « Pour meurtre ! » à tous ses clients, qui s'empressaient ensuite de propager la nouvelle à tous les coins de rue.

De l'autre côté de la place, chez Whitaker, le marchand de journaux, les gens accoudés au comptoir, gazettes et magazines sous le bras, s'émerveillaient des péripéties de la matinée et concluaient qu'on ne saurait s'étonner de rien venant du fils O'Brien. Ils l'avaient toujours su, qu'il n'y avait rien de bon à attendre de ce gars-là. Mais s'ils étaient nombreux à le

condamner allègrement, il en était d'autres qui répugnaient à lui jeter la première pierre.

À commencer par Seth Thistlethwaite. Dans la pénombre de la Toison où il faisait durer sa pinte quotidienne, il protestait contre quiconque osait se livrer à des spéculations ou à des tentatives de lynchage du jeune O'Brien – qui tenait une place particulière dans son cœur censé être de pierre. Quant au propriétaire des lieux, Troy Murgatroyd – d'ordinaire peu enclin à se mêler de la politique locale, et encore moins porté à la mansuétude à l'égard des buveurs qui lambinaient, partant du principe que les clients devaient commander un autre verre ou laisser la place à de meilleurs clients –, il n'eut pas une seule remarque désobligeante à l'adresse du traînard qui menait sa bataille solitaire pour la défense de Samson.

De retour sur la place du marché, côté soleil, les clients qui faisaient la queue à la boucherie Hargreaves rencontraient la même opposition farouche chez la patronne s'ils avaient le malheur de critiquer le détective. À vrai dire, ils étaient peu nombreux à s'y risquer, sachant qu'elle avait un faible pour lui, et Mme Hargreaves maniait son couperet d'une main inhabituellement lourde, le pan ! de la lame sur l'os suffisant à décourager toute amorce de discussion.

À l'agence immobilière Taylor, ce fut Julie, la réceptionniste, qui annonça la nouvelle. Brutalement, en déboulant dans le bureau et en lançant :

— Samson O'Brien a été arrêté. Pour meurtre !

À ces mots, les trois personnes présentes dans la pièce se retournèrent. Bernard Taylor, le propriétaire de l'agence et actuel maire de la ville, pila net sur le seuil de son bureau. Stuart Lister, l'agent chargé des locations, affaissa sa silhouette dégingandée sur une chaise.

— Pour meurtre ? murmura-t-il, incrédule. Tu plaisantes ?

Julie secoua la tête.

— Je le tiens de Mme Pettiford. Elle était au salon de thé quand c'est arrivé. Il a été menotté et embarqué par la police. Toute la ville en parle, insista Julie en montrant la place, de l'autre côté de la vitrine. Il n'est question que de ça !

Bernard Taylor se contenta de secouer la tête sans émettre de commentaire et entra dans son bureau, son téléphone en main.

Quant à la troisième personne, la femme de ménage, nul ne s'en préoccupa ni ne s'inquiéta des répercussions que la nouvelle pouvait avoir sur elle. De toute façon, elle n'aurait rien laissé paraître de ses émotions.

Le cœur près d'éclater, Ida Capstick finit d'enrouler le câble de l'aspirateur avant de le ranger dans le placard au fond de la pièce. En refermant la porte, elle vit que ses mains tremblaient.

Arrêté pour meurtre ? Vous parlez d'un choc. Le pauvre jeunot – car pas un seul instant Ida ne le crut capable d'une telle horreur. Il devait être anéanti. Et son père, alors ? C'était le genre d'histoire à le faire replonger direct dans l'alcool.

Le visage fermé, ce qui ne la changeait guère de l'ordinaire, elle attrapa son seau de produits ménagers et se prépara à sortir sans rien révéler de la tempête qui faisait rage en elle. Assis à leurs bureaux, Julie et Stuart continuaient à commenter l'incroyable nouvelle. En passant devant la porte entrouverte de Bernard Taylor, Ida surprit ce qu'il disait au téléphone.

— Pour meurtre... Sûr et certain.

Elle eut l'impression qu'on lui plantait un couteau dans le cœur. Et la présomption d'innocence, alors ? Ils s'asseyaient dessus ? Dans une ville qui l'avait déjà condamné une dizaine d'années plus tôt, Samson O'Brien n'avait aucune chance.

La voiture prit un autre virage tout aussi violemment. À chaque fois projeté contre l'une ou l'autre portière, Samson s'efforçait d'amortir le choc de ses mains menottées dans le dos.

— Ça va, derrière ? lança le sergent-inspecteur Cooper, tout sourire, en jetant un coup d'œil dans le rétroviseur.

Il faisait exprès de conduire à tombeau ouvert dans ces petites rues sinueuses comme s'il était en plein rallye. Pour que le passager soit bien secoué, attendri comme un bifteck avant l'interrogatoire.

Samson ne réagit pas. Il garda les yeux rivés sur les champs qui défilaient de l'autre côté de la vitre, en essayant de deviner la gravité des problèmes qui l'attendaient. Parce qu'il avait du souci à se faire, c'était certain, par-delà l'évidente antipathie de Cooper à son endroit. Car si le fait de l'arrêter en public et de lui passer les menottes relevait bien de l'animosité personnelle, en revanche une vendetta ne suffisait sûrement pas à justifier l'envoi de deux officiers de police à Bruncliffe. Ni l'invention d'une accusation de meurtre.

De meurtre !

Sur la personne de qui, d'abord ? Et quand ? Samson était tout disposé à admettre que ces derniers mois il aurait volontiers trucidé un ou deux

habitants de Bruncliffe parmi les plus hostiles à son endroit, ceux qui refusaient d'oublier ses erreurs de jeunesse, mais il n'était pas passé à l'acte. Et ce n'était pas l'envie qui lui avait manqué, mais il n'avait pas non plus porté le petit doigt sur Rick Procter, le propriétaire aux cheveux d'or de l'Immobilière Procter, l'ignoble escroc qui avait fait main basse sur Twistleton, la ferme des O'Brien.

Peut-être que c'était ça ? Peut-être que quelqu'un avait tué Rick Procter ? Cette idée lui rendit le sourire. Mais pas pour longtemps.

— Tu crois que tout ça c'est de la blague ? cracha Cooper qui l'observait dans le rétroviseur. Tu rigoleras moins d'ici la fin de la journée.

Il prit un autre virage sur les chapeaux de roue et la tête de Samson alla s'écraser contre la vitre.

La matinée de Rick Procter venait soudain de prendre une délicieuse tournure.

— De bonnes nouvelles ? s'enquit le proviseur du lycée de Bruncliffe en voyant Rick mettre fin à sa conversation téléphonique et revenir vers lui, le sourire aux lèvres.

— Excellentes, même, répondit le promoteur.

Et de fait ! Son plan entrait en action. Un plan qui allait le débarrasser d'O'Brien et le mettre définitivement hors circuit.

— Bien, où en étions-nous... ? demanda Rick, et les deux hommes reprirent leur marche dans le couloir, accompagnés par le bruit assourdi des voix des professeurs qui faisaient cours derrière les portes closes.

Le proviseur ne se fit pas prier. Avec un empressement que le promoteur trouva irritant, il se répandit sur les projets que le conseil d'administration de l'école comptait mettre en œuvre grâce à la généreuse dotation que l'Immobilière Procter avait récemment promise à l'école.

Renouvellement des équipements sportifs, mise à niveau du matériel informatique... Rien de tout cela n'importait vraiment à Rick. En vérité, ces dotations étaient des faux-semblants ; des mirages destinés à éloigner les gens de ses véritables activités. Une pincée de relations publiques par-ci, une touche de subvention par-là. Le bon peuple de Bruncliffe n'y voyait que du feu. Et pendant ce temps-là, juste sous son nez...

Une sonnerie stridente le tira de ses pensées. Les élèves commencèrent à envahir le couloir, le brouhaha de conversations s'amplifia, l'énergie de la jeunesse était palpable.

— La récréation, expliqua le proviseur, bien inutilement.

Rick ravala une réplique. Ce type le prenait pour un demeuré. Alors qu'il n'avait aucune idée de ce que cela avait été pour lui que d'être enfermé entre ces murs à l'époque où ce bâtiment n'était que l'école secondaire de Bruncliffe ; d'en être sorti sans diplôme et d'avoir réussi à créer une entreprise florissante à partir de rien. Une entreprise qui n'avait rien à voir avec les vaches et les moutons.

Soudain las de son rôle de grand bienfaiteur, il décida qu'il était temps de se remettre au boulot. D'en apprendre davantage sur les événements de la matinée.

— Excusez-moi, dit-il avec un sourire poli, mais nous allons devoir en rester là pour aujourd'hui. J'ai des réunions qui m'attendent.

Le proviseur hocha la tête, lui rendant son sourire.

— Je comprends. Merci de m'avoir consacré de votre temps. Je vous tiendrai informé...

Rick n'écoutait déjà plus. Il venait de repérer une tignasse blonde. Des épaules larges et des membres longilignes jaillissant d'un uniforme devenu vraisemblablement trop petit.

Le jeune Metcalfe. Le neveu de Delilah.

Décidément, la journée s'annonçait bien...

Les récréations étaient-elles une bonne chose ou non ? Nathan Metcalfe n'aurait su le dire. D'un côté, celle-ci mettait fin à un cours aussi ennuyeux que fumeux sur une poignée de nobles qui avaient voulu assassiner la reine au temps des Tudor – fallait-il que le prof soit nul pour rendre rébarbatifs de tels complots ! ; d'un autre côté, insérer des pauses dans une journée d'école ne faisait que prolonger la torture. Puisque l'école était obligatoire, autant que les cours s'enchaînent ; ça lui permettrait de rentrer plus tôt à la maison et d'aider Oncle Will pour les agnelages à la ferme Ellershaw.

Il balança son sac sur son épaule et sortit dans le couloir, le dos rond. Français. Voilà le cours qui l'attendait maintenant. Des verbes. Des adjectifs. Des « le » et des « la » collés devant tout et n'importe quoi – une manie proprement stupide. Bref, une langue impossible à se faire entrer dans la tête !

Rien à voir avec le langage de la terre. L'élevage des moutons, le prix des bêtes dans les ventes aux enchères, les mises en culture ou les jachères, ça, c'était des sujets dont il pouvait parler alors que la plupart de ses copains de

classe n'en captaient pas un mot. Un langage que son père avait parlé, lui aussi – avant de partir à la guerre.

Les doigts de Nathan se refermèrent sur une petite boîte en fer au fond de sa poche. Il la sortit. Le couvercle était orné d'un lion rampant au-dessus d'une rose blanche. Et dessous était gravé un nom :

RYAN METCALFE

Nathan était tombé dessus à Noël pendant qu'il aidait sa mère à transporter leurs affaires du mobil-home où ils habitaient vers la grange où ils allaient vivre désormais – la grange que son père ne verrait jamais terminée. Une boîte à tabac aux armes du régiment du Yorkshire. Échappée d'un carton que portait Nathan, elle avait atterri sur le parquet ciré du salon. La vue de cette petite boîte lui avait rappelé quantité de souvenirs liés à son enfance.

C'était dans cette boîte que son père conservait ses mouches pour la pêche. Pour l'enfant curieux qu'était Nathan, ces leurres multicolores faits de matériaux finement liés et pourvus de crochets mortels avaient été une source d'émerveillement. Source d'accidents aussi, parfois, malgré les mises en garde de son père. Dans l'un des derniers souvenirs qu'il avait de lui, avant que Ryan ne retourne en Afghanistan pour cette mission fatale, ils étaient tous les deux dans l'appentis derrière la caravane. La radio retransmettait un match de rugby et l'établi disparaissait sous les plumes, les perles, les fils et les soies, les petits bouts de fourrure et les crochets barbelés – les hameçons qui brillaient sous la lampe. L'attirail du pêcheur fanatique. Ce jour-là, le père et le fils, joignant leurs efforts, avaient fabriqué quatre mouches toutes neuves et les avaient placées avec recueillement dans la boîte en fer blanc, ignorant l'un comme l'autre qu'ils n'auraient jamais l'occasion de les utiliser.

Deux ans plus tard, Nathan avait eu la surprise de voir que la boîte contenait toujours deux de ces leurres – la Waterhen Bloa et la Snipe-and-purple. Il l'avait mise dans sa poche sans rien dire à sa mère. Lucy devait avoir oublié son existence, alors que pour lui, c'était une sorte de talisman. Une façon de se connecter à un père dont le visage s'effaçait peu à peu de sa mémoire.

Dans l'agitation de ce matin de classe, il l'ouvrit et passa un doigt sur ces mouches à la texture plumeuse en priant tout bas pour être délivré de cette torture qu'était le cours de français.

— Nathan !

Il referma brusquement le couvercle et se retourna. La voix venait du bout du couloir. De là où se tenait le proviseur, M. King, et à côté de lui un type de haute taille dont les cheveux blonds étincelaient, au sens propre du terme, au-dessus des têtes des élèves. Un beau visage fendu d'un grand sourire. Une beauté qui incitait les filles à lui lancer des œillades aguichantes quand elles arrivaient à sa hauteur.

Rick Procter. Célibataire, objet de toutes les convoitises parmi la gent féminine de Bruncliffe. Un type toujours en train de tourner autour de Tante Delilah, et qui le traitait comme un gamin.

Nathan reprit son chemin en sens inverse. Il ne l'aimait pas et n'avait aucune envie de lui parler.

— Nathan !

Le proviseur, cette fois. Sur un ton de commandement et assez fort pour dominer le brouhaha général et faire baisser le volume sonore d'un coup.

— Viens là. Monsieur Procter désire te parler.

— Ouh là là... Nathan..., roucoula un garçon plus âgé en lui refilant un coup de coude au passage. Monsieur Procter désire te parler...

L'imitation suscita des ricanements. La mine renfrognée, Nathan fit demi-tour sous les regards de ses camarades ravis et se dirigea vers les deux hommes.

— Bonjour Nathan, dit Rick Procter en lui souriant. C'est sympa, de te voir.

Nathan resta à fixer le plancher, conscient des regards rivés sur lui et des rires étouffés. Il sentait le rouge lui monter aux joues ; son cou le brûlait et le démangeait. Il aurait voulu être à cent pieds sous terre. Ou plutôt dans les collines.

— Ta mère va bien ? Et Delilah ?

Un haussement d'épaules en guise de réponse. Ce type ne méritait pas plus.

— Nathan ! lança M. King sur un ton cinglant, presque menaçant. Ce n'est pas une façon de se comporter avec nos visiteurs.

— Désolé, monsieur.

Nathan baissa la tête d'un cran. Que Rick Procter aille au diable.

— Ce n'est pas grave, je comprends, réagit celui-ci avec un hochement de tête plein de compassion. Normal qu'il soit bouleversé. Après ce qui s'est passé ce matin.

La formule piqua la curiosité de Nathan qui releva la tête. Le proviseur aussi, qui fit passer son regard de l'un à l'autre. En effet, que s'était-il donc passé ce matin ?

— L'arrestation, expliqua Rick sur un ton ruisselant de gentillesse. Le parrain de Nathan, Samson O'Brien, a été arrêté ce matin. Pour meurtre.

— Quoi ? (Le proviseur se tourna d'un bond vers Nathan.) C'est vrai ? Nathan... ?

Abasourdi par cette nouvelle et s'efforçant de l'assimiler, Nathan remarqua à travers un brouillard que M. King semblait sincèrement bouleversé. Il perçut aussi le clin d'œil moqueur que lui adressait Rick Procter dans le dos du proviseur.

Sans réfléchir aux conséquences de son geste, obéissant à un réflexe démontrant à tous qu'il avait davantage hérité du caractère de sa tante Delilah qu'on ne l'imaginait généralement, Nathan balança son poing fermé dans la mâchoire du promoteur, l'expédiant au tapis et provoquant une belle pagaille.

— Nathan !

Dans le tumulte assourdissant, Nathan entendit le proviseur hurler. Un bras puissant s'enroula autour de son torse et l'immobilisa à l'instant où il se jetait sur l'homme qui gisait à terre. Puis M. Hill, le prof de gym, le tira en arrière et le plaqua contre le mur tandis que le proviseur se penchait vers Rick Procter pour l'aider à se relever.

En voyant le sang sur les lèvres du promoteur, Nathan comprit que son vœu avait été exaucé : il allait échapper au cours de français.

5.

À la Pâtisserie des Monts, l'atmosphère était sinistre. Alors que la ville entière était une ruche où l'on ne parlait que de Samson, au salon de thé, boissons et gâteaux étaient servis sans les plaisanteries habituelles. En vérité, il n'y avait pas foule. On aurait dit que l'endroit avait été scindé du reste de la ville. Pour la pêche aux derniers ragots, les gens allaient ailleurs, sachant qu'Elaine Bullock ne se gênerait pas pour les envoyer paître s'ils essayaient de lui tirer les vers du nez.

— Je n'arrive pas à le croire, dit Delilah, assise à la table juste à côté du comptoir, devant une tasse de café vide et un scone encore intact. C'est forcément une erreur.

— Ne t'en fais pas, ils vont tirer ça au clair, la rassura Lucy Metcalfe, qui avait profité de l'accalmie pour prendre place en face de sa belle-sœur et posait une main réconfortante sur son bras. Ils vont interroger Samson et ils se rendront bien compte qu'il y a erreur sur la personne.

Elaine Bullock eut un reniflement.

— Avec cette tignasse et cette allure, difficile de le prendre pour quelqu'un d'autre...

Lucy la foudroya du regard. Avec sa franchise, Elaine ne faisait rien pour améliorer la situation.

— C'est quoi l'alternative, alors ? lança Delilah. Qu'il ait tué quelqu'un ?

— Non, probablement pas, répliqua Elaine avec un haussement d'épaules. Mais je veux dire, au fond, qu'est-ce qu'on sait de lui ? Tout ce temps passé à Londres, infiltré chez les gangsters... Dieu sait dans quoi il a bien pu tremper avant de revenir ici.

Comme toujours avec Elaine, il était difficile de contester la logique de son raisonnement. Delilah garda les yeux baissés sur la table. Elle luttait pour ne pas se laisser submerger par ses émotions depuis qu'elle avait vu Samson se faire embarquer par les flics, menottes aux poignets.

Ahurissement. Colère. Peur.

Elle avait eu du mal, au début, à accorder sa confiance à Samson – ce type qui s'était si mal comporté, se disputant avec son père en public avant de quitter la ville avec fracas et ne plus donner signe de vie jusqu'à son retour, en octobre dernier. Et puis elle avait fini par lui accorder sa confiance, et petit à petit, il avait commencé à compter vraiment pour elle. Peut-être même un peu trop, en toute franchise...

Et maintenant, *ça*. Une chose qui allait bien au-delà de tout ce dont elle aurait pu le croire capable, même à l'époque où elle avait les plus grandes réserves à son sujet.

Un meurtre.

Elle frissonna, encore incapable d'envisager cette idée.

Et dire que le père de Samson avait assisté à la scène, lui aussi. Quel sale type arrogant, ce sergent ! Profiter de la situation pour embarquer Samson comme un criminel, devant tout Bruncliffe ! Les poings serrés, impuissante, elle bouillonnait de rage. C'était trop injuste ! Ce n'était pas une façon de le traiter. Sauf si, bien sûr...

Sauf s'il était coupable.

— Il est temps que je me mette au boulot, marmonna-t-elle en se levant pour se diriger vers la porte.

— Ça va aller ? lui demanda Lucy avec sollicitude.

Delilah hocha la tête. Elle parvint même à esquisser un sourire malgré la boule qu'elle avait dans la gorge.

— Oui oui, ça va. Tu vas voir, tout ça aura été beaucoup de bruit pour rien, j'en suis sûre.

Elaine Bullock vint la serrer dans ses bras.

— Tu sais où nous trouver, chuchota-t-elle. Si tu as besoin de parler.

Lucy lui fourra dans la main un sachet de gros muffins aux fruits. Sa solution par défaut en cas de crise consistait à offrir des douceurs. Delilah se retrouva dehors, sur le perron du salon de thé, à contempler cette même place pavée qu'elle avait traversée avec tant d'optimisme quelques heures plus tôt. Sauf que maintenant, tout était différent.

À sa vue, Calimero se mit à aboyer en remuant la queue, la tête penchée sur le côté comme s'il comprenait sa détresse.

— Bon chien, dit-elle en lui tapotant la tête, et elle le détacha. Allez, on y va.

Le braque de Weimar se mit aussitôt à tirer sur sa laisse, impatient comme toujours de regagner Back Street. D'aller au bureau retrouver Samson O'Brien.

Les yeux brûlants, Delilah refoula ses larmes, luttant contre la panique qu'elle sentait poindre au creux de sa poitrine.

Samson ne peut pas être coupable, se répéta-t-elle en traversant la place du marché, la tête basse, les semelles de plomb. C'est rigoureusement impossible. Parce que...

Parce que... Calimero n'était pas le seul à s'être entiché de lui.

Il l'avait frappé ! Ce rustre l'avait frappé et mis K.O. devant tout le monde. Faisant de lui un objet de moquerie.

Sur le moment, Rick Procter n'avait rien laissé paraître de la rage qui bouillait en lui. Il s'était laissé emmener dans le bureau du proviseur, un sourire poli sur son visage meurtri, un goût de sang dans la bouche, car il s'était coupé la lèvre sur une dent.

— Je suis vraiment désolé, monsieur Procter, disait le proviseur. Ce n'est pas du tout le genre de Nathan. Mais soyez sûr qu'il sera sévèrement puni...

— Inutile, fit Rick en levant la main pour couper court au discours de King. Ce n'est vraiment pas la peine. Le gamin était sous le choc et il s'est défoulé. Je me félicite seulement qu'il ait préféré donner un coup de poing au messager plutôt que de lui tirer dessus.

Il réussit à émettre un petit rire plutôt convaincant.

— Eh bien... votre magnanimité vous honore. À votre place, tout le monde ne serait pas aussi indulgent. Personnellement, je comprendrais parfaitement que vous désiriez ne pas en rester là.

Rick secoua la tête.

— C'est inutile, je le répète. Nathan en a suffisamment bavé dans la vie. Je ne veux pas en rajouter. Disons que cela a été un moment d'égarement.

— Vous êtes sûr ? insista le proviseur en s'efforçant, non sans mal, de dissimuler son soulagement. Je veux dire, vous avez raison – Nathan a très mal vécu la mort de son père, et on peut comprendre que sa conduite s'en

soit ressentie. Mais tout de même, c'est un comportement inacceptable. Il faudra bien qu'il soit puni, en interne. Je vais devoir contacter sa mère.

— Je vous laisse juge, dit Rick en s'avançant déjà vers la porte. En ce qui me concerne, l'incident est clos.

Le proviseur le gratifia d'une solide poignée de main sur le pas de la porte.

— Je vous remercie, monsieur Procter. Dommage qu'il n'y ait pas davantage de gens comme vous.

Rick avait su conserver son apparence de calme le temps de quitter le bureau et de longer le couloir à présent désert. Mais dès qu'il se fut éloigné du collège à bord de sa Range Rover, le sourire derrière lequel il avait réussi à contenir sa colère s'évanouit, laissant place à un rictus amer.

Magnanimité.

Ce n'était pas un mot qui figurait dans le vocabulaire Procter. Ce petit Nathan Metcalfe avait besoin d'une bonne leçon.

Après un court trajet, Rick s'arrêta devant Low Mill, un projet immobilier que son entreprise, l'Immobilière Procter, développait en bordure de la ville où il avait ses bureaux. Il allait tout d'abord passer un coup de fil. Après quoi... oui, après, il réfléchirait à la meilleure façon de remettre ce petit con à sa place.

À l'autre bout du fil, on décrocha, et c'est sur fond de bêlements de moutons qu'une voix retentit à l'oreille de Rick.

— Will ? Je ne sais pas si vous êtes au courant des dernières nouvelles concernant O'Brien... ?

Il ne lui fallut pas longtemps pour semer sa graine. Une graine maligne qui n'engendrerait que des ennuis et rien d'autre. Quant au gosse... Rick rangea son téléphone et sortit de la poche de sa veste une boîte à tabac verte. Elle était tombée de la main du gamin pendant qu'on le maîtrisait. Elle avait presque atterri sur les pieds de Rick. Dans la mêlée, personne n'avait remarqué qu'il s'en était emparé.

Il regarda le lion rampant, la rose blanche et le nom gravé dessous.

Un souvenir. Un objet qu'il aurait dû lui rendre.

Il rit sous cape, se réjouissant intérieurement de la peine qu'il allait provoquer. Bien sûr qu'il allait la rendre, cette boîte. Quand il aurait trouvé la façon de l'utiliser à son avantage. Une façon qui n'aiderait en rien Nathan Metcalfe.

— Il a fait *quoi* ?

Alertée par le ton de Lucy, Elaine Bullock releva la tête de la table qu'elle débarrassait et regarda son amie qui parlait au téléphone, dans le fond de la salle, l'air consternée.

— Je comprends, disait Lucy en hochant la tête. Oui, je peux être là dans...

Elle jeta un coup d'œil à la pendule, puis à la salle à moitié vide où Elaine lui indiquait à grands gestes qu'elle pouvait s'absenter, s'occuper de ce nouveau drame inconnu que le sort s'ingéniait à faire subir aux Metcalfe ce jour-là.

— Cinq minutes, reprit Lucy au téléphone en adressant un sourire reconnaissant à Elaine. À tout de suite.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Elaine alors que Lucy raccrochait.

Lucy secoua la tête avec lassitude.

— Apparemment, Nathan a collé son poing dans la figure de Rick Procter au collège.

— Quoi ? Il a fait *quoi* ?

La question d'Elaine, qui faisait écho à celle de Lucy au téléphone, fut maintenant ponctuée d'un éclat de rire. Que ce prétentiard de promoteur immobilier ait été mis au tapis par un ado, elle ne pouvait pas le croire !

— Bravo, Nathan !

— Elaine ! C'est grave ! Il est dans un sale pétrin, répliqua Lucy, les larmes aux yeux. Le proviseur veut me voir immédiatement. Il parle de le suspendre.

Devant la détresse de son amie, Elaine s'en voulut de sa désinvolture et elle s'empressa d'aller la serrer dans ses bras.

— Excuse-moi. C'était vraiment irréfléchi de ma part, dit-elle en écartant une mèche de cheveux blond foncé de la joue de Lucy sillonnée de larmes. Allez, va régler ça. Je garde le fort, ici.

— Merci, marmonna Lucy en séchant ses larmes d'un revers de main et en dénouant son tablier. Tu parles d'une journée ! ajouta-t-elle en allant récupérer son sac derrière le comptoir. Je crois que là, on a touché le fond.

Ils l'emmenèrent au quartier général, un bâtiment flambant neuf à la périphérie de Leeds, tout de verre et de lumière, aux antipodes de la monstruosité du centre-ville construite dans les années 1970 qu'il avait connue, alors qu'il faisait ses premières armes dans la police. En revanche, les procédures n'avaient pas changé. La seule différence, c'est que cette fois

Samson se tenait du mauvais côté du bureau. Les bras menottés dans le dos, il déclara son identité et se vit confisquer tout ce qu'il avait dans les poches pendant que le policier chargé des gardes à vue entrait ses coordonnées dans le système.

Portefeuille. Téléphone. Petite monnaie. Le sergent-inspecteur Cooper balança les effets personnels de Samson dans une corbeille en plastique.

— Pour les petits creux ? ironisa-t-il alors qu'un biscuit pour chien atterrissait à côté des pièces.

Calimero... Samson sentit son cœur se serrer. Et Delilah. Que devait-elle penser de tout ça ?

Cooper en était maintenant à tapoter le blouson de Samson. Un froissement de papier l'incita à fouiller dans la poche intérieure.

La convocation officielle pour sa comparution à Londres.

Il l'avait complètement oubliée. Se rappelant les allégations portées à son encontre et énumérées dessus noir sur blanc, Samson crut que son sang se figeait dans ses veines. Indépendamment de l'issue qui l'attendrait à Londres sur le plan judiciaire, le simple contenu de cette lettre ne pouvait que le condamner aux yeux de ses anciens collègues.

— Tiens, tiens, qu'avons-nous donc ici ? Des lettres d'amour ? lança Cooper avec un vilain sourire, et il agita l'enveloppe sous le nez de Samson.

— Des factures, marmonna celui-ci. Des factures, c'est tout.

Mais le sergent soulevait déjà le rabat de l'enveloppe et en sortait une feuille de papier...

— Y a-t-il une partie du mot « discrétion » que vous avez du mal à comprendre, sergent ?

La question avait été lancée sur un ton glacial depuis le seuil de la salle de garde à vue par l'inspecteur-chef Frank Thistlethwaite. Et d'ajouter, ses gros sourcils remontés haut sur le front, en indiquant les poignets de Samson :

— Enlevez-lui ses menottes. Je doute qu'il vous fasse des problèmes.

Surpris par la soudaine apparition de son supérieur, Cooper remit la lettre dans l'enveloppe et lâcha le tout dans la boîte contenant les effets personnels de Samson.

— Comme vous voudrez, patron.

Il passa derrière Samson et profita de ce qu'il lui retirait les menottes pour lui pincer la peau. Maladresse qui n'était certainement pas le fruit du hasard, jugea Samson.

— Merci, marmotta-t-il avec un hochement de tête à l'adresse de Frank, tout en se demandant comment interpréter ce changement dans leur relation.

Quinze jours à peine s'étaient écoulés depuis qu'ils avaient pris une bière ensemble dans un pub du centre-ville. Samson et Delilah, en quête de renseignements susceptibles de les aider à résoudre l'affaire Thornton, avaient interrogé Frank et son père, Gabriel. Celui-ci, ancien surintendant en chef à présent retraité – et par ailleurs frère du Seth Thistlethwaite de Bruncliffe –, avait été le mentor de Samson à ses débuts dans la police. Ce soir-là, alors qu'ils évoquaient les éléments troublants de leur affaire, Samson avait eu l'impression que si Gabriel pensait toujours le plus grand bien de lui, ce n'était pas le cas de son fils.

Et voilà que maintenant, alors qu'il était soupçonné de meurtre dans une enquête criminelle, ce même Frank assistait aux étapes préliminaires à son interrogatoire. Il demanda donc :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Frank le considéra, le regard lourd de déception sous les épais sourcils Thistlethwaite.

— Tu le sauras bien assez tôt. Vous savez où l'emmener, dit-il à l'adresse des deux policiers.

D'une forte bourrade dans le dos, Samson fut propulsé en avant.

— Allez, zou, beauté ! lança Cooper.

Il le fit passer devant le bureau et entrer dans le commissariat.

L'agent chargé des gardes à vue effectua son boulot, qui consistait à trier les affaires du suspect et les placer dans des sachets. Peu importait l'identité ou la situation du suspect en question. Présentes ou passées.

Sauf que ce n'était pas strictement exact dans tous les cas. Notamment quand un sujet du calibre de Samson O'Brien passait entre vos mains. Ça vous ensoleillait la journée.

O'Brien. Une célébrité parmi les forces de l'ordre de la région. Samson avait fait ses premières armes dans un quartier chaud de Leeds. Sa formation à peine achevée, il avait rejoint l'escouade qui avait effectué la fameuse descente sur le Fforde Grene pub. Des débuts tellement prometteurs que peu de gens s'étaient étonnés de le voir intégrer la Met de Londres, et plus tard l'Agence de lutte contre la grande criminalité organisée. Aucun détail n'avait été divulgué sur ses activités, mais on disait qu'il avait infiltré des réseaux criminels pour les démanteler de l'intérieur, et

il avait également excellé à ce jeu-là. Mais plus récemment, d'après d'autres rumeurs, Samson O'Brien n'était pas le brillant policier pour lequel tout le monde le prenait. Et maintenant...

Il venait d'être arrêté en liaison avec un meurtre. À ce titre, il bénéficiait du traitement réservé à tous les suspects – avec peut-être, dans son cas, une inspection encore plus approfondie. C'est ainsi que, quand le flic tomba sur l'enveloppe extraite de la parka de Samson, il la retourna et vit, dans la fenêtre, non pas l'adresse du destinataire, mais des pages froissées par un sergent Cooper trop pressé de les remettre en place. Et sur ces pages, un logo.

Le logo de la Metropolitan Police.

Même si l'inspecteur-chef Thistlethwaite n'était pas resté dans la salle, visiblement intéressé par l'affaire, le policier aurait jeté un coup d'œil à cette lettre. Donc, il la ressortit, la parcourut et poussa un petit sifflement.

— Monsieur, dit-il en faisant glisser la feuille sur le bureau, vers l'inspecteur-chef Thistlethwaite.

Celui-ci s'en saisit, fronça encore plus ses gros sourcils, passa la main dans son épaisse tignasse et lâcha un juron. Samson O'Brien était dans un sacré pétrin. Suffisamment pour obliger le surintendant en chef Gabriel Thistlethwaite, aujourd'hui à la retraite, à reconsidérer son opinion sur celui qui avait jadis été son golden boy.

Frank Thistlethwaite regagna son bureau avec lassitude.

— Qu'est-ce qui t'a pris de le frapper ?

Lucy Metcalfe regardait attentivement son fils, espérant à l'évidence deviner ce qui se passait derrière l'expression d'ennui qu'il avait adoptée, les yeux rivés au plancher.

Depuis le temps qu'il dirigeait des établissements scolaires, M. King avait vu un nombre incalculable de parents ainsi déconcertés par le comportement inexplicable de leur rejeton. Voleur. Agressif. Bagarreur. Certes, c'était moins fréquent maintenant qu'il dirigeait le lycée de Bruncliffe, à des années-lumière du collège qu'il avait laissé derrière lui, à Bradford. Mais la réaction des parents était souvent la même.

Nous ne savons pas ce qui lui a pris.

Cela dit, dans le cas présent, M. King était le premier à admettre que ce discours tenait la route. Car Nathan Metcalfe était un élève sérieux, qui

faisait ses devoirs et travaillait dur. Et même s'il n'était pas le meilleur de sa classe, il n'était pas non plus un fauteur de troubles. Enfin, d'habitude.

Et puis voilà. L'agression, au sein même de l'établissement, d'un des sponsors les plus importants du lycée – non que l'identité de la victime fasse une différence aux yeux du proviseur. La violence était la violence, quelle que soit la cible. Tolérance zéro.

— Nathan ? Je t'ai posé une question.

Mme Metcalfe était penchée sur son fils et essayait de lui arracher une réponse.

En vain.

Le proviseur laissa le silence se prolonger dans l'espoir que le gamin se sentirait obligé de le combler, de fournir un début d'explication. Mais Nathan Metcalfe demeurait muet comme une carpe. Il n'avait donné aucun motif à son explosion de violence. Et maintenant il refusait de répondre à sa mère.

— Je suis désolée, finit par lâcher Mme Metcalfe, exaspérée, en se tournant vers le proviseur. Je ne vois pas quoi dire d'autre. Ça ne lui ressemble pas...

Sa voix se brisa et elle baissa les yeux. Elle se retenait visiblement pour ne pas craquer.

Alex King éprouva un élan de compassion envers elle.

Elle n'avait pas ménagé sa peine, ces deux dernières années. Surmonter la mort de son mari. Élever seule son fils. Puis créer et gérer une entreprise, qui marchait bien d'ailleurs. Elle n'avait pas besoin de ça. Et si Nathan, orphelin de père, méritait d'être soutenu, l'indulgence dont le chef d'établissement pouvait faire preuve avait des limites.

— Il me semble que nous devons être reconnaissants à M. Procter de ne pas vouloir pousser l'affaire plus loin, dit-il gentiment. Mais je crains de ne pouvoir laisser passer un tel comportement.

Nathan releva la tête et le proviseur vit l'éclair d'appréhension dans son regard. Parfait. L'ado était conscient du pétrin dans lequel il s'était fourré.

— Je comprends, dit Mme Metcalfe, le visage blême à présent. Que suggérez-vous ?

— De le suspendre une journée, si vous êtes d'accord, répondit le proviseur, et il regarda le garçon. Je te donne officiellement un avertissement, Nathan. Si tu recommences, tu seras exclu, avec renvoi à la clé. Tu comprends la gravité de ce que tu as fait ?

Le gamin hocha la tête. Ravala son angoisse. Sous son indifférence de façade transparut du soulagement.

— En attendant, tu dois des excuses à M. Procter. Tu vas les mettre par écrit et tu les déposeras à mon bureau avant la fin de la semaine. On est d'accord ?

De la rancœur assombrit les traits du garçon, mais il hocha la tête, pressé d'en finir.

— Pour aujourd'hui, je te suggère de rentrer chez toi et de réfléchir à ce que tu as fait, conclut M. King.

Il savait que l'excitation fébrile que le geste de Nathan avait provoquée dans la communauté lycéenne se serait estompée d'ici le lendemain matin, et qu'il y aurait moins de chances qu'il soit célébré en héros par ses pairs dans la cour de récréation.

— Ça ne te fera pas de mal.

— Merci. (Mme Metcalfe était déjà debout, la main sous le bras de son fils pour le forcer à se lever.) Et remercie aussi M. Procter de son indulgence. Encore une fois, je suis désolée. (Elle jeta un coup d'œil à Nathan, puis au proviseur.) Nous sommes tous les deux désolés. Cela ne se reproduira pas.

Ils quittèrent le bureau. Alex King espérait sincèrement que l'affaire en resterait là.

Elle était furieuse. Nathan ne se rappelait pas l'avoir jamais vue aussi en colère. Même quand le mobil-home avait brûlé par sa faute, en novembre dernier, et qu'ils avaient failli mourir parce qu'il s'était comporté comme un bébé, elle ne lui avait pas paru aussi énervée. Elle prenait les virages à grands coups de volant, les dents serrées.

— Qu'est-ce qui t'est passé par la tête ? demanda-t-elle enfin.

Un rapide coup d'œil vers lui, et elle se concentra à nouveau sur la route qui grimpait en tournicotant jusque chez eux, à High Laithe.

Nathan se tortilla sur le siège passager. Son col le grattait, son cou le brûlait. Il n'avait pas de réponse à la question de sa mère. Plus maintenant que sa haine était retombée et que la vie réelle avait repris ses droits. Et puis son poing l'élançait furieusement au niveau des jointures. C'était la première fois qu'il frappait quelqu'un. Enfin, pour de vrai. Il s'était déjà bagarré dans la cour de récré, quand il était plus jeune. Mais il ne lui était jamais arrivé de balancer un pain à quelqu'un de cette manière. Son geste lui faisait peur.

Cela étant, Rick Procter ne l'avait pas volé.

Il trouva plus sage de ne pas faire part de cette réflexion à sa mère.

— Nathan, je t'ai posé une question !

La tension de sa voix lui brisa le cœur, mais il n'avait pas de réponse à fournir.

Il haussa les épaules.

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas ? Tu as mis un homme sur le carreau et tu ne sais pas pourquoi ? (Elle secoua la tête, les mains crispées sur le volant.) Ton père aurait honte de toi.

La phrase s'acheva en un hoquet, et à sa grande horreur, Nathan vit une larme rouler sur la joue de sa mère.

Il se détestait. Il détestait Rick Procter. Et il détestait la vie.

Il se détourna et regarda au-dehors en plongeant la main dans sa poche. Vide ! Alors que sa boîte à tabac aurait dû s'y trouver. Son talisman, perdu dans la folie de la bagarre.

L'absence de son père lui parut plus insupportable que jamais.

— Je t'avais prévenue ! Je t'avais bien dit de te méfier de ce salaud d'O'Brien !

Will Metcalfe se pencha par-dessus le bureau de sa sœur en pointant sur elle un doigt accusateur. Son visage buriné était pourpre de rage.

— Et tu m'as écouté ? Jamais de la vie ! Et il est où, maintenant, ton Samson ? En prison pour meurtre !

Un grondement sourd monta du panier dans le coin de la pièce. Calimero venait de se réveiller et regardait Will avec méfiance.

— Arrête de hurler, lança Delilah. Ça perturbe Calimero.

— J'arrêterai de hurler quand tu commenceras à m'écouter, rétorqua Will. O'Brien est un sac d'embrouilles. Il serait peut-être temps que tu te réveilles et que tu regardes les choses en face.

Delilah n'avait pas grand-chose à répondre à cela. Will avait raison. Il lui prenait la tête à propos de Samson depuis l'instant où elle avait accepté de lui louer son bureau du rez-de-chaussée, s'asseyant sur ses propres réserves pour de basses considérations financières. Certes, les mois passant, et grâce à son travail au sein de l'Agence de Recherche des Vallons, certains citoyens de Bruncliffe avaient revu leur opinion sur lui. Mais Will n'était pas du nombre. Il avait continué à sermonner sa sœur, lui reprochant de

s'être acoquinée, et de plus en plus rapprochée, d'un individu en qui il n'avait aucune confiance.

C'était normal venant de lui, se disait-elle. Étant l'aîné des quatre frères qui lui restaient, il se faisait du souci pour la petite dernière du clan Metcalfe, d'où ses reproches constants. D'autant qu'elle avait déjà prouvé son manque de flair pour ce qui était des hommes.

Delilah comprenait les raisons de Will, sauf qu'elle n'avait pas envie de les entendre. Elle n'avait pas envie non plus de s'entendre dire qu'elle s'était trompée. Une fois de plus.

— Comment l'as-tu appris si vite, d'ailleurs ? demanda-t-elle pour détourner d'elle la colère fraternelle et garder la sienne sous contrôle.

— La ville entière ne parle que de ça. Il faudrait être mort pour ne pas être au courant.

— Mais tu n'étais pas en ville, insista-t-elle. Tu étais à Ellershaw, en train de t'occuper de l'agnelage.

Will se redressa, son cou virant au rose.

— Et alors ?

Ils se mesurèrent du regard jusqu'à ce qu'il baisse les yeux et s'approche de Calimero pour lui grattouiller l'arrière des oreilles.

— Quelqu'un t'a téléphoné, dit-elle en plissant les paupières. Quelqu'un t'a appelé pour te le raconter, et tu as foncé tout droit ici.

Il ne nia pas. Il se contenta de tourner vers elle un visage où se lisait un mélange de déception et de chagrin. C'était beaucoup plus efficace que des hurlements.

Elle laissa tomber sa tête dans ses mains, sentit ses épaules s'affaisser et lutta contre les larmes qui tressaillaient au bord de ses cils depuis le matin. Depuis que Samson avait été arrêté.

— Si tu venais dîner à la maison, demain soir ?

Will s'était rapproché d'elle et, d'une main maladroite, lui ébouriffait les cheveux.

— Ash sera là. Et Chris probablement aussi, continua-t-il, comme si la présence de deux de ses autres frères était un argument supplémentaire. Ça nous ferait plaisir de t'avoir à table, Dee. Surtout après ce qui s'est passé avec Nathan.

— Nathan ? demanda-t-elle, intriguée, en le regardant. Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans ?

— Tu n'es pas au courant ? fit Will en secouant la tête, une expression tendue revenant crisper ses traits burinés. Il a été renvoyé du collège pour la journée.

— Pour quel motif ?

— Il a balancé son poing dans la figure de Rick Procter.

Delilah en resta bouche bée. Une journée pareille avait forcément été conçue en enfer.

L'un dans l'autre, la matinée avait été infernale. Une quantité d'arrestations à consigner, un taux d'insultes supérieur à la moyenne, et, cerise sur le gâteau, deux jeunes complètement défoncés qui avaient fait tout un ramdam. Pas la routine à laquelle on pouvait s'attendre un mardi.

Quant à l'agent chargé des gardes à vue au poste de police de Leeds, il était confronté à un sérieux dilemme.

Tout ça à cause de cette foutue lettre.

Il regrettait de l'avoir regardée. Mais voilà, il l'avait fait : il avait fait sortir le génie de la lampe et il ne pouvait pas la lui faire réintégrer. Pas une lettre qui donnait corps aux rumeurs concernant O'Brien.

Que faire ? La remettre dans la boîte avec les autres biens personnels de ce flic corrompu et refermer le couvercle. Ou agir... ?

La porte de la salle de garde à vue s'ouvrit et le sergent Cooper fit son entrée, bouillonnant de colère.

— Ils sont là à faire des ronds de jambe à ce type qui n'est qu'une injure aux forces de l'ordre ! fulmina-t-il. Ils feraient mieux de le coller en cellule et de jeter la clé. C'est notre réputation à tous qu'il piétine, là !

Derrière son bureau, l'agent ne répondit pas. Mais tandis qu'il récupérait, sur le comptoir, la boîte en plastique renfermant les effets de O'Brien, sa main dérapa et une partie du contenu se déversa par terre.

— Des mains de beurre, commenta le sergent Cooper avec un sourire.

Puis il vit le papier plié sur le carrelage. Remarqua le regard appuyé que l'agent fixait sur lui.

Cooper se pencha et ramassa la lettre, reconnut le logo, parcourut le texte et étouffa un juron. Sachant qu'il y avait une caméra de surveillance de l'autre côté du bureau, il resta plié en deux, à couvert du comptoir, et prit une photo de la lettre avec son téléphone avant de se redresser.

— Tenez, mon vieux, dit-il à l'agent avec un sourire aimable, en lui rendant le papier replié. Vous avez laissé tomber ça.

— Ah, merci.

L'agent récupéra la lettre et se détourna.

Ce serait plutôt à moi de te remercier, songea Cooper, et il quitta le bureau de bien meilleure humeur qu'en y entrant. Si la voie officielle ne donnait rien, il tenait un moyen infaillible d'infliger à Samson O'Brien la raclée qu'il méritait.

6.

En fin d'après-midi, Herriot Ellison était sur les rotules. Il n'avait quasiment pas arrêté de la nuit, on l'avait appelé pour deux mises bas qui se passaient mal – l'une couronnée de succès, l'autre malheureusement pas, ni la brebis ni l'agneau n'ayant survécu –, puis, après sa visite chez Tom Hardcare, il avait passé le reste de la matinée à soigner Rusty à la clinique.

Autant travailler les yeux bandés. Ne sachant pas de quoi souffrait le chien, Herriot avait effectué des prélèvements qu'il avait envoyés au labo, se disant sur la foi de son instinct que le Jack Russell avait dû bouffer une cochonnerie.

C'était hélas fréquent chez les chiens de ferme ; ils avaient le chic pour avaler n'importe quoi. En attendant, ignorant de quoi il s'agissait, Herriot lui avait administré un traitement à base de charbon actif en espérant que le produit opérerait sa magie et que Rusty serait bientôt sur pattes.

Ensuite, le laissant entre de bonnes mains, Herriot était parti pour Mire End en réponse à un appel d'urgence de Clive Knowles, et il avait passé une bonne partie de l'après-midi à dispenser ses soins à un troupeau de brebis pleines traumatisées par un chien errant. Quand sa présence avait été signalée au fermier, le molosse – un berger allemand – avait déjà commis pas mal de dégâts. Arrivé sur les lieux, Herriot avait trouvé deux brebis avec des pattes cassées, deux autres en train de mettre bas prématurément et une cinquième dans un tel état qu'il avait dû l'abattre. Et tout en s'occupant des ovins, il avait dû s'employer à calmer un Clive Knowles rendu fou furieux qui patrouillait dans ses champs, armé d'un fusil, à la recherche du chien – et de son maître –, bien décidé à les descendre tous les deux.

Expérience particulièrement stressante, qu'il n'avait pas envie de revivre de sitôt.

Peu enclin à déguster un thé servi dans un mug orné à l'intérieur de ronds souvenirs de bières anciennes, et dont le rebord ébréché hébergeait assurément quantité de bactéries, Herriot avait décliné l'invitation de Knowles à étancher sa soif et préféré regagner la ville. Un café, en chemin, à la Pâtisserie des Monts. Assorti, peut-être, d'une tranche de gâteau. Et d'un brin de causette avec la délicieuse Lucy Metcalfe, voilà qui lui redonnerait du cœur au ventre. L'aiderait à tenir jusqu'au bout de la soirée, où il pourrait enfin rentrer chez lui se mettre quelque chose sous la dent, avant de passer probablement une autre partie de la nuit dehors.

Il garait son van devant le salon de thé quand il reçut un appel paniqué de Liam Jackson, de la ferme près de la laiterie. Alf, son vieux chien, était malade. Herriot pouvait-il passer voir de quoi il retournait ?

Sans y réfléchir à deux fois, le vétérinaire fit demi-tour et retraversa la ville. C'était une de ces journées où il avait toutes les chances de ne pas rentrer chez lui avant tard dans la nuit. Mais ça lui était égal. Personne ne l'attendait dans sa maison de Horton Road ; pas de famille à prévenir de son probable retard. Pas de thé gardé au chaud sur le poêle à son intention. Il n'avait même pas de chien.

Ce qui valait mieux, se dit-il en quittant la route pour s'engager sur le chemin de terre qui menait à la ferme Jackson. Il était impossible d'avoir des horaires réguliers pendant la saison de l'agnelage ; au moins, comme ça, personne ne se morfondait en l'attendant.

Liam l'accueillit dans la cour, inquiet.

— Il a été mal fichu toute la journée, dit-il sans laisser le temps au vétérinaire de descendre de son van. Vu son âge, j'ai cru que c'était rien qu'un coup de fatigue, vous voyez, mais ça m'a l'air plus grave que ça.

Ils se dirigèrent vers la porte de derrière et entrèrent dans le sas où l'on se débarrassait de ses bottes crottées de boue. Une forte odeur de mouton émanait des salopettes suspendues aux crochets. De là, ils passèrent dans la cuisine. La table était jonchée de journaux, de magazines et de courrier pas encore décacheté. Aux murs, une collection de rosettes et dans le vaisselier, plusieurs trophées. Et dans un panier, près du poêle, un chien de berger.

Alf était une légende parmi les sociétés canines. Il raflait tous les prix aux concours régionaux. On ne comptait plus les récompenses qu'il avait remportées : deux fois finaliste au concours national, une fois même

champion d'Angleterre. Cela faisait des années qu'il n'y avait pas eu un chien de cette trempe dans le coin, bien qu'il se dise que Liam en avait un autre sous le coude – un rejeton d'Alf. Pour l'heure, le border collie avachi devant Herriot ne ressemblait en rien à un champion de quoi que ce soit.

Il avait plutôt l'air à l'article de la mort.

Herriot s'agenouilla sur les carreaux d'ardoise et entreprit de l'examiner. Il remarqua son apathie et sa respiration laborieuse.

— Depuis quand est-il dans cet état ?

— Depuis ce matin.

— Vous auriez dû m'appeler plus tôt.

Le vétérinaire secoua la tête, soucieux. Le fermier rougit et regarda ses pieds.

— Comme je disais, j'ai mis ça sur le compte d'une fatigue générale. Mais lui qui ne refuse jamais de manger..., ajouta-t-il, et il indiqua d'un doigt épais le bol rempli de nourriture, près de la porte. Alors que c'est sa marque préférée.

Mais la marque n'aurait rien changé à l'affaire, se dit Herriot. Liam aurait pu offrir le meilleur des steaks à son chien, ça ne l'aurait pas requinqué. Le problème n'était pas qu'un mal inconnu coupait l'appétit de l'animal ; le véto commençait à croire que c'était précisément l'inverse, et qu'il avait ingurgité quelque chose qui l'avait rendu malade.

Et il avait l'épouvantable impression que l'ex-champion avait bien pu être empoisonné.

En découvrant les photos, Samson perçut l'imminence du danger.

On l'avait laissé mariner en cellule pendant des heures avant de le conduire dans la salle d'interrogatoire. Tactique éculée, qu'il avait lui-même pratiquée plus d'une fois – laisser le suspect ruminer, extrapoler sur ce qu'on allait lui balancer à la figure. Sur le motif de son inculpation.

Sauf que Samson, lui, avait occupé ce temps-là à penser à Bruncliffe et à l'impact que les événements de la journée allaient avoir sur son partenariat avec Delilah. Non qu'il refusât d'admettre qu'une menace planait sur lui. Mais parce qu'il savait, qu'il avait la certitude de n'avoir tué personne. Il ne s'était même pas trouvé dans un endroit où il aurait pu être mêlé de près ou de loin à un meurtre. Ces jours-là appartenaient au passé.

Il n'avait donc rien à craindre.

Pourtant, quand ils l'avaient fait entrer dans la pièce exiguë meublée d'une petite table et de quatre chaises, avec pour toute décoration un gros boîtier noir – l'enregistreur numérique –, en dépit de son apparente nonchalance, il avait senti son cœur battre plus vite. Et quand Cooper lui avait montré les photos, il avait senti la panique le gagner.

— Tu le reconnais ? lança le sergent.

Samson secoua la tête.

— Non.

— Tu es sûr ?

— Aussi sûr qu'on peut l'être, vu son état.

Quatre photos étaient étalées sur la table : une même scène sinistre prise sous des angles différents – un homme allongé par terre dans une ruelle, visiblement mort. Probablement noyé, si l'on en croyait son aspect, mais aussi le canal dont on devinait la présence en arrière-plan. Mais peut-être pas.

Sur l'un des clichés montrant la tête et le torse de la victime, on voyait un bout de tissu noir entortillé autour de son cou. Fripe héritée du séjour dans le canal, ou arme du crime ?

— Il a été étranglé ? demanda Samson.

— Je comprends maintenant pourquoi la Met t'a recruté, se moqua Cooper, son regard hostile vissé sur le visage de Samson. Pas banal comme garrot, tu ne trouves pas ?

Il posa une autre photo sur la table. Celle d'un chiffon noir en lambeaux. En la regardant attentivement, Samson repéra une fermeture éclair. Une poche. C'était une veste ou quelque chose de ce genre. Il haussa les épaules, en proie à un malaise grandissant.

— En quoi cela me concerne-t-il ?

Un sachet transparent apparut sous ses yeux, petit, contenant une carte de visite à l'intérieur d'un étui en plastique.

La carte avait été légèrement tachée le long des bords par l'eau croupie du canal, mais on pouvait encore y lire nettement : Agence de Recherche des Vallons.

— C'était dans la poche du blouson enroulé autour de son cou, continua le sergent. Tu peux nous dire comment cette carte a atterri là ?

La réponse était évidente, mais pas question de la livrer à Cooper. Car non seulement c'était sa carte de visite, mais surtout, c'était aussi son blouson.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit-il.

L'inspecteur-chef Thistlethwaite n'avait pas pour habitude d'interférer dans une affaire en cours, persuadé qu'il était que si ses enquêteurs faisaient correctement leur boulot, il était inutile de surveiller leurs moindres gestes. C'est donc avec un certain étonnement que l'inspecteur qui supervisait l'enquête pour meurtre – un inspecteur minutieux, qui avait toute la confiance de Frank – accéda à la demande de son patron de confier l'interrogatoire du suspect au sergent Cooper.

— Ils se détestent, avait expliqué Frank. Cela pourrait contribuer à faire craquer O'Brien.

Mais après un quart d'heure passé à regarder l'interrogatoire en direct – par écran interposé –, Frank Thistlethwaite commença à se dire que la confrontation ne donnerait rien.

O'Brien était détendu, il fallait bien le reconnaître. Frank avait espéré que l'ancien policier infiltré allait se trahir d'une manière ou d'une autre, révéler quelque chose qui le relierait à l'affaire en cours. Mais le gaillard n'avait pas manifesté l'ombre d'une inquiétude, même quand on lui avait mis sous le nez sa carte de visite trouvée sur le corps repêché dans le canal.

Faisaient-ils fausse route ? Ou Samson O'Brien était-il passé maître dans l'art du mensonge ? Cela n'aurait rien eu d'étonnant, vu qu'il avait été payé pour mentir durant la majeure partie de sa carrière dans la police.

Sur l'écran, un Cooper de plus en plus énervé continuait à interroger Samson à propos de cette carte de visite incriminante, et celui-ci continuait d'affirmer qu'il ignorait comment elle s'était retrouvée en possession de la victime.

Victime dont la police ignorait encore l'identité. Le légiste avait seulement pu leur dire qu'il était originaire d'Europe de l'Est, qu'il avait subi l'ablation de l'appendice et qu'il avait de mauvaises dents. Oh, et aussi qu'on l'avait étranglé, vraisemblablement avec le blouson trouvé autour de son cou, après quoi on l'avait balancé dans le canal de Leeds à Liverpool.

Un blouson. Drôle de choix pour étrangler quelqu'un. D'autant que celui-ci avait été plus ou moins déchiqueté avant. Vraisemblablement par un chien.

Frank se concentra sur les réponses que l'homme à la tignasse brune fournissait au sergent sur un ton suave, mais elles ne menaient nulle part. Bon sang ! Tous ces faits étaient reliés, il en était persuadé. Et ils avaient un

rapport avec la soirée au cours de laquelle Samson et Delilah avaient posé toutes ces questions sur la fille Thornton.

Le constable Benson fit son entrée dans la pièce, un mug à la main.

— Un thé, chef ?

— Avec plaisir.

— Comment ça se passe ?

Le jeune homme montra l'écran tout en posant le mug sur la table. Frank secoua la tête.

— On ne peut pas dire qu'il nous facilite la tâche.

Ils regardèrent un moment Cooper mitrailler O'Brien de questions, puis Benson pencha la tête sur le côté. Des années d'expérience avaient appris à l'inspecteur-chef Thistlewaite à écouter les silences autant que les mots. Et il avait l'impression que le jeunot avait une idée derrière la tête.

— Vous pensez que Cooper s'y prend mal ? demanda-t-il.

Benson rougit.

— Non, monsieur, non non, pas du tout. C'est juste que...

— Quoi ?

Benson haussa les épaules, le visage en feu.

— Peut-être qu'on s'est un peu précipités. On n'a pas beaucoup d'indices, et O'Brien est... une légende. Je n'arrive pas à croire qu'il puisse être impliqué dans cette affaire.

Une légende. Frank pensa aux autres rumeurs qui circulaient. Et suggéraient une histoire bien différente. Rumeurs qui prenaient corps aujourd'hui, étayées par la lettre que l'agent lui avait montrée et qui énumérait toute une liste d'accusations à l'encontre du personnage.

— Je garde vos réflexions dans un coin de ma tête, dit un peu sèchement l'inspecteur-chef Thistlewaite.

Et d'un mouvement de menton en direction de la porte, il donna congé à son subalterne.

La porte refermée, Frank Thistlethwaite se retrouva seul devant l'écran. À écouter Samson clamer son innocence. À écouter un imposteur professionnel.

Il sortit son téléphone. Réfléchit brièvement à la dimension éthique de ce qu'il s'apprêtait à faire. Puis composa le numéro d'appel.

Pour un mardi après-midi, la place du marché de Bruncliffe était le théâtre d'une effervescence inhabituelle. Delilah avait fini par se risquer

hors du sanctuaire qu'était son bureau, mue par la faim et par le grand vide de ses placards. Et aussi par un braque de Weimar qui avait un besoin urgent d'exercice si elle ne voulait pas le voir mettre en pièces tout ce qui passerait à portée de ses crocs. Will parti, Calimero avait refusé de retourner se coucher dans son panier. Il avait arpenté l'immeuble de haut en bas pour finir par s'allonger dans le couloir du rez-de-chaussée, devant la porte ouverte du bureau de Samson, en poussant des gémissements. Ses plaintes, faibles au début, s'étaient amplifiées jusqu'à atteindre le niveau sonore d'une sirène annonçant un raid aérien. Ce qui avait achevé d'effilocher les nerfs déjà à vif de Delilah.

C'était une manifestation classique du syndrome d'abandon qui était apparu chez le chien à la suite du divorce de sa maîtresse. Et qui semblait avoir disparu ces derniers temps. Depuis un peu plus de quatre mois, son état s'était nettement amélioré. Très précisément depuis l'arrivée de Samson O'Brien dans sa vie. La coïncidence n'avait pas échappé à Delilah. Elle n'était donc pas surprise de voir l'angoisse reprendre possession de Calimero, compte tenu des bouleversements de la journée. Du fait que Samson lui ait été arraché aussi soudainement.

Il était peu probable qu'une balade suffise à l'apaiser, mais au moins, Calimero cesserait son bruit infernal. Et arrêterait de déchiqueter tout ce qui lui tombait sous la dent.

Pourtant, en traversant la place pavée, Delilah se prit à regretter son idée. La confrontation avec la population de Bruncliffe était peut-être bénéfique pour son chien, mais elle avait sur elle un effet bien différent. Les gens la dévisageaient, la montraient du doigt. Et se moquaient sûrement d'elle dans son dos.

Regardez-la, l'andouille qui a cru aux belles paroles d'O'Brien. Ce n'est pourtant pas la première fois qu'elle se fait avoir par un homme. On aurait pu croire qu'elle aurait compris la leçon...

Les joues en feu mais la tête haute, Delilah fila droit vers la boucherie, de l'autre côté de la place. Ayant attaché Calimero à l'extérieur, elle entra dans la boutique juste au moment où Mme Hargreaves émergeait de l'arrière-cuisine, tenant un plateau de saucisses.

— Alors ? Que comptez-vous faire pour ma marche ? demanda la femme du boucher en emballant un chapelet de saucisses pour Danny Bradley, le jeune policier de Bruncliffe, en civil bien qu'il soit de service. Je la nettoie

tous les jours, continua-t-elle, et le lendemain, elle est de nouveau couverte de crottes. J'en ai plus qu'assez !

Danny haussa ses maigres épaules sous sa veste trop grande pour lui.

— Il faudrait que vous les preniez en flagrant délit, parce que sans cela, nous ne pouvons pas faire grand-chose, malheureusement.

— Personnellement, ce ne sont pas les idées qui me manquent à propos de ce que je pourrais leur faire, marmonna Mme Hargreaves en abattant son hachoir sur une côte d'agneau.

Elle l'ajouta au sac qu'elle tendit au policier.

— Tant que vous restez dans les limites de la loi, répliqua Danny. Mais vous savez qu'on n'a pas le droit de se faire justice soi-même.

Il prit sa commande et paya. Comme il s'avançait vers la sortie, il aperçut Delilah dans la queue.

— Des nouvelles ? demanda-t-il.

Il n'eut pas besoin de préciser sa pensée. Il n'y avait qu'un sujet de conversation en ville, ce jour-là, et ce n'était pas le nouveau partenariat annoncé dans la matinée.

— Aucune. Mais je n'arrive pas à croire qu'il ait pu...

— Samson n'est pas un meurtrier ! déclara Danny d'une voix forte, s'adressant autant à la cantonade qu'à Delilah. C'est quelqu'un de bien.

Des chuchotements parcoururent la file d'attente au départ de Danny. Mais en présence d'une Mme Hargreaves toujours armée de son hachoir, personne ne se risqua à exprimer ses doutes à haute voix.

— Qu'est-ce que ce sera, Delilah ? demanda-t-elle, invitant de la tête la jeune femme à passer devant tout le monde. Ces gens peuvent attendre.

— Trois...

Elle se reprit, se souvenant avec un pincement au cœur que Samson n'était pas là.

— Pardon, deux tourtes à la viande et aux pommes de terre, s'il vous plaît.

— Je vous les chauffe ?

— S'il vous plaît. Et six saucisses, aussi, merci.

— Fraîches de ce matin, approuva Mme Hargreaves en rassemblant les chapelets de saucisses. Voilà, ma belle. Et gardez la tête haute, ajouta-t-elle avec un large sourire en lui tendant un sac rayé bleu et blanc par-dessus le comptoir. Samson sera très vite de retour parmi nous.

Delilah était parvenue au milieu de la place en compagnie d'un Calimero un poil rasséréné – rien de tel qu'une bonne odeur de tourte chaude pour apaiser son angoisse –, quand son téléphone se mit à sonner. Jonglant avec la laisse du chien et le sac de victuailles, elle s'arrêta devant le marchand de journaux pour pêcher son téléphone dans sa poche.

Le numéro de Frank Thistlewaite s'affichait sur l'écran.

— Delilah, comment ça va ?

— Bien, mentit-elle, s'efforçant de deviner au ton de sa voix s'il était au courant par radio-poulaga de l'arrestation du protégé de son père. Et vous ?

— Débordé, répondit-il en riant. Pour changer, quoi.

Elle rit à son tour, se détendant un peu. Il ne savait pas. Sinon, il en aurait parlé.

— C'est sympa d'appeler, dit-elle, surprise de se sentir aussi contente de l'entendre.

Après leur rencontre à Leeds, quelques semaines plus tôt, il l'avait invitée à sortir, mais elle avait décliné. À présent, l'idée de prendre un verre avec quelqu'un de moins compliqué que Samson était beaucoup plus tentante.

— Tout le plaisir est pour moi, continua-t-il, d'une voix chaude et enjôleuse. Mais je préférerais encore qu'on se voie en personne.

Troublée et flattée, Delilah baissa sa garde. Et sentit instantanément une traction sur la laisse.

— Non ! ordonna-t-elle, la réprimande s'adressant à son vaurien de chien qui profitait de son manque de vigilance pour attaquer le sac du boucher. Un peu de tenue, quand même !

À l'éclat de rire qui résonna dans son téléphone, elle comprit que ses paroles pouvaient être mal interprétées.

— Désolée, Frank... Ce n'est pas... Je m'adressais à Calimero. On a un petit différend au sujet de tourtes.

— Je me disais aussi... Comme vous me paraissez très occupée, je ne vais pas tourner autour du pot. En fait, je vous appelais pour savoir où Samson avait trouvé la parka qu'il portait quand nous nous sommes rencontrés. Il faut que je m'en achète une, et la sienne m'avait tapé dans l'œil. En fait, ça me gêne un peu de lui poser la question directement.

Delilah éclata de rire.

— Cette parka a une histoire, figurez-vous.

Ne voyant pas de mal à évoquer cet épisode, elle lui raconta comment ils s'étaient introduits dans une propriété abandonnée de Roudhay, pensant

qu'elle était liée à l'affaire Thornton. Elle expliqua aussi qu'un rottweiler vicieux les avait coursés dans le jardin et que Samson avait abandonné son blouson à ses crocs. L'histoire s'était soldée par un shopping au pas de course avant de les retrouver au pub, son père et lui.

— Donc la parka qu'il portait ce jour-là était toute neuve, conclut-elle, soulagée d'entendre le policier rire à l'autre bout du fil. On a enlevé les étiquettes dans le magasin et il est reparti avec sur le dos.

— J'espère que je ne serai pas obligé d'en arriver à de telles extrémités pour m'offrir une parka, commenta Frank. Bon, pour cette fois, je ferme les yeux sur votre comportement de délinquante. Mais sérieusement, Delilah, vous devriez vous montrer plus prudente.

— Oui, je sais, dit-elle très vite, pour ne pas lui laisser le temps de répéter l'avertissement qu'il lui avait chuchoté ce soir-là à propos de Samson, au moment de se séparer.

Ce n'est pas une bonne fréquentation.

Il y eut un silence, comme si Frank s'apprêtait à ajouter quelque chose. Puis il eut un rire léger.

— Je suis toujours partant pour ce verre. Malgré vos récentes infractions à la loi.

— J'y réfléchirai, répondit-elle, sincère.

Elle souriait encore quand elle atteignit son immeuble de bureaux. Elle servit les tourtes, mettant ainsi fin au calvaire de Calimero.

Une parka neuve !

Voilà une révélation à laquelle l'inspecteur-chef Thistlethwaite ne s'attendait pas. Mais qui était explosive.

Il rangea son téléphone dans sa poche et reporta son attention sur l'écran et l'interrogatoire en cours. Samson O'Brien continuait à nier connaître le type sur la photo. Samson O'Brien, qui se trouvait à Leeds quand cet homme avait été tué. Qui avait perdu un blouson dans le parc d'une propriété abandonnée. Qui plus est, un blouson déchiqueté par un chien, comme celui qu'on avait retrouvé autour du cou de la victime.

Sa brève conversation avec Delilah venait de projeter une lumière inattendue sur l'affaire. Et même si Frank n'était pas très fier d'avoir menti à une jeune femme qu'il aurait bien aimé mieux connaître, il avait le sentiment qu'un tournant majeur venait de se produire. Ils avaient déjà la carte de visite de Samson sur la scène de crime. Ils savaient aussi qu'il était

en ville à l'heure du crime. Et s'ils n'avaient pas encore réussi à établir un lien direct entre le blouson et le suspect, le témoignage de Delilah lui redonnait de l'espoir. Certes, il fallait encore attendre les résultats de la police scientifique, mais s'ils retrouvaient une trace, même infime, d'un ADN correspondant à celui de Samson...

Eh bien, cela changerait tout.

En attendant, que faire d'O'Brien ?

Résistant à l'envie de faire irruption dans la salle d'interrogatoire et d'exposer à Samson les derniers développements, Frank prit le parti de dissimuler son jeu, pour le moment du moins. D'abord à cause de la façon dont il avait obtenu ses informations. Ensuite parce que son instinct lui soufflait de laisser croupir O'Brien en cellule toute la nuit. Les explications données par Delilah suffiraient à obtenir la prolongation de sa garde à vue. Le lendemain matin, ils le cuisineraient encore à propos du blouson et on verrait s'il reconnaissait que cette probable arme du crime lui avait appartenu. Peut-être finirait-il par craquer sous la pression. Parce que c'était un flic pourri, Frank Thistlethwaite en était convaincu. Il l'aurait été même s'il n'avait pas lu la lettre.

Plus optimiste qu'en début de journée, l'inspecteur-chef Thistlewaite attrapa son mug de thé. L'étau se resserrait sur Samson O'Brien.

Reconduit dans sa cellule, Samson avait matière à réflexion. Le blouson noir, pour commencer. C'était le sien, il en était quasiment sûr. La dernière fois qu'il l'avait vu, un rottweiler le lacérait sur la pelouse d'une maison inhabitée de Leeds. Et la carte de visite de l'Agence de Recherche des Vallons était bien dans la poche.

Mais pas le porte-carte en plastique dans lequel elle était rangée. L'étui ne lui appartenait pas.

Se demandant ce que cela pouvait bien signifier, il arpenta l'espace exigu de la cellule, laissant vagabonder ses pensées.

Jusque-là, la police ne pouvait établir qu'un lien ténu entre Samson et la victime – un lien très loin d'être suffisant pour l'inculper. Mais ils ne tarderaient pas à découvrir une autre connexion, autrement plus incriminante. Et ce serait une autre paire de manches. Car si Samson pouvait arguer que la présence de la carte de visite n'était qu'une coïncidence, il lui serait beaucoup plus difficile de trouver une justification au fait que son blouson ait été utilisé comme arme du crime.

Il lui fallait donc découvrir ce qui se tramait avant que la police n'aboutisse à certaines conclusions.

Il continua à faire les cent pas, le cerveau en ébullition. Quelle que soit la façon dont on tournait les choses, la réponse était la même.

La victime avait été tuée à l'aide d'un blouson abandonné dans une propriété à Roundhay – propriété liée d'une manière ou d'une autre à l'affaire sur laquelle Samson et Delilah enquêtaient à l'époque. Comme ils avaient pu s'en convaincre en escaladant la grille d'enceinte, la maison de cette propriété n'était aucunement en phase de rénovation, contrairement à ce qu'indiquait le panneau accroché au portail en fer forgé. Et quelle était l'entreprise chargée des travaux ?

L'Immobilière Procter.

Rick Procter. Qui étendait son empire immobilier bien au-delà de Bruncliffe, jusque dans la métropole de Leeds. Poussé par le nom de son ennemi juré sur la pancarte DÉFENSE D'ENTRER, Samson s'était jeté dans la gueule du loup.

Était-ce une coïncidence ? Ou Rick Procter était-il mêlé de près ou de loin à la mort de l'homme repêché dans le canal ? Cet après-midi-là, avec Delilah, ils n'avaient vu personne. Juste le chien. En revanche, ils avaient bien entendu quelqu'un. Plus exactement, un coup de sifflet strident, après quoi un chien avait jailli de la maison pour se lancer à leurs trousses. Et plus tard, alors que Samson et Delilah s'étaient réfugiés dans l'arbre, un second coup de sifflet l'avait rappelé. Il y avait donc bien quelqu'un dans la maison. Était-ce le noyé de la photo ? Telle était la question...

Il y avait forcément un lien entre la maison et le mort. Et il était plus que probable que Rick Procter était derrière tout cela.

Un bruit métallique précéda le passage d'un plateau à travers la porte, l'agent de police lui décochant un regard réprobateur par le guichet ménagé dans la porte.

— Miam, miam ! Merci ! dit Samson.

L'agent eut un rire sinistre.

— Mets-toi à l'aise, mon gars. Parce que t'es pas près de sortir.

Le clapet du guichet se referma avec un bruit sec et Samson sentit monter la panique malgré lui. Il s'assit sur la couchette dure, le plateau de nourriture à côté de lui. Loin de Bruncliffe, de Calimero et de Delilah. Une vague de mélancolie l'assaillit.

La nuit tombait sur Bruncliffe lorsque Herriot Ellison sortit de la Toison en frissonnant. La journée avait été longue et il avait hâte de rentrer chez lui.

Il avait fait ce qu'il pouvait pour Alf, le chien de berger. Pas grand-chose, en vérité. Il avait été appelé trop tard pour faire plus que d'aider le border collie à mourir. Ce qui était arrivé quelques heures après son arrivée à la clinique vétérinaire.

Liam Jackson avait été bouleversé, naturellement. Peut-être aussi culpabilisait-il un peu. Parce qu'Herriot le soupçonnait d'avoir hésité à l'appeler à l'aide, sachant qu'il avait déjà une ardoise chez lui depuis plusieurs mois. Entre la dépense et le bien-être animal, le choix était délicat. C'était un aspect de la ruralité que seuls les éleveurs pouvaient comprendre. Après tant d'années à exercer parmi eux, Herriot en était bien conscient, et il avait ressenti de la compassion pour le fermier. Et pour Alf.

C'est pourquoi, Liam étant incapable de les éclairer sur ce qui avait pu tuer son chien, Herriot avait suggéré de prélever des échantillons pour une analyse toxicologique, histoire que l'on comprenne au moins la raison de cette mort subite. Le fermier avait commencé par soulever quelques objections, puis comprenant qu'il n'aurait rien à payer, il avait accepté. En fait, Herriot prendrait la facture à sa charge, sans lui en souffler mot.

C'était un moindre prix à payer. Liam avait quatre autres border collies sur son exploitation, et ce serait une bonne chose que de lui prouver qu'Alf était un cas isolé. Ça apaiserait ses craintes, et Herriot aurait le sentiment d'avoir au moins servi à quelque chose.

Deux cas en moins de vingt-quatre heures : l'un qui avait connu une fin tragique, l'autre, Rusty, le jack russel qui était toujours entre la vie et la mort. Le vétérinaire avait connu des jours plus heureux. Trop déprimé pour rentrer dîner seul dans sa maison vide, Herriot était allé à la Toison.

À peine entré dans le pub, il avait failli en repartir aussitôt. L'endroit était bondé. Normal, vu les événements. Il connaissait la plupart des personnes présentes. Il réussit néanmoins à passer commande et à boire sa pinte sans être obligé de mêler son opinion à celle des autres buveurs sur l'arrestation de Samson O'Brien. Le véto avait découvert très vite après son arrivée dans les Vallons qu'il valait mieux, pour son business et pour lui-même, se tenir à l'écart des disputes locales. Pour un *offcumden* comme lui, un étranger, les relations complexes qui formaient le tissu de la ville étaient autant de détonateurs enfouis dans un champ de mines. Privé comme il l'était de

lignée généalogique, un simple mot de travers pouvait déclencher une avalanche d'indignation.

De plus, Herriot connaissait mal O'Brien. Il ne savait de lui que ce que l'on racontait à son sujet : la bagarre avec son père qui avait provoqué son départ précipité de la ville sur une moto volée – à son propre père. Ses années dans la police en tant qu'agent infiltré. Et bien entendu, le tollé qu'avait provoqué son retour en octobre dernier, et dont Herriot avait été personnellement témoin.

Depuis, les choses s'étaient calmées et O'Brien semblait avoir retrouvé ses marques en ville. Jusqu'à ce matin-là, jusqu'à ce que les événements relancent les débats.

Installé à une table au fond du pub, Herriot était resté à l'écart des discussions. Les vociférations avaient atteint un tel niveau sonore que la partie de dominos dans le coin de la salle s'était interrompue, le claquement des pièces sur la table diminuant à mesure que la tension montait. Il avait été rejoint à sa table par Harry Furness, le commissaire-priseur spécialisé dans la vente du bétail, tout aussi peu enclin que lui à intervenir dans le débat sur le paria de Bruncliffe. À la place, les deux hommes avaient dîné agréablement en discutant de la nouvelle batterie de réglementations que le gouvernement imposait sur la vente de bétail.

À présent, l'estomac rempli d'une bonne nourriture et le moral remonté par sa conversation avec Harry Furness, Herriot s'apprêtait à rentrer chez lui dans une nuit noire. Avec ses immeubles en pierre dépourvus de lumière et menaçants, Back Street n'était qu'une masse d'ombres. Après l'intérieur douillet de la Toison, cette rue étroite avait quelque chose de presque sinistre.

Il releva son col pour se protéger du froid et se surprit à presser le pas pour rejoindre son van garé devant l'Agence de Recherche des Vallons. Une main sur la portière, il se repassait les cas traités dans la journée quand quelque chose surgit sous ses pieds. Surpris, il fit un bond en arrière et lâcha ses clés dans le caniveau, le cœur prêt à éclater.

Un éclair de fourrure rayée s'arrêta sous un réverbère plus loin dans la rue et deux yeux verts l'observèrent avec circonspection. Un chat. Un foutu chat ! Lui, un vétérinaire habitué aux bêtes irascibles – les fermiers, s'entend –, voilà qu'un stupide matou lui avait flanqué la frousse de sa vie !

Se reprochant silencieusement sa couardise, il se pencha derrière le van pour récupérer ses clés. L'ampoule du lampadaire sur le trottoir d'en face

était cassée, et on n'y voyait rien. Il pianota avec ses doigts, tâtonna l'asphalte à la recherche du trousseau. L'ayant retrouvé, il se redressa en pensant encore au chat. Et pour la deuxième fois cette nuit-là, quelque chose surgit des ténèbres, se dressant au-dessus de lui.

Quelque chose de beaucoup plus grand que le chat, ce coup-ci, et qui arrivait de derrière le van à toute vitesse, au point d'en être flou.

— Bon Dieu ! s'écria Herriot, surpris.

Il recula en trébuchant et ses clés lui échappèrent à nouveau des mains tandis que son cœur s'emballait.

Un jogger. En pantalon, sweat-shirt et gants noirs, la capuche relevée contre le froid. Tenant à la main un sac en plastique.

L'espace d'un instant, Herriot crut qu'il s'agissait de Delilah, mais la silhouette tourna dans l'allée qui longeait les immeubles sur l'arrière, et il réalisa qu'elle avait une carrure bien trop large pour que ce soit la jeune femme. Il ne distingua que les rayures bleues et blanches du sac plastique, et le mystérieux individu disparut à sa vue.

— Mais qu'est-ce qui se passe, ce soir ? murmura le véto en récupérant ses clés par terre pour la seconde fois.

Il grimpa dans son van, plus désireux que jamais de rentrer chez lui où aucune surprise ne risquait de lui tomber dessus. Mais arrivé sur la place du marché, au lieu de la traverser, il tourna à gauche en direction de sa clinique. Pour voir comment allait Rusty.

Elle était vraiment appétissante. Dodue à souhait. Remplie de viande. Et elle sentait divinement bon.

Dans la ruelle étroite qui courait derrière Back Street et que la lune obscurcie par les nuages plongeait dans des ténèbres impénétrables, une main gantée se tendit par-dessus un mur et lâcha la saucisse dans la cour d'une maison.

Elle tomba sans bruit à côté d'une poubelle. Elle resterait sagement là jusqu'au matin. Où, avec un peu de chance, elle serait trouvée. Et mangée.

7.

Huit heures et demie du matin. Les rayons du soleil franchissaient enfin le Crag et la lumière se faufilait jusque dans la ruelle en contrebas. Dans la cour arrière de l'une des maisons à deux étages qui donnaient sur le passage, la saucisse trafiquée était encore intacte. Un petit choc sourd, et l'élégante chatte tigrée des voisins atterrit sur la poubelle. Ses yeux verts repérèrent le butin. D'un deuxième bond agile, elle sauta à terre. Là, elle fut distraite par une souris qui détala de derrière la poubelle et fila sous le portail. La chatte la prit en chasse. Grimpant par-dessus le portail grâce à ses griffes, elle se laissa tomber de l'autre côté et poursuivit sa proie dans la ruelle.

Sage décision.

Et la friandise mortelle resta à la disposition du prochain animal sans méfiance qui n'allait pas tarder à poser la patte dessus.

Delilah Metcalfe n'était pas pressée de se rendre à son travail. D'habitude, elle était impatiente d'arriver au bureau, de bavarder devant une tasse de thé et de se mettre au boulot, mais pas ce jour-là.

Ce jour-là, elle se traîna depuis son cottage dans les hauteurs de la ville vers les profondeurs de Crag Lane en se demandant pourquoi elle se donnait cette peine. D'autant que les clients ne se bousculaient pas devant sa porte. Son agence de rencontre avait encore du mal à trouver son rythme. Et le mauvais temps n'arrangeait pas ce début d'année poussif. Quant à sa boîte de création de sites, elle tournait au mieux au ralenti. Il y avait bien le projet pour l'agence immobilière de Taylor auquel elle devait apporter une dernière touche, et une poignée de comptes clients qui avaient besoin d'une

mise à niveau. Mais pas un seul nouveau contrat. Quant à son partenariat avec l'Agence de Recherche des Vallons...

Après les événements de la veille, il y avait peu de chances pour que les gens signent un contrat avec une société de sécurité dont l'un des associés était accusé de meurtre.

Alors à quoi bon s'aventurer en ville en cette matinée dont elle aurait préféré ne pas faire partie ?

Calimero.

Il trottait devant elle, tirant sur sa laisse, la remorquant littéralement derrière lui. Il voulait aller au bureau voir un Samson qui, pour autant qu'elle le sache, était sous les verrous. Enfermé dans une cellule quelque part. Mais cela, comment le faire entendre à un braque de Weimar ?

Ils en étaient à descendre les marches raides de l'escalier conduisant à la ruelle qui passait derrière le bureau, et Delilah se demandait combien de temps il lui restait avant que son malheureux chien ne déclenche sa sirène du désespoir en découvrant que Samson n'était pas là. La truffe au ras du sol, Calimero était presque arrivé au portail, flairant comme un fou et agitant la queue.

Elle avait déjà ses clés en main quand elle décida de retarder le moment du drame. De poursuivre la balade et lui épargner cette souffrance.

— Allez, dit-elle en tournant le dos au bureau et en continuant dans la ruelle, Calimero freinant des quatre pattes. On va faire encore un petit tour.

Le chien la suivit à regret. À regret, parce qu'il avait clairement repéré une odeur succulente, tout près de là.

Samson n'avait aucune idée de l'heure qu'il était. Il avait passé une nuit agitée sans vraiment réussir à dormir. Il y avait trop de bruit. De portes qui claquaient. De voix trop fortes. Et cette lumière constante dans la cellule qui lui maintenait sous le nez le paysage consternant de quatre murs nus. Si loin de celui qu'il admirait d'ordinaire, la nuit – la campagne obscure autour de Bruncliffe, l'ombre massive du Crag se fondant dans le noir d'un ciel constellé d'étoiles.

Il s'assit sur la couchette et appuya sa tête contre le mur, le plateau de nourriture auquel il n'avait pas touché à côté de lui. Sans téléphone portable, sans montre et sans Ida Capstick arrivant au bureau à sept heures pile le matin, lestée d'un seau cliquetant rempli de produits ménagers, l'unique indicateur du temps qui passe avait été le plateau du petit déjeuner glissé

par le guichet ménagé dans la porte. Et quel petit déjeuner... Un porridge visqueux, un toast froid et du thé – un breuvage laiteux, insipide, que Delilah aurait détesté.

Au moins, ça voulait dire que la nuit était terminée. Et que l'heure de sa libération approchait.

Vingt-quatre heures. C'était le maximum qu'ils pouvaient le garder sans chef d'accusation, et compte tenu des maigres indices réunis contre lui – une carte de visite égarée –, ils ne pouvaient pas le retenir plus longtemps.

Il repassa la chronologie de sa mise en détention. Les inspecteurs avaient procédé à leur arrestation sensationnelle la veille, dans la matinée. À quelle heure exactement ? Samson ne se le rappelait pas. Après neuf heures, puisque Nathan était parti pour le collège. Mais avant dix heures ? Probablement...

Un cliquetis venu de la porte, la trappe coulissa et un visage large s'encadra dans l'ouverture.

— Quelle heure est-il ? demanda Samson.

L'homme se mit à rire, secoua la tête.

— T'inquiète pas de l'heure, trésor. On va avoir le plaisir de te garder un peu plus longtemps.

La trappe se referma brutalement. Samson regarda la porte. Déconcerté. Le délai aurait dû être pratiquement écoulé. À moins que...

Une prolongation... Ils avaient obtenu une prolongation de sa garde à vue. Ce qui voulait dire qu'ils avaient déterré autre chose. Quelque chose qui le reliait au meurtre.

Troublé par ce retournement de situation, Samson tira le plateau de nourriture vers lui. La journée risquait d'être longue. Il aurait besoin d'avoir toutes ses facultés intellectuelles.

Il se mit à manger.

Delilah et Calimero firent le tour de la place du marché et s'arrêtèrent à la Pâtisserie des Monts pour acheter un café et échanger deux mots avec une Lucy bouleversée, pâle comme un fantôme. Delilah détachait la laisse de Calimero resté devant le salon de thé quand Ida Capstick s'avança vers elle depuis l'autre bout de la place.

— A l'est en r'tard, c'matin.

Delilah eut un sourire. Elle savait que pour les bonjour-bonsoir, il ne fallait pas en attendre davantage de la part d'Ida.

— Un petit peu.

Ida se renfrogna. Regarda Delilah et tapota Calimero sur la tête.

— Y s'ra rentré avant qu'a s'en soit rendu compte.

À laquelle des deux adressait-elle ces paroles, ce n'était pas très clair, mais Delilah sentit sa gorge se nouer.

— Je voudrais bien être aussi confiante, marmonna-t-elle.

Un *tut tut* sévère lui répondit.

— Pas b'soin d'confiance. Samson est un bon gars, et laissez personne vous dire l'contraire. Maintenant, au boulot. Ça y f'ra du bien.

Sur une dernière caresse au chien, Ida retraversa la place en direction de l'agence immobilière Taylor.

— Je ne crois pas qu'on puisse reporter plus longtemps, pas vrai mon vieux ? murmura Delilah en partant de l'autre côté, vers l'entrée de sa ruelle.

Ida avait peut-être raison. Se plonger dans le boulot, c'était peut-être l'antidote dont Delilah avait besoin. Et dont elle pourrait également faire profiter Ida. Elle pressa l'allure. Elle allait tout de suite contacter Clive Knowles et lui suggérer d'embaucher une femme de ménage pour sa ferme de Mire End. Qui sait si offrir à sa cousine mêle-tout la chance d'effectuer le plus beau ménage de printemps de sa vie ne résoudrait pas les problèmes d'Ida en même temps que les siens ?

En souriant à cette idée, Delilah suivit Calimero dans la ruelle. Le chien tirait plus fort que jamais sur sa laisse. Ils avaient tous les deux besoin de se dépenser. Une bonne course dans les collines pour éliminer le stress accumulé. Plus tard, songea Delilah en déverrouillant le portail tandis que son chien lui collait impatiemment son nez derrière les genoux comme pour l'inciter à aller plus vite. Elle était arrivée au milieu de la cour et s'apprêtait à détacher Calimero quand un appel lui fit relever la tête.

— Tante Delilah !

Voyant Nathan s'avancer vers elle d'un pas traînant, Delilah fit demi-tour pour aller à sa rencontre, arrachant Calimero à l'endroit, près de la poubelle, où il avait flairé plus tôt cette odeur si appétissante.

Nathan Metcalfe était bien décidé à arriver en retard à l'école. Peu enthousiaste à l'idée de la journée de classe qui l'attendait, et de l'attention inopportune de ses camarades après son altercation de la veille avec Rick Procter, il avait lambiné et pris le chemin le plus long, par la place du marché et Back Street, histoire de faire durer le trajet. Tomber sur sa tante

qui se rendait à son travail était le prétexte idéal pour perdre encore un peu de temps.

— Nathan ! Ça va ?

Elle souriait, mais il lisait dans ses yeux qu'elle était préoccupée.

Il haussa les épaules, esquivant la question, et s'accroupit à côté du chien pour le câliner. Ce qui lui valut en retour une grande léchouille sur l'oreille.

— Crétin de chien, dit-il en le grattouillant derrière les oreilles. Je pourrai l'emmener en promenade, plus tard ?

— Évidemment. Tu sais où nous trouver.

Il se releva. Sentant peser sur lui le regard de Delilah, il demanda :

— Tu as des nouvelles de Samson ?

Elle secoua la tête, triturant la laisse du chien.

— Pas un mot.

— Tu crois qu'il a pu faire ça ?

— Faire quoi ? demanda-t-elle sèchement.

— Tuer quelqu'un. C'est ce que dit Oncle Will...

Elle papillota des paupières et lui saisit le bras.

— Ton oncle Will n'a pas toujours raison, mon chou. Tu connais Samson. Qu'est-ce que tu crois, toi ?

Nathan regarda la pointe de ses chaussures. L'image se brouilla. Il se passa la main sur les yeux. D'abord il avait perdu son père. Et maintenant, il risquait de perdre son parrain, alors qu'il commençait tout juste à le connaître. Le Samson O'Brien super-cool. Celui qui avait bondi de leur mobil-home en feu, sa mère dans les bras, la sauvant du merdier que lui-même, Nathan, avait causé.

— Impossible, dit-il. Il n'a pas pu faire ça.

Delilah l'attira dans ses bras et ils restèrent un moment immobiles, Calimero pesant de tout son poids sur eux deux. Puis elle prit conscience de l'heure.

— L'école ! s'exclama-t-elle en reculant avec un sourire. Allez, file ! Fais profil bas et tâche de ne boxer personne. D'accord ?

Il lui rendit son sourire.

— D'accord. On se voit plus tard.

Sur une dernière caresse au chien, Nathan s'éloigna à grands pas.

Calimero était heureux. On le cajolait tant et plus. On lui tapotait beaucoup la tête, on lui grattouillait les oreilles, on le serrait dans les bras. Il

traduisait son enthousiasme en remuant la queue et en jappant sporadiquement, dans l'espoir que les câlineries se prolongeraient. Mais ça s'était arrêté. Le garçon était parti, et Calimero s'était retrouvé dans la cour.

Il sentit qu'on détachait sa laisse, qu'une main douce se posait sur sa tête. Et la bonne odeur revint lui chatouiller la truffe.

Il promena les yeux tout autour de la cour, frétillant de la truffe pour mieux en localiser l'origine.

— Tu viens, Calimero ?

Elle était plantée près de la porte de derrière et lui souriait.

Il se retourna, vit la forme familière de la moto sur le béton, et ses habitudes reprirent le dessus : il y avait quelqu'un d'autre à qui il devait dire bonjour.

Il bondit dans la maison, puis dans le couloir, dérapant et faisant crisser ses griffes sur le carrelage, et il fila dans le bureau du rez-de-chaussée.

Il était vide. Il n'y avait personne.

Une sensation de dévastation suffocante anéantit aussitôt le souvenir de toutes les bonnes odeurs humées au dehors. Calimero se laissa tomber sur le sol, la tête sur les pattes, et commença à gémir.

Ton Oncle Will n'a pas toujours raison.

C'est soutenu par cette pensée que Nathan s'achemina lentement vers l'école. Samson était peut-être bien innocent. Ce qui signifierait, évidemment, qu'il avait eu raison de cogner Rick Procter.

Enfin, plus ou moins.

Vingt-quatre heures plus tard, Nathan était toujours incapable de dire ce qui avait provoqué son geste. Il pensait à son père quand tout à coup Rick Procter l'avait asticoté en lui balançant ce qui était arrivé à Samson, et Nathan avait vu rouge. Une colère bouillonnante l'avait submergé, son poing était parti tout seul, droit sur le menton de Procter, et il y avait eu un craquement. Puis son intense satisfaction avait rapidement laissé place à la panique quand il avait réalisé ce qu'il avait fait.

Il n'avait jamais vu son oncle aussi furieux. Hurler qu'il faisait honte à la mémoire de son père. La tirade de Will lui avait fait plus mal encore que ses jointures meurtries, qui étaient encore enflées et douloureuses.

Il fit passer le poids de son sac sur son épaule gauche pour soulager sa main abîmée, et il arriva à la porte de l'école alors que la cloche sonnait. La cour de récréation grouillait d'uniformes, de visages tournés vers lui, de

doigts pointés. Il prit une profonde inspiration. Il allait laisser passer la journée et voilà tout. Demain, ce serait de l'histoire ancienne. À la fin de la semaine, il aurait pondu la foutue lettre d'excuses qu'exigeait le proviseur et tout rentrerait dans l'ordre. Sa vie redeviendrait aussi rasoir que d'ordinaire.

— Salut Rocky ! lança quelqu'un alors qu'il entrait dans la cour de récréation. C'est pour quand, le match retour ?

Des rires saluèrent la boutade, des bavardages excités. On se bouscula autour de lui et il eut droit à de bonnes claques dans le dos.

Suivant le conseil de sa tante Delilah, Nathan garda profil bas et fendit l'attroupement sans piper mot. Escorté d'une garde rapprochée dont il se serait bien passé, il entra dans le bâtiment et prit le couloir menant à son casier, pressé de se débarrasser des affaires de sport qui alourdissaient son sac. Il ne le remarqua pas tout de suite, avec toute cette foule qui se bousculait autour de lui, lui donnait des coups de coude et ironisait sur son exploit, mais comme les moutons d'un troupeau de Swaledales obéissant à un bon chien de berger, la masse de lycéens se divisa soudain, reculant en silence, révélant le casier de Nathan. Et le proviseur debout devant, l'air grave. Très grave. Il était accompagné de M. Hill, le prof de gym.

— Tu peux ouvrir ton casier, s'il te plaît, Nathan ? demanda le proviseur.

— Pourquoi ? répondit-il instinctivement, mais sur un ton réservé en raison de la confusion du moment.

Le proviseur fronça le sourcil.

— J'ai des raisons de penser qu'il contient des substances illicites. En vertu de quoi je me vois contraint de procéder à une fouille, conformément au règlement de l'établissement.

Nathan le dévisagea, perplexe. Des substances illicites, ses chaussettes boueuses qu'il avait oublié de ramener à la maison après le foot et qui avaient moisi, et une paire de godasses puantes ? Ah oui, et une banane de la veille, qui avait certainement viré au noir maintenant ?

— Bien sûr, marmonna-t-il.

Il déverrouilla la porte et l'ouvrit.

La boîte à tabac verte de son père était là, sous son nez. Impossible de la rater. Mais comment était-ce possible ? Il l'avait eue dans la main pas plus tard que la veille, juste avant l'altercation, et maintenant elle était dans son casier.

Il sentit un serpent glacé de peur s'enrouler dans ses tripes alors que M. King tendait la main, prenait la boîte et soulevait le couvercle. À la vue

du contenu, il jeta, la mise sombre :

— Dans mon bureau, tout de suite !

Nathan venait d'entrer dans un nouveau monde de problèmes.

— Là, t'es pas dans la merde, O'Brien.

Le sergent Cooper n'avait pas pu se retenir. Il était entré dans la salle d'interrogatoire avec un rictus mauvais et avait marmonné cette salutation en se penchant sur la table sitôt la porte refermée. Il avait enclenché l'enregistreur numérique.

Ce n'était rien, se dit Samson. Ça ne pouvait pas être grave puisqu'il n'avait rien fait. Quelle que soit l'identité du malheureux repêché dans le canal, il n'avait rien à voir avec sa mort. En tout cas, pas directement.

Mais Samson savait aussi comment ça pouvait se passer. Il était bien conscient que la justice n'était pas toujours équitable. Il arrivait qu'un innocent se fasse condamner. Et donc, il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'il ait l'estomac noué en attendant que le sergent en arrive au fait.

— Pouvez-vous confirmer, disait Cooper pour que la réponse soit dûment enregistrée, que vous avez renoncé à votre droit d'être assisté d'un avocat lors de cette audition ?

Samson apporta la confirmation nécessaire, se demandant tout de même, quelque part, s'il ne ferait pas mieux de changer d'avis. Il avait renoncé à toute assistance juridique en croyant qu'il n'avait rien à craindre. Mais peut-être, compte tenu du changement d'atmosphère dans la pièce, aurait-il intérêt à revenir sur sa décision ?

Les formalités achevées, Cooper croisa les bras et s'appuya au dossier de sa chaise avec un grand sourire. Le sourire de quelqu'un qui a tous les atouts en main.

— Nous avons du nouveau concernant l'arme du crime, commença-t-il.

Samson sut alors ce qu'ils avaient découvert.

— Donc, reprit le détective en posant une photo sur la table, pouvez-vous me dire si vous reconnaissez cet objet ?

La même photo de tissu noir, lacéré. La fermeture éclair et la poche étaient plus faciles à identifier maintenant que Samson savait ce qu'il regardait. Il haussa les épaules.

— C'est la photo que vous m'avez montrée hier.

Le sourire du sergent s'effaça d'un coup.

— D'accord, petit malin. Je reformule : reconnaissez-vous l'objet représenté sur la photo ?

— Il était à moi, déclara Samson sans même prendre le temps de réfléchir.

Cooper ouvrit et referma la bouche, ce qu'il s'apprêtait à dire n'ayant plus d'intérêt après cet aveu caractérisé.

— En effet, c'est à vous, parvint-il à dire. Pourquoi ne pas l'avoir reconnu hier ?

— Parce que vous ne m'avez pas posé la question, rétorqua Samson en soutenant le regard du sergent vrillé sur lui.

Il était stupide de tenir tête à Cooper, il en était bien conscient. Mais il savait aussi que ses chefs étaient sûrement en train de les observer. Qu'ils voient donc leur homme se prendre les pieds dans le tapis !

Un raclement de pieds de chaise et Cooper se leva, attentif à ne pas perdre son sang-froid, lui aussi conscient de la caméra au-dessus de leurs têtes.

— Peut-être, demanda-t-il sur un ton mesuré mais le regard farouche, en jetant une autre photo sur la table, peut-être aimeriez-vous m'expliquer pourquoi on l'a retrouvé enroulé autour du cou de notre victime ?

Le cadavre. Le blouson incriminant autour de son cou. Samson calculait ses risques. S'efforçait de garder un coup d'avance sur le policier qui l'interrogeait tout en supputant les options qui s'offraient à lui.

Elles n'étaient pas nombreuses. Alors pour la première fois depuis bien longtemps, il décida de dire la vérité.

— Ce qui s'est passé, dit-il, c'est que j'ai perdu mon blouson. Ici, à Leeds.

Cooper haussa un sourcil.

— Vous pourriez développer ?

— Il a été bouffé par un chien. (Il haussa les épaules en réponse au regard incrédule du sergent.) C'est la vérité. J'ai été attaqué par un rottweiler et j'ai perdu mon blouson en essayant de le feinter. La dernière fois que j'ai eu ce blouson sous les yeux, le chien le réduisait en charpie.

— J'imagine que vous n'avez pas de témoins ?

— Non.

Le mensonge avait jailli de ses lèvres.

— Donc, vous m'affirmez que ce blouson est bien le vôtre. Hier, vous m'avez dit que ceci aussi était à vous.

Le sergent posa sur la table le sachet pour pièces à conviction contenant l'accablante carte de visite rangée dans l'étui en plastique, et enchaîna :

— Mais vous ne savez toujours pas pourquoi un homme mort avait votre blouson autour du cou ?

— Comme je disais, je n'ai plus revu ce blouson après l'avoir perdu. Quant à cet homme, je ne l'avais jamais vu non plus, ajouta Samson en indiquant la photo. En réalité, toute cette affaire pue.

— Oh, vraiment ? fit le sergent sans chercher à dissimuler son sarcasme. Et pourquoi ça ?

— C'est trop facile, répondit Samson. Quel imbécile utiliserait son propre blouson pour tuer quelqu'un et le laisserait ensuite sur la scène du crime ?

— Les prisons sont pleines d'imbéciles de ce genre.

— Peut-être, mais je ne suis pas de ceux-là. Et puis il y a cette carte de visite qui vous a si commodément conduit à moi.

— Et qu'est-ce qu'elle a, cette carte de visite ?

Samson perçut de l'incertitude dans la voix du sergent. Il eut un grand sourire : la dynamique de l'entretien était en train de changer de camp. Ignorant Cooper, il se tourna vers la caméra et s'adressa directement aux grosses légumes qui assistaient à l'enregistrement. Et tout spécialement à l'inspecteur-chef Thistlethwaite.

— Elle est dans un porte-carte en plastique, dit-il. Et je peux vous affirmer qu'il ne m'a jamais appartenu.

8.

L'inspecteur-chef Thistlethwaite prit une brève inspiration, qui alerta l'inspecteur assis à son côté.

— Quoi ? demanda celui-ci. Qu'est-ce que ce porte-carte a de tellement significatif ?

Ils avaient observé l'interrogatoire depuis le début et l'inspecteur trouvait que ça s'était bien passé, que Cooper poussait O'Brien dans ses retranchements. Mais maintenant...

— Il est malin, le bougre, murmura Frank Thistlethwaite, le regard de nouveau rivé sur l'écran, et sur l'homme qui lui souriait depuis la salle d'interrogatoire – s'adressant directement à lui. Mais à malin, malin et demi...

— Je ne pige pas, patron.

— Le porte-carte. Réfléchissez. Pourquoi glisser une carte toute seule dans un étui en plastique ?

L'inspecteur haussa les épaules.

— Pour la protéger.

— De quoi ?

— De quelque chose qui pourrait l'endommager ?

L'inspecteur reporta les yeux sur le moniteur où Cooper commençait à s'énerver, essayant de décrypter ce que Samson venait de dire. Puis la lumière se fit dans son cerveau :

— Pour qu'elle ne soit pas mouillée.

— Exactement, acquiesça Frank.

— Vous voulez dire que quelqu'un aurait mis la carte dans cet étui pour qu'elle soit découverte avec le corps ?

— Précisément. Le ou les assassins savaient que la victime allait finir dans l'eau et ils voulaient s'assurer que cette carte, qui constituait un lien tangible avec O'Brien, serait retrouvée intacte.

— Et ça a marché, murmura l'inspecteur.

À fond, même. Depuis la découverte de cette carte de visite, l'enquête s'était concentrée sur O'Brien. Et force était d'admettre que Frank avait espéré que l'affaire serait aussi simple que ça. Que ce satané O'Brien serait amené à rendre des comptes, comme il le méritait, et que sa réputation soit à jamais entachée.

— Vous croyez qu'il dit la vérité, alors ? Qu'il n'a rien à voir avec ce meurtre ? demanda l'inspecteur.

Les yeux rivés sur l'écran, Frank observait l'homme à la chevelure brune. Une énigme vivante.

— Je ne crois pas qu'on puisse répondre par oui ou par non à l'une ou l'autre de ces questions, répondit-il en se faisant la remarque que, dans son récit sur la perte de son blouson, O'Brien avait gardé le silence sur la présence de Delilah à ses côtés.

Esprit chevaleresque ou manipulation de la part de ce spécialiste en faux-semblants ?

— Toutefois, l'étui en plastique est un piètre argument. O'Brien est tout à fait capable de créer des écrans de fumée de ce genre. En revanche, son blouson le relie directement au meurtre, et par conséquent, je propose de n'éliminer aucune possibilité pour l'instant.

Dans leur dos, la porte s'ouvrit sur le constable Benson.

— Mauvaise nouvelle, patron, dit-il en s'adressant à Frank.

— Quoi ?

— Le rapport du légiste vient d'arriver. Ils ont estimé l'heure de la mort.

Frank haussa un sourcil, attendant la suite pour évaluer l'ampleur de la mauvaise nouvelle.

— O'Brien a un alibi, continua le jeune constable, les joues en feu.

— Vraiment ? (Frank regarda l'écran puis de nouveau Benson.) Comment le savez-vous ? Cooper ne lui a même pas encore posé la question.

Benson regarda ses chaussures.

— Parce que c'était mercredi dernier.

L'inspecteur leva les yeux au ciel avec un gémissement.

— Je suis désolé, dit Frank. Je ne vous suis pas. Que s'est-il passé de particulier mercredi dernier ?

— L'affaire Thornton, murmura l'inspecteur. Benson et Cooper étaient à Bruncliffe, à la carrière.

Benson renchérit d'un hochement de tête.

— Les routes étaient bloquées par la neige et on a eu un mal de chien pour arriver à destination. Il est strictement impossible que quelqu'un ait pu faire l'aller-retour dans l'intervalle de temps indiqué dans le compte rendu du légiste.

— Et quel rapport avec Samson O'Brien ? demanda Thistlethwaite, bien qu'il connaisse déjà la réponse.

— Il était là-bas aussi. Avec nous, murmura Benson. C'est nous qui sommes l'alibi d'O'Brien. Le sergent Cooper et moi-même.

Le proviseur fit attendre Nathan dans une petite pièce à côté de son bureau pendant qu'ils appelaient sa mère. Nathan restait assis à contempler le carrelage en se mâchouillant la lèvre. Il avait l'estomac à l'envers. Il se sentait malade. Pas malade genre grippe ou rhume. Plutôt dans le style « que la terre s'ouvre et m'engloutisse tout entier ». Un volcan nauséeux lui remontait des entrailles et menaçait d'entrer en éruption.

Derrière la porte close, la journée de classe continuait comme à l'accoutumée. La sonnerie des intercours. Le flux et reflux des voix des élèves qui passaient dans le couloir. Nathan n'en ressentait que plus fortement sa solitude. Depuis son bureau, sur la droite de cette petite antichambre, la secrétaire du lycée le regardait du même air déçu et réprobateur que le proviseur.

Cette histoire était un vrai cauchemar. Nathan frotta ses articulations endolories en espérant que la douleur allait le réveiller et qu'il serait renvoyé à une simple journée de cours insipide. Mais il ne rêvait pas. Sa mère était bel et bien en route, à nouveau convoquée par le proviseur pour s'entendre dire que son fils allait écoper d'une nouvelle sanction. Sauf que cette fois, c'était beaucoup plus grave.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce vacarme ? Il y a le feu chez vous, ou quoi ?

— Pas vraiment le feu...

Delilah avait beau se boucher une oreille et tenir son téléphone collé contre l'autre, le hurlement de sirène qui montait du rez-de-chaussée l'empêchait presque d'entendre ce que disait Clive Knowles.

— Je peux vous mettre en attente une minute... ?

Mais le fermier n'était pas du genre à patienter. Un déclic apprit à Delilah qu'il avait mis fin à la communication, sans même lui laisser l'occasion de lui suggérer d'engager Carol Kirby, la cousine d'Ida, comme femme de ménage.

Proférant de sourdes menaces à l'encontre de son chien, elle se leva de son bureau et sortit sur le palier. Le bruit, encore plus fort, était un hurlement de détresse absolue.

— Je vais t'en donner, moi, des raisons de te lamenter, maugréa-t-elle en se dirigeant vers l'escalier. Et à Samson aussi, parce que c'est sa faute, tout ça. Comment veut-on que je travaille dans ces conditions ?

Elle repéra la cause du vacarme depuis l'entrée : la grande silhouette grise couchée dans le bureau de Samson, la tête levée, un hurlement aigu montant du fond de sa gorge distendue. Il était dans cet état depuis ce matin. Et ça la rendait dingue.

— Franchement, Calimero, il va falloir que tu arrêtes ça.

Elle entra dans le bureau, suivie du regard par deux yeux mélancoliques, mais le hurlement ne cessa pas.

Débordant de pitié, elle vint s'agenouiller à côté du malheureux animal. D'aussi près, le hurlement était presque assourdissant. Elle l'entoura de ses bras, lui caressa la tête et lui gratouilla les oreilles.

Silence. Le halètement bruyant d'un chien stressé. Mais plus de sirène.

— Ça va, ça suffit ? Ce sont des caresses qu'il te faut ? demanda-t-elle en s'asseyant par terre.

Calimero se remit à hululer, et le téléphone de Delilah à sonner. Clive Knowles. Qui la rappelait. Il ne pouvait y avoir qu'un remède au problème...

— Allez, mon grand.

Delilah se releva et tendit la main, un biscuit pour chien dans sa paume ouverte.

Le mugissement s'interrompit sur un hoquet et Calimero approcha sa truffe pour renifler le présent. Il se leva et suivit Delilah dans le couloir, puis dans la cuisine du rez-de-chaussée, et sous le porche. Et jusque dans la cour de derrière.

— Là, dit Delilah en posant le biscuit devant le chien avant de le tapoter gentiment une dernière fois. Je reviens dans une minute, sois sage.

Quand la porte se fut refermée, Calimero explora son environnement avant de se concentrer sur la friandise. Delilah remonta l'escalier en se

sentant bêtement coupable d'abandonner le chien à son sort.

O'Brien avait un alibi. Un alibi en béton fourni par les meilleurs limiers de Leeds. Rien que ça !

L'inspecteur-chef Thistlethwaite se prit la tête dans les mains et laissa échapper un gémissement. Ce foutu O'Brien ! On pouvait lui balancer dessus toutes les crasses du monde, ça glissait sur lui comme sur les plumes d'un canard. Un canard en téflon.

— Réfléchis, s'exhorta-t-il. Réfléchis objectivement à l'affaire.

Et si O'Brien avait raison ? Peut-être que Frank lui-même s'était laissé entraîner sur une mauvaise piste, aveuglé par sa conviction que Samson était un flic véreux. Une piste semée de petits cailloux comme la carte de visite dans l'étui en plastique et le blouson utilisé comme arme du crime.

Comme le clamait O'Brien, c'était quand même un peu trop évident. Quelqu'un les menait en bateau.

Mais qui ?

C'est la question que Cooper avait posée à O'Brien au cours de l'interrogatoire, quand il avait prétendu avoir été piégé, sans pouvoir donner de nom. Fallait-il le croire ? Frank ne savait plus quoi penser dans cette affaire.

C'était tellement tiré par les cheveux. Pourquoi quelqu'un aurait-il récupéré le blouson déchiqueté d'O'Brien dans la propriété inoccupée – scène également décrite par Delilah –, à seule fin de le piéger ? En prenant bien soin de protéger la carte de visite de l'Agence de Recherche des Vallons afin que la police sache immédiatement dans quelle direction chercher ?

Quelqu'un qui avait une dent contre Samson ? Frank craignait que la liste ne soit longue. Ou bien un individu lambda qui aurait semé des fausses pistes au petit bonheur la chance dans le but de ralentir l'enquête.

Évidemment, il y avait encore un autre scénario : que l'auteur du crime soit O'Brien en personne. Mais dans ce cas, il avait forcément un complice.

Frank se mit à pianoter sur son bureau en réfléchissant à l'orientation qu'il devait donner à l'enquête. Partir de la maison de Roundhay où le blouson avait été vu en dernier. Oui, c'était une piste à creuser. Peut-être ce lieu avait-il un rapport avec la mystérieuse victime ? Cooper pourrait obtenir l'adresse par Samson, et on enverrait une équipe sur place. Ou mieux, se dit Frank, il ferait lui-même un crochet par là en rentrant chez lui.

Quant à O'Brien... L'inspecteur-chef Thistlethwaite lâcha un juron. Ils allaient être obligés de le relâcher. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Encore dix heures avant la fin de la garde à vue. Il procéda à une rapide recherche des horaires de train sur son ordinateur, effectua quelques calculs et sourit.

C'était mesquin, mais bon. Ça compenserait la déception de la journée. Restait à annoncer à ses troupes qu'ils allaient devoir repartir de la case départ.

L'effet du biscuit ne dura pas longtemps. Englouti en un clin d'œil, il permit à Calimero d'oublier son angoisse pendant les quelques secondes qu'il mit à atteindre son estomac. Mais à peine la friandise avalée, le chien fut à nouveau repris par la panique. Quelque chose avait changé. Il manquait quelqu'un. Comme l'autre fois. Quand le trio s'était brutalement réduit à un duo.

Allait-il revenir ? L'homme ? Ou ne seraient-ils plus que tous les deux désormais ? Avec une pièce vide au rez-de-chaussée de la maison où ils avaient leurs bureaux ?

Calimero gémit. La tristesse s'abattit sur lui. Il posa la tête sur ses pattes et se remit à geindre. Il avait à peine eu le temps d'émettre un gémissement quand il fut interrompu. Par une souris qui traversa la cour à toute allure et disparut derrière la poubelle.

Remonté d'un bond sur ses pattes, le chien fila de l'autre côté de la cour pour mener son enquête, la truffe collée au sol. C'est alors qu'il la sentit. La bonne odeur de ce matin.

De la saucisse.

Oubliant son angoisse, Calimero remonta vers la source du délicieux parfum.

— De la kétamine ? demanda Lucy, les paupières papillotantes.

Elle regarda la boîte en métal posée sur le bureau du proviseur et le sachet de pilules blanches qu'elle contenait. Puis elle se tourna vers Nathan.

— De la kétamine ?

Elle avait reçu l'appel au moment où le salon de thé se remplissait et elle avait dû laisser Elaine faire face à l'affluence. Une fois de plus. Le temps d'attraper son sac, et elle s'était précipitée au collège. Elle avait cru que cette convocation était en rapport avec les événements de la veille. Mais

qu'on ait pu trouver de la drogue dans le casier de son fils ? Elle n'aurait jamais imaginé ça.

— Je ne sais pas comment c'est arrivé là, dit Nathan, blême, les yeux exorbités. Je te jure, maman. Ce n'est pas à moi.

Elle regarda la boîte, reconnut la rose blanche sur le couvercle, le lion rampant. Le chagrin l'étreignit. Ryan. Elle ne voyait pas comment il aurait pu lui manquer davantage. Elle croyait avoir atteint les limites du chagrin. Mais aujourd'hui... Aujourd'hui, elle aurait donné tout au monde pour l'avoir à ses côtés. Pour qu'il l'aide à y voir clair.

— Je suis désolée, Nathan, mais ces cachets ont été trouvés dans ton casier. Ton casier fermé à clé. Quelle conclusion devons-nous en tirer ?

M. King s'exprimait posément, sans passion, mais Lucy sentait qu'il était aussi secoué qu'elle par cette découverte.

De la drogue. Dans un établissement scolaire, à Bruncliffe. Impossible ! Surtout que ce n'était pas n'importe quelle drogue...

— C'est vraiment de la kétamine ? insista Lucy, consciente de l'incongruité de sa question.

Mais c'était important pour elle. Quatre mois plus tôt à peine, elle avait été droguée à l'aide de cette même substance et laissée pour morte dans son mobil-home en feu. Ce drame continuait de la hanter, d'autant plus que la police n'avait jamais découvert qui avait fourni la drogue qui avait failli la tuer. Penser que son fils pouvait être mêlé à une histoire impliquant la même substance...

— Je ne suis pas expert, mais j'en suis presque certain, répondit le proviseur en désignant le K gravé sur les cachets. Nous en saurons plus quand la police sera là.

— La police ? s'exclama Nathan d'une voix aiguë qui n'était plus celle du grand gaillard que Lucy avait souvent du mal à reconnaître, mais celle d'un tout petit garçon.

— J'ai déjà appelé le commissariat, confirma M. King. Je n'ai pas le choix, Nathan. Le sergent Clayton a dit qu'il arriverait dès que possible.

— Mais c'est pas à moi ! Quelqu'un m'a piégé !

Lucy perçut la panique dans la voix de son fils et lut la peur dans ses yeux. Comme elle avait envie de le croire ! De croire en son innocence ! Elle tendit la main vers la sienne et la couvrit. La main de Nathan était glacée.

Une saucisse.

Calimero tendit une patte et la fit rouler vers lui. Un peu déconcerté par sa découverte, il la renifla une nouvelle fois. La poussa un peu avec sa truffe.

C'était une vraie.

La tête penchée sur le côté, il la tapota encore de sa patte pour être bien sûr. Puis il mordit délicatement dedans, encore méfiant. Une saveur délectable lui emplit la gueule. C'était bon. Très très bon, même. Il avala sa bouchée, se lécha les babines et jeta un coup d'œil vers la porte de la maison. Toujours close. Personne pour le garder. Il croqua donc une deuxième fois. Il s'apprêtait à en prendre un troisième morceau quand un bruit sourd retentit tout près de lui. Quelque chose venait d'atterrir sur la poubelle.

Calimero releva le nez et vit deux yeux verts fixés sur lui. Il avait de la compagnie.

Le visage de marbre, le sergent Cooper écouta l'inspecteur chargé de l'enquête expliquer durant le briefing qu'O'Brien était disculpé. Qu'on le retiendrait jusqu'à la fin de sa garde à vue, mais qu'ensuite, on le relâcherait sans qu'il soit inquiété.

— Une belle connerie, marmonna Cooper à Benson, perché sur un bureau à côté de lui.

Benson haussa les épaules.

— On n'a pas vraiment le choix. On peut dire qu'on lui a donné un alibi en béton.

Cooper n'avait pas besoin qu'on le lui rappelle. Rien que d'y penser, il en avait des brûlures d'estomac. L'idée qu'un flic ripoux comme O'Brien puisse échapper à la justice grâce à lui le rendait malade.

— Surtout qu'on n'a pas grand-chose contre lui, continuait calmement Benson tandis que l'inspecteur mettait fin à la réunion. Juste sa carte professionnelle trouvée dans le blouson. Moi, je ne suis pas convaincu qu'il y soit pour quelque chose.

C'était ça, le problème : des types comme Benson, des policiers durs à la tâche, qui faisaient trop facilement confiance à leurs collègues. Qui ne soient pas foutus de repérer les pourris comme O'Brien, ou simplement d'admettre que leur malhonnêteté entachait l'ensemble des forces de l'ordre.

Il y avait quand même un moyen de tout révéler au grand jour. Pour que les gens comprennent enfin que O'Brien était bel et bien sorti du droit chemin.

Cooper sortit son téléphone de sa poche et regarda la photo qu'il avait prise. L'ancien policier infiltré était convoqué à Londres pour répondre à de graves accusations. Ne pouvait-on envisager, sur cette base, qu'il puisse être impliqué aussi dans le meurtre de leur homme mystère ? Et pourtant, on s'apprêtait à le relâcher.

Cette lettre, c'était la clé. La preuve qui donnait du corps aux rumeurs sur Samson O'Brien. Il suffirait d'un coup de fil pour que tout le monde sache qui ce type était vraiment. Cela dit, ce n'était pas sans risque. Si on découvrait qu'il était à l'origine de la fuite, il serait mis à pied. Était-il prêt à risquer sa carrière pour cela ? Sa solde et sa pension ?

Sa décision prise, le sergent Cooper leva ses fesses du bureau et quitta la pièce. Direction : le parking. Il savait exactement qui appeler.

Un chat. Tigré, avec des yeux verts, concentré sur la saucisse et sur le chien.

Calimero se redressa de toute sa hauteur, une patte protectrice posée sur sa trouvaille, l'air féroce. Mais il était loin de se sentir féroce. Une rencontre avec un chat agressif alors qu'il n'était qu'un petit chiot l'avait rendu méfiant vis-à-vis de la gent féline. Il gardait donc les yeux rivés sur la créature juchée sur la poubelle, muscles bandés, toutes griffes dehors.

Malheureusement, le chat n'avait pas la retenue de ce poltron de Calimero. Il bondit sur le sol, le regard toujours vissé sur les deux objets de son attention. Il avança d'un pas, émit un léger feulement. La fourrure sur son dos se hérissa par vagues. Il entrait en mode combat.

Que faire ? Calimero considéra la saucisse devant lui et envisagea de n'en faire qu'une bouchée. Mais le chat était déjà suffisamment près pour l'attaquer.

Un autre feulement. L'animal se rapprochait. Ses griffes avaient vraiment l'air très pointues.

Calimero lâcha un aboiement – un jappement plus qu'un rugissement barbare. Le chat pila net, mi-surpris, mi-paniqué. Situation de blocage. Calimero pencha la tête et prit la saucisse dans sa gueule.

Calimero était resté tellement silencieux que Delilah l'avait complètement oublié. Ce n'est que lorsqu'elle avait entendu le jappement étranglé venant de la cour qu'elle avait repensé à lui. Ayant terminé sa conversation avec Clive Knowles – le fermier s'était laissé convaincre de prendre une femme de ménage quand elle avait suggéré que cela augmenterait ses chances de débusquer une épouse –, elle s'apprêtait à téléphoner à Ida pour lui annoncer la bonne nouvelle quand Calimero avait aboyé. Elle avait jeté un coup d'œil par la fenêtre et vu son chien face-à-face avec le chat du voisin.

— Mauviette..., murmura-t-elle, sachant combien Calimero avait peur des félins.

Et sachant que son gros cœur devait battre à se rompre dans ce grand corps gris, elle se rua au rez-de-chaussée, traversa le porche en trombe et ouvrit la porte donnant sur la cour.

— Viens là, bonhomme ! dit-elle. Allez, rentre.

Calimero tourna la tête vers elle. Il avait quelque chose dans la gueule. Une saucisse ? Voyant le chien baisser sa garde, le chat passa à l'attaque, toutes griffes dehors. Avec un feulement féroce, il bondit sur le braque, lui assénant un coup de patte sur le poitrail. Surpris, Calimero sauta en arrière en gémissant. La saucisse tomba par terre.

Le chat n'hésita pas. Dans un brouillard de fourrure, il récupéra la saucisse, puis s'élança sur la poubelle, puis par-dessus le mur, et disparut dans la cour du voisin, son trophée dans la gueule.

La mine déconfite, Calimero lâcha un aboiement de protestation, la mine désolée, mais il n'esquissa pas un mouvement pour se lancer aux trousses du voleur. Il avait perdu la partie et il le savait.

Delilah s'approcha du chien défait et lui gratouilla les oreilles. Elle le sentit peser contre sa cuisse.

— Tu es trop gentil, toi, murmura-t-elle. On va aller te chercher une autre saucisse rien que pour toi, d'accord ?

Calimero dressa les oreilles. Delilah lui passa sa laisse. Ils rentreraient déjeuner à la maison. Sandwichs à la saucisse pour tout le monde. Ce ne fut qu'en escaladant la colline où se perchait son petit cottage qu'elle s'interrogea sur la présence étrange d'une saucisse dans sa cour.

Comment diable avait-elle atterri là ?

Mais d'autres affaires plus pressantes monopolisaient son esprit et elle ne creusa pas le sujet, le laissant s'effacer de ses pensées avant même d'avoir

atteint sa porte. Si elle avait su que cette mystérieuse saucisse avait déjà été à moitié dévorée par son chien quand le chat l'avait dérobée, peut-être lui aurait-elle accordé plus d'attention.

Le journal était quasiment sous presse. Le rédacteur en chef en feuilletait les pages avec une certaine satisfaction. Le compte rendu de la foire aux bestiaux avait été inclus, et notamment les excellentes enchères obtenues par les agneaux beltex à la vente du lundi, ainsi que les résultats consternants de l'équipe de rugby locale, qui avait perdu à domicile pour la troisième fois d'affilée et s'approchait dangereusement de la relégation. Une photo montrait un arrière du nom de Ash Metcalfe quittant le terrain, démoralisé et couvert de boue. Le journal annonçait aussi que le conseil municipal avait l'intention d'allouer un million de livres sterling à la réfection des routes, pour combler les innombrables nids-de-poule apparus au cours du long hiver, mais l'information, prévue tout d'abord pour faire la une, avait été reléguée en page 4. Quant au cahier central, il regroupait des photos – prises par des lecteurs – de la neige qui avait paralysé la région la semaine précédente.

Plutôt classique, comme contenu : que des articles sur des sujets intéressant la population des Vallons et des environs. Sauf que cette semaine, il y avait une nouvelle sensationnelle, une nouvelle qui allait assurer au journal une circulation record.

Étalée en première page, une photo choc : le détective privé de Bruncliffe, Samson O'Brien, assis à l'arrière d'une voiture, les mains menottées dans le dos.

UN HABITANT DES VALLONS ARRÊTÉ POUR MEURTRE.

Voilà de quoi attirer l'attention des lecteurs.

Le rédacteur en chef s'apprêtait à signer le bon à tirer quand une sonnerie de portable retentit et que l'auteur de l'histoire du jour déboula dans son bureau.

— Attendez pour la une ! lança en haletant le journaliste, un téléphone collé à l'oreille. Je tiens une bombe. De quoi harponner la presse nationale à coup sûr !

Pour un rédacteur en chef qui avait le plus grand mal à maintenir son canard à flot, c'était du pain bénit.

9.

— Ce que je ne comprends toujours pas, c'est comment ces cachets sont arrivés dans ton casier.

Nathan s'efforçait de dissimuler la peur que le sergent Clayton lui inspirait. Les sourcils froncés, le policier attendait qu'il éclaircisse sa version des événements, plutôt embrouillée.

La police avait mis une éternité à arriver. Nathan et sa mère avaient été laissés dans la petite pièce à côté du bureau du proviseur pendant qu'il vaquait à ses occupations de chef d'établissement. Quand la secrétaire de l'école leur avait apporté un café, elle avait effleuré gentiment le bras de Lucy Metcalfe en déposant la tasse devant elle, mais sans lui dire un mot.

La mère de Nathan n'avait pas dit grand-chose non plus. Elle avait écouté Nathan raconter comment la boîte à tabac verte avait disparu et était mystérieusement réapparue dans son casier. Pleine de drogue. Mais Nathan n'était pas sûr qu'elle le croie. Elle ne donnait pas l'impression d'intégrer quoi que ce soit. Elle n'arrêtait pas de demander : « Mais comment la boîte a-t-elle pu se retrouver dans ton casier ? »

Il ne le savait pas. Il ne se l'expliquait pas.

Ils avaient sombré dans un silence inconfortable jusqu'à l'arrivée du sergent Clayton, lequel avait été introduit dans le bureau par la secrétaire. À la seule vue de son uniforme, Nathan avait piqué une suée. M. King les avait rejoints et avait mis le sergent Clayton au courant des faits, puis le policier avait écouté Nathan exposer sa version, avant de lui poser la même question que tous les autres. Une question qu'il était en train de réitérer :

— Comment est-ce que c'est arrivé dans ton casier, jeune homme ?

— Je ne sais pas, marmotta Nathan.

— Le casier était verrouillé ?

Nathan hocha la tête.

Le sergent Clayton regarda le proviseur.

— Il existe des doubles des clés de ces casiers ?

— Un jeu, c'est tout. Et c'est moi qui l'ai.

— Où le gardez-vous ?

M. King indiqua un petit coffre-fort scellé dans le mur et ajouta, avec un geste d'incompréhension :

— Il est strictement impossible que quelqu'un ait eu accès au casier de Nathan.

Le sergent Clayton se retourna vers celui-ci.

— Tu comprends pourquoi nous avons du mal à accepter ta version des événements, mon garçon ?

— Mais c'est la vérité ! bredouilla Nathan.

Le policier secouait la tête.

— Tu ne fais que retarder l'inévitable. Nous savons que la boîte t'appartient, qu'elle a été trouvée dans ton casier et qu'elle contient de la kétamine. Ce serait beaucoup plus simple si tu voulais bien l'admettre. Et si tu nous aidais à attraper celui qui t'a fourni la drogue.

— Je ne sais rien à ce sujet, répondit Nathan d'une voix que la peur et la frustration faisaient trembler.

Le sergent Clayton baissa les yeux sur son casque posé sur ses genoux et sur ses gros doigts qui en caressaient le bord.

— Il va falloir que nous tirions cela au clair, fiston. Sinon, tu pourrais te retrouver en détention.

— Vous voulez dire, en prison ?

La mère de Nathan, le visage livide hormis deux taches rouges au niveau des pommettes, semblait à deux doigts de se trouver mal.

— Pas en prison. Dans un centre de détention pour mineurs. Mais vu la quantité de pilules qu'il avait dans son casier, Nathan pourrait être accusé non seulement de possession, mais aussi de trafic de stupéfiants.

— De trafic ? Comme un dealer, vous voulez dire ?

Le sergent Clayton hocha gravement la tête.

— Ça pourrait lui valoir jusqu'à quatorze ans.

Silence. Le verdict annoncé était bien pire que tout ce que Nathan avait anticipé. Il sentit son estomac se soulever. Un goût aigre lui remonta dans la

gorge. Il croisa le regard de sa mère et le désespoir qu'il y lut lui fit très vite baisser les yeux.

— Mais, dit-elle, il est si jeune... Ça ne peut être qu'une erreur...

Elle s'interrompit et se couvrit la bouche de son poing comme pour retenir ses sanglots.

Déstabilisé par sa détresse, le sergent Clayton se gratta la tête. Puis, après s'être éclairci la gorge :

— Vous m'en voyez désolé, madame Metcalfe, mais c'est la triste réalité. Alors ça nous aiderait si le jeune Nathan ici présent voulait bien nous dire où il a eu ces comprimés, fit-il en indiquant la boîte de pilules toujours posée sur le bureau du proviseur.

Mû par la panique, Nathan bondit sur ses pieds en hurlant, les poings crispés.

— Mais je ne peux pas vous le dire ! Je vous dis que je n'en sais rien ! Quelqu'un a dû me tendre un piège !

Repoussant le policier, il traversa la pièce et, ignorant les cris des adultes restés derrière lui, s'enfuit de l'école en courant.

Vers la fin de l'après-midi, alors que le soleil s'apprêtait à plonger sous l'horizon, Delilah avait achevé le peu de travail que réclamaient ses deux entreprises – à part le considérable projet de site informatique destiné à l'agence immobilière de Bernard Taylor, mais elle ne se sentait pas la force de discuter avec son ex-beau-père pour le moment. Elle regarda sa montre. En se dépêchant, elle aurait le temps de courir un peu avant la tombée de la nuit, après quoi elle était attendue pour dîner avec sa famille à la ferme Ellershaw.

— Alors, mon grand, ça te dirait, un petit tour dans les collines ? demanda-t-elle.

Pas de réaction. Le panier de Calimero, dans le coin de la pièce, était vide.

À tous les coups, le chien était dans le bureau de Samson, où il avait un autre panier, et il faisait la sieste histoire de digérer le sandwich à la saucisse englouti au déjeuner, et récupérer du surcroît d'énergie dépensé.

En rentrant après déjeuner, Delilah pensait que son travail de l'après-midi serait aussi peu efficace que celui de la matinée, Calimero étant encore agité et refusant de se calmer. Mais au bout d'un moment, il était descendu au rez-de-chaussée et elle ne l'avait plus entendu depuis.

Peut-être s'était-il résigné à l'absence de Samson. Ce qui valait probablement mieux, compte tenu du fait que Samson avait été arrêté pour meurtre...

Chassant cette pensée, Delilah descendit retrouver Calimero.

— C'est l'heure de courir, lança-t-elle dans le couloir désert. Tu viens, gros flemmard ?

Pas de réponse. Pas de joyeux cliquetis de griffes sur le carrelage.

— Calimero ?

Elle entra dans le bureau de Samson. Plantée au fond de la pièce, la grande silhouette grise du braque de Weimar tremblait, agitée de soubresauts.

N'importe quel autre jour, elle aurait attribué ces tremblements à une manifestation d'angoisse. Mais le stress ne le rendait pas malade. Et là, il y avait du vomi partout.

Frank Thistlethwaite avait pris les choses en main. En rentrant chez lui, il avait fait un bref détour par Roundhay et s'était arrêté sur North Park Avenue, devant la propriété qui, selon Samson O'Brien, avait servi de décor à la perte de son blouson. Frank avait bien programmé son passage, car il était arrivé pile au moment où le portail de fer forgé s'ouvrait, ce qui lui épargnait ainsi d'escalader la grille comme l'avaient fait Delilah et O'Brien.

Des ouvriers quittaient les lieux, leur journée de travail achevée.

Il montra rapidement son badge et on le laissa entrer. L'un des hommes le conduisit au contremaître par une allée sinueuse menant à une vaste demeure de deux étages. La façade était percée de chaque côté par des doubles fenêtres en encorbellement, surmontées de tourelles. La rénovation achevée, l'endroit serait magnifique. Pour le moment, c'était un chantier. Des bétonnières étaient installées dans l'allée de gravier, des échafaudages grimpaient contre les façades, des madriers étaient empilés sur un côté, auprès de deux bennes.

— Vous cherchez quelque chose ?

Le contremaître était sorti de la maison, casque jaune sur la tête.

Ce ne fut pas long. Des réponses concises à ses questions confirmèrent à l'inspecteur-chef Thistlethwaite que oui, il s'agissait effectivement d'un projet de rénovation – trois appartements de luxe en cours d'aménagement – et que non, il n'y avait pas de chien de garde sur le site. Oui, ils employaient des ouvriers d'Europe de l'Est, mais non, aucun d'eux ne manquait à l'appel. Non encore, aucun blouson n'avait été retrouvé.

Intrigué par cette visite, le contremaître ne se fit pas prier pour montrer les lieux à l'inspecteur. Après quoi, il le reconduisit le long de l'allée jusqu'au portail qu'il referma à clé derrière lui.

Une perte de temps. Frank Thistlethwaite remonta en voiture. Mit le contact. Et jeta un coup d'œil à la grille.

Un panneau accroché dessus interdisait l'entrée du chantier aux personnes non autorisées. Et dessous, le nom du promoteur.

Frank ne pouvait le lire depuis la voiture. Et ce n'était pas si important, après tout. Mais frustré de voir l'affaire dans l'impasse ou tout comme, il redescendit de voiture et retraversa la rue pour déchiffrer le nom. Au cas où il y aurait tout de même un rapport...

— *Immobilière Procter*, marmonna-t-il, lisant les petits caractères. L'Immobilière Procter...

Ça lui disait quelque chose. Une recherche sur son smartphone le renvoya sur le site web d'une entreprise dont le siège social se trouvait à Bruncliffe. Voyez-vous ça !

Saloperie de Bruncliffe ! La ville de Samson O'Brien. Était-ce une coïncidence ? C'était un tout petit monde, il le savait bien. Mais Bruncliffe, quand même... C'est un Frank Thistlethwaite bien pensif qui reprit sa voiture et démarra.

Delilah avait fini par laisser Calimero tremblant de tous ses membres dans le bureau de Samson pour retourner chez elle au pas de course, récupérer sa voiture. Avait suivi la tâche compliquée de faire avancer jusqu'à sa Micra un braque de Weimar adulte bien trop lourd pour qu'elle le porte. Le temps d'arriver au trottoir, épuisé par l'effort, Calimero ne tenait plus sur ses pattes. Elle l'avait aidé à grimper sur le siège arrière, était retournée fermer à clé la porte de son bureau, et était rentrée, inquiète.

Elle n'avait jamais vu son chien dans cet état. Était-ce un virus ? Autre chose ? Arrivée chez elle, elle avait aidé Calimero à entrer dans le cottage. Là, il s'était dirigé tout droit vers son panier, près du poêle à bois, et avait tourné plusieurs fois sur lui-même en piétinant ses coussins, toujours aussi tremblant et agité.

Il y avait une heure de cela. Delilah avait passé ce temps à observer son chien avec angoisse, guettant des signes d'aggravation, se demandant si elle ne devait pas appeler Herriot.

À n'importe quel autre moment de l'année, elle n'aurait probablement pas hésité. Mais l'agnelage battait son plein, et le véto devait être débordé. Étant née dans une famille d'éleveurs, elle répugnait à le déranger pour ce qui n'était peut-être qu'un vilain rhume de chien. Et donc, elle attendit, assise par terre, tâchant autant d'apaiser le chien par ses caresses que de se rassurer elle-même.

Comme, en début de soirée, aucun signe d'amélioration ne se manifestait et que Calimero recommençait à vomir, Delilah prit son téléphone et composa le numéro d'Herriot.

Delilah n'était pas seule à s'en faire. Si elle avait été plus attentive au monde extérieur quand elle avait fait grimper le malheureux Calimero dans sa voiture, elle aurait remarqué qu'aucune bassine de couleur ni aucun autre objet en plastique n'égayait la grisaille du trottoir devant Plastic Fantastic, la boutique voisine. En fait, si elle n'avait pas été uniquement préoccupée par son chien, elle aurait vu que le volet de la boutique avait été baissé bien plus tôt que d'habitude – de plusieurs heures. Et si elle avait levé la tête et regardé par la vitre, à l'étage au-dessus de la rue, Delilah aurait aperçu, par la fenêtre, la silhouette de Barry Dawson, propriétaire de la boutique en question et gardien inquiet de Tigger.

Gardien, parce que Barry savait que personne ne possède jamais vraiment un chat. Et Tigger moins que tout autre. Cette chatte tigrée aux yeux verts, d'un snobisme achevé, ne faisait acte d'allégeance à Barry que lorsque le temps fraîchissait et qu'elle était en quête de genoux où se pelotonner, ou s'il y avait une friandise à la clé. En dehors de cela, elle allait et venait à sa guise, déambulant dans la ruelle et les allées du voisinage.

Sauf ce jour-là. Depuis le milieu de l'après-midi, Tigger n'avait pas quitté l'appartement au-dessus de la boutique. À l'heure du thé, cette princesse n'avait rien réclamé à grignoter, et elle n'avait quêté de caresses à aucun moment de la journée. Toutes choses qui inquiétaient Barry.

Il n'avait jamais vu sa chatte se comporter de cette façon. Elle qui était toujours d'une sérénité inébranlable, elle se montrait aujourd'hui nerveuse et agitée. Elle respirait trop vite. On aurait dit la proverbiale « chatte sur un toit brûlant ».

Ce qui avait suffisamment inquiété le patron de la boutique pour qu'il rentre de bonne heure seaux, balais et cuvettes et abaisse son rideau de fer afin de veiller sur elle.

— Qu'est-ce qui t'arrive, ma minette ? murmura-t-il.
Tigger lâcha un miaulement silencieux.
Barry lui caressa la tête et envisagea d'appeler le vétérinaire.

Une autre journée interminable touchait à sa fin. Herriot Ellison se rendait de nouveau à la ferme Hardacre, sur la route de Horton, mais pour une fois ce n'était pas pour une mise bas difficile. Il jeta un coup d'œil au passager à l'arrière de son van et sourit.
Cette visite-là, il l'effectuait avec plaisir.
Les lumières de la ferme projetaient dans la cour un halo chaleureux. Il descendit du van, attrapa son petit passager, accepta son coup de langue reconnaissant et s'avança vers la maison. La porte de derrière s'ouvrait déjà.
Tom Hardacre était planté sur le seuil, les bras écartés dans une attitude de bienvenue, le visage illuminé d'un sourire.
— Salut, mon vieux ! lança-t-il quand Herriot lui tendit Rusty.
Impatient de retrouver son maître, le jack russell se tortilla en remuant faiblement la queue. Son regard n'avait pas récupéré toute sa vivacité, il était encore quelque peu léthargique, mais il était tout de même en bien meilleure forme que la veille.
— On dirait que le pauvre bougre n'était pas si pressé de passer de vie à trépas, marmonna le fermier en serrant le chien contre son cœur, et Herriot surprit dans son regard une lueur qu'il soupçonna d'être un reflet dans des yeux pleins de larmes. À ce taux-là, je parie qu'il nous enterrera tous.
— Ha ! s'exclama Herriot avec un sourire las, submergé de fatigue. Si cette saison d'agnelage continue comme ça, pour ce qui me concerne, il n'aura que quelques semaines à attendre pour me survivre !
Tom accueillit la réplique d'un rire tonitruant et abattit sa grosse patte sur le dos du vétérinaire.
— Ouais, j'ai entendu dire que c'était mouvementé, dit le fermier. Venez boire un thé. Vous m'en direz des nouvelles.
Herriot suivit Tom avec plaisir dans la cuisine bien chauffée. Le fermier déposa Rusty dans son panier près du poêle. Le chien s'y roula en boule comme s'il ne l'avait jamais quitté. Comme s'il ne venait pas de livrer un dur combat.
— Il sera encore fatigué pendant un jour ou deux, prévint Herriot. Rien d'étonnant, après ce qu'il a traversé. Mais il s'en remettra complètement.
— Qu'est-ce que c'était ? Vous l'savez ?

— Quelque chose qu'il a mangé, je suppose, mais j'avoue que je m'interroge. J'ai envoyé des échantillons au labo. On devrait être fixés d'ici la fin de la semaine. Jusque-là, gardez-le à l'œil, au cas où ce serait quelque chose qui traîne dans le coin qui l'aurait rendu malade.

Resté près de son Rusty, maintenant endormi, Tom hocha la tête comme s'il n'arrivait pas à croire que son chien lui avait été rendu.

— Vous pouvez compter sur moi.

Puis il poussa un soupir et, au lieu de faire chauffer de l'eau, il se tourna vers le buffet et prit une bouteille et deux petits verres.

— Z'êtes le meilleur véto qu'on ait jamais eu à Bruncliffe, dit-il sur un ton bourru. Croyez bien qu'on l'sait tous.

Herriot ne sut que répondre. Ce n'était pas souvent qu'on avait droit à un compliment dans son boulot. Surtout dans cette partie du Yorkshire. Empli de gratitude, il s'affala sur une chaise et regarda le fermier servir une double rasade de whisky.

— Buvons à Rusty, dit Tom Hardacre. Et à la magie qui a opéré pour le guérir.

— À Rusty, renchérit Herriot en levant son verre et il se tourna vers le héros du jour.

Le souvenir du chien de berger s'imposa à lui. Alf et Rusty... En deux jours, deux chiens présentant des symptômes mystérieux. Si ça n'avait pas été la période d'agnelage, il aurait eu l'énergie d'y réfléchir plus sérieusement.

Pour la seconde fois, l'appel bascula directement sur messagerie. Delilah décida de ne pas laisser de message. Herriot avait sûrement été appelé dans une ferme. Elle connaissait le topo. Le fermier dépassé, qui faisait la démarche coûteuse de faire appel au vétérinaire. Les bêtes en détresse. Herriot sous pression, qui menait l'éternel combat de la vie contre la mort et le drame, émotionnel tout autant que financier pour la ferme.

Elle regarda Calimero, enfin tranquille dans son panier près du poêle à bois allumé. Il n'avait pas vomi depuis près d'une heure. Était-ce le signe qu'il allait mieux ? Peut-être devrait-elle attendre un peu avant de rappeler Herriot ? Elle s'en faisait peut-être pour rien et risquait de lui faire perdre un temps précieux...

Elle reprit son téléphone, le reposa et décida finalement d'attendre encore une demi-heure. Puis ça lui revint.

Et zut ! L'invitation que Will lui avait faite la veille ! Elle aurait déjà dû être à la ferme, pour dîner. Ça lui était complètement sorti de la tête. Encore un mauvais point à son actif...

Elle appela la ferme Ellershaw, s'attendant à se faire sonner les cloches par son frère. Par bonheur, c'est sa mère qui répondit.

— Je suis désolée, maman, je ne vais pas pouvoir venir ce soir, commença Delilah. Calimero est malade...

— Un instant...

Elle entendit sa mère fermer une porte. Celle de la cuisine. Elle devait prendre le petit couloir qui menait vers le sas d'entrée. Delilah pouvait voir les manteaux entassés, les bottes et toutes les salopettes comme si elle y était. Elle sentait même d'ici les odeurs familières de cuir chaud et de boue séchée. Cet endroit avait été le refuge de nombreuses conversations téléphoniques privées, au fil des ans. Mais pourquoi sa mère s'y réfugiait-elle à présent ?

— Tout va bien, maman ?

— Tu n'es pas au courant ?

— Au courant de quoi ?

— Nathan. Il a de gros ennuis.

Et Delilah perçut un son qu'elle n'avait pas entendu depuis la mort de son frère : un sanglot.

Peggy Metcalfe dut s'y reprendre à plusieurs fois pour relater les événements à Delilah, d'une voix entrecoupée de larmes. Mais la jeune femme en avait suffisamment entendu. De la drogue – de la kétamine, pour être plus précis. Et Nathan risquait d'être arrêté.

— Comment diable a-t-il pu se procurer de la drogue ? demanda Delilah, sidérée.

— On n'en sait rien. Il jure que ce n'est pas à lui. Mais c'était dans son casier, à l'école...

— Oh bon sang, marmonna Delilah en essayant de faire coïncider ce qu'elle entendait et ce qu'elle savait sur cet ado dégingandé qu'elle adorait. Je ne peux pas croire qu'il soit bête à ce point. Et toi, maman, qu'est-ce que tu en penses ?

Un hoquet, puis :

— Je ne sais pas, et ton père non plus. C'est trop... trop...

— Et Lucy ? Comment prend-elle ça ?

— Pas bien. Elle est là. Ils sont là tous les deux. Will est en train de leur parler.

Tu m'étonnes ! pensa Delilah, emplie de compassion pour son neveu.

— Bon, j'arrive, dit-elle, mais sa mère l'interrompit aussitôt.

— Ce n'est pas la peine, ma chérie. Laissons passer la nuit. On y verra plus clair demain.

Sa mère avait raison, Delilah le savait. La dernière chose dont Lucy avait besoin était que Will et Delilah commencent à se chamailler. Ils donnaient l'impression de ne pas pouvoir s'en empêcher quand ils se retrouvaient ensemble, ces derniers temps.

— Tu es sûre... ?

— Certaine. Et puis tu as dit que Calimero était malade...

Elles parlèrent encore quelques minutes du chien, puis Peggy Metcalfe s'en retourna dans la cuisine où la moitié de la famille était réunie tandis que, dans son cottage, Delilah restait en compagnie de Calimero couché dans son panier, et de sa vie en plein chaos.

D'abord, Samson arrêté pour meurtre. Ensuite, Calimero malade. Et maintenant Nathan, accusé de détention de drogue. Peut-être même dans l'intention de la revendre.

Décidément, les ennuis pleuvaient dru, et Delilah se sentait bien impuissante dans cette tourmente.

Sauf que ce n'était pas tout à fait vrai...

Elle reprit le téléphone et composa un autre numéro.

Trente kilomètres plus au sud, Samson O'Brien était dans un train qui fonçait à grand bruit dans la nuit. Ils avaient fini par le relâcher à huit heures moins le quart, lui laissant quatre minutes pour traverser la ville et attraper le dernier train, alors que le trajet depuis le poste de police prenait un quart d'heure dans le meilleur des cas. Et ce soir-là, Leeds United jouait à domicile dans un stade situé un peu plus loin sur la même route. Samson mit une demi-heure à arriver à la gare, et à ce moment-là, le train de Bruncliffe était parti depuis longtemps.

C'était délibéré. Pure mesquinerie destinée à lui casser les pieds en lui imposant un long voyage de retour. Une petite vengeance, peut-être, parce que son alibi était confirmé par deux des hommes de Frank Thistlethwaite – rien que ça !

À la pensée que l'arrogant sergent Cooper était responsable de sa disculpation, Samson se fendit d'un grand sourire. Que son reflet dans la vitre du wagon lui rendit sur un fond de paysage obscur, englouti dans le néant.

Encore deux arrêts et il serait à Skipton, le terminus du train. Là, il devrait s'en remettre à la chance. La batterie de son téléphone était déchargée, impossible d'envoyer un texto à Delilah ou à son père pour les prévenir de sa libération et leur demander de venir le chercher. Prendre un taxi n'était pas à portée de sa bourse.

Il allait devoir faire du stop. Par bonheur, la nuit était claire.

Samson aurait eu tous les droits d'être ennuyé par la bêtise et la méchanceté de ces individus qui l'obligeaient à effectuer ce parcours du combattant pour regagner Bruncliffe. Mais il ne l'était pas.

Il rentrait chez lui.

Dans son appartement de Fellside Court, Joseph O'Brien, qui ignorait la libération de son fils, bénissait le sort de lui avoir donné de si bons amis. Surtout un ami aussi malin qu'Arty Robinson.

L'ex-bookmaker n'était pas idiot. Il avait vu que les événements des deux derniers jours avaient réveillé la bête que Joseph essayait si péniblement de vaincre. Son ami était repris par le démon de la soif. C'est pourquoi il avait débarqué, lesté d'une fricassée de volaille et d'une bouteille de boisson à la fleur de sureau.

— À Samson, dit Arty en levant son verre de boisson sans alcool dès qu'ils se furent assis à table. Demain matin, tout sera rentré dans l'ordre.

Joseph réussit à sourire, et à avaler une bouchée de fricassée. En essayant de ne pas penser à son fils, menotté et accusé de meurtre.

En essayant aussi de ne pas penser à l'envie de boire qui le prenait à la gorge, le laissait la bouche sèche et l'esprit embrumé. En essayant, enfin, de ne pas penser au Spar en bas de la colline, encore ouvert à cette heure-ci.

— À Samson, répéta-t-il. Et aux bons amis.

Parce que sans Arty, Joseph aurait replongé.

Ce n'était pas exactement de la grande cuisine. Au rayon surgelés du Spar de Bruncliffe, Herriot contemplait la boîte de lasagnes qu'il tenait à la main et se demandait s'il ne ferait pas mieux de donner sa chance au ragoût

d'agneau. Pas question de prendre le hachis Parmentier – il y avait eu droit deux jours plus tôt.

Il aurait dû accepter l'invitation d'Annie Hardacre. La femme de Tom, qui rentrait de sa réunion du Women's Institute, s'était attablée avec eux et Herriot s'était attardé le plus longtemps possible, heureux de profiter de la conversation et de ce répit. Finalement, affamé, l'estomac gargouillant, il s'était levé pour partir. Annie avait proposé au vétérinaire épuisé de lui préparer quelque chose à manger, mais il avait refusé, ne voulant pas la déranger.

Sous les néons du Spar, n'ayant pour seule perspective qu'un dîner en solitaire, Herriot regrettait sa politesse.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Il était trop tard pour aller à la Toison, la cuisine était fermée depuis longtemps, et il n'avait pas envie d'un plat chinois à emporter.

Les lasagnes, donc.

Ayant mis dans son panier du thé en sachets, du papier toilette et une brique de lait, il se dirigea vers les caisses, à l'entrée du magasin. Il n'y avait pas foule. Rares étaient les gens qui avaient besoin de faire leurs courses à une heure aussi tardive.

— Les grands esprits se rencontrent !

Herriot se retourna et découvrit le constable Danny Bradley, une boîte de lasagnes dans une main, du papier toilette et une brique de lait dans l'autre.

— Delilah devrait peut-être songer à relocaliser son agence de rencontre, continua le constable en riant. S'il y a un endroit à Bruncliffe où les célibataires viennent traîner, c'est bien le Spar.

Herriot sourit, puis, remarquant l'air las et l'uniforme chiffonné de Danny :

— Vous aussi, vous sortez du boulot ?

— Ouais. La journée a été longue. Les vols de moutons se multiplient.

— Où ça ?

— Dans les hauteurs de Keasden. Jimmy Thistlethwaite s'est fait enlever vingt bêtes, la nuit dernière. Des brebis pleines. Aucune trace et personne n'a rien vu. Le pauvre, soupira Danny. Comme s'il n'en avait pas déjà assez bavé ces derniers temps...

— C'est vraiment moche, renchérit le vétérinaire.

Il secoua la tête avec compassion. Normal qu'il n'y ait pas eu de témoins : le jeune agriculteur vivait dans les collines désolées à l'ouest de Bruncliffe,

et la région n'était pas précisément surpeuplée. Quant au vol en soi, il ne le surprenait pas non plus : ces dernières années, le vol de bétail était devenu monnaie courante, et les fermiers et la police avaient bien du mal à le combattre.

— Et vous ? demanda Danny. Les mises bas se passent bien ?

Herriot leva son plat tout prêt avec un sourire ironique.

— Vivement que ça se termine !

Danny eut un petit rire. Il s'éloignait déjà quand il revint sur ses pas.

— Une question, à tout hasard... Vous n'avez pas constaté de disparition dans vos réserves de kétamine, récemment ?

— De la kétamine ? Non. Ça fait un bout de temps que je n'en ai pas utilisé, mais au dernier inventaire, le compte y était. Pourquoi ? Vous en avez trouvé ?

— On peut dire ça. (Le constable jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et se rapprocha un peu d'Herriot.) Nathan Metcalfe a été pincé au lycée avec une quantité considérable de kétamine sur lui, à l'école.

— Nathan ?

Herriot ne put dissimuler sa stupéfaction. Il connaissait bien les Metcalfe, et il n'aurait jamais cru que le garçon de Lucy puisse toucher à la drogue. Et surtout pas à la kétamine, qui avait bien failli causer la mort de sa mère.

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument. Le sergent a passé le plus clair de la journée au lycée pour tirer cette affaire au clair. C'est une sale histoire.

— Je ne peux pas le croire...

Danny secouait la tête.

— Moi non plus. Entre ça et l'arrestation de Samson, hier, on dirait qu'il y a quelque chose d'empoisonné dans l'air, par ici.

Du poison. Ce commentaire, lâché en toute innocence, éveilla un écho dans l'esprit du vétérinaire.

Mais le constable s'éloignait déjà.

— Danny ! appela Herriot, le faisant revenir. Vous n'avez pas eu de plaintes concernant des empoisonnements récemment ?

— Quel genre d'empoisonnements ?

Herriot ne le savait pas, et c'était bien le problème.

— Je ne sais pas au juste. C'est une simple intuition. J'ai traité quelques chiens malades, ces deux derniers jours, et j'attends les résultats du labo pour être sûr, mais je me dis qu'ils auraient pu être empoisonnés.

— Oh bon sang ! Il ne manquait plus que ça ! gémit Danny.

— Comme je disais, je ne peux pas l'affirmer, mais c'est quand même bizarre d'avoir dans le même coin deux chiens qui présentent des symptômes inexplicables.

— Ce ne serait pas simplement une saleté sur laquelle ils seraient tombés ? Ou un produit toxique dans le garage ?

— Dans deux garages différents ? L'un des chiens est Alf, le chien de Liam Jackson, l'autre Rusty, celui de Tom Hardacre.

Danny n'avait pas besoin qu'on lui explique la topographie de la région. Il était né à Bruncliffe, il connaissait les deux fermiers et savait que leurs fermes se trouvaient chacune à un bout de la ville.

— Non, fit-il en secouant la tête. Désolé, on ne nous a rien signalé, au poste. Mais si ça se présente, je vous le ferai savoir. Et vous, tenez-moi au courant.

— Je n'y manquerai pas.

Le constable s'éloigna en direction du rayon chocolat, laissant Herriot payer ses achats et quitter le magasin en ruminant. Sans coup de fil pour le distraire – en dehors de deux appels manqués de Delilah et d'un texto lui disant de ne pas s'embêter à la rappeler –, le vétérinaire passa la soirée à réfléchir à ses patients. Et à s'inquiéter pour Lucy et Nathan Metcalfe. Danny Bradley avait raison. On aurait bien dit qu'un nuage toxique planait sur Bruncliffe, ces derniers temps.

Au-dessus du Spar, dans la rangée de petits cottages qui dominaient la ville, Delilah Metcalfe poussait un soupir de soulagement.

— Il va s'en sortir, dit la femme agenouillée par terre, à côté du panier de Calimero. Je ne sais pas ce que c'est, mais le plus dur est passé.

N'ayant pas réussi à joindre Herriot, Delilah s'était tournée vers son concurrent, une clinique de plus grande envergure où l'on traitait principalement les animaux de compagnie. La vétérinaire de service était arrivée très vite et, après un examen scrupuleux, elle avait livré à Delilah le verdict que celle-ci espérait.

— Vous n'avez pas idée de ce qui a pu provoquer ça ?

La vétérinaire haussa les épaules et gratifia Calimero d'une caresse sur la tête. Le chien avait l'air vaseux.

— Le plus probable, c'est qu'il a mangé quelque chose qui ne lui a pas réussi. Au cours d'une promenade, peut-être ?

Delilah secoua la tête.

— Il n'a rien mangé de particulier. Juste sa nourriture habituelle et une saucisse que je lui ai fait cuire pour le déjeuner. Vous pensez que c'est ça qui aurait pu le rendre malade ?

— A priori non, répondit la vétérinaire. Mais on ne sait jamais. Peut-être qu'elle contenait un ingrédient qu'il n'a pas supporté. (Sur une dernière caresse sur la tête grise du chien, elle referma sa trousse et se releva.) Ne vous en faites pas. Tout ira bien, maintenant. Vous ne le trouverez peut-être pas très fringant demain, mais il devrait être complètement remis sous peu.

— Pigé, mon vieux ? Pas de course dans les collines pendant quelques jours ! déclara Delilah avec un regard attendri à son braque de Weimar.

La vétérinaire eut un petit rire.

— Les deux prochains jours, en tout cas. Il va falloir que vous trouviez quelqu'un d'autre à emmener avec vous. Entre-temps, surveillez-le bien. Si ça empire, n'hésitez pas à nous l'amener.

Delilah remercia la vétérinaire et la raccompagna dans la cour de derrière. Une lune éclatante faisait briller les toits d'ardoise, rendant presque superflu l'éclairage extérieur. Mais ce n'était pas une nuit propice à l'admiration des étoiles qui constellaient le ciel noir, car le froid, tel un rasoir, semblait découper en tranches les couches de vêtements dans lesquels Delilah était emmitouflée. Elle se hâta de rentrer dans le cottage, auprès du poêle. Et de son chien.

Calimero ouvrit un œil, poussa un petit gémissement et replongea dans le sommeil.

Il n'était pas le seul à être épuisé. Lasse de sa veillée et de tous ses soucis, Delilah était prête à aller se coucher. Mais elle tenait aussi à garder un œil sur Calimero pendant la nuit. Et elle ne pouvait pas le transporter à l'étage.

Il n'y avait qu'une chose à faire.

Un quart d'heure plus tard, Delilah était au lit. Si l'on peut dire. Enroulée dans sa couette, elle était étendue sur le canapé qu'elle avait poussé près du poêle. Elle tendit la main et sentit la douce chaleur d'une oreille de braque de Weimar. Puis le contact froid d'une truffe. Puis un souffle d'air dans le creux de sa main quand Calimero poussa un soupir.

Elle resta allongée ainsi, à attendre le bon vouloir du sommeil, en regardant le rayon de lune se déplacer sur le sol du salon, en contemplant la silhouette de Calimero qui se découpait en ombre chinoise sur le feu

mourant, inquiète pour lui, inquiète pour son neveu et inquiète pour Samson, où qu'il puisse être.

Le froid était perçant. Samson O'Brien aurait donné cher pour se trouver devant un poêle à bois, à l'abri du vent mordant qui balayait les collines.

Il n'avait pas eu de chance en arrivant à la gare de Skipton. Il avait eu du mal à convaincre quelqu'un de le prendre en stop sur un bout de chemin. Ce qui n'avait rien d'étonnant au vu de sa barbe de deux jours, de ses joues creusées et de ses vêtements chiffonnés après une nuit en cellule. Finalement, il avait réussi à se faire transporter à l'arrière d'un van jusqu'à Long Preston, un village à six kilomètres au sud de Bruncliffe. Comme la nuit était déjà bien avancée et qu'il n'y avait pas beaucoup de circulation, Samson avait décidé de faire le reste du trajet à pied. En coupant par les collines.

Si la chance ne lui avait pas souri à Skipton, elle sembla lui devenir plus favorable sitôt qu'il se fut mis en marche, la lune éclairant le chemin qui menait à travers les collines. Dommage qu'elle ne lui apporte pas un poil de chaleur, songea Samson tout en avançant à travers le paysage ténébreux, les mains enfoncées dans les poches, le dos rond pour lutter contre le vent, sa capuche relevée sur la tête. Ce n'était pas une nuit pour flâner dehors. L'hiver tenait encore solidement la région dans sa poigne glacée. Il restait même des plaques de neige par endroits, souvenir du temps épouvantable de la semaine passée. Mais quand il arriva au sommet de la dernière colline et qu'il vit les lumières de Bruncliffe saupoudrant le vallon à ses pieds, il ne put s'empêcher de marquer un arrêt.

La vue était magnifique. Il était chez lui.

Il demeura un instant planté là, grelottant, à contempler la ville endormie qui brillait dans la lumière argentée. Et dans un instant de lucidité, Samson sut qu'il ne voudrait plus jamais repartir.

Fini, Londres. Finies, les missions d'infiltration. Il avait eu sa dose. Ses récents démêlés avec la loi étaient la goutte d'eau qui faisait déborder le vase. Il en avait marre de vivre une vie de dissimulation.

Ce qui signifiait qu'il était temps d'avouer la vérité.

Finis aussi les mensonges.

Dès le lendemain matin, il irait trouver Delilah, et il lui dirait la vérité. Sur tout. Il lui parlerait des charges qui pesaient sur lui. Lui dirait qu'il dormait au bureau.

Il lui dirait même les sentiments qu'il éprouvait pour elle.

Après tout, s'il envisageait de s'installer pour de bon à Bruncliffe, il devait tout lui révéler. Delilah Metcalfe était une partie importante de sa vie, et il ne voulait pas la perdre. Jamais. Alors il fallait qu'elle sache.

Samson sourit dans le noir en songeant aux risques qu'il prenait en déclarant ses sentiments à une femme connue pour son tempérament volcanique : soit elle allait le serrer dans ses bras, soit elle allait lui envoyer une droite. Mais il était prêt à être enfin sincère avec elle, et à payer le prix de son honnêteté.

Ensuite, ils iraient ensemble voir son père. Pour le rassurer. Parce que Joseph O'Brien avait dû se ronger les sangs ces deux derniers jours, Samson en était sûr. Pourvu seulement que son inquiétude ne l'ait pas rejeté dans les bras de Bacchus...

Boosté par ces projets, Samson reprit sa marche en direction des lumières et vingt minutes plus tard, il entrait dans l'immeuble de bureaux par la porte de derrière. Et dix minutes après, il dormait dans l'ancien lit de Delilah en rêvant au nouveau départ qu'il allait enfin prendre. Il dormait si profondément, rasséréné par la perspective de cette nouvelle vie, qu'il n'entendit pas, aux petites heures du matin, retomber le clapet de la boîte aux lettres située tout au bout du couloir.

Un journal qui venait d'atterrir sur le paillasson, avec son gros titre. Un gros titre dévastateur. Assez dévastateur pour faire voler en éclats les rêves fragiles de l'homme qui dormait à l'étage.

10.

Tout partit de travers dès six heures et demie du matin. Par terre, près du lit squatté par Samson, l'appli réveil de son téléphone portable resta muette. Une minute plus tard, l'alarme ne se déclencha toujours pas. Elle ne risquait pas de se déclencher, d'ailleurs, car Samson avait mis son téléphone à recharger sur une prise en oubliant d'actionner l'interrupteur mural pour la faire fonctionner. La batterie était donc toujours désespérément à plat. Enroulé dans son sac de couchage posé sur le matelas, il continua à dormir.

À Thorpdale, au nord de la ville, alors que le ciel commençait seulement à s'éclaircir, Ida Capstick pédalait déjà vers son premier boulot du matin. Courbée sur son guidon, luttant contre un vent de face, elle ruminait la dernière réflexion désobligeante de sa cousine – celle-ci avait eu l'audace d'insinuer que le sol de la cuisine était poisseux. Et elle se demandait combien de temps il faudrait à Samson pour résoudre son problème. La tête farcie de pensées assassines, la femme de ménage ne se rendait pas à l'Agence de Rencontre des Vallons comme elle l'aurait voulu. Dix minutes plus tôt, un coup de fil paniqué de Julie, la réceptionniste de l'agence immobilière Taylor, avait bouleversé sa routine.

La pauvre gamine avait égaré les clés du bureau. Ida pouvait-elle venir lui ouvrir avant que l'irascible Bernard Taylor ne débarque et ne la mette en pièces ? Ou à l'amende.

Autant commencer par faire le ménage à l'agence immobilière, puisqu'elle y allait, se dit Ida en descendant Fell Lane. De toute façon, Samson n'était pas là pour lui préparer son petit thé du matin, et Delilah se ficherait bien que le ménage du bureau soit fait plus tard que d'habitude.

Heureuse d'avoir redonné une logique à son emploi du temps, Ida tourna à gauche au niveau de la bibliothèque et monta la côte en direction de la place pavée où les commerçants installaient déjà leurs étals pour le marché.

Dans les hauteurs de la ville, assez loin de la place du marché pour que n'y parvienne pas le claquement des tréteaux et des tables qu'on déchargeait, des lumières brillaient dans l'un des cottages alignés sous le Crag. Grâce à une nuit inconfortable sur son canapé, assortie d'un assaut continu de pensées angoissantes, Delilah était déjà debout. Calimero aussi.

Son chien l'avait accueillie avec un bâillement suivi d'un étirement. Il avait le regard plus vif, la respiration moins laborieuse que la veille. Il flageolait encore un peu sur ses pattes quand il s'était extrait de son panier, mais une écuelle de pâtée l'avait requinqué.

Il était à peine sept heures quand ils avaient pris le chemin du bureau. À pied, Delilah ayant estimé qu'une bonne petite marche leur ferait le plus grand bien à tous les deux. Ils se mirent en route d'un pas allègre, Calimero marchant à côté de Delilah au lieu de tirer sur sa laisse, ce qui montrait bien qu'il n'était pas au mieux de sa forme. Pour le ménager, ils ne suivirent pas leur chemin habituel le long de Crag Lane, qui se distinguait par sa volée de marches raides et débouchait sur l'arrière du bureau. Au lieu de cela, ils descendirent tout droit par Crag Hill, ce qui permit à Delilah de se délecter de la vue sur les collines lointaines illuminées par le soleil timide du matin, sous un ciel fragile d'un bout à l'autre de l'horizon. La journée promettait d'être très agréable.

Dans sa chambre clandestine au dernier étage de l'immeuble de bureaux, le téléphone restait muet. Et Samson dormait toujours. Il rêvait de Delilah. Ils couraient, là-haut, dans les collines, au milieu d'une tempête, sous un ciel bouillonnant de nuages noirs. Elle était plus rapide que lui, ses pieds volaient au-dessus de l'herbe drue, et il devait se démener pour ne pas se laisser distancer. Il avait quelque chose d'important à lui dire. Quelque chose qui ne pouvait pas attendre. Il essayait de l'appeler, mais ses mots étaient emportés par le vent. Il accéléra l'allure.

Il y avait des ennuis dans l'air, Elaine Bullock le sentait. La veille, elle avait reçu un appel confus de Lucy, où il avait été question de drogue, de Nathan et de police. Elaine avait dit à son amie de ne pas s'inquiéter – en

tout cas, pour ce qui était du salon de thé. Elle pouvait parfaitement s'en charger.

Raison pour laquelle elle était déjà sur place et s'affairait à préparer la salle, à une heure où elle aurait préféré être encore au lit. C'était jour de marché. Si elles prenaient du retard dès le début, elles le paieraient toute la journée. Ainsi les tables étaient dressées, la première fournée de scones cuisait dans le four et la machine à café se préparait au coup de feu avec ses sifflements habituels. Un peu comme elle-même, à qui il fallait toujours un petit moment pour émerger.

Mais ce matin-là, elle avait connu un réveil brutal. Grâce au journal. Elaine était penchée sur le comptoir, ses nattes noires balayant les pages étalées devant elle, quand la porte d'entrée s'ouvrit.

— Elaine !

Le soulagement qu'Elaine perçut dans ce cri fit chavirer son cœur. Lucy Metcalfe se tenait dans l'entrée, le visage gris, les yeux cerclés de rouge, les cheveux rassemblés en une queue-de-cheval faite à la va-vite.

— C'est gentil d'être venue. Mais qu'est-ce que tu fabriques ici ? Tu n'avais pas cours à la fac, aujourd'hui ?

— Pas cette semaine, mentit Elaine.

Inutile d'avouer à Lucy qu'elle s'était fait porter pâle, renonçant à ses rares et précieuses heures de cours à temps partiel pour aider à la Pâtisserie des Monts. Elle savait comment la ville pouvait réagir quand un désastre s'abattait sur vous – les ragots, les regards en coin. Il y en avait qui venaient au salon de thé uniquement pour se rapprocher du cœur du drame. Si Elaine pouvait être un rempart contre ça, au diable quelques cours manqués. D'ailleurs, c'était aussi bien qu'elle soit là, parce que la journée de Lucy ne pouvait aller qu'en empirant.

— Il faut que tu voies ça, dit-elle, n'étant pas du genre à tourner autour du pot, même lorsque le sujet était épineux.

Lucy traversa le salon de thé, jeta un œil au journal en posant son sac sur le comptoir. Elaine vit le moment précis où son amie comprit les implications de l'article. Sa main se figea. Puis elle lâcha un juron.

— Bordel !

Elaine cilla, tâchant de se souvenir quand elle avait entendu Lucy jurer pour la dernière fois.

— Tu crois que... ? (Lucy contemplait l'article, formulant à haute voix la question qu'Elaine s'était posée.) Il n'a pas pu... ?

Elaine n'avait pas la réponse. Mais qui l'avait ? À part Samson, bien sûr. Quand il réapparaîtrait, il aurait une tonne d'explications à fournir. S'il se trouvait encore des oreilles pour accepter de l'écouter.

Il était sept heures moins dix et Whitaker, le marchand de journaux, n'était pas ouvert depuis trois quarts d'heure que les exemplaires du journal local s'arrachaient sur les étagères.

Seth Thistlethwaite essayait de se rappeler quand, pour la dernière fois, la population de Bruncliffe s'était jetée sur la presse avec autant d'avidité. Ça devait être quand l'équipe de rugby avait connu son heure de gloire en grimpant dans le classement et en tutoyant les étoiles pendant deux semaines, provoquant chez la population de Bruncliffe une passion subite pour les comptes rendus sportifs et une ruée sur le *Craven Herald*. Ça remontait à plus d'une trentaine d'années. Las, l'équipe n'avait pas tardé à retomber à un niveau auquel elle était plus habituée à végéter, et la ville plus accoutumée à l'y voir : dans les profondeurs du classement.

— Quelle est la raison de tout ce raffut ? s'enquit-il auprès de Mike pendant que celui-ci sortait de sous le comptoir les journaux mis de côté pour lui.

— Voyez vous-même, répondit le marchand de journaux en tapotant l'exemplaire plié du *Herald*.

Seth paya, prit ses journaux, déplia son *Herald* et lut le gros titre. Regarda la photo. Puis il tourna les talons et sortit du magasin.

Pour un homme de son tempérament, ce n'était pas un jour à sortir en public.

Rick Procter était d'excellente humeur. Il était assis au comptoir en granit poli de sa cuisine de designer, entouré d'appareils électroménagers étincelants car rarement utilisés, le journal local ouvert devant lui.

D'une pierre deux coups.

Son regard dériva de l'article vers le comptoir où reposaient, près de son téléphone, les deux mouches colorées qui étaient auparavant dans la boîte à tabac verte de ce sale gosse de Metcalfe. Avec leurs couleurs vibrantes et leur texture plumeuse, elles étaient rigoureusement incongrues sur les surfaces brillantes de la pièce.

Rick éclata de rire. Il n'aurait pas pu mieux jouer son coup. En tendant un piège au filleul de Samson, il avait piégé Samson aussi sans le vouloir. Car lorsque la liste des exactions de la brebis galeuse de Bruncliffe serait rendue

publique – et ce n'était plus qu'une question d'heures –, les gens ne tarderaient pas à additionner deux et deux, et à relier les actions du jeune Metcalfe et celles de l'homme qu'il idolâtrait. Les retombées seraient tellement catastrophiques pour O'Brien qu'il serait obligé de s'enfuir à nouveau, lui laissant enfin les coudées franches.

Delilah repéra Seth sur la place du marché grouillante de monde, juste avant qu'il ne disparaisse derrière une bâche enduite que l'on mettait en place. Elle le héla mais il n'entendit pas. Le journal calé sous son bras, il s'engouffrait avec détermination entre l'épicerie et la librairie d'occasion. Il n'avait pas l'air commode.

Le *Herald*. Il fallait qu'elle l'achète. L'article sur sa nouvelle association avec Samson devait y figurer. Tout comme la nouvelle de son arrestation.

Laissant Calimero sur le trottoir, elle entra dans la boutique.

Il y avait pas mal de monde. Des gens papotaient, regroupés sur un côté, tous avec un exemplaire du journal local à la main. À l'entrée de Delilah, le silence se fit, et elle sentit leurs regards lourds peser sur elle.

— Bonjour, dit-elle, mal à l'aise dans ce silence soudain.

Quelques têtes la saluèrent en retour, le cou raide. Puis une voix aiguë s'éleva, faisant fi de la politesse.

— Tel parrain, tel filleul ! lança d'une voix forte Geraldine Mortimer, l'une des résidentes de Fellside Court, le visage crispé de colère.

— Je vous demande pardon ? fit Delilah en se détournant du frigo, une bouteille de lait à la main. Qu'avez-vous... ?

Puis elle vit la pile de journaux posée sur le comptoir et elle comprit.

Le gros titre. La photo.

Tel parrain, tel filleul.

Son cœur s'emballa, le rouge lui monta aux joues. Elle pivota sur ses talons et quitta le magasin en trébuchant à moitié, sans lâcher sa bouteille de lait.

Mike Whitaker n'eut pas le cœur de lui courir après pour lui réclamer son dû.

Le constable Danny Bradley aperçut Delilah depuis l'autre côté de la place alors qu'il discutait avec Mme Hargreaves. Occupée à récurer les marches de la boucherie, elle l'avait harponné pour savoir ce que fabriquaient les forces de l'ordre pour attraper le salopiaud qui avait de

nouveau laissé son chien faire ses besoins devant sa porte. Danny était en train de lui expliquer qu'ils étaient débordés quand il avait repéré la mince silhouette de Delilah qui sortait précipitamment de chez le marchand de journaux, le visage en feu.

Elle avait vu le *Herald*.

— Pauvre petite, murmura Mme Hargreaves en suivant la direction du regard du policier.

— Il faut que j'aille lui parler, dit Danny, mais une main le retint fermement.

— Laissez-la tranquille. C'est à Samson de lui parler.

Ils regardèrent ensemble la silhouette de Delilah Metcalfe s'éloigner fièrement, la tête haute, le visage fermé, son chien gris à ses côtés. Danny Bradley ne l'avait jamais autant vénérée.

Par le passé, elle s'était déjà sentie mortifiée. Quand son mari l'avait trompée au vu et au su de tout le monde à Bruncliffe – de tout le monde, sauf d'elle. Puis quand son mariage avait spectaculairement capoté et qu'elle ne pouvait plus mettre les pieds en ville sans que quelqu'un vienne lui présenter ses condoléances, ce qui ne faisait qu'aggraver son chagrin.

Elle avait survécu en se jetant à corps perdu dans son travail, refusant de se laisser intimider par les commérages et les spéculations.

Cette fois-ci, c'était pire. Parce qu'elle avait commis la même erreur – celle d'accorder sa confiance alors que tout le monde la mettait en garde. Elle n'était qu'une imbécile. La risée de tous. Par-dessus le marché, il était parfaitement possible qu'elle soit en partie responsable de la mutation du jeune Nathan en délinquant.

Était-ce possible ? Était-ce cela, le lien... ?

Tel parrain, tel filleul.

Mettant toute son énergie à ne pas craquer, Delilah Metcalfe traversa la place du marché avec Calimero, marchant d'un pas incertain sur les pavés, aveuglée par les larmes qui l'empêchaient de voir où elle allait. Ils faillirent percuter un homme chargé de caisses débordantes de fruits et de légumes, qui se prit les pieds dans la laisse du chien et manqua s'étaler. Murmurant une excuse à l'homme qui l'injuriait, Delilah continua d'avancer, soulagée de laisser les étals derrière elle et de gagner le sanctuaire de la ruelle.

La gorge nouée, elle se frotta les yeux d'une main furieuse. Pas ici. Elle ne leur donnerait pas le plaisir de la voir craquer. Elle devait atteindre la

cour de derrière. Là, elle pourrait se lâcher.

Fermement agrippée à la laisse de Calimero, son seul lien avec le monde réel, elle tourna dans la venelle, suivit le sentier en pente raide. Elle mit la clé dans la serrure du portail et l'ouvrit, puis entra en chancelant et s'effondra contre le battant, sous l'œil attentif de Calimero.

Puis elle aperçut le rouge éclatant et les chromes de la Royal Enfield toujours garée sur le ciment, et ses larmes se firent rageuses.

Comment avait-il pu ? Comment avait-il pu lui mentir ? Comment avait-il osé l'entraîner dans sa vie de pourri ?

Elle s'avança vers la porte. Ses larmes lui brûlaient les joues.

Elle faisait toujours la course en tête, foulant agilement l'herbe tandis qu'il peinait derrière, ses pieds dérapant sur la surface humide.

— Attends ! lui hurlait-t-il.

Mais Delilah ne se retournait pas. Elle continuait à creuser l'écart sous l'orage qui se déchaînait de plus belle.

Samson O'Brien marmonna dans son sommeil, les membres agités. Il dormait à poings fermés. Piégé dans son rêve torturé, il n'entendit pas la porte de derrière s'ouvrir et se refermer.

Calimero savait qu'il se passait quelque chose. Un malheur s'était abattu, il l'avait senti. L'angoisse lui avait été transmise par la laisse. Il entra dans l'immeuble au petit trot, inquiet. Incertain de ce qui se passait. Puis il perçut une odeur. Ténue, mais familière.

Jouant de la truffe, il passa devant le bureau ouvert du rez-de-chaussée. Parvenu au pied de l'escalier, il entreprit de le grimper, les pattes toujours un peu flageolantes.

Quand Delilah entra dans l'immeuble, le silence lui renvoya l'écho du vide. Elle venait à peine de reprendre son empire sur elle-même, pas question de craquer. C'était une Metcalfe, elle surmonterait !

Et elle allait s'occuper sérieusement du cas Samson quand il réapparaîtrait. S'il n'était pas déjà là.

Prête au combat, elle suivit Calimero dans le couloir qui desservait le bureau du rez-de-chaussée. Vide. Mais le chien ne marqua pas l'arrêt. Ne gémit pas.

Au contraire. Il continua son chemin, la truffe frémissante, droit vers l'escalier.

Delilah le suivit, pour s'arrêter à la vue du journal posé sur le paillasson.

Un exemplaire du *Herald*. Avec deux mots écrits en majuscules rouges en haut de la page : POUR INFO.

Elle le ramassa, les mains tremblantes. Quelqu'un était assez résolu à lui faire découvrir la vraie nature de son locataire pour prendre la peine de lui livrer un exemplaire à son bureau.

Elle enrageait, à présent. Contre Samson. Contre Bruncliffe. Contre la vie.

Elle entreprit l'ascension de l'escalier tout en lisant les détails accablants de l'affaire.

Il regagnait du terrain. Soudain, elle ralentit et il fut sur le point de la rattraper. Mais ses cuisses le brûlaient, ses poumons se gonflaient péniblement. Il n'était pas sûr d'y arriver. Pourtant il le fallait. Il fallait qu'il la rattrape avant les autres. Il fallait qu'il lui dise. Tout.

Samson donna un dernier coup de collier en priant le ciel pour que cela suffise. Sa vie en dépendait.

Calimero ne s'arrêta pas devant le bureau de Delilah. Il avait beau trembler sur ses pattes tellement il était fatigué, Delilah avait beau l'appeler, lui demander où il allait, il continua à suivre la piste, guidé par cette odeur qu'il connaissait si bien. Et qui lui avait tellement manqué.

Une volée de marches se dressait devant lui. Le souffle court, il amorça l'ascension vers le dernier étage.

Elle ne pouvait pas croire ce qu'elle était en train de lire. Une trahison d'une telle ampleur... La vie entière de Samson O'Brien depuis son retour à Bruncliffe n'était qu'un tissu de mensonges. En fait, il n'avait pas choisi de quitter temporairement son boulot de flic, il avait été suspendu ! Accusé d'avoir volé des pièces à conviction pour les vendre par l'intermédiaire d'un réseau criminel de la capitale, en utilisant son statut d'agent infiltré pour faire sa pelote.

Et pas n'importe quelles pièces à conviction. Des stupéfiants. Héroïne, cocaïne, kétamine... la drogue qui avait presque tué Lucy. Celle-là même qui avait été découverte dans le casier de Nathan...

Tel parrain, tel filleul.

Delilah en eut la nausée. Comment avait-elle pu être aussi naïve ?

Devant elle, Calimero s'apprêtait à tourner au coin du palier. Après avoir peiné pour grimper jusqu'au premier étage, il avait boudé le confort de son panier dans le bureau de Delilah et choisi de grimper au deuxième.

— Qu'y a-t-il de si important là-haut ? grommela-t-elle, froissant le journal dans son poing, l'autre main toujours crispée sur sa bouteille de lait.

Elle suivit le chien, inquiète de le voir en faire trop alors qu'il avait été si malade la veille.

Il grimpait toujours. En haletant à présent, mais en remuant frénétiquement la queue.

L'idiot. Delilah réussit à sourire. Ce Calimero, quand même ! Il l'avait déjà sauvée du désespoir. Il le referait cette fois encore.

Il avait atteint le palier du second et se tenait devant la première chambre d'amis, le nez collé à la moquette.

— Tu veux entrer là-dedans ?

C'était une pièce encombrée de meubles, dont la plupart appartenaient à Neil Taylor, son ex-mari. Il n'y avait aucun mal à laisser le chien y entrer.

Il se tourna vers elle, poussa un timide jappement, la queue battant frénétiquement la mesure à présent. Puis il se mit à pousser la porte et parvint à l'ouvrir suffisamment pour se glisser à l'intérieur.

Elle se retournait, le regardait par-dessus son épaule en riant. Puis elle s'élança vers lui, le visage ruisselant de pluie, les cheveux plaqués sur les joues. Samson ouvrit les bras. Elle lui sauta au cou et l'embrassa.

Un bon gros baiser mouillé. Surtout sur la joue. Plutôt une léchouille, en fait.

Samson remonta péniblement à la surface de son rêve pour découvrir que la femme dans ses bras se trouvait être un imposant braque de Weimar juché sur son torse, et qui lui râpait les joues à grands coups de langue. Le ramenant avec enthousiasme dans le monde réel.

— Calimero ?

En une fraction de seconde, il était réveillé et évaluait la situation. Si Calimero était là, c'est que Delilah ne devait pas être bien loin.

Repoussant le chien extatique qui aboyait maintenant à gorge déployée, Samson bondit sur ses pieds. La voix de Delilah lui parvint de derrière la porte et il comprit qu'il n'aurait jamais le temps d'atteindre ses vêtements.

Attrapant le sac de couchage, il en couvrit sa nudité, et se prépara à une explication mémorable.

Calimero aboyait. Pas de colère, de joie. Comme s'il était tombé sur un copain.

— Calimero ? Qu'est-ce que tu fabriques ?

Delilah se hâta de gravir les dernières marches, gagna la porte et entendit des bruits étouffés, un froissement. Ça bougeait à l'intérieur. S'attendant à découvrir une souris ou une créature de ce genre, elle ouvrit la porte à la volée.

Il y avait là Calimero. Et il y avait Samson, le cheveu en bataille, le visage encore fripé par le sommeil, un sac de couchage enroulé autour de la taille, et tout le reste, au nord comme au sud, livré à sa vue en toute nudité. Choquée, Delilah aperçut le lit. Le sac à dos. Et elle fit le lien.

— Je peux tout t'expliquer, dit-il avec un sourire embarrassé.

Sa fureur jusque-là contenue échappa au contrôle de la jeune femme. Lait et journal s'envolèrent de ses mains.

Elle était dans une fureur noire.

— Dégage ! hurla-t-elle, en balançant le lait dans sa direction.

Ne pouvant intercepter l'objet volant sans lâcher le sac de couchage, Samson laissa la bouteille en plastique rebondir sur son torse et s'abîmer au sol. Le journal, plus chanceux, l'atteignit en pleine tête.

— Delilah, je peux tout t'expliquer..., tenta-t-il.

— Dehors ! répéta-t-elle en lui montrant la porte. Ton bail est résilié !

Elle s'enfuit de la pièce. Samson la vit s'engouffrer dans l'escalier. Il aurait juré qu'elle pleurait.

Il lâcha le sac de couchage et entreprit de rassembler ses vêtements, déterminé à lui courir après pour l'obliger à écouter ses explications. Pour tout lui raconter, comme il avait prévu de le faire au cours de sa marche dans le froid glacial, la nuit précédente.

Sautant d'un pied sur l'autre, il enfila son jean en s'efforçant de ne pas tomber, Calimero l'observant, inquiet, depuis un coin de la chambre. Puis il remarqua le journal sur le lit. Le gros titre lui creva les yeux :

UN POLICIER DE LA RÉGION ACCUSÉ DE TRAFIC DE DROGUE.

Et dessous, une photo de lui au moment où la police l'emmenait loin de Bruncliffe.

Sentant la peur le gagner, il rassembla les pages du journal. Tout y était. Pas seulement son arrestation pour meurtre, mais aussi les charges portées contre lui à Londres, et qui avaient fait dérailler sa vie. Il était accusé d'avoir volé de la drogue saisie au cours de raids et de l'avoir revendue à des criminels. Actuellement suspendu de ses fonctions, il serait probablement traduit en justice et risquait la prison.

Comment le savaient-ils ? L'information aurait dû rester secrète tant que l'officier chargé de l'enquête n'avait pas rendu son rapport. Et pourtant, le *Herald* en divulguait les moindres détails.

Samson se laissa retomber sur le lit. Il comprenait soudain la réaction de Delilah et se haïssait pour la peine qu'il lui avait causée.

Calimero, devant la porte à présent, le regardait, les oreilles tournées de cette façon à nulle autre pareille et qui donnait l'impression qu'il était constamment étonné par le monde.

— Allez, mon grand. Va la trouver.

Le chien aboya et fila dans l'escalier.

Mieux valait que ce soit son braque de Weimar qui lui apporte le réconfort. Parce que, vu le journal qu'il avait sous les yeux, Samson devait être la dernière personne qu'elle avait envie de voir.

11.

— Comment va Nathan ?

Joseph O'Brien prenait le café à la Pâtisserie des Monts, défiant la ville au lendemain d'un nouveau scandale impliquant son fils.

Arty avait apporté le journal plus tôt ce matin-là, se dépêchant de regrimper la colline jusqu'à Fellside Court sur ses robustes petites jambes, indifférent aux risques qu'il faisait courir à son cœur dans sa hâte d'avertir son ami des dernières accusations portées contre Samson.

Ils avaient lu le journal ensemble, en silence, appuyés sur le comptoir de la cuisine du petit appartement de Joseph. Et puis Arty l'avait regardé. Longuement.

Joseph connaissait bien ce regard scrutateur pour l'avoir souvent vu. Surtout de la part de Samson quand il était enfant et qu'il lui faisait la promesse d'arrêter de boire. Le gamin le regardait exactement comme Arty, en ce moment même, s'attendant à ce que ses promesses d'ivrogne se dissolvent au fond d'une bouteille de bière.

— Quoi ? avait demandé Joseph.

Arty avait haussé les épaules.

— Ça va ? D'abord l'arrestation, et maintenant, ça...

Joseph prit le journal, le replia et le déposa dans la poubelle pour le recyclage.

— On ne peut mieux, répondit-il.

Et il le pensait. Cet article était comme un fer chauffé à blanc appliqué sur sa poitrine. Il diffamait un fils qu'il savait incapable de faire ce dont on l'accusait. Ce garçon n'avait pas un poil de méchanceté en lui. Joseph en était la preuve vivante. Mais Bruncliffe ne le savait pas. La ville ne voyait

que ce qu'elle voulait voir : un ado qui n'arrêtait pas de s'attirer des ennuis ; un jeune homme qui s'était bagarré en public avec son père et avait volé sa moto pour fuir la ville. Et qui aujourd'hui était arrêté pour meurtre et accusé de corruption.

C'était injuste. Et faux. Et où que se trouve Samson, il devait le ressentir mille fois plus durement que son père. Planté dans sa cuisine, en train de réfléchir à tout cela, Joseph n'éprouvait pas le moindre désir de déboucher une bouteille pour noyer son chagrin. Son fils était dans une situation tellement difficile que cela avait éradiqué en lui toute envie de s'enivrer. Samson avait besoin de lui. Besoin de lui *sobre*.

— Tu veux boire un coup ? avait-il demandé à Arty avec un clin d'œil.

Ils étaient redescendus en ville, Joseph décochant des sourires radieux à tous ceux qu'ils croisaient, les saluant avec bonne humeur, rien que pour décevoir leurs attentes. Et puis ils étaient entrés dans le salon de thé, et ils avaient vu Lucy Metcalfe.

Les joues livides, le front barré d'un pli soucieux, elle avait l'air épuisé. Leur compagne d'infortune.

— Je l'ai conduit à Ellershaw, ce matin, dit-elle en réponse à la question de Joseph, tout en déposant leurs cafés sur la table. Il ne voulait pas venir m'aider ici, et je n'avais pas envie qu'on recommence à se disputer. Hier soir, ça a été horrible.

— Quelle est sa version des faits ?

— Il dit qu'il n'y est pour rien.

— Et vous le croyez ?

L'hésitation de Lucy révéla à Joseph tout ce qu'il avait besoin de savoir.

— Ne commettez pas la même erreur que moi, Lucy, dit-il en posant la main sur son bras. Si le garçon dit que ce n'est pas lui, alors ce n'est pas lui. C'est un bon gars. Vous le savez.

— Le casier était fermé à clé. Et la drogue était dans sa boîte...

— Mais vous connaissez votre enfant, gronda Joseph. Posez-vous la question, tout au fond de vous-même : est-il capable de faire une chose pareille ?

Lucy regarda le vieil homme et vit, reflétée sur ses traits, la même douleur qu'exprimait son visage à elle sans aucun doute.

— Que le ciel vous bénisse, dit-elle en se penchant pour l'embrasser. Nous faisons une belle paire de parents.

Joseph éclata de rire et lui tapota le dos.

— J'aimerais pouvoir vous dire que tout devient plus simple ensuite, dit-il, mais ce serait un mensonge.

Elle se redressa, hocha la tête et lui pressa l'épaule.

— Si je peux faire quelque chose pour vous...

— Deux tranches de *carrot cake*, ce serait super, répondit Arty.

Les deux hommes furent récompensés par un sourire de Lucy Metcalfe, le premier de la journée.

Delilah l'entendit partir. Entendit grincer les marches tandis qu'il descendait vers le couloir, sans aucun doute lesté du sac à dos qu'elle avait vu dans la pièce du haut. Il ne frappa pas à la porte fermée de son bureau. Il savait qu'il n'y avait pas intérêt. Quelques minutes plus tard, elle entendit la Royal Enfield démarrer avec un grondement sourd, le portail claquer et rugir la moto qui s'éloignait dans le lointain.

Samson O'Brien était parti.

Et maintenant, tout était silencieux. Calimero était dans son panier, la tête sur les pattes, pas tout à fait endormi, mais fatigué de sa matinée. Trop d'efforts pour lui. Trop d'émotions.

Il n'était pas le seul.

Delilah s'écarta du bureau où elle avait passé son temps à contempler l'écran de son ordinateur sans parvenir à travailler, incapable de se concentrer sur autre chose que le drame de la matinée. Quel que soit l'angle sous lequel elle envisageait la situation, la réponse ne variait pas : elle était une idiote de première classe.

Idiote d'avoir pu songer à accorder le bénéfice du doute à un homme soupçonné de meurtre. Mais aussi de vol et de trafic de drogue, comme on venait de l'apprendre.

Cette dernière révélation était-elle fondée ? Et dans ce cas, se pouvait-il que Nathan, influencé par son parrain, se soit laissé corrompre ?

Cette pensée la rendait malade. Elle pouvait se pardonner d'être tombée sous le charme de Samson, d'être à nouveau tombée amoureuse d'un homme pourri jusqu'à la moelle, mais elle ne se pardonnerait jamais d'avoir hébergé un dealer et d'avoir mis son neveu en danger.

Et cela juste sous son nez, en plus.

Depuis combien de temps Samson campait-il dans la chambre du deuxième étage ? Depuis son arrivée ? Près de cinq mois, alors ! Et elle

n'avait rien soupçonné. Personne n'avait rien vu. Ce n'était qu'un nouvel exemple de la duplicité du personnage.

La porte de derrière claqua, au rez-de-chaussée et, un bref instant, Delilah pensa qu'il était revenu s'expliquer. Mais le cliquetis familier d'un seau en métal accompagné de pas lents dans l'escalier la détrompa.

Ida. La femme de ménage qui venait tous les matins, dès sept heures. Une femme à qui rien n'échappait. Et pourtant, d'une façon ou d'une autre, Samson avait réussi à ne jamais se faire prendre...

À moins que... ?

Delilah traversait déjà la pièce et ouvrait sa porte.

— Ida, vous auriez une minute ? demanda-t-elle.

Il devait y avoir quelque chose dans le ton de sa voix. Parce que, à voir le visage de la femme de ménage, il était clair qu'elle savait de quoi il allait être question. Et qu'elle était coupable.

— Depuis combien de temps vous le saviez ?

Ida Capstick n'était pas du genre à mentir. Elle releva le menton et soutint le regard de Delilah qui lui lançait des éclairs par-dessus son bureau.

— Depuis octobre.

Le froncement de sourcils de Delilah s'accentua.

— Et vous n'avez jamais pensé à m'en parler ?

— C'était pas à moi d'le faire. Et puis, continua la femme de ménage sans une once de culpabilité dans la voix, le gamin était dans une sale situation et y f'sait d'mal à personne.

Elle n'ajouta pas qu'elle avait harcelé Samson pour qu'il se trouve un autre point de chute. Qu'elle l'avait averti que l'heure de vérité n'allait pas tarder à sonner.

Le fait que cela se soit produit le même jour que la parution d'un article qui ternissait définitivement ce qui restait de la réputation du jeune O'Brien n'était qu'un affreux timing.

Ida avait appris la nouvelle chez l'agent immobilier. Julie, la fille de l'accueil, lui avait donné tous les détails. Ida avait jeté un coup d'œil à l'article et n'en avait pas cru un mot. Elle connaissait Samson. Elle le connaissait depuis le berceau. Et il était rigoureusement incapable de crimes aussi terribles.

Et c'est pourquoi, d'une certaine manière, elle trouvait justifié de l'avoir aidé à occuper illégalement les locaux de bureaux. Pas au point tout de même d'aller raconter à Delilah qu'elle faisait la lessive du jeune homme

depuis quatre mois et demi. Ida était sincère, mais pas folle. Le célèbre caractère Metcalfe méritait qu'on le prenne en compte.

Delilah avait baissé les yeux. Elle regardait le sol, la mâchoire crispée. Alors que Samson était Dieu sait où. Ida l'avait vu partir sur cette satanée moto rouge, un sac sur le dos, moteur vrombissant.

Elle avait pensé qu'il rejoignait son nouveau logis. Maintenant, elle se demandait s'il n'était pas parti pour de bon. Disparaissant aussi abruptement qu'il était apparu. Si tel était le cas, elle ne pourrait pas l'en blâmer. Pourtant elle éprouvait une pointe de déception à l'idée qu'il soit parti sans lui dire au revoir. Ida renifla et releva encore le menton d'un cran. En cet instant, elle aurait bien aimé les avoir tous les deux en face d'elle pour leur passer un bon savon.

— A l'a fichu dehors, alors ? demanda-t-elle.

— C'était la goutte de trop.

Delilah jeta un coup d'œil au journal posé sur le bureau, puis regarda la femme de ménage, des taches rouges de colère sur les joues.

— Je me demande si je ne devrais pas en faire autant avec vous.

— Hmm, fit Ida en se levant. On peut pas virer quelqu'un qu'on paye pas, ma fille.

Accompagnée par le claquement de son seau, elle quitta le bureau d'un pas martial, et fila droit vers la cuisine. C'était l'heure d'une petite tasse de thé.

Un bruit de mugs et de cuillères entrechoqués, de bouilloire qu'on remplissait. Le thé. Ida faisait du thé. Le remède Capstick à toutes les maladies. Même un cœur brisé.

Delilah laissa tomber sa tête dans ses mains et se demanda comment les choses en étaient arrivées là. Elle était tellement bête qu'elle n'arrivait même pas à virer sa femme de ménage. Trois mois plus tôt, elle avait abordé le sujet épineux de la réduction des horaires d'Ida, l'état de ses finances l'obligeant à procéder à des coupes radicales dans son budget. La femme de ménage avait refusé. Ainsi, elle avait continué à venir tous les jours en n'acceptant qu'un salaire correspondant à deux jours par semaine, la différence étant couverte par l'augmentation que venait de lui accorder l'agence immobilière Taylor.

Moyennant quoi, Ida Capstick était, de fait, invirable.

Devant sa propre nullité, Delilah eut un rire étranglé qui fit relever la tête à Calimero. Un Calimero à l'œil endormi. De la cuisine parvenait le bruit familier de biscuits déposés sur une assiette tandis que la bouilloire chauffait. Puis Ida revint dans le bureau avec un plateau et Delilah se réjouit tout à coup d'être dans l'impossibilité de renvoyer sa redoutable femme de ménage.

Samson ne savait pas où aller. Il avait commencé par s'éloigner, son sac sur le dos, le moteur de sa moto vibrant sous lui, soulagé de voir la vieille bécane démarrer au quart de tour après être restée quelques jours sans tourner. Il avait contourné les étals du marché et quitté la ville, avide de grands espaces pour réfléchir. Arrivé à Ribblehead où le viaduc projetait ses ombres oblongues sur les collines, il s'était garé sur le bas-côté désert. En ce froid matin de mars, il était trop tôt pour les touristes. Ou pour la camionnette à thé. Regrettant de ne pas avoir un café à portée de main, Samson parcourut du regard le paysage solitaire.

Quel gâchis. Tout ça parce qu'il avait commis l'erreur de mettre son téléphone à recharger en omettant d'appuyer sur l'interrupteur mural. Pas d'alarme pour le réveiller. Pas d'Ida non plus. Samson avait dormi jusqu'à ce que Calimero atterrisse sur sa poitrine, le matin du jour même où le *Herald* avait sorti son incroyable scoop. Résultat, sa loueuse avait découvert qu'il occupait frauduleusement la chambre du haut le jour même où elle avait appris la vraie raison de son retour à Bruncliffe.

Saloperie de timing de merde.

Il comprenait la fureur de Delilah. La question était, combien de temps devait-il laisser passer avant d'essayer de lui parler ? Et où pouvait-il aller entre-temps ?

Il regarda sa montre. Neuf heures passées. Une heure respectable. Et il avait quelques petites choses à faire.

Remettant le moteur en marche, Samson retourna vers Bruncliffe, et vingt minutes plus tard, il s'arrêtait devant la Couronne, un pub à la périphérie de la ville. Il enleva son casque et se recoiffa avec les doigts, s'efforçant d'avoir l'air présentable malgré son réveil pénible et la barbe de deux jours qui lui mangeait la figure. Puis il s'approcha du bâtiment en pierre à côté du pub et appuya sur la dernière des trois sonnettes en colonne sur le chambranle de la porte.

L'endroit n'était pas trop mal, pensa-t-il en tournant le dos à la maison pour regarder la route qui descendait de Gunnerstang Brow. Davantage de circulation que ce à quoi il était habitué depuis quelque temps, mais pas autant qu'à Londres, et de loin. Il pourrait s'y faire. À condition que l'appartement n'ait pas été loué entre-temps, son petit séjour inopiné à Leeds lui ayant fait louper le rendez-vous pour le visiter.

Enfin, mieux valait tard que jamais. Et peut-être – oui, peut-être, que le destin avait cessé de s'acharner sur lui. Car qu'est-ce qui dépassait de la fente de la boîte aux lettres sinon un exemplaire du *Craven Herald* encore intouché ? La nouvelle propriétaire potentielle de Samson n'avait pas encore ouvert le journal...

La porte s'ouvrit sur un visage rond et souriant et Samson fut rassuré. Puis les yeux s'écarquillèrent. On le reconnaissait. Et pas sous un jour flatteur.

— Vous ! s'exclama Mme Etherington en le foudroyant du regard. Vous ne manquez pas d'air ! Je ne loue pas à des trafiquants de drogue !

La porte se referma en claquant, ébranlant la boîte aux lettres, et Samson se retrouva tout bête, planté sur le seuil.

— J'imagine que ça veut dire non, se dit-il dans un marmonnement.

Il en eut la confirmation quand le voilage qui masquait la fenêtre de droite fut tiré ; le même visage furibond le regardait en même temps qu'une main lui faisait signe de décamper.

Il aurait dû s'en douter, se dit-il en retournant d'un pas lourd vers sa Royal Enfield. Une ville comme Bruncliffe n'avait pas besoin de journaux pour répandre les nouvelles. Le tam-tam avait dû résonner haut et fort depuis la parution de ce maudit article. Et compte tenu de sa réputation actuelle, il aurait de la chance de trouver un endroit où on l'accueillerait. Il n'avait plus d'endroit d'où mener ses enquêtes, et plus de toit sur la tête.

Se demandant s'il n'avait pas fini par épuiser le peu de bienveillance de la ville à son égard, Samson O'Brien repartit sur sa moto.

12.

À la ferme Ellershaw, l'atmosphère était tendue. Lucy avait déposé son fils en allant au salon de thé, le sergent Clayton ayant décrété qu'un jour ou deux d'introspection au vert lui feraient le plus grand bien avant l'étape suivante – laquelle consistait en un interrogatoire officiel le lendemain après-midi, au poste de police. Nathan savait qu'en fermant les yeux sur son départ précipité du bureau du proviseur, la veille, et en se débrouillant pour lui rendre la procédure la moins stressante possible, le sergent faisait une entorse au règlement en sa faveur. Mais ça ne changeait rien. Il le croyait coupable, comme tout le monde.

Et donc, étant exclu de l'école et personne ne lui faisant confiance, Nathan avait été laissé à la garde de ses grands-parents. Et de son oncle Will.

Autant dire qu'il était aux arrêts.

D'un autre côté, pour un garçon comme Nathan qui s'épanouissait au grand air, la punition était plus que supportable. À l'aube, il avait aidé son grand-père à redescendre un petit troupeau de moutons de la colline pour le mener dans le champ du fond, puis il s'était appuyé à la barrière pour regarder, émerveillé, Grand-père Metcalfe faire travailler ses chiens de berger en prévision du concours de North Ribblesdale qui avait lieu le dimanche suivant.

Ils étaient vraiment excellents, ses chiens. Belle et Ned. De véritables éclairs noir et blanc zigzaguant de-ci, de-là, pour guider les moutons en fonction des ordres reçus. Nathan écoutait l'intonation de son grand-père, le ton ferme mais posé sur lequel il donnait ses instructions, et il s'efforçait de s'imprégner du talent naturel qui avait permis au vieil homme d'entraîner

bon nombre de chiens de berger médaillés. Une collection de trophées brutalement interrompue par la mort du père de Nathan : désespéré, Grand-père Metcalfe avait perdu le goût de la compétition. Mais plus de deux ans avaient passé, le temps avait plus ou moins refermé la blessure et Ted était de retour sur le terrain avec ses border collies. Et ils avaient l'étoffe de champions.

Peu bavards l'un et l'autre, l'homme et le garçon ne parlaient guère. Mais Nathan sentait que son grand-père était troublé.

Qui ne l'aurait pas été ? Une boîte en métal bourrée de kétamine trouvée dans un casier fermé à clé...

Avec le recul, Nathan comprenait que sa famille ait du mal à admettre son innocence, malgré ses protestations. Mais tout au fond, il souffrait de leur manque de confiance, qu'ils puissent le croire capable d'une chose pareille. Sans compter qu'il n'avait aucune idée de la façon dont on se procurait ce genre de substance, n'ayant jamais rien fait de pire dans sa vie que boire une malheureuse bouteille de cidre. Et ça ne s'était même pas bien terminé.

Il n'était pas naïf. Il savait que parmi les élèves du lycée, il y en avait qui se droguaient. Que d'autres fumaient ou picolaient. Mais il n'était pas de ceux-là. Il ne l'avait jamais été et n'avait nullement l'intention de le devenir. Sauf que sa famille ne voulait pas le croire.

La soirée de la veille avait été atroce. Sa mère avait insisté pour qu'ils assistent au repas familial à la ferme, en dépit de ce qui s'était passé. Le dîner s'était transformé en un interrogatoire mené par son oncle Will. Hors de lui, il avait exigé de savoir comment Nathan s'était procuré la drogue, et qui la lui avait fournie, refusant en bloc la version de Nathan. À un certain moment de la soirée, son oncle l'avait presque convaincu qu'il était bel et bien coupable. Sans l'intervention de son grand-père, qui avait dit à Will de le lâcher un peu, il aurait probablement fini par avouer un crime qu'il n'avait pas commis.

— C'est tout pour aujourd'hui, dit Grand-père Metcalfe en ramenant ses border collies au chenil. Je ne veux pas trop leur en demander avant le concours de dimanche.

— On dirait bien que tu tiens des champions, là, répondit Nathan, les deux chiens quittant l'aire d'entraînement aussi fringants qu'à leur arrivée.

— Oui, mon gars, je crois bien qu'on va pouvoir en tirer quelque chose, répliqua son grand-père avec le sourire en lui assénant une bonne claque

dans le dos.

Ils remontèrent le flanc de la colline en direction des chenils, remirent les chiens dans leurs travées individuelles et regagnèrent le corps de ferme où oncle Will retirait ses bottes près de la porte de derrière.

— On n'aura pas volé une bonne tasse de thé, et après on ira voir comment ça se passe au hangar d'agnelage.

— Ça t'ennuie si je reste un peu dehors ? demanda Nathan, peu désireux de se retrouver en présence de son irascible oncle Will. Pour faire un peu travailler Fluff ?

Il crut d'abord que son grand-père allait refuser. Il ne l'avait encore jamais laissé seul avec la petite chienne, même s'il avait décidé que ce serait lui qui s'occuperait de son dressage. Mais il eut un bref hochement de tête.

— Aye, j'vois pas d'mal à ce qu'elle s'entraîne. Mais ne la fatigue pas, d'accord ?

— Promis.

Nathan repartit sans attendre vers le chenil où Fluff, une boule d'énergie de dix mois, attendait impatiemment. Il n'y avait pas photo : c'était mille fois mieux que l'école.

Will Metcalfe était embêté. La matinée avait plutôt mal démarré, avec deux brebis qui peinaient à mettre bas, et un agneau nouveau-né qui n'arrivait pas à tenir sur ses pattes comme il aurait dû. C'était ce qu'il y avait de plus difficile pour un fermier : admettre que parfois on ne pouvait rien faire pour encourager la vie quand elle ne voulait pas prendre.

Et donc, une journée qui avait pris un mauvais départ. Sans parler du drame familial.

De l'autre côté du terrain, son père discutait avec son neveu. Nathan finit par s'éloigner en direction du chenil. Il allait travailler avec Fluff, c'était sûr, cette petite chienne de rien du tout que son père avait achetée à vil prix et offerte au gamin pour qu'il s'entraîne. Jusque-là, le border collie brun et blanc avait fait preuve d'un instinct de berger digne d'un poulet décapité. Et on ne pouvait pas dire que tenter de la dresser avait empêché le gamin de sombrer dans la délinquance.

La kétamine... où diable le gosse avait-il dégotté ça ? Will n'y connaissait pas grand-chose, en dehors de la trouille qu'ils avaient tous eu l'année précédente quand Lucy avait failli y rester. Et voilà qu'il devait se faire à l'idée que son neveu avait été pincé au lycée avec une quantité non

négligeable de cette saleté sur lui. Enfin, pas exactement sur lui, dans son casier, mais ça revenait au même.

Il risquait une peine de prison. Sauf s'il se décidait à parler. Le sergent Clayton avait dit que s'il leur permettait de remonter jusqu'au fournisseur, la justice serait plus clémente avec lui. L'interrogatoire devait se tenir le lendemain, mais jusqu'à présent, le gosse n'avait rien dit. Pas à Will, en tout cas.

— Tu en as tiré quelque chose ? demanda Will à son père qui s'approchait de la porte de derrière et entreprenait d'enlever ses bottes.

— Rien à propos de la drogue, soupira Ted Metcalfe en se passant une main tannée et ridée sur le front. Il est possible qu'il dise la vérité.

Will secoua la tête.

— J'ai autant envie de le croire que toi, mais quand bien même, ça ne répondrait pas à toutes les questions. Et d'abord, qui aurait pu vouloir planquer de la drogue dans son casier ?

La porte de la cuisine s'ouvrit, et Will sut immédiatement, en voyant l'expression de sa mère, qu'il n'en avait pas fini avec les mauvaises nouvelles.

— Ça vient d'arriver, dit-elle d'une voix frémissante en tendant le *Craven Herald* à Will. Il paraît qu'il faisait du trafic de kétamine. Est-ce que ça pourrait... Je veux dire... Nathan ?

Will s'empara du journal, parcourut l'article et sentit son sang bouillir dans ses veines.

— Couché !

La jeune chienne ignora l'ordre et continua à labourer l'enclos d'entraînement, s'emmêlant quasiment les pattes d'excitation. L'absence de moutons à rassembler ne changeait rien pour elle.

— Couché !

Nathan répéta son ordre, tâchant de reproduire la cadence de son grand-père.

Cette fois, Fluff s'aplatit par terre, tortillant son petit ventre sur l'herbe avant de s'immobiliser, juste devant lui. Exactement là où il le fallait.

Nathan retint son souffle. La chienne le regardait, fébrile, pressée de se relever et de fendre l'air.

— Allez ! ordonna Nathan.

Fluff bondit sur ses pattes et fit le tour de l'enclos ventre à terre, dans le sens des aiguilles d'une montre.

— Couché ! dit Nathan.

La chienne s'aplatit dans l'herbe.

Il ne put s'empêcher de sourire. Deux fois d'affilée. C'était un immense progrès. Son grand-père lui-même n'avait pas réussi à en tirer autant au cours de leurs sessions précédentes.

Encore une fois, puis il rappellerait l'animal et le féliciterait abondamment.

— Allez, Fluff !

La boule de fourrure repartit dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Nathan la laissa courir en ajustant constamment sa position pour l'encourager à continuer. Puis il retenta l'expérience.

— Couché !

Trois sur trois. Fluff était à plat ventre, les yeux fixés sur Nathan. Attendant ses ordres.

Dans son dos, Nathan entendit un bruit de bottes crisser sur le gravier. Il se retourna et vit Oncle Will qui descendait le sentier depuis la maison.

— Oncle Will ! appela Nathan, enthousiasmé. Regarde ! Fluff obéit enfin !

Mais quand il vit son grand-père se précipiter à la suite de la silhouette trapue, il sut qu'il y avait un problème. Will parvint à sa hauteur en un éclair. Il enjamba la clôture, entra dans la zone de dressage, et d'une main puissante, empoigna Nathan par le revers de son blouson.

— C'était lui, hein ? hurla-t-il.

— Quoi ? Qui ça ? rétorqua Nathan en essayant de se dégager, mais malgré sa haute taille, il n'avait pas la force de son oncle. De quoi tu parles ?

— Arrête de le couvrir !

Will lui balança le journal en pleine poitrine en même temps qu'il lâchait son blouson, et Nathan se retrouva par terre.

Grand-père Metcalfe se mit à courir.

— Will ! Will ! Laisse le gosse tranquille !

— Ne t'en mêle pas, papa, gronda Will, puis il se retourna vers Nathan et désigna le journal tombé dans l'herbe. C'est lui qui t'a fourni cette saleté de drogue ?

Nathan regarda la une. Vit le gros titre et releva les yeux sur Will, vibrant de haine.

— Mais tu vas m'écouter, à la fin ? cria-t-il, en se remettant péniblement debout. Je te dis que j'ai rien à voir avec ce truc !

Un doigt épais se pointa sur lui.

— Ne t'approche pas de lui, tu m'as compris ? Ne t'approche pas de Samson O'Brien. Tu ne dois plus jamais le revoir.

— Et sinon quoi ? rétorqua Nathan sur le même ton. Tu n'as pas à me dire ce que je dois faire. Tu n'es pas mon père !

Oncle Will accusa le coup. Comme si Nathan l'avait frappé. Puis il pivota sur ses talons et s'éloigna d'un pas lourd vers sa Land Rover garée de l'autre côté de la cour.

— Will ! (Grand-mère Metcalfe l'appelait depuis la porte de derrière, triturant son tablier entre ses mains anxieuses.) Will ! Où vas-tu ?

— À ton avis ? grogna-t-il. Je vais régler ça.

— Pas dans cet état. Calme-toi, mon chéri. Prends le temps de réfléchir.

Mais les paroles de Grand-mère Metcalfe furent avalées par le rugissement de la Land Rover qui traversa la cour à vive allure et dévala le sentier.

Nathan ramassa le journal, les yeux rivés sur le gros titre et la photo de Samson. Il vit la référence à la kétamine. Nul besoin d'être un génie pour deviner la destination d'Oncle Will. Il lâcha le journal, sans plus savoir quoi penser, si ce n'est qu'il était la cause de tout. Samson allait devoir faire face à Will, et tout ça par sa faute.

Les yeux brûlants de larmes, il fila vers la maison en frôlant son grand-père au passage.

Ted Metcalfe le suivit des yeux, impuissant, ne sachant comment éliminer ce poison qui torturait sa famille. Puis il remarqua la petite chienne, Fluff. Toujours couchée, attendant les ordres.

À la fin de la matinée, Samson se surprit à penser qu'il avait sans doute un peu trop profité de l'hospitalité de la Pâtisserie des Monts. Après s'être fait brutalement congédier par Mme Etherington, il avait cherché refuge au salon de thé, en quête d'un lieu où faire le point sur sa situation et recharger son téléphone portable. Il avait aussi désespérément besoin d'un café.

Incertain de l'accueil qui lui serait réservé, eu égard au gros titre qui le concernait, il était entré sur la pointe des pieds. Mais Lucy lui avait fait

signe depuis la cuisine, et si Elaine Bullock l'avait servi à sa façon habituelle, un peu brute de décoffrage, elle n'y avait mis aucune hostilité.

On ne pouvait pas en dire autant de la clientèle. La salle commençait à bien se remplir, et Samson avait vu quelques habitants du cru hésiter sur le seuil en le repérant assis dans un coin, tout au fond. Un ou deux avaient même fait demi-tour et étaient allés voir ailleurs.

Cela dit, l'endroit ne souffrait pas outre mesure de sa présence. C'était jour de marché et il y avait suffisamment de monde en ville pour remplir les tables – des gens qui ignoraient tout des scandales de Bruncliffe. Cependant, Samson avait conscience de nuire à la réputation de Lucy. Quand l'hiver reviendrait, ce serait les gens d'ici qui lui permettraient de rester à flot ; des gens qui avaient la mémoire longue et se transmettaient allégrement leurs rancœurs au fil des générations.

Il vérifia son téléphone. Il était loin d'être entièrement rechargé, mais il avait assez de batterie pour lire les e-mails et les textos qu'il avait manqués ces deux derniers jours. Il les parcourut rapidement. En premier venait un bref message de son agent de soutien dans le cadre de sa suspension disciplinaire qui lui rappelait sa convocation à Londres pour le lendemain après-midi. Comme s'il pouvait oublier qu'il risquait d'être inculpé pour faute grave – même sans l'aide du journal local.

Suivait un message laconique du Club social de Bruncliffe l'informant qu'ils revenaient sur leur décision d'installer un système de sécurité, mission prévue pour la semaine suivante. Parallèlement, un comptable du coin qui avait exprimé de l'intérêt pour le pack de sécurité en ligne annonçait qu'il se passerait de ses services. Ces deux derniers prospects ne donnaient pas la raison pour laquelle ils changeaient d'avis, mais Samson la devinait sans peine. Et au cas où il n'aurait pas compris, d'autres textos insultants se seraient chargés de lui mettre les points sur les *i*.

Pour Bruncliffe, l'affaire était réglée : Samson était un trafiquant de drogue mêlé à une histoire de meurtre. Force lui était de reconnaître que cela aurait suffi à ternir la réputation de n'importe qui, n'importe où. Alors un type comme lui, avec un parcours aussi mouvementé...

Samson débrancha son téléphone, laissa sur la table de quoi payer l'addition et se leva pour partir. Mais le destin avait décidé que sa journée ne serait qu'un long calvaire. Sur le seuil se tenait Geraldine Mortimer, une pensionnaire de Fellside Court, qui le dévisageait, les lèvres retroussées en une moue de dégoût. Elle n'avait jamais aimé les O'Brien, et ce n'était

certainement pas le journal du jour qui allait l'amener à changer d'avis sur son compte.

— Pas de panique, je m'en allais justement, murmura Samson en attrapant son casque et son sac à dos posés par terre.

— Je n'en attendais pas moins ! déclara Geraldine d'une voix si forte qu'elle attira l'attention du salon de thé tout entier. On n'a pas besoin de gens comme vous dans le coin.

Samson serra les dents, fit un geste désolé à Lucy derrière le comptoir et se dirigea vers la porte. En passant devant la vieille femme outragée, il pensa qu'elle se penchait pour lui tenir la porte, mais c'était pour lui chuchoter à l'oreille :

— J'espère que tu es fier que Nathan suive tes traces !

Il se retourna, interloqué, se demandant s'il avait bien entendu. Mais Geraldine avait déjà refermé la porte derrière lui et le fusillait du regard à travers la vitre.

Qu'avait-elle dit au sujet de Nathan ?

Il vit qu'Elaine Bullock l'observait depuis le fond du café. Elle l'étudiait comme elle l'aurait fait avec un bout de roche sous son microscope. Typiquement elle.

Un sentiment de malaise prit Samson aux tripes. Il devait parler à Delilah. Laissant sa moto garée au coin de la place de marché grouillante d'activité, il slaloma entre les étals en direction de Back Street au moment où de grosses gouttes de pluie se mettaient à tomber.

Combien de temps mettrait-elle à trouver un nouveau locataire ?

Delilah nota le lino pelé, le papier peint floqué rouge, le bureau qui ne ressemblait à rien. Comment avait-elle fait pour ne pas se rendre compte de la décrépitude du bureau du rez-de-chaussée ? Parce que Samson l'occupait, probablement.

Ravalant la détresse qui lui brûlait la gorge, elle se concentra sur des tâches concrètes. Il fallait qu'elle redécore cette pièce. Et vite, parce qu'elle devrait rembourser à Samson une grosse partie du loyer du mois.

La porte arrière claqua et l'espace d'un instant, elle pensa que c'était lui. Puis elle entendit des pas lourds résonner dans l'entrée et un visage furibond s'encadra dans le chambranle de la porte.

— Bonjour, Will, dit-elle sèchement. Je suppose que le *Herald* a trouvé son chemin jusqu'à Ellershaw ?

— Où est-il ? répliqua son frère sur un ton péremptoire. (Il entra dans le bureau et le parcourut du regard comme pour s'assurer que Samson ne se cachait pas derrière une armoire à classement.) Le dealer que tu héberges ?

Elle haussa les épaules, trop exténuée pour répondre. Trop exténuée même pour se fâcher.

— Je n'en sais rien. Je l'ai fichu dehors.

— Putain, c'est pas trop tôt ! (Will abattit son poing sur le bureau et elle sursauta.) Dommage que tu aies dû attendre qu'il corrompe notre neveu pour trouver le courage d'agir comme il le fallait.

Delilah se résigna à un nouveau remontage de bretelles.

Supposant qu'il n'était plus autorisé à entrer et sortir par la porte de derrière, Samson opta pour une approche plus formelle. Il tourna dans Back Street et se dirigea vers l'entrée principale. Il avait déjà parcouru une bonne partie du chemin quand il remarqua la Land Rover garée en face de la Toison. Will Metcalfe était là.

Samson regarda son ancien bureau, aperçut Delilah de profil, parlant avec quelqu'un. Très probablement son frère, bien remonté après avoir lu le journal. Sûrement en train de gratifier sa sœur d'un énième sermon sur le fauteur de troubles dont elle avait infligé la présence à la ville. Peu désireux de tomber sur l'aîné des Metcalfe sur le sentier de la guerre, et ne voulant pas non plus rester sous la pluie qui tombait dru maintenant, il réétudia les différents choix qui s'offraient à lui.

Plastic Fantastic, la boutique qui jouxtait l'agence était fermée, volets baissés, le trottoir vide de ses articles. Boucle d'Or, le salon de coiffure, n'était pas non plus l'endroit idéal pour patienter sans se faire repérer – ou passer sur le gril.

Derrière la fenêtre du bureau, Delilah se retournait lentement vers la rue. Samson devait se décider. Et vite, sinon elle allait le voir.

Il choisit la seule possibilité restante.

Avant de se dégonfler, il poussa la porte du pub et se glissa à l'intérieur.

Delilah avait sa dose. Will pestait contre Samson. Contre Nathan qui le couvrait en refusant de dire qu'il lui avait fourni la kétamine, prêt à risquer la prison pour protéger son parrain.

Et elle n'avait aucun argument à lui opposer. Will avait raison.

Elle ne voulait pas que son frère voie les larmes qui lui brûlaient les yeux, aussi se retourna-t-elle vers la fenêtre éclaboussée par la pluie. Ce faisant, elle attira l'attention de Will. Lequel suivit son regard et repéra la silhouette aux larges épaules en parka noire, qui se faufilait dans la Toison, casque à la main, sac sur le dos.

— O'Brien !

Will se ruait déjà hors de la pièce et dans le couloir.

— Will, arrête ! s'écria Delilah.

Mais son frère était déjà parti. La porte d'entrée claqua derrière lui.

Delilah le vit foncer vers le pub, les poings serrés, puis elle se détourna de la fenêtre. Ce n'était plus son problème, désormais. Samson O'Brien n'aurait que ce qu'il méritait.

En ce jour de marché, à l'heure du déjeuner, le pub grouillait de monde. Malheureusement pour Samson, surtout des gens du coin. Un silence pesant s'abattit sur la salle quand les consommateurs virent qui venait d'entrer.

— Pas de grabuge, compris ?

Troy Murgatroyd dévisageait Samson depuis son bar, mais l'avertissement était adressé à l'assemblée tout entière.

— Rien à craindre de ma part, promit Samson en s'approchant du comptoir. (Il posa son casque sur un tabouret et son sac à dos à ses pieds.) Un café s'il te plaît, Troy.

Le patron ne bougea pas. Samson imagina qu'il allait le flanquer dehors. Mais finalement, l'irascible propriétaire des lieux fit un pas vers le percolateur.

Conscient des regards posés sur lui, Samson se retourna et s'adossa prudemment au comptoir. Il avait espéré voir Seth Thistlethwaite, son ami et ancien coach sportif, qui était un habitué. Mais sa place était occupée par un homme imposant que Samson ne connaissait pas. Quant à ceux qu'il connaissait, ils n'affichaient pas des mines très amicales.

— Un café, grommela Troy.

Samson se tournait vers lui pour le régler lorsque la porte s'ouvrit à la volée.

— O'Brien !

— Pas de grabuge ! cria Troy à Will Metcalfe, qui faisait irruption dans la salle et fonçait sur Samson, sa silhouette trapue faisant valser son café au passage.

— Pas de grabuge, j'ai dit ! répéta Troy, mais Will n'écoutait pas.

Il avait déjà fait partir son poing et atteint Samson au menton, l'envoyant au tapis.

— Ça, c'est pour Nathan ! Pour l'avoir entraîné dans ton sordide trafic de drogues ! gronda Will debout au-dessus de Samson, attendant qu'il se relève pour continuer à se défouler.

Mais Samson n'avait pas l'intention de se relever. Il était trop étourdi et pas assez bête pour ça. Will était d'humeur meurtrière. Il s'assit en se soutenant d'une main, et porta l'autre à sa mâchoire. C'était douloureux. Tout son crâne lui faisait mal, un bourdonnement lui remplissait la tête. Il cligna plusieurs fois des yeux pour éclaircir sa vision, leva la tête vers son assaillant, tâchant de trouver un sens à ce qu'il venait d'entendre.

— Ça te suffisait pas d'avoir apporté ta saloperie ici ? hurlait Will. Il fallait que tu l'impliques là-dedans. Toi, son parrain ! Tu devrais avoir honte. Ryan serait mortifié s'il était encore là.

— Mais de quoi... ?

Will se pencha, attrapa Samson par le revers de sa parka et l'attira vers lui.

— N'essaie pas, n'essaie même pas de clamer ton innocence. Fous le camp et c'est tout. Aujourd'hui même. Ou je ferai bien pire que cogner ton ravissant petit menton.

Il rejeta Samson par terre au moment où Troy faisait le tour de son bar.

— Ça suffit, Will. Il est temps de partir.

Troy passa son bras autour des épaules de l'aîné des Metcalfe et le tira en arrière. Will décocha un formidable coup de pied à Samson, en plein dans les côtes, puis il chassa la main de Troy de son épaule et se dirigea vers la porte. Un silence absolu tomba sur le pub. À part le bourdonnement persistant dans l'oreille de Samson.

— Si c'est ça ta définition du « pas de grabuge »...

Debout au-dessus de lui, Troy l'aida à se relever et à se jucher sur un tabouret.

— Désolé, murmura Samson, la mâchoire embrasée par ce simple effort, les jambes en coton, les côtes hurlantes.

Il se passa la main sur la bouche et vit quelques traces de sang. Le patron du bar le regardait avec une pitié mêlée de dédain.

— Qu'est-ce qu'il a voulu dire à propos de Nathan ? demanda Samson.

Troy écarquilla les yeux.

— Quoi, tu n'es pas au courant ?

Herriot avait passé une journée plutôt calme pour la saison. Sans coups de fil paniqués de fermiers, il avait eu le temps de réfléchir. Et ses pensées l'avaient constamment ramené à Alf et Rusty.

Les chiens malades, ça n'avait rien d'inhabituel. Surtout les chiens de ferme ; ça bouffe n'importe quoi. Mais le cas de ces deux-là était particulier. Leurs propriétaires n'étaient pas du genre à laisser traîner des produits dangereux. Or, les chiens présentaient tous les deux des symptômes d'empoisonnement.

Et cela perturbait Herriot. Suffisamment pour qu'il ait contacté d'autres vétérinaires de la région afin de leur demander s'ils avaient traité des chiens intoxiqués de la même façon au cours de la dernière semaine. Quelques cas de maladie idiopathique, un labrador sur le nouveau chantier de l'Immobilière Procter à Low Mill et un chien de garde, un berger allemand, dans une zone industrielle sur Mill Road, qui avaient tous deux présenté une forte agitation et une hyperactivité sans cause apparente. Mais rien qui soit susceptible d'étayer les soupçons d'Herriot.

Aussi le véto commençait-il à se demander s'il ne s'était pas un peu monté le bourrichon. Si ces agnelages qui se terminaient tard dans la nuit et recommençaient dès l'aube ne lui avaient pas fait perdre le sens des réalités. Ne l'avaient pas poussé à voir de la malveillance là où il n'y avait que des chiens sans discernement. Tout le monde savait que ces animaux étaient esclaves de leur estomac. Par ailleurs, quel mobile justifiait de cibler la population canine de Bruncliffe ?

Et c'est pourquoi, quand il tomba sur Barry Dawson, il lui fallut quelques minutes pour faire le rapprochement.

C'était le milieu de l'après-midi, et Herriot avait fait une incursion au Spar, profitant d'une rare accalmie dans son emploi du temps pour faire le plein en prévision du week-end. Le panier rempli à ras bord, il se dirigea vers les caisses où patientait déjà une longue file de clients.

C'était jour de marché. Les étals installés dès l'aube sur la place pavée commençaient à fermer, et pourtant la ville était encore en effervescence. Sachant qu'il ne retrouverait peut-être pas de sitôt l'occasion de faire des courses, Herriot prenait son mal en patience.

— `Jour. Ça vous ennuie si je passe devant vous ?

Barry, de Plastic Fantastic, le magasin en face de la Toison, se tenait derrière lui, deux boîtes de pâtée pour chats différentes dans les mains, et sur le visage une expression angoissée.

— C'est parce que Tigger est malade. Je ne veux pas la laisser seule trop longtemps.

Tigger. Une chatte râblée, pas facile, si Herriot se souvenait bien. Il se rappelait vaguement une séance particulièrement traumatisante au cours de laquelle il avait voulu lui administrer un vermifuge. Traumatisante plus pour lui que pour la minette qui avait réagi férocement à ses tentatives de traitement.

— Je vous en prie, dit-il en faisant signe à Barry de passer devant lui. Que lui arrive-t-il ?

Barry haussa les épaules.

— J'en sais rien. Elle est pas dans son assiette depuis hier. J'espère que ça va lui redonner de l'appétit, conclut-il en montrant les boîtes de nourriture pour chats.

— Elle refuse de manger ?

— Elle n'a presque rien avalé depuis hier matin.

— Elle a vomi ?

Barry hocha la tête, son front dégarni se plissant d'inquiétude devant les questions du vétérinaire.

— Vous croyez que c'est grave ?

Herriot l'ignorait. Mais une alarme s'était déclenchée dans son cerveau.

— Je pourrais venir la voir ?

— Si vous avez le temps...

Herriot marchait déjà vers la porte, son panier de courses abandonné sur le comptoir.

13.

Barry avait raison. Tigger était mal en point.

Un coup d'œil suffit à Herriot pour savoir que l'affaire était grave. La pauvre chatte grelottait dans son panier, et respirait avec difficulté. Elle allait visiblement très mal.

— Elle n'aurait pas mangé quelque chose qu'elle n'aurait pas dû ? demanda-t-il.

— Pas que je sache. Mais c'est une chatte. Elle va et elle vient comme bon lui semble.

Herriot fronça les sourcils. C'était bizarre. S'il avait vu juste et se retrouvait donc avec trois cas d'empoisonnement sur les bras – peut-être deux de plus, qui avaient été traités par d'autres vétérinaires –, il était difficile de croire qu'ils étaient accidentels. D'autant que maintenant, il y avait un chat dans le lot. Normalement, c'étaient les chiens qui étaient assez bêtes pour bouffer de la mort-aux-rats. Les chats étaient beaucoup plus regardants en ce qui concernait la rapine.

Et pourtant Tigger présentait exactement les mêmes symptômes que Rusty. En pire, parce qu'elle était de plus petit gabarit.

Alors, qu'est-ce que ça voulait dire ? Cinq animaux, aux quatre coins de la ville, tous potentiellement victimes du même type d'empoisonnement.

Était-ce délibéré ? Quelqu'un essayait-il de tuer les animaux de compagnie des habitants de Bruncliffe ?

— Vous pouvez faire quelque chose pour elle ? demandait Barry, déconcerté par la mine grave du vétérinaire.

Herriot n'en était pas sûr. Il passa la main sur la tête du chat, attristé de voir souffrir un animal aussi débordant de vitalité.

— Je vais faire ce que je peux, dit-il.
Il n'avait plus qu'à prier pour que ça suffise.

— Une autre ! fit Samson en claquant la chope sur le bar, fixant d'un air de défi la masse imposante du patron.
— Tu es sûr ? demanda Troy Murgatroyd en tirant tout de même la pinte de Black Sheep.
Samson ne répondit pas. Il était trop occupé à chercher son portefeuille. Ses poches lui paraissaient plus petites et ses doigts plus épais que plus tôt dans la journée, quand il s'était réfugié dans le pub.
L'avantage d'avoir descendu trois pintes d'affilée alors qu'il n'avait jamais bu une goutte d'alcool de toute sa vie, c'était qu'il n'avait plus mal nulle part – ni à la mâchoire, ni aux côtes. C'était juste sa conscience qui le tourmentait, à présent.
Nathan. Chaque fois qu'il pensait à lui, Samson sentait son cœur se ratatiner un peu plus. Il avait écouté dans un silence sidéré Troy lui raconter ce qui s'était passé. De la drogue dans le casier du gamin, à l'école ? Samson ne pouvait pas le croire. Son filleul était incapable de faire une chose pareille. Et après ce qui était arrivé à Lucy, l'année passée, il était rigoureusement impossible qu'il puisse tremper dans un trafic de drogues, et surtout pas de kétamine.
— Alors tu comprends peut-être pourquoi les gens ne te déroulent pas particulièrement le tapis rouge, avait fini par dire Troy sans y aller par quatre chemins, comme à son habitude. Après l'article du *Herald* et tout ça, ils se demandent si tu ne serais pas un peu responsable...
Et le déclic s'était fait, ravageur : la réaction de Mme Etherington face à son futur locataire ; la surveillance discrète d'Elaine Bullock à la Pâtisserie des Monts ; et le commentaire caustique de Geraldine Mortimer sur le fait que Nathan marchait sur les traces de son parrain.
Après l'effet désastreux produit par son arrestation pour meurtre, la population de Bruncliffe avait tout simplement fait le rapprochement entre les révélations du journal sur les charges portées contre lui et l'accusation pesant sur Nathan. Résultat, pour tout le monde, pas de doute, Samson approvisionnait son filleul en drogue.
Bref, un vrai foutoir. Et tout ça à cause de lui. Parce que s'il n'avait pas été en ville, on aurait mis le faux pas de Nathan – si faux pas il y avait – sur le compte d'une erreur de jeunesse. Mais avec Samson dans le paysage, le

tableau prenait une coloration très sombre. C'était tellement plus condamnable. Loin de veiller sur son filleul, conformément aux attentes de Ryan et Lucy Metcalfe quand ils l'avaient choisi pour parrain, Samson n'avait fait qu'ajouter aux problèmes du jeune garçon.

Pas étonnant que Delilah l'ait fichu dehors.

En proie à un chagrin et à une frustration comme il n'en avait jamais connu, Samson O'Brien avait commandé une pinte de bière. Puis une autre. Et une troisième. Et maintenant il regardait Troy en pousser une quatrième vers lui.

— Doucement, mon gars, marmonna Troy.

Mais Samson n'avait pas l'intention de lever le pied. Au contraire, il voulait s'abrutir. Parce que c'était la seule façon pour lui de gérer le merdier qu'il avait créé dans sa vie, et dans celle de ses proches.

La pluie qui avait conduit Samson à rechercher l'abri tout relatif de la Toison avait cessé lorsque Herriot décida de passer à l'action.

Tigger ayant été admise à la clinique, il lui avait fait une prise de sang et démarré son traitement – sans trop savoir contre quoi il luttait. Mais il pouvait au moins essayer de soulager les symptômes. Une fois le prélèvement envoyé au labo et la chatte confiée aux bons soins de l'infirmière de garde, Herriot quitta le bâtiment, décidé à faire la lumière sur ce qui lui semblait bien être une affaire d'empoisonnement en série.

Il reprit son van et retourna dans le centre-ville, sans passer par le poste de police. Inutile de leur faire part de ses soupçons. Sa brève conversation avec Danny Bradley la veille au soir avait suffi à lui faire comprendre que le commissariat local n'avait ni les ressources ni le temps de s'occuper sérieusement du problème.

Mais il y avait une autre façon d'enquêter. Plus discrète, et qui ne provoquerait pas la panique chez les habitants de Bruncliffe qui possédaient des animaux de compagnie.

Herriot tourna dans Back Street, se gara en face de la Toison, juste devant la grande vitrine décorée des lettres ARV. L'Agence de Recherche des Vallons. Il n'y avait pas de lumière à l'intérieur, le bureau était vide, sombre. Mais il en aurait fallu davantage pour le décourager. Il alla sonner à la porte de devant.

La lumière ne s'alluma pas. Personne ne vint ouvrir.

Il sonna à nouveau. Puis il souleva le heurtoir et frappa plusieurs fois. Recula, et leva le nez en direction des fenêtres de l'étage. Toujours rien.

Il n'était pas encore six heures, mais ils avaient dû rentrer chez eux. Il n'était pas surpris. Même Herriot, qui essayait de se tenir autant que possible à l'écart des affaires locales, était au courant du dernier scandale concernant O'Brien. Il avait vu l'article du journal. En début d'après-midi, un fermier du côté de Keasdan lui en avait collé un exemplaire sous le nez, dardant un doigt crasseux dessus en secouant la tête d'un air dégoûté. Le détective de Bruncliffe avait déjà été jugé et déclaré coupable. Connaissant la ville et la façon qu'avaient les nouvelles de se répandre comme une traînée de poudre, Herriot se disait que la situation devait être assez inconfortable pour Samson.

Il prit son mobile, fit dérouler ses contacts et sélectionna le numéro du détective. Le portable collé à l'oreille, il attendit dans la rue plongée dans la nuit.

Pas de réponse. Samson n'allait pas être facile à joindre.

Son estomac criant famine, le vétérinaire jeta un coup d'œil en direction de la Toison, et la lumière jaune qui se déversait sur le trottoir l'attira comme un aimant.

Il poussa un soupir. Ce n'était pas bon pour sa ligne, tous ces repas tout prêts et ces soirées au pub. Rassemblant une volonté qu'il ignorait posséder, Herriot tourna le dos à la tentation. Il avait un panier de courses à récupérer au Spar. Il reviendrait demain faire appel aux services de Samson O'Brien, malgré les charges qui pesaient sur lui. La gent animale de Bruncliffe avait besoin de l'aide du détective.

Il commençait à être soûl. Un buveur silencieux, comme son père. Pas de ramdam. Une simple glissade vers le néant.

En regardant Samson affalé sur un tabouret au bout du comptoir, Troy Murgatroyd eut l'impression d'avoir remonté le temps. Sauf que le fils O'Brien avait mis beaucoup moins de temps que le père pour se soûler à mort, vu qu'il manquait cruellement de pratique. Peut-être aussi parce que Troy n'avait pas baptisé ses chopes, comme il le faisait jadis pour Joseph, quand il lui donnait du whisky de plus en plus coupé d'eau à mesure qu'on avançait dans la nuit, et qu'il prenait moins d'argent dans le portefeuille que Joseph lui tendait, dans l'espoir de le garder assis au bar, où il pouvait le tenir à l'œil.

Troy n'avait jamais laissé transparaître cet altruisme qui lui ressemblait si peu. Il aurait détesté que les gens se fassent des idées fausses à son sujet. Il n'était qu'un misérable rouspéteur, et fier de l'être. Mais enfin, c'était une honte de voir un homme comme Samson O'Brien dans un état aussi lamentable. À moins que ce qui était écrit dans le journal ne soit vrai, évidemment. Ça éclairerait la situation sous un autre angle. Mais Troy était du genre à attendre le verdict avant de condamner un homme. Et c'est pourquoi il laissait Samson s'attarder au bar. Mieux valait que le jeune se pique la ruche à la Toison plutôt qu'à la Couronne où le personnel ne s'inquiéterait pas de le savoir en train de tituber dans les ruelles obscures une nuit où les gens réclamaient sa tête.

— Une autre, Twoy..., réclama Samson d'une voix pâteuse, en indiquant sa chope vide.

— Ce n'est pas une bonne idée, mon gars. Il est temps de rentrer à la maison, fit Troy en s'éloignant de la silhouette avachie.

Il se demanda s'il ne devrait pas appeler quelqu'un. Le père de Samson, peut-être ? Ou Delilah Metcalfe ? Il semblait s'être établi une forme d'amitié entre eux ces derniers temps. Cela dit, après la scène du jour avec Will, les Metcalfe n'étaient peut-être pas les mieux disposés à lui donner un coup de main. D'autant que Delilah avait un crochet du droit presque aussi mortel que celui de son frère aîné. Bon, alors, exit les Metcalfe.

— Encore une Black Sssheep, s'you plaît.

Samson tapait du plat de la main sur le bar pour attirer l'attention. L'ecchymose rouge sur sa mâchoire commençait déjà à prendre des couleurs, et il avait du sang séché sur la lèvre. Pourtant, ce n'était rien comparé au chagrin que reflétait le regard embué posé sur Troy.

La chope vide fut propulsée à l'autre bout du bar.

— S'you plaît... J'ferai pas de grabuge. Promis.

Il oscillait, maintenant. Il ne tenait même pas assis.

— En plussss, bredouilla Samson, j'ai nulle part où aller. J'suis sans domicile fixe.

Il accompagna son commentaire d'un sourire torve qui disparut aussi rapidement qu'il était arrivé.

Une de plus n'allait pas le tuer. Ensuite, Troy devrait lui faire quitter l'établissement, faire venir son père pour qu'il s'en occupe. Il commença à tirer la pinte. De l'autre bout du bar, caché par la capuche d'un sweat-shirt noir, un regard perçant les observait en douce. Un regard qui ne perdait pas

une miette de la scène – de Samson O'Brien dans un état de grande vulnérabilité. Le temps que Troy lève les yeux de la pompe, le siège dans l'angle était vide, tout comme la pinte sur la table, et un courant d'air froid s'engouffrait par la porte qui se refermait.

La soirée se termina dans un brouillard. Très épais, en vérité. Samson avait des moments de lucidité, aussitôt annihilés par les vapeurs de l'alcool. Il s'engourdissait doucement.

Le bouillonnement constant de son cerveau cessa. Les récriminations. La culpabilité.

Il finit sa pinte et reposa la chope sur le bar. Ou du moins croyait-il l'avoir fait. Mais le fracas de verre brisé, sur sa gauche, lui suggéra qu'il avait peut-être mal calculé. Il se mit à glousser. Hilare, il tenta de se flanquer une claque sur la cuisse et rata son coup, frappant le bois dur du tabouret à la place.

— Bon, j'appelle ton père.

Samson jeta un coup d'œil à la silhouette massive qui le dominait de l'autre côté du comptoir.

— Pas besoin, dit-il. Le dérange pas.

— Il faut que tu rentres chez toi.

Mais Samson secouait la tête, marmonnait que c'était trop loin pour marcher jusqu'à Thorpdale ce soir – assez confus pour croire qu'il habitait encore à la ferme Twistleton.

La forme massive n'écoutait pas : elle décrochait le téléphone.

— Un café, bredouilla Samson. Donne-moi un café. J'veux pas qu'y m'voie soûl.

La silhouette lui jeta un regard noir. Puis s'approcha du percolateur, à l'autre bout du pub, dans la salle principale.

Samson glissa de son tabouret et manqua trébucher sur un sac à dos qu'il reconnut vaguement. Il le passa sur une de ses épaules, le mouvement manquant le faire tomber, puis il se dirigea en titubant vers la porte, le doigt sur les lèvres pour retenir les gloussements qui ne demandaient qu'à s'échapper. Il ouvrit la porte et sortit dans la nuit.

Il n'avait besoin de personne. Il était seul. Comme il l'avait toujours été.

Quand Troy Murgatroyd revint avec la tasse de café, il se retrouva devant un tabouret vide. Et un casque.

— Et merde ! marmonna-t-il, se rendant compte qu'il s'était fait avoir. Aussi rusé que son père, le jeunot.

Il envisagea d'aller voir à la porte si Samson avait au moins pris la bonne direction.

— Tu nous sers, Troy, ou on va être obligés d'attendre toute la nuit ?

La question fut accompagnée par le tapotement impatient d'un portefeuille sur le bar.

Troy avait du boulot. Il haussa les épaules. Il avait fait son possible. À Samson O'Brien de se débrouiller, maintenant.

Si Troy avait regardé dehors, il n'aurait rien vu. Parce que Samson ne remontait pas Back Street comme il aurait dû. Au lieu de ça, il s'était glissé dans l'une des ruelles obscures qui traversaient la ville. La main gauche sur le mur de pierre du bâtiment qui flanquait l'étroite venelle, il avançait pesamment sur le sol accidenté, trébuchant dans les flaques et grommelant tout seul, l'allée s'obscurcissant au fur et à mesure qu'il avançait.

Il n'aurait pas entendu les pas qui le suivaient, même s'il n'avait pas été ivre. Ils étaient trop précautionneux pour émettre un bruit. Trop bien exercés à la filature.

— J'prends la moto, marmonna Samson. Rentrer à la maison.

La moto. Où était-elle ?

Il s'arrêta, essaya de dissiper le brouillard qui lui embrumait le cerveau. Puis il pensa à Calimero et se mit à pouffer en se rappelant la pestilence que dégageait le chien quand il avait bu de la bière.

— Crétin de cabot, gloussa-t-il.

Il riait toujours quand il trébucha sur un caillou du chemin. S'il avait été sobre, il se serait rattrapé. Mais il ne l'était pas. Son pied gauche se prit dans son pied droit, le sac à dos glissa de son épaule et il s'étala, trop ivre pour penser à tendre les mains devant lui.

Sa tête heurta le sol dur. Pas assez pour l'estourbir, mais suffisamment pour lui faire mal. Il roula sur le dos et regarda les étoiles scintiller dans le ciel tournoyant, les paupières papillotantes. Se demandant ce qui lui était arrivé.

Et puis, quelque chose obscurcit les étoiles. Un nuage ? Ça se rapprochait. Pas un nuage alors. Un visage sauvage encadré par une capuche, des yeux brillants, luisants, accompagnés par une étrange odeur d'animaux morts.

— Aidez-moi, marmonna Samson qui se sentait faible, les limites brouillées de sa conscience fusionnant avec l'obscurité complète.

Le visage grimaça un sourire.

— Il pourrait t'arriver malheur, ici.

On avait frappé un léger coup. À peine un frôlement de jointures sur le bois. Dans son petit appartement au premier étage de Fellside Court, Joseph O'Brien venait de verser deux digestifs – rien de plus fort que du chocolat chaud – et jeta un coup d'œil dans le couloir.

— Quelqu'un a frappé ?

— Je n'ai rien entendu, répondit Arty, depuis le canapé, en tendant un doigt grassouillet vers le téléphone portable posé sur la table. Pas de nouvelles de Samson ?

Joseph secoua la tête. Il posa les chopes sur la table et prit son téléphone, vérifiant une nouvelle fois. Rien.

Il avait essayé de joindre Samson à plusieurs reprises au cours de la journée, sans succès. Ses textos n'avaient pas été lus, on n'avait pas répondu à ses appels. Où que soit son fils, il ne voulait pas communiquer ; pas avec son père, en tout cas, ce qui, compte tenu de leur passé, n'était pas très étonnant.

Peut-être le garçon avait-il déjà parcouru la moitié du trajet vers Londres sur sa Royal Enfield ? Joseph ne lui en voudrait pas d'avoir quitté Bruncliffe pour de bon. La ville ne lui avait pas fait de cadeau. Et puis il n'avait plus nulle part où aller.

Les résidents de Fellside Court avaient beau vivre dans une maison de retraite, ils avaient toujours le doigt sur le pouls de Bruncliffe. Joseph n'avait pas mis longtemps à apprendre que Delilah avait viré Samson du bureau – et de la chambre qu'il squattait. Ou que cette sainte nitouche de Mme Etherington lui avait claqué la porte au nez quand il était venu visiter l'appartement qu'elle louait. Et à cause de lui, son fils n'avait même plus de maison de famille sur laquelle se rabattre, la ferme Twistleton appartenant maintenant à l'Immobilière Procter.

— Je devrais essayer de le rappeler, marmonna Joseph, que le silence de Samson angoissait.

— Attends demain matin, lui conseilla gentiment Arty. Laisse-lui un peu la bride sur le cou. Il sait où te trouver.

Arty avait raison. Mais cela n'apaisa pas l'inquiétude de Joseph. Il reposa le téléphone sur la table basse. Puis il inclina la tête vers le couloir. Un léger fredonnement montait de la porte d'entrée.

— J'entends quelqu'un chanter, non ?

Arty, qui l'avait entendu aussi, s'était levé et approchait pour mieux entendre. Quand ils s'aventurèrent dans le couloir, le chant se fit plus fort, tapageur même. Un baryton profond. Qui chantait faux, et d'une voix cotonneuse.

— My my myyyyyy Delilahhhhhh...

Joseph regarda dans le couloir où plusieurs portes s'ouvraient sur des résidents qui cherchaient eux aussi la source du vacarme. Vacarme qui venait de l'homme affalé par terre, devant l'appartement de Joseph. Une marque rouge sur la mâchoire, une ecchymose de couleur vive sur le côté du visage, une tignasse noire dégoulinante sur les épaules, une étrange odeur de chiens et de gibier montant de ses vêtements détrempés et crasseux. Il chantait à tue-tête à présent, agrippé à un sac à dos.

— Why why whyyyyyyy Delilahhhhhhh... *hic !*

— Samson !

Joseph bondit sur le palier et se pencha sur son fils et son regard approximatif. S'il n'avait pas su à quoi s'en tenir, s'il n'avait pas su que son fils n'avait jamais touché une goutte d'alcool de sa vie, Joseph aurait dit que...

Il jeta un coup d'œil à Arty qui l'avait suivi dans le couloir de la résidence.

— C'est bizarre, on dirait qu'il est soûl.

— C'est parce qu'il est soûl comme une vache ! s'esclaffa Arty.

— Mais il ne boit pas !

— Ben faut croire que si, lança malicieusement Arty alors que Samson ré-entonnait le refrain, l'haleine chargée d'alcool. Et il apprend vite, à en juger par son état.

— Delilahhhhhhhh, gémit Samson.

Son public composé de têtes blanches se rapprochait, certains faisant *tut tut*, d'autres rigolant.

— Allez, fiston, dit Joseph en passant son bras sous celui de Samson. On dérange tout le monde. On va rentrer, hein ?

Arty fit la même chose de l'autre côté, et ensemble ils soulevèrent le jeune homme et le remirent sur ses pieds. Le chant se réduisait à présent à

un marmonnement incohérent.

— Comment est-il arrivé jusqu'ici dans cet état ? demanda Arty, haletant sous l'effort.

— Dieu seul le sait. Il ne peut même pas marcher. Enfin, au moins, il est là. Il pourra cuver sur le canapé...

— Je ne crois pas.

Joseph et Arty se figèrent, Samson oscillant entre eux, la tête roulant sur ses épaules. Dans le couloir se trouvait une Geraldine Mortimer indignée.

— Cet homme, dit-elle en regardant Samson avec dégoût, *ne* restera *pas* ici.

— Et moi je vous garantis que si, rétorqua Joseph.

— Il faudra me passer sur le corps !

— Ça peut s'arranger, grommela Arty avec un sourire maléfique.

— C'est un trafiquant de drogue, et il est suspect dans une affaire de meurtre ! continua Geraldine, consciente d'avoir un public : les résidents qui contemplaient le spectacle. On ne veut pas de gens comme lui, ici. Et je suis sûre que M. Procter serait d'accord avec moi.

La mention de Rick Procter ébranla la détermination de Joseph. Fellside Court appartenait au promoteur. Il avait le pouvoir de mettre fin à son bail, s'il le décidait. Et il détestait Samson.

— Monsieur Procter peut aller se faire foutre, dit Arty, beaucoup moins prudent que son ami. Ce garçon nous a sauvé la vie, à Noël. À moins que vous ne l'ayez oublié ?

Des murmures approbateurs émanèrent des pensionnaires assemblés sur le palier.

— Arty a raison, dit quelqu'un. On a tous une dette envers Samson.

— Ce garçon peut rester ici tant qu'il voudra, renchérit un autre.

— À condition qu'il arrête de chanter ! siffla un homme frêle avec une bonbonne à oxygène arrimée sur un chariot.

— C'est promis, Éric, il ne chantera plus, répondit Joseph en riant. Maintenant, si ça ne vous ennuie pas, continua-t-il en s'adressant de nouveau à Geraldine Mortimer, il faut que je mette Samson au lit.

Le cœur débordant de joie en dépit des circonstances, Joseph passa le bras autour de son fils et réussit à manœuvrer pour le faire entrer dans l'appartement. Son garçon était finalement rentré à la maison.

Nathan entendit la porte de la chambre de sa mère se refermer. Il alluma son téléphone, et la lumière crue de l'écran perça l'obscurité. Près de minuit. Il était temps de passer à l'action.

Il repoussa la couette et sortit de son lit, déjà tout habillé. Le pantalon de randonnée doublé de polaire que sa mère lui avait acheté pour l'expédition du Duc d'Édinbourg à laquelle il avait participé l'année passée, un tee-shirt à manches longues, un blouson en polaire et de grosses chaussettes de marche. Son K-way et ses chaussures de randonnée l'attendaient dans la penderie. Tout comme son sac à dos.

Il avait eu du mal à le préparer. Que devait-il emporter, alors qu'il ne savait même pas où il irait ? Des fruits secs, quelques barres chocolatées, deux mini-tourtes au porc et trois boîtes de haricots à la sauce tomate, tout cela fauché dans la cuisine alors que sa mère était au téléphone, après dîner. Il avait ajouté une grande bouteille d'eau, quelques vêtements de rechange, son sac de couchage, une boîte d'allumettes et la lampe frontale que son père utilisait pour la pêche nocturne. Il avait aussi pris les vieilles cartes des Vallons de son père, et une boussole.

Son téléphone resterait dans sa chambre. Il ne voulait pas courir le risque de se faire localiser. Et de toute façon, il ne pourrait pas le recharger, dans les collines. Et donc, pour connaître l'heure, il prit la G-Shock de son père, une montre qui en avait vu de toutes les couleurs au fil de ses innombrables missions, mais qui, depuis deux ans, restait dans une boîte, inutilisée. Nathan se disait que son père aurait voulu qu'il la prenne.

L'estomac noué, il enfila son K-way, prit ses chaussures de randonnée et passa son sac sur son épaule. Il parcourut sa chambre du regard, un endroit qu'il n'habitait que depuis quelques mois. Il n'éprouvait aucune nostalgie à l'idée de quitter la grange récemment aménagée. La caravane qui avait brûlé en novembre était le dernier endroit où il avait vécu avec son père. Quant à sa mère...

À cette pensée, sa gorge se serra. Sa mère s'en remettrait. Elle s'en sortirait mieux sans lui dans les pattes. Il n'avait fait que lui attirer des ennuis. L'incident de l'an dernier, où elle avait failli trouver la mort. Et maintenant, ça. Un casier judiciaire et peut-être une peine d'emprisonnement.

En plus, sa mère ne serait pas la seule à tirer bénéfice de sa disparition. Nathan était encore à la ferme Ellershaw quand son oncle Will était revenu de la ville, dans l'après-midi, le visage crispé par la colère et une vilaine

ecchymose sur les jointures de la main droite. Nathan savait ce que ça voulait dire – lui-même avait encore mal à la main depuis son accrochage avec Rick Procter. Son oncle était allé trouver Samson et lui avait délivré un message qui se passait de paroles. Et tout ça par la faute de Nathan. Il était donc hors de question que son interrogatoire prévu le lendemain fournisse matière à étayer les accusations portées contre Samson. Si Nathan n'était pas là, l'audition ne pourrait pas avoir lieu, et peut-être que tout rentrerait dans l'ordre – Oncle Will laisserait Samson tranquille et la famille Metcalfe finirait par retrouver un peu de paix.

Il prit la photo sur sa table de nuit – celle de leur petite famille devant la caravane, la veille du départ de son père, sa mère qui riait, le bras passé autour des épaules de Nathan, son père derrière eux, souriant – et la mit dans le sac à dos, avec son cadre. Se sentant déjà très seul, il ouvrit la porte de sa chambre et, sur la pointe des pieds, se glissa sur le palier puis dans l'escalier. Il traversa la cuisine, ignorant la chaleur du poêle qui l'incitait à rester, puis il enfila ses chaussures, noua ses lacets d'une main tremblante et ouvrit la porte de derrière.

Nathan Metcalfe sortit dans la nuit glacée, sous le regard des étoiles étincelantes. En contrebas dans le vallon, Bruncliffe scintillait de mille feux. Pas de voisins à la ronde. Seulement la vaste étendue des vallons du Yorkshire tout autour, un néant de ténèbres.

Il referma la porte sans bruit et, tournant le dos au sentier blanc gravillonné qui conduisait à la route, fit face aux collines. Il n'avait pas l'intention qu'on le retrouve.

14.

Le monde tournait, fuyait, glissait, roulait et tanguait. Samson se cramponnait fermement, les doigts contractés à bloc, rassemblant toutes ses forces pour ne pas tomber.

Ça irait peut-être mieux s'il ouvrait les yeux.

Au prix d'un effort immense, il souleva les paupières, aperçut un coin cuisine, un fauteuil et une table basse, puis le tout se remit à tournoyer. Il referma les yeux et lutta contre la nausée. Il aurait voulu mourir.

— Tu es sûr d'être bien accroché, mon garçon ? Tu ne risques pas de tomber ?

Il reconnut la voix. Il n'était pas seul dans cet enfer.

— Aaargh...

Ce n'était pas exactement ce qu'il avait eu l'intention de dire, mais c'était tout ce qu'il réussit à émettre.

— Tiens, avale ça, ça va te faire du bien.

Samson se risqua à rouvrir l'œil. Il vit son père debout devant lui, il tenait une assiette de toasts et un mug de café. Et affichait un sourire radieux.

— Comme au bon vieux temps, dit son père en riant. Sauf que les rôles sont inversés.

Samson gémit, desserra sa prise sur le canapé et se couvrit le visage des mains en attendant la mort. Puis il se souvint.

Sa convocation au commissariat, cet après-midi, à Londres. Il ne pouvait pas la manquer – c'était le dernier fil, ténu, auquel sa carrière était suspendue.

Il gémit encore. Posa les pieds par terre et se concentra pour ne pas vomir.

— Nathan ?

Dans les hauteurs de High Laithe, Lucy Metcalfe poussa la porte de la chambre de son fils. Ce n'était pas son habitude. Quand ils vivaient dans l'espace confiné de la caravane, ils avaient dû établir certains usages pour réussir à vivre ensemble, et ne pas entrer dans la chambre de l'autre sans y avoir été invité en faisait partie. Mais ce matin, elle avait déjà appelé Nathan trois fois sans obtenir de réponse. À ce tarif-là, elle allait être en retard au travail, car elle devait le déposer à la ferme Ellershaw en cours de route.

— Nathan ?

La porte, grande ouverte à présent, laissait entrevoir un lit vide, la couette jetée par terre, le pyjama roulé en boule dessus. Son téléphone était sur la table de nuit.

Il devait être en bas, se dit-elle. Il n'avait probablement pas fermé l'œil de la nuit. Pauvre gosse.

Elle pensa à ce qui attendait son fils ce jour-là et ce fut comme un coup de poignard en plein cœur. La police devait l'interroger. C'est là qu'ils sauraient ce que Nathan risquait vraiment. Pas étonnant qu'il soit déjà levé. Il devait faire les cent pas, en bas, comme le faisait son père quand il était inquiet.

— Tu es prêt, Nathan ? demanda Lucy en descendant l'escalier en direction de la cuisine.

Pas de réponse. La grande pièce était vide.

Où était-il ?

Un frisson d'appréhension la glaça jusqu'à la moelle malgré la chaleur qui émanait du poêle allumé dans le coin.

— Nathan ? Allez, mon chéri. Ce n'est pas drôle.

La maison restait silencieuse.

Elle alla voir dans la buanderie. Puis dans le salon douillet dont la grande fenêtre en arcade offrait normalement une vue plongeante sur Bruncliffe. Les vitres étaient aujourd'hui assaillies par des tourbillons de brouillard. À présent paniquée, Lucy remonta à l'étage, regarda dans toutes les chambres, puis courut dehors. Elle fit le tour de la grange réhabilitée et passa même la tête dans le vieil appentis, sur l'arrière, en criant inlassablement son nom.

— Nathan !

Mais sa voix était étouffée par l'épais manteau de nuages qui s'était posé sur les vallons, réduisant la visibilité drastiquement. Ce n'était pas une journée à gambader dans les collines.

Hors d'haleine, Lucy Metcalfe retourna dans la cuisine, son téléphone collé à l'oreille. Il restait un endroit où chercher.

— Will ? Nathan est à la ferme ? demanda-t-elle sans laisser le temps à son beau-frère de répondre, bien consciente d'avoir l'air hystérique – ce qu'elle était.

— Nathan ? Non, pourquoi ? Tout va bien ? Lucy ? Lucy ?

Mais Will Metcalfe parlait dans le vide. Le téléphone avait glissé des mains de Lucy qui lisait une note appuyée contre la bouilloire. Puis elle regarda par la fenêtre, essayant de percer du regard la blanche muraille de brouillard. Son fils était quelque part dehors. Tout seul.

Ida Capstick avait beau avoir été officiellement virée, elle avait tout de même fait le ménage à l'Agence de Rencontre des Vallons, comme à l'ordinaire, mais dans un silence affligeant, seulement troublé par le cliquetis de son seau métallique résonnant dans les pièces vides. Elle avait fini plus vite que d'habitude, Samson n'étant pas là pour lui préparer une petite tasse de thé ou lui faire la conversation. Où était-il passé ? Pas chez Mme Etherington, ça c'était sûr, Ida avait appris comment il y avait été reçu.

Pauvre garçon. Il ne méritait pas ce traitement. Quant à Delilah... Ida pouvait dire au nombre de mugs empilés dans l'évier que la jeune femme n'avait pas réussi à se concentrer sur son travail. Elle était aussi perturbée par les événements que n'importe qui d'autre.

Une honte absolue, cette histoire de drogue et d'accusation de meurtre. Quiconque connaissait véritablement Samson le savait incapable de telles horreurs. Mais voilà, c'était bien le problème : les habitants de Bruncliffe n'avaient jamais vraiment pris la peine de le connaître. Ils s'étaient contentés de l'enduire de goudron et de plumes, comme ils l'avaient fait avec son père.

Ponctuant ses réflexions de *tss-tss* réprobateurs, Ida marcha jusqu'à la double façade de l'agence immobilière Taylor, pressée d'échapper à la brume glaciale qui enveloppait la ville. Grâce à son passage éclair à l'Agence de Rencontre, elle était en avance. Elle entra avec sa clé, verrouilla la porte derrière elle et se rendit directement vers le placard sous l'escalier pour retirer son manteau. C'est alors qu'elle entendit les voix. Des voix fortes, qui venaient du bureau de Bernard Taylor dont la porte était fermée.

Deux hommes. Qui se disputaient si l'on en croyait le volume sonore.

Ce n'était pas ses oignons. Elle allait commencer son ménage dans le petit coin cuisine sur l'arrière des locaux. Elle ne les dérangerait pas. Mais comme elle accrochait son manteau à l'une des patères du placard déjà bourré de choses, son porte-monnaie tomba de sa poche et rebondit sur des cartons avant de disparaître derrière la pile.

Se reprochant sa maladresse, elle se faufila derrière l'aspirateur et parvint à écarter un peu les cartons du mur. Elle était pliée en deux et tâtonnait dans l'espace sombre tout au fond du placard, quand elle entendit la porte de M. Taylor s'ouvrir.

— Mais c'est d'une imprudence renversante ! criait le directeur, étincelant de colère. Quelle idée, aussi, d'impliquer ce gosse ?!

De sa position acrobatique, Ida ne pouvait ni voir ni être vue, elle n'avait donc aucune idée de l'identité de l'interlocuteur. Et quand il répliqua, en s'éloignant vers la porte de l'agence, sa réponse fut étouffée par la distance. La tête prise en sandwich entre un tas de cartons et le mur, Ida n'en intercepta que quelques bribes.

— Pas de quoi paniquer... sous contrôle.

— Sous contrôle ?! C'est plutôt le contraire, je dirais ! Je risque gros dans cette histoire...

La porte d'entrée s'ouvrit et se referma, interrompant M. Taylor dans sa diatribe. L'agent immobilier lâcha une bordée de jurons, qu'Ida n'entendit que trop bien et qu'elle déplora, puis ce fut le silence.

Ses doigts finirent par tomber sur son porte-monnaie et elle s'extirpa de derrière sa barricade provisoire, décidée à vaquer à ses occupations. Mais en se relevant, toujours à l'abri de son placard, elle ne put s'empêcher de jeter un œil à la pièce principale, vers la porte du bureau personnel de M. Taylor.

Il était là, debout derrière sa table, le regard baissé sur quelque chose. Il avait le teint d'un rouge inquiétant et une ride soucieuse lui barrait le front.

Ida n'aurait su dire pourquoi elle n'annonça pas sa présence. Elle resta là, dans l'obscurité du réduit, à retenir son souffle, et à subir la douloureuse pression de l'aspirateur contre sa hanche.

Cela lui parut durer une éternité. Puis M. Taylor finit par attraper ses clés de voiture et se précipiter dehors. Ida attendit encore quelques minutes, par prudence, avant de quitter son placard, et seau en main, elle entra dans le

bureau vide. Étalé sur la table, le *Craven Herald*. Avec la photo de Samson qui la regardait.

Elle se mit à faire le ménage, ébahie de constater à quel point les habitants de Bruncliffe étaient obsédés par leur brebis galeuse.

— Personnellement, j'en veux aussi à la fille Metcalfe. Si elle ne lui avait pas permis de rester...

Delilah en avait assez entendu pour comprendre que Mme Pettiford, de la banque, s'en donnait à cœur joie ; la commère diffusait son avis au rayon crèmerie du Spar. Diffusion qui cessa dès qu'elle vit l'objet de ses racontars s'avancer vers elle.

— Bonjour, Mme Pettiford, dit Delilah de son sourire le plus suave.

Ce même sourire qui l'avait aidée à survivre pendant les mois qui avaient suivi le départ brutal de son mari avec une étudiante sensiblement plus jeune que lui.

Mme Pettiford renifla. Puis donna un petit coup de menton contraint. La femme à côté d'elle détourna la tête, soudain très intéressée par l'offre « trois pour le prix de deux » sur les packs de yaourts à zéro pour cent.

Voilà donc comment la partie allait se jouer dorénavant. À cause du partenariat qu'elle avait conclu avec Samson, le scandale qui l'avait fauché la veille rejaillissait sur elle. Aux yeux de Bruncliffe, elle était autant à blâmer que lui pour avoir introduit la drogue en ville.

Elle passa devant les deux femmes et attrapa une bouteille de lait dans le frigo considérablement plus chaud que la réception glaciale qu'on lui réservait. C'en était trop.

— Au fait, dit-elle en s'adressant aux dames d'une voix polaire, si vous entendez parler de dealers qui chercheraient à s'installer en ville, envoyez-les-moi. J'ai un bureau à louer.

Mme Pettiford suffoquait encore quand Delilah lui tourna le dos et gagna le rayon chocolat où elle fit le plein, subodorant que c'était le genre de journée où elle en aurait besoin. Malgré ses bravades, elle souffrait d'être une nouvelle fois l'objet des commérages. Elle sortit dans la rue enveloppée de brouillard, récupéra Calimero et descendit la colline vers la place du marché. Arrivée en bordure de la place pavée, elle vit Rick Procter qui se dirigeait vers Back Street à grandes enjambées. Un Rick d'humeur ombrageuse, à voir son attitude.

Mais il l'avait également repérée et changeait de direction, un sourire remplaçant l'expression féroce qui était la sienne un instant plus tôt.

— Delilah ! Justement, je venais te voir. Comment vas-tu ?

— Bonjour, Rick. Tu n'as pas peur d'être vu en ma compagnie ? demanda Delilah en tirant sur la laisse de Calimero qui grondait sourdement.

Le chien n'avait aucune sympathie pour le promoteur immobilier. Rick se pencha pour l'embrasser sur la joue, ses lèvres chaudes contre sa peau froide.

— Bah, répondit-il avec un clin d'œil appuyé. Laissons les cancans se déchaîner.

Delilah éclata de rire.

— Merci. Ça change de la façon dont on me traite, ces derniers temps.

— À cause d'O'Brien ?

— Comment as-tu deviné ? (Elle lui lança un regard penaud.) Je ne peux pas dire que tu ne m'avais pas prévenue.

Rick haussa les épaules.

— Je me garderai bien de m'en vanter. Je suis désolé de vous voir traverser cette nouvelle épreuve, ta famille et toi. Comment va Nathan, d'ailleurs ?

— Pas terrible. Il est convoqué au commissariat, aujourd'hui. Lucy se fait un sang d'encre.

— N'importe quel parent se ferait un sang d'encre. Et toi ? J'ai entendu dire que tu avais envoyé Samson se faire voir ailleurs.

— Oui. Je ne voudrais pas faire de procès d'intention, mais là...

Delilah se mordit la lèvre, envahie par une émotion qui menaçait de submerger la digue de courage qu'elle s'était construite.

— Je pense que c'était la meilleure chose à faire, murmura-t-elle.

— En effet, dit Rick en l'enlaçant de son bras, pressant son épaule, et le grognement de Calimero s'intensifia. Comme je le répète depuis le début, Samson n'est pas quelqu'un de fréquentable. Ça ira bien mieux sans lui.

Craignant de laisser transparaître ses sentiments, Delilah prit bien soin de contempler les pavés.

— Et tu me dois toujours un verre, depuis Noël, enchaîna Rick avec un petit rire. Je suis prêt à braver le scandale d'être vu en ta compagnie.

— Bientôt, promis.

Elle lui adressa un sourire.

— Ça fait des mois que tu me le promets. Et si on disait ce soir ? Laisse-moi t'emmener quelque part, pour te changer les idées.

C'était très tentant à ce moment précis, les épaules enveloppées par le bras de Rick. Sa chaleur rassurante tout contre elle, à des années-lumière du chaos qu'était sa vie réelle.

— Allez, insista-t-il, sentant faiblir ses résistances. Tu mérites d'être dorlotée. Quelque chose qui te fera oublier O'Brien et son trafic de drogue.

Le grognement de Calimero devint guttural. Comprenant qu'il en était à montrer carrément les crocs, elle recula d'un pas, hors des bras accueillants du promoteur, puis elle leva la tête vers son magnifique visage et se surprit à lâcher, sur un ton légèrement mordant :

— Tu ne crois pas qu'il y a assez de monde en ville pour lancer des jugements à l'emporte-pièce sans que tu te mêles à la meute ?

Rick leva les deux mains en signe de reddition.

— Ouah ! Désolé. Je parle juste de ce que je vois, c'est tout.

— J'apprécie. Sincèrement. Et j'apprécie que tu te fasses du souci pour moi. Mais j'aimerais aussi que les gens du coin arrêtent de jeter de l'huile sur le feu.

Elle se tut, sa colère retombée aussi vite qu'elle avait éclaté, elle se retrouvait confrontée à sa propre hypocrisie – elle reprochait à Rick sa hâte à condamner Samson alors qu'elle-même l'avait fichu dehors sur la seule foi d'un article de journal. Elle adressa à Rick un sourire confus.

— Pour ce soir, je ne crois pas que le moment soit bien choisi pour aller prendre un verre. Tu peux constater que je ne suis pas d'une compagnie très agréable en ce moment.

— Ce n'est pas grave, répondit Rick avec un hochement de tête, mais son sourire atteignit à peine ses yeux. On sortira une autre fois. Pas de problème.

Ses lèvres effleurèrent la joue de Delilah, qui le gratifia d'un au revoir embarrassé et s'empressa de s'éloigner avec son chien qui grognait toujours, avant qu'une autre remarque acerbe ne lui échappe. Mortifiée de s'être comportée de la sorte, elle reprit son chemin d'un pas précipité.

Qu'est-ce qui lui était passé par la tête ? Qu'y avait-il de pervers, tout au fond d'elle-même, pour qu'elle rabroue un homme qui ne lui voulait que du bien ? Un homme parti de rien qui dirigeait à présent une affaire prospère, et qui contribuait en retour au bien-être de sa communauté. Rick Procter valait dix fois mieux que ce vaurien de Samson O'Brien. Pourtant, à la

minute où il avait accusé le détective d'un délit qu'elle-même avait jugé plausible, elle avait bondi pour défendre son ancien locataire.

C'était complètement irrationnel.

Satané O'Brien. Tant qu'il serait dans les parages, la vie ne serait jamais un long fleuve tranquille.

— Au moins, je ne suis pas la seule à succomber au charme de Samson, murmura-t-elle en jetant un coup d'œil à Calimero qui aboyait, remuant la queue comme en signe d'approbation.

Elle éclata de rire, sa bonne humeur revenue maintenant qu'ils se trouvaient suffisamment loin de Rick. Elle souriait encore quand ils traversèrent le haut de Back Street pour prendre la ruelle. Mais quand son regard réussit à percer le brouillard tourbillonnant, elle découvrit un groupe de gens rassemblés devant son bureau, et son sourire s'évanouit.

Delilah Metcalfe. Elle faisait de plus en plus partie du problème.

Encore meurtri par cette rebuffade à laquelle il ne s'attendait pas, Rick Procter la regarda disparaître dans Back Street avec son manteau rouge vif et flanquée de ce maudit chien gris. Il en avait assez fait, songeait-il. Relier O'Brien à la scène de crime. Dissimuler de la drogue dans les affaires du jeune Metcalfe. Et même livrer un exemplaire du journal local au bureau de Delilah, au cas où elle n'aurait pas encore appris la nouvelle. Mais bien que toute la ville se soit retournée contre son locataire et que les gens fassent ouvertement le rapprochement entre les accusations portées contre lui et le fait que son filleul ait été pris en possession de drogue, Delilah ne lui avait pas retiré sa confiance.

C'était fort regrettable. Parce qu'elle lui plaisait vraiment. Vraiment beaucoup, même. Mais son obstination à soutenir O'Brien contre vents et marées commençait à être pénible, et pourrait lui coûter cher. Quand il en aurait fini avec O'Brien – parce que, compte tenu des affaires qu'il menait, il ne pouvait pas se permettre de l'avoir dans les pattes, et les neuf vies du détective se réduisaient comme peau de chagrin –, il était très possible qu'il doive aussi s'occuper du cas Delilah.

Cette idée ne le remplissait pas de joie. Lui donner une dernière chance, peut-être... ?

Oui. Lancer une ultime bouée de sauvetage à cette jeune femme qu'il espérait encore voir devenir sienne. Mais si elle le repoussait à nouveau...

Alors elle connaîtrait le même sort que l'homme auquel elle était si stupidement attachée. Rick Procter y veillerait personnellement.

C'était une simple question de business, après tout.

— Vous savez qui a fait ça ?

Troy Murgatroyd secoua la tête.

— C'était comme ça quand j'ai ouvert le pub.

— Et personne n'a rien vu ? demanda Delilah, en s'adressant à la foule.

Et tous de faire « non » de la tête, quelques-uns murmurant de timides dénégations. Elle pensa que de toute façon ils ne diraient rien, même s'ils avaient été témoins de quelque chose. Une voix masculine grommelant dans le fond vint étayer sa supposition.

— Y pourra pas dire qu'il l'avait pas vu venir, l'O'Brien.

— Aye. C'est ben dommage qu'il ait pas été à son bureau quand la brique a atterri dessus, dit un autre.

Delilah serra les dents, contenant sa colère. Inutile de les prendre de front. Surtout avec le merdier qu'elle avait sur les bras.

Parce que c'était un vrai merdier.

La vitrine avait explosé. Des fissures rayonnaient en étoile à partir du trou que la brique avait produit en percutant le verre. Un lancer adroit qui avait fait sauter la lettre centrale de l'acronyme doré qui ornait la surface vitrée. Et comme si ce n'était pas suffisant, quelqu'un avait pris la peine de gribouiller un message à la peinture blanche sur le perron :

RENTRE CHEZ TOI SALE DEALER.

— Quels crétins, maugréa-t-elle en se dirigeant vers la porte, évitant autant que possible les éclats de verre qui jonchaient le trottoir, et en faisant bien attention où Calimero mettait les pattes.

Le remplacement de la vitre allait lui coûter une fortune. Et comment nettoyer cette peinture qui commençait déjà à sécher ? Ravalant ses larmes, elle entra dans l'immeuble, claquant la porte au nez des badauds hostiles.

Voilà donc ce que c'était que d'être ostracisée dans sa propre ville. Delilah s'affala sur les marches de l'escalier. Sentant sa détresse, Calimero vint enfouir sa truffe dans ses côtes.

— Quel bordel, murmura-t-elle en le serrant contre elle, le visage baigné de larmes. Quel bordel de bordel.

Réveillé bien avant l'aube, Herriot s'était rendu très tôt en ville. Pour la première fois depuis des semaines, il n'avait pas été appelé de la nuit. Malgré cela, il n'avait pas fermé l'œil.

Du poison. Il n'avait pensé qu'à cela. Son insomnie avait sans doute quelque chose à voir avec le fait que, sitôt rentré chez lui, il s'était replongé dans son bon vieux *Manuel vétérinaire Merck* et avait passé sa soirée devant un dîner solitaire et un chapitre consacré à la toxicologie.

Il avait oublié tellement de choses ! Des choses qu'il n'avait jamais eu à utiliser, fort heureusement.

Mais le lendemain matin, quand il s'était levé après une soirée de recherches infructueuses et une nuit agitée, il n'avait toujours pas la moindre idée de ce dont il pouvait s'agir. Il avait donc décidé de commencer sa journée en allant voir Tigger. Arrivé à la clinique le premier, avant les autres membres de l'équipe de jour, il vit avec soulagement que la chatte allait un peu mieux. Elle n'avait pas encore complètement récupéré, mais suffisamment pour lâcher quelques timides protestations et le fixer de son intense regard vert pendant qu'il l'auscultait.

Heureux de constater que son état s'améliorait, Herriot la laissa aux bons soins de l'infirmière et se rendit à son deuxième rendez-vous de la journée. Un épais brouillard avait envahi les rues de Bruncliffe, apportant avec lui un froid pénétrant. Il releva le col de sa veste. Il avait décidé d'y aller à pied. Pour faire de l'exercice, mais surtout pour s'éclaircir les idées et organiser ses pensées. Car il se rendait à l'Agence de Recherche des Vallons. Il avait beau ne rien avoir trouvé de son côté qui confirmât ses doutes, il se sentirait mieux s'il pouvait au moins en discuter avec Samson O'Brien. Ce qu'il conviendrait de faire ensuite dépendait de ce qu'en dirait le détective. Mais au moins, Herriot aurait pris une mesure concrète.

Plus frigorifié que rasséréné, il tourna dans Back Street et remarqua que Barry Dawson avait rouvert sa boutique. Sur le trottoir s'étalait un fourbi d'articles en plastique étrangement brillants dans la grisaille. Le véto remarqua aussi la vitre brisée et le graffiti barbouillé sur le perron de l'Agence de Recherche.

Cela ne le découragea pas. On s'attaquait à des animaux innocents. Pour y mettre un terme, Herriot accepterait l'aide de n'importe qui.

— Il n'est pas là.

Delilah conduisit Herriot dans le couloir et le vit constater les dégâts dans le bureau de Samson.

Le bureau du rez-de-chaussée, rectifia-t-elle pour elle-même, se reprochant son lapsus.

— Heureusement pour lui, dit Herriot en ramassant la brique qu'on avait jetée dans la fenêtre. Quels imbéciles ont bien pu faire ça ?

Delilah haussa les épaules avec lassitude.

— Qui sait ? La liste de suspects est longue comme mon bras.

— Et la peinture sur le seuil ? Vous pensez que c'est la même personne ?

— Je présume, oui.

— Vous avez appelé la police ?

— Pour quoi faire ? Ils ne vont pas se déranger pour si peu. Je devrais peut-être embaucher un détective privé, lâcha-t-elle avec un rire amer.

Herriot reposa la brique sur le bureau.

— Alors ? Quand Samson doit-il revenir ?

— Jamais. Pas ici, en tout cas, répondit Delilah, les joues en feu.

— Pardon ? Que voulez-vous dire ?

Herriot lui faisait face, à présent, et concentrait toute son attention sur elle.

— J'ai mis fin à son bail. À la lumière des événements.

Ses paroles lui parurent quelque peu moralisatrices, quand bien même elle estimait avoir pris la bonne décision.

Herriot hocha lentement la tête. Il regarda la fenêtre brisée, puis la brique. S'il portait un jugement sur elle, il n'en montrait rien.

— Où puis-je le trouver ?

— Aucune idée. Il squattait la pièce de débarras du dernier étage alors qu'il disait à tout le monde qu'il vivait à Hellifield, et donc je n'ai pas d'adresse valable, répondit-elle, les bras croisés, sur la défensive sans même s'en rendre compte. Vous avez essayé son portable ?

— Ça ne répond pas.

Un gémissement venu du couloir les interrompit, Calimero tentant d'entrer dans la pièce que Delilah lui interdisait à cause des éclats de verre qui jonchaient le lino.

— Salut, bonhomme !

Herriot s'approcha du braque et lui gratouilla les oreilles, devenant ainsi instantanément son ami. Il n'avait pas vu le chien depuis un moment, depuis qu'il l'avait soigné après sa blessure l'année précédente, quand il avait sauvé la vie de Samson.

— Comment va-t-il ?

— C'est drôle que vous me demandiez ça, répondit Delilah, plus détendue maintenant que le sujet avait basculé de son ancien locataire à Calimero. Il a été assez mal en point avant-hier.

Herriot se retourna vivement vers elle.

— Mal en point, c'est-à-dire ?

— C'est difficile à expliquer. Agité. Hyperactif. J'ai pensé que c'était une attaque de panique jusqu'à ce qu'il se mette à vomir.

— C'est pour ça que vous m'avez appelé, dit Herriot en se souvenant des appels manqués le soir où il avait raccompagné Rusty chez les Hardacre.

— Oui, j'ai essayé plusieurs fois de vous joindre, mais je savais que vous étiez très occupé, et au bout d'un moment j'étais tellement inquiète que j'ai contacté un autre cabinet vétérinaire.

— Et ? Quel a été le diagnostic ?

— La véto qui est venue m'a dit qu'il avait dû manger quelque chose de mauvais. Mais pour être franche, le temps qu'elle vienne l'ausculter, il allait déjà mieux.

— Et il est complètement rétabli ?

Delilah hocha la tête, caressant la tête de Calimero.

— Oui. Il était un peu fatigué hier, mais aujourd'hui, il est de nouveau en pleine forme.

Elle omit de dire qu'il avait toujours le cœur brisé par l'absence de Samson.

Le véto s'était agenouillé et examinait méticuleusement le chien.

— Malade, hein ? murmura-t-il.

Satisfait du résultat de son examen, il se releva, la mine sombre.

— Qu'y a-t-il ?

Delilah sentait que le véto ne s'était pas donné cette peine seulement pour rassurer une propriétaire inquiète ; il était vraiment préoccupé.

Herriot se tapota le menton, cherchant ses mots.

— Je n'en suis pas sûr, finit-il par dire. Et c'est pour ça que je cherche Samson. Je voudrais l'embaucher.

— L'embaucher ? s'exclama Delilah d'un rire étranglé. On peut dire que vous vous démarquez de la foule déchaînée. Et pourquoi voudriez-vous l'embaucher ?

— Parce que je pense que quelqu'un empoisonne délibérément les animaux domestiques de Bruncliffe.

Delilah fixa le véto, attendant qu'il lui sourie. Puis elle comprit qu'il ne plaisantait pas.

15.

Samson avait réussi à prendre une douche, raser son menton meurtri et s'habiller, bien que le moindre mouvement mette son estomac sensible en révolution et perturbe complètement son sens de l'équilibre. Il avait un mal de tête lancinant. Et mal aux côtes, aussi.

— Tu es sûr d'être en état de repartir ? demanda Joseph O'Brien dans le couloir, tout en regardant son fils se pencher pour mettre ses chaussures avec une lenteur démesurée.

— Non, répondit Samson en essayant de sourire avant de renoncer, l'effort se révélant trop pénible.

— Eh bien, reste, alors. Dis-leur que tu as un empêchement.

Samson se sentait beaucoup trop mal en point, en ce moment précis, pour expliquer pourquoi il devait se rendre à Londres. Pourquoi il ne pouvait pas se permettre de rester chez son père, affalé sur le canapé comme son corps le réclamait. Il se contenta d'un grognement et se redressa en tâchant de ne pas s'étaler.

— À quelle heure est ton train ?

Puis son père lui tendit sa parka et l'aida à enfiler ses bras dans les manches, et tout à coup il eut une impression de déjà-vu : il avait huit ans, et il s'apprêtait à retourner à l'école, une semaine après l'enterrement de sa mère. Il était à la ferme Twistleton, il pleurait toutes les larmes de son corps, et son père avait fait la même chose avec lui.

— Dans un quart d'heure, marmonna-t-il, se sentant aussi submergé par le passé que par sa gueule de bois.

Joseph O'Brien lui tapota l'épaule.

— Allez, prends bien soin de toi, fiston. Et donne des nouvelles.

Son sac sur le dos, Samson descendit l'escalier, poussa la porte et se retrouva dans la cour de Fellside Court. Il réalisa alors seulement que son père s'attendait à ce qu'il ne revienne jamais.

Et peut-être n'était-ce pas une si mauvaise idée, après tout...

— Du poison ? Vous plaisantez, fit Delilah avec un petit rire incrédule. Calimero a vomi, c'est tout. Il a dû manger une cochonnerie.

Herriot, perché sur le bureau, leva la main gauche, doigts écartés, et entreprit d'énumérer les animaux concernés.

— Rusty, le terrier de Tom Hardacre. Alf, le chien de Liam Jackson. Un labrador dans la nouvelle zone résidentielle de Low Mill. Un berger allemand dans la zone industrielle. Tigger, à côté, et maintenant, votre Calimero peut-être. Tous présentant des symptômes qui évoquent un empoisonnement.

— Vous avez dit Tigger ? La Tigger de Barry ? demanda Delilah en dévisageant le vétérinaire et cherchant à se rappeler quand elle avait vu la chatte pour la dernière fois. Quand ça ?

— Tout récemment. Je reviens de la clinique. La pauvre bête va s'en remettre, mais elle a frôlé la mort. C'est pour ça que la boutique est restée fermée pendant deux jours – Barry veillait Tigger vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Delilah n'écoutait pas vraiment. Elle revoyait la chatte près de la poubelle, avec Calimero. Ils se battaient pour quelque chose. Une chose que Calimero s'apprêtait à manger et que Tigger lui avait volée.

Et ils avaient été malades tous les deux.

— Je sais que c'est un peu mince, continuait Herriot, prenant le silence de Delilah pour du scepticisme, mais je suis assez inquiet pour vouloir poursuivre les investigations...

— C'était la saucisse.

— Pardon ?

— Il y a deux jours, ils se disputaient une saucisse, dans la cour – Calimero et Tigger. Je les ai dérangés et Tigger s'est enfuie par-dessus le mur. Et plus tard, dans la journée, Calimero a commencé à être malade.

— C'est vous qui la lui aviez donnée, cette saucisse ?

— Non. Il avait dû la trouver là. Je ne pensais pas qu'il en avait mangé, mais après ce que vous venez de me dire à propos de Tigger...

— Seigneur ! fit Herriot en se mettant debout. Vous êtes sûre ? Vous avez vu une saucisse ?

— Absolument certaine. Calimero l'avait dans la gueule. Et puis Tigger lui a sauté dessus, il l'a lâchée et elle s'est enfuie avec...

Delilah s'arrêta net, comprenant que les choses auraient pu être bien plus graves pour son chien, si la chatte du voisin avait été moins culottée.

— C'est elle qui l'a sauvé. Tigger a empêché Calimero d'être gravement malade.

Herriot hochait la tête.

— On dirait bien, oui. Et on dirait aussi que quelqu'un prend délibérément pour cible certains animaux. Une saucisse empoisonnée n'arrive pas toute seule dans votre cour. Je sais que Samson n'est pas en odeur de sainteté en ce moment, dit-il en tendant la main vers la vitre brisée et la brique encore posée sur le bureau, mais vous voyez peut-être maintenant pourquoi nous avons besoin de lui. Le responsable, quel qu'il soit, doit être démasqué avant que d'autres animaux ne meurent.

— « Ne meurent » ? Vous voulez dire qu'il y a eu des victimes ?

— Alf, le colley de Liam Jackson. Il ne s'en est pas sorti.

Delilah était abasourdie. Alf était une légende dans la région. Son père, qui savait reconnaître les champions quand il en voyait un, en parlait toujours avec le plus grand respect.

— Alf est mort ? À cause du même poison ?

— C'est difficile à dire à ce stade. J'attends les résultats des analyses. Mais l'urgence, pour moi, c'est d'attraper très vite le responsable. C'est pour ça que je dois absolument parler à Samson.

Delilah s'était détournée et regardait Calimero, patiemment assis dans le couloir. Ç'aurait pu être bien pire. Il aurait pu mourir. Peut-être que d'autres chiens du voisinage étaient ciblés, en ce moment même.

Calimero poussa un petit gémissement et inclina la tête sur le côté, ne comprenant pas pourquoi sa maîtresse vrillait sur lui un regard farouche.

— Ce serait probablement une bonne idée de faire aussi une prise de sang à Calimero, continua Herriot. Vous savez, pour éliminer tout danger, nous assurer qu'il est complètement remis. Passez donc à la clinique aujourd'hui, à l'heure qui vous arrangera.

Delilah hocha la tête, essayant encore d'assimiler l'idée qu'une cervelle dérangée lançait des saucisses empoisonnées dans la cour des gens.

— Bon. Il faut que j'y aille, fit Herriot en se dirigeant vers l'entrée. Vous voulez bien contacter Samson pour moi ? Lui passer le message ?
— Je vais faire de mon mieux, répondit Delilah.
Réponse vague. Délibérément floue. Parce que Delilah savait que la seule personne capable d'identifier le coupable de ces attaques était Samson O'Brien. Elle savait aussi qu'elle ne voulait plus entendre parler de lui...

Samson avançait lentement. Il avait quitté Fellside Court et descendait la colline vers la ville envahie par le brouillard, l'estomac en révolte à chaque pas. Arrivé au coin de la rue, en face du poste de police, il avait fait un petit arrêt, appuyé contre le mur de la bibliothèque et s'était laissé glisser jusqu'à terre tout en essuyant son front en sueur. Quelques minutes plus tard, il était toujours avachi là, incapable de reprendre sa marche tortueuse vers la gare.
Sa marche, parce qu'il n'avait pas idée de l'endroit où il avait laissé sa moto. Ni son casque. Et que de toute façon, son taux d'alcoolémie dépassait largement la limite autorisée.
Combien de chopes avait-il bues cette nuit ? Il se rappelait être allé à la Toison. Se rappelait parfaitement la sensation du poing de Will Metcalfe sur son menton. Et puis il s'était mis à boire, et tout était devenu un peu brumeux. Il se rappelait vaguement être sorti du pub en titubant, le froid dans la ruelle. Peut-être bien était-il tombé. Après quoi c'était le trou noir. Il ignorait complètement comment il était arrivé à l'appartement de son père. Il ne s'expliquait pas non plus l'odeur étrange de ses vêtements au matin. Une senteur forte, de chien et d'autre chose – de gibier, peut-être ? Ça sentait comme les jours où son père rentrait de la chasse et accrochait des faisans sous le porche arrière de la ferme Twistleton. À l'époque, sa mère était encore vivante. Et son père avait encore son permis de chasse. On ne le lui avait retiré que plus tard, à cause de la boisson.
— Bonjour, monsieur O'Brien !
Le cri pénétra le brouillard de sa gueule de bois, un cri assorti d'un sourire édenté et d'un salut énergique de la main.
C'était l'aîné des enfants de Will Metcalfe qui allait à la bibliothèque avec des camarades de classe. Ils se dirigeaient vers Samson en une file indienne bruyante et désorganisée. En passant à côté de lui au pas de charge, la maîtresse découvrit son visage tuméfié, et lui décocha un regard sévère et plein de reproches. Mais la petite sœur du gamin ne voulait pas être en reste.

— Bonjour, monsieur O'Brien ! s'écria-t-elle à son tour.

Ce salut bienveillant fut immédiatement répété tout le long de la file par des voix haut perchées, les enfants étant trop petits pour comprendre son nouveau statut de *persona non grata*. Ou l'effet que pouvaient avoir trente voix suraiguës sur le crâne d'un homme en proie à une affreuse gueule de bois.

Il marmonna une réponse, se releva et repartit. Tournant le dos à la place du marché, il descendit Church Street vers le viaduc dont les arches semblaient se fondre dans le brouillard. D'ici peu, il serait dans le train. Il pourrait s'affaler sur un siège, avec un café noir, et laisser Bruncliffe derrière lui. À tout jamais.

Ce n'était pas plus mal. Et même mieux pour tout le monde. Surtout pour Delilah. Sans lui, elle pourrait repartir d'un bon pied.

Il remonta son sac sur ses épaules et ce geste lui arracha une vive douleur au niveau des côtes. Il s'éloigna d'un pas résolu.

Delilah était plantée dans l'entrée, son manteau sur le dos, torturée par l'indécision.

Samson ne répondait pas au téléphone. Devait-elle partir à sa recherche ? Ou lui ficher la paix ?

La théorie de Herriot sur cette épidémie qui frappait les animaux de compagnie avait de quoi vous glacer le sang et méritait de plus amples investigations. Elle était horrifiée à l'idée qu'un individu ait pu délibérément choisir Calimero pour cible. Et elle compatissait de tout son cœur au drame qu'avaient vécu ses voisins, Barry et Tigger. Elle ne souhaitait ce genre de problème à personne. Mais si Samson n'était pas là, qui allait arrêter le salaud qui s'en prenait aux chats et aux chiens de Bruncliffe ?

Pas la police. Ils avaient déjà fort à faire avec les vols de moutons. Et avec l'accusation de trafic de drogue qui pesait sur Nathan.

Ce qui l'amena à considérer qu'elle ferait mieux de ne pas s'impliquer dans l'affaire si le prix à payer était de renouer avec Samson. Il avait tout de même été accusé de vol et de trafic de drogue.

Dans ses moments de calme, Delilah avait du mal à le croire. Cela faisait quatre mois et demi qu'elle travaillait étroitement avec lui. S'il avait eu des agissements délictueux, elle l'aurait sûrement remarqué, non ?

Argument aussitôt contré par le fait qu'elle n'était vraiment pas douée pour juger les gens. Elle n'avait pas remarqué que son mari l'avait trompée.

Ni que son locataire n'habitait pas à Hellifield, comme il l'avait prétendu, mais campait dans sa pièce de débarras. Juste sous son nez, pendant tout ce temps, sans qu'elle se doute de rien.

Alors au nom de quoi devrait-elle accorder sa confiance à Samson ? Elle n'avait pas attendu qu'on jette une brique dans sa vitrine pour savoir que Bruncliffe s'était fait son opinion : Samson O'Brien était une racaille. Une racaille qui avait peut-être corrompu un membre de sa propre famille. Elle ne devait rien avoir à faire avec lui.

Une tête chaude poussa gentiment sa main – Calimero qui se demandait ce qui se passait. Elle avait enfilé son manteau et pris la laisse, mais elle ne faisait pas mine de partir en promenade, ou de sortir pour courir. Il accentua la pression.

— C'est facile pour toi de m'inciter à aller le retrouver, marmonna-t-elle au chien. Tu n'as pas de souci à te faire. Il ne te ferait jamais de mal, à toi.

Ses propres paroles emportèrent sa décision. Elle allait envoyer à Samson un texto lui disant qu'Herriot le cherchait. Après, ce serait à lui de décider.

Elle enlevait son manteau, au grand désespoir de Calimero, quand son mobile se mit à sonner. Quelques instants plus tard, la porte d'entrée claquait et Delilah et Calimero remontaient la rue au pas de course, dans le brouillard.

— Il n'est pas là. Il est allé à la gare. Un problème ?

En entendant tambouriner à sa porte, Joseph O'Brien avait pensé que c'était Samson qui revenait chercher quelque chose. À la place, il s'était retrouvé face à Delilah Metcalfe.

— La gare ? dit-elle, haletante, la main sur les côtes. Il s'en va ?

— D'ici... cinq minutes, répondit Joseph après un coup d'œil à sa montre. Il retourne à Londres. Vous avez essayé de l'appeler sur son téléphone portable ?

— Il est éteint, lança-t-elle par-dessus son épaule, filant déjà dans le couloir en direction de l'escalier.

Espérant arriver à temps.

Samson était assis sur un banc, enveloppé d'un brouillard glacé qui le protégeait de la ville dressée des deux côtés de la voie de chemin de fer. D'ici cinq minutes, il aurait quitté cet endroit. Pour Londres, et Dieu sait quel avenir. Il n'était pas vraiment dans la meilleure des formes physiques

ou mentales pour affronter l'audition qui l'attendait cet après-midi. Enfin, au moins, il aurait la possibilité de livrer sa version des faits. Bruncliffe ne lui en avait pas accordé autant.

La ville l'avait jugé et déclaré coupable – coupable d'être un trafiquant de drogue et d'avoir dévoyé le jeune Nathan Metcalfe. Samson savait que c'était cette dernière transgression qui avait fait basculer l'opinion publique contre lui. Et ç'aurait été compréhensible. Si telle avait été la vérité.

Comme s'il était capable de faire une chose pareille. Ou même la moitié d'une. Pourtant, tout le monde s'était empressé de le condamner. Même Delilah...

Il lâcha un profond soupir et son haleine tourbillonna dans la brume. Lui qui était décidé à tout lui dire. Mais il avait été pris de vitesse par l'article du *Herald*. Maintenant, elle connaissait tout de son passé sordide – ou croyait tout en savoir –, mais elle ignorait encore les sentiments qu'il éprouvait pour elle.

Quel sac de nœuds !

Enfin, il n'était pas d'humeur à s'appesantir sur quelque chose d'encore plus douloureux que la migraine qui lui vrillait le crâne.

Il resserra sa parka sur lui, faisant remonter une odeur de savon. Son père l'avait nettoyée à l'éponge pendant qu'il cuvait. Son père, la seule personne de Bruncliffe qui s'était abstenu de tout jugement hâtif à son égard. Même quand il avait débarqué, ivre mort, à sa porte. Compte tenu de l'attitude qu'il avait eue lui-même envers son père des années plus tôt, le vieil homme aurait eu de bonnes raisons de lui tourner le dos. Mais il ne l'avait pas fait.

Samson était probablement mal placé pour jeter la pierre à ceux qui jugeaient sans savoir.

De loin, il entendit le train qui approchait en bringuebalant sur le viaduc, et entrait en ville, précédé par la plainte solitaire de son avertisseur. Il ramassa son sac à dos, soulagé d'être arraché à cet exercice d'introspection. Il fit un pas en avant à la rencontre du train, privé par le brouillard du bonheur d'avoir une dernière vision de ces collines qu'il aimait tant.

Delilah entendit le son fantomatique de l'avertisseur dans la brume. Elle courait vers la gare, à la remorque de Calimero qui tirait fort sur la laisse. Comme s'il savait où elle allait. Et qui ils allaient retrouver.

Le vacarme des roues sur les rails s'amplifia, puis ce fut le silence, et Delilah eut peur d'être arrivée trop tard. Samson O'Brien allait disparaître de

la ville et de sa vie. Elle eut à peine le temps de s'appesantir sur le désespoir qui la submergeait que les pignons sculptés de la gare jaillissaient du brouillard. Et derrière, une enfilade de wagons, portières ouvertes, et des voyageurs qui y grimpaient.

Le train était déjà en gare.

Delilah gravit précipitamment le petit plan incliné qui menait au quai et parcourut du regard la poignée de passagers qui se trouvaient à côté d'elle. Il n'était pas parmi eux.

— Samson ! appela-t-elle en remontant, coudes au corps, la première voiture, scrutant à travers les vitres pour repérer sa silhouette.

Calimero aboyait, à présent, tandis que l'alarme retentissait pour avertir les passagers de la fermeture imminente des portes.

— Samson ! hurla-t-elle encore. Désespérément.

Puis elle le vit. Il montait dans le dernier wagon de la rame.

— Samson ! Ne t'en va pas !

Elle se remit à courir.

Il l'entendit. Un cri qui trouait le brouillard.

— Samson !

Même sans l'aboiement de Calimero, il aurait reconnu la voix de Delilah. Il s'immobilisa, un pied sur la marche, l'autre encore sur le quai. Il regarda derrière lui et la vit surgir de la purée de pois. Flanquée de son chien, elle remontait le train d'un pas vif, en regardant à l'intérieur des wagons, son manteau écarlate grand ouvert lui battant les mollets.

Samson O'Brien monta dans le train au moment où les portes commençaient à se refermer. Delilah s'en sortirait mieux dans la vie sans lui. Il était nocif.

Mais elle l'avait vu et s'élançait vers lui en agitant frénétiquement les bras.

— Samson ! Ne pars pas !

Il ne bougea pas, déterminé à faire ce qui lui paraissait juste, sans tenir compte du chagrin qu'il éprouvait. Il n'y avait plus qu'une largeur de bras entre les deux battants de la porte lorsqu'elle s'arrêta devant lui.

— Nathan ! s'écria-t-elle, ravagée par le désespoir. Nathan a disparu !

16.

Dans Bruncliffe, les nuages bas n'étaient qu'un désagrément. Dans les collines, c'était une autre paire de manches. Le brouillard épais était chargé d'une humidité qui s'infiltrait partout, faisait disparaître les collines, réduisait la visibilité à néant. Pour un fugueur de quatorze ans, les conséquences d'une telle météo pouvaient être dramatiques.

Nathan Metcalfe en connaissait le danger. Il avait grandi dans les collines et avait vu nombre de tragédies : ses oncles et sa tante faisaient tous partie des sauveteurs volontaires envoyés sur le terrain pour secourir les randonneurs en perdition. Mais connaître les risques et devoir les gérer étaient deux choses très différentes.

Pour le moment, il se réveillait, gelé et engourdi, clignant des yeux dans le monde gris qui se déployait à l'extérieur de son abri. Il remonta la manche de sa veste et jeta un regard trouble sur sa montre, stupéfait de voir qu'il était aussi tard.

Il avait trop dormi. Il s'extirpa de la chaleur douillette de son sac de couchage et remit ses chaussures, l'estomac criant famine. Hors de l'abri qu'il s'était trouvé, la brume pesait toujours sur le paysage.

Ses plans viraient au fiasco. Si on pouvait parler de plans.

Il avait quitté High Laithe à minuit, sous un ciel clair, une stratégie rudimentaire à l'esprit. Il allait couper par les collines pour aller à Thorpdale, la vallée cul-de-sac au nord-ouest de High Laithe. Là, il se reposerait un peu dans la grange de la ferme perdue de Twistleton, l'ancienne maison de Samson O'Brien, aujourd'hui inhabitée. Puis, quand l'aube poindrait, il repartirait, et le temps que sa mère s'aperçoive qu'il avait disparu, il serait loin.

Enfin, c'était ce qu'il avait prévu.

Une heure après son départ, le temps avait viré à la pluie et des nuages bas avaient envahi le ciel. Pas grave, s'était-il dit en parcourant dans le noir le sentier sinueux qui contournait Thorpdale. Sauf que si. Sa lampe frontale n'éclairait plus au loin, la lumière lui revenait comme un frisbee, se heurtant au mur de brume, et il n'avançait plus qu'à la vitesse d'un escargot, vérifiant constamment qu'il était sur le bon chemin.

Ç'avait été laborieux. Déplier la carte, la maintenir ouverte malgré le vent et la pluie. Pas étonnant qu'il se soit trompé, qu'il ait raté le virage à gauche qui l'aurait emmené à Thorpdale. Il était parti depuis deux heures, et il aurait dû tomber sur la ferme Twistleton une demi-heure plus tôt, au pire. Nathan avait dû se faire à l'idée qu'il ne trouverait pas refuge dans la vieille grange de Samson cette nuit-là. Aussi, quand il était tombé sur un ancien four à chaux creusé dans la colline, il avait saisi sa chance de se mettre à l'abri de l'humidité, et s'était baissé pour franchir l'arche de pierre.

Il n'avait pas prévu de s'endormir. Juste de se mettre au sec quelques heures, en attendant l'aube. Mais une fois qu'il s'était glissé dans son sac de couchage, il avait dû s'assoupir. À présent, il lui faudrait reprendre sa marche dans les collines en plein jour, et donc prendre le risque de rencontrer d'autres promeneurs.

Cela dit, il ne serait pas facile à repérer avec ce temps.

Il enfourna son sac de couchage dans son sac à dos, prit une de ses mini-tourtes au porc et étala la carte en mangeant. La météo ne s'était pas arrangée pendant la nuit, le gris avait simplement remplacé le noir, et la visibilité était presque aussi mauvaise que la veille. Il ne pouvait pas espérer se repérer à des éléments du paysage, il n'y voyait pas assez loin. Mais s'il continuait à avancer à l'aveuglette, ça finirait mal. Il lui fallait un but. Quelque chose qu'il ne puisse pas rater.

Il tâcha de se situer vaguement sur la carte. Quelque part au milieu des courbes de niveau, des nids-de-poule et des cairns... Son doigt remonta vers le nord où une épaisse ligne de diamants verts serpentait d'ouest en est : la piste cavalière des Pennines, un sentier très fréquenté qui coupait à travers les collines. À l'est de sa position actuelle, une cicatrice de calcaire remontait vers le nord et coupait la piste cavalière. Les conditions climatiques l'empêcheraient de la repérer de loin. Mais s'il obliquait vers le nord-est, entre ces deux points de repère, il finirait par tomber sur l'un ou l'autre, ce qui le conduirait hors de la colline, à l'abri du danger.

Ce choix n'était pas idéal. Mais il ne voyait pas de moyen plus sûr de franchir la colline masquée par la brume. Une fois revenu sur le chemin, il pourrait planifier la suite de son voyage.

Un peu rasséréné, il remit la carte dans sa poche et passa ses bras dans les bretelles de son sac à dos. La boussole en main, Nathan s'enfonça dans l'épaisse couche de brouillard.

— C'était moins une, souffla Delilah en remontant le quai avec Samson, Calimero se retournant sans cesse pour vérifier que son idole les suivait bien.

Le gros sac à dos jeté en travers de la porte au dernier moment avait suffi à activer le mécanisme de sécurité. Les portes s'étaient rouvertes et Samson avait sauté sur le quai sous les insultes nourries du chef de gare, laissant le train qui devait l'emmener à Londres pour sa convocation disparaître dans la brume qui avalait les rails.

— C'est quoi, cette histoire avec Nathan ? demanda-t-il en rattrapant Delilah qui filait ventre à terre vers la ville.

— Il a disparu. C'est tout ce que je sais. Lucy m'a appelée, complètement paniquée, et je n'ai pas compris tout ce qu'elle me racontait. Tout ce que je sais, c'est qu'elle n'arrêtait pas de demander où tu étais.

— Il a fugué ?

— On dirait bien, répondit-elle avant de marquer une pause, s'efforçant de maîtriser sa voix. Mais Lucy m'a dit qu'il avait laissé un mot, et il n'a pas pris son téléphone portable. On peut donc en déduire qu'il n'est pas simplement parti faire un tour. Et Will est assez inquiet. Au point qu'il a déjà fait appel à l'équipe de secours en montagne.

— Bon sang !

Samson leva les yeux vers le Crag. L'affleurement rocheux était enseveli sous la brume ; au-dessus, les montagnes étaient invisibles. Ce n'était pas un bon jour pour s'y promener.

— Bon, mais qu'est-ce que tu attends de moi dans cette affaire ? Je n'imagine pas une seconde que ton frère m'autorisera à me joindre aux recherches.

Delilah pila net. Elle prit une bonne inspiration et lui fit face, apercevant au passage son menton tuméfié, les égratignures et les entailles sur sa joue.

— Will ? demanda-t-elle doucement.

— Pas tout seul, répondit-il en essayant de sourire. Un peu moi, aussi.

Elle se mordit la lèvre. Puis le regarda attentivement, rencontrant son regard pour la première fois depuis qu'il avait sauté du train.

— Tu dois me répondre franchement.

Il hocha la tête, sachant l'importance de ce qui allait suivre.

— As-tu fourni de la drogue à Nathan ?

— Non.

Il resta laconique. Soutint son regard. Et retint son souffle.

Elle attendit le temps d'un battement de cœur, jaugeant sa réponse. Puis lui demanda :

— Et cette histoire de meurtre ? De quoi s'agit-il au juste ?

Samson choisit de lui livrer la version abrégée. Il était inutile qu'elle sache que quelqu'un s'était donné beaucoup de mal pour le mouiller.

— Un malentendu. Tu te souviens du blouson que j'ai abandonné au rottweiler, à Roundhay ? On l'a retrouvé enroulé autour du cou d'un homme qu'ils ont repêché dans le canal de Leeds. Bizarre, ajouta-t-il en haussant les épaules. Mais les deux inspecteurs qui m'ont arrêté m'ont fourni mon alibi. Le meurtre a été commis le jour où ils sont venus avec nous à la carrière de Rainsrigg, et donc Frank Thistlethwaite n'avait pas d'autre solution que de me relâcher.

— Frank ? C'est lui qui suit l'affaire ?

Elle eut un regard étrange.

— Lui-même.

Samson attendit que d'autres questions arrivent de la part de la personne la plus curieuse qu'il connaissait. Mais rien ne vint. Au lieu de l'interroger, elle baissa le menton et inclina brièvement la tête.

— Pour l'instant, ça me va. Quant au reste..., fit-elle avec une profonde inspiration, je suis prête à le laisser de côté pour le moment. On a deux affaires à résoudre et on doit se mettre au travail.

— Deux ?

— Oui. Lucy voudrait t'embaucher. Pour retrouver Nathan, je suppose.

— Et la deuxième ?

Samson sentit Calimero lui pousser la main de sa truffe chaude, et il lui caressa la tête.

— Lui, répondit-elle en grimaçant, montrant le chien. Et d'autres de son espèce. Quelqu'un tente d'empoisonner les animaux de Bruncliffe.

Si Samson avait remarqué que Delilah n'empruntait pas la route habituelle pour se rendre à l'Agence, il n'en montra rien. Il se contenta de la suivre dans la ruelle qui menait à Back Street, Calimero sur ses talons. De son côté, Delilah n'expliqua pas sa décision. Car même si elle avait pris sur elle de rattraper Samson pour les aider à retrouver Nathan, elle ne doutait pas une minute que la population ne la suivrait pas dans son choix. Elle ne savait même pas très bien ce qu'elle en pensait elle-même.

Dire qu'elle était troublée était un euphémisme.

Après son mariage désastreux, il aurait été mal venu de sa part de prétendre savoir cerner les gens, mais elle était convaincue que Samson lui avait dit la vérité. Quant à l'enquête pour meurtre...

Avait-elle mis Samson dans la panade en parlant aussi librement à Frank Thistlethwaite ? Son appel, qui lui avait paru parfaitement inoffensif, lui semblait, à la lumière de ce que venait de dire Samson, plutôt calculé. Frank lui avait tiré des informations. À elle. Et sa réaction avait été de flirter avec lui.

Elle se sentait un peu coupable d'avoir trahi Samson, même involontairement. En même temps, elle ignorait encore la vérité sur son passé. Elle s'était donc tenu le raisonnement suivant : si elle-même continuait d'avoir des réserves sur le réprouvé de Bruncliffe, il était naturel que la ville – qui lui avait toujours été hostile – en ait aussi. C'est pourquoi elle avait décidé qu'il valait mieux, pour l'instant, le cacher aux regards – si tant est que ce soit possible compte tenu de sa crinière brune et des ecchymoses de toutes les couleurs qui ornaient son visage.

D'où la ruelle, dans leur intérêt commun. Parader avec lui sur la place du marché où Will coordonnait les volontaires pour la battue était hors de question. Delilah voulait rester une Metcalfe. Si son frère apprenait qu'elle avait convaincu O'Brien de rester alors qu'il était sur le point de disparaître à jamais, il ne le lui pardonnerait pas.

En remontant l'étroite venelle, Delilah fut traversée par l'idée qu'elle commettait peut-être encore une incommensurable erreur. Mais Lucy avait insisté au téléphone pour voir Samson. Et Delilah n'avait pas eu le cœur de s'opposer aux supplications de sa belle-sœur. Si ça pouvait aider à ramener Nathan sain et sauf chez lui, elle voulait bien être celle qui aurait imposé Samson à la ville pour la seconde fois.

— Je crains que quelques modifications aient été apportées à ton bureau, dit Delilah, gênée par le lourd silence qui pesait entre eux alors qu'ils

arrivaient au bout de la ruelle.

— Tu as déjà lancé des travaux de déco ? demanda Samson avec un rire léger. Tu ne perds pas de temps...

Il s'arrêta brutalement quand ils débouchèrent sur le trottoir près de la Toison, en apercevant le bâtiment vandalisé de l'autre côté de la rue. Delilah l'imita, elle-même surprise.

Trois personnes étaient en train de réparer les dégâts.

— Eh ben, si c'est pas le jeune Samson..., dit Seth Thistlethwaite en jetant un œil par-dessus son épaule.

Il maintenait une planche de contreplaqué devant la vitre explosée.

— Ah ben c'est pas trop tôt, grommela Troy Murgatroyd, des clous plein la bouche, en posant son regard renfrogné sur les bleus de Samson. Ton casque est au pub, O'Brien. Visiblement tu ferais bien de le porter H24.

Il reprit ses coups de marteau.

— Et ce bidule qu'il appelle une moto, a l'est sur la place du marché, ajouta Ida Capstick en se relevant des marches qu'elle était en train de nettoyer de leur peinture blanche.

En voyant l'air stupéfait de Delilah, elle haussa les épaules.

— On a appris, pour Nathan. Nous trois, on n'est plus trop capables de crapahuter dans la montagne. Du coup, on a pensé qu'on pourrait s'rendre utiles ici en r'mettant tout d'équerre pour qu'y perdent pas d'temps, tous les deux, et qu'y r'trouvent le gosse.

Delilah inclina la tête. Elle ne trouvait pas les mots.

Samson contemplait la vitrine brisée et la partie de message peint qui attendait encore la main robuste d'Ida. Il en restait suffisamment pour qu'il en comprenne l'essentiel.

— Je suis tellement désolé, dit-il à Delilah. C'est de ma faute.

Elle se contenta de hausser les épaules.

— Quelqu'un essaie de me dire comment vivre ma vie. J'y suis habituée, dans cette ville. Quoique le coup de la brique et de la peinture, c'est une première.

— Eh ben, y vont pas rester là à bavasser. Z'ont du pain sur la planche, les morigéna Ida en désignant la porte du menton. Miss Lucy attend. Je vais allumer sous la bouilloire, et y pourront s'y mettre.

— Quand as-tu vu Nathan pour la dernière fois ? demanda doucement Samson, conscient du fait que Lucy était à deux doigts de craquer.

Ils avaient pris place au premier étage, dans le bureau de Delilah, Ida ayant décrété que celui de Samson n'était pas encore prêt à l'emploi. Le bruit de la femme de ménage qui balayait les éclats de verre sur le lino leur parvenait par l'escalier, ponctué par les doux ronflements de Calimero, couché dans son panier dans un coin de la pièce. De l'autre côté du bureau derrière lequel se tenait Samson, Delilah était assise près de Lucy, trois mugs de thé à la mode Ida encore intacts devant eux.

Les yeux baissés, le visage dissimulé derrière ses longs cheveux, Lucy parlait dans un murmure tout en tripotant un mouchoir en papier jusqu'à en faire une boule qu'elle serra dans son poing.

— J'ai vérifié qu'il allait bien avant de me coucher. Juste avant minuit. J'ai passé la tête par la porte de sa chambre. Il dormait... Enfin... C'est ce que j'ai cru.

Elle ravala un sanglot et Delilah passa son bras autour de ses épaules.

— À quelle heure as-tu constaté sa disparition ? continua Samson.

— Pas tout de suite. J'ai d'abord pensé qu'il s'était levé tôt, parce qu'il n'avait pas réussi à dormir à cause de ce qui l'attendait aujourd'hui...

— L'interrogatoire au commissariat, expliqua Delilah. Il était prévu cet après-midi.

Samson acquiesça. Il commençait à prendre la mesure de la situation. Le pauvre garçon avait été accusé de détention de stupéfiants. Voire de dealer. Et personne ne l'avait cru quand il avait crié son innocence. La menace de l'interrogatoire avait dû suffire à provoquer sa fugue.

— Alors j'ai cherché partout dans la maison. Et même dehors. Puis j'ai appelé Will. J'ai pensé que peut-être...

Lucy haussa les épaules, repoussa ses cheveux derrière ses oreilles, révélant un visage blême. Elle avait l'air encore plus vulnérable.

— Quelle heure était-il ? demanda Samson.

— Un peu après sept heures. Peut-être la demie, le temps que j'appelle Will.

Samson jeta un regard à Delilah par-dessus le bureau, et elle haussa un sourcil inquiet. Nathan avait disparu quelque part entre minuit et sept heures du matin. Pour un garçon de son âge, et par un temps effroyable, cela faisait beaucoup d'heures passées dans les collines.

— A-t-il emporté quelque chose qui pourrait nous indiquer où il allait ? demanda Delilah.

Lucy secoua la tête.

— En dehors de son équipement de randonnée, et un peu de nourriture prise dans le frigo, je ne sais pas.

— Et son téléphone ?

La question de Samson mit les larmes aux yeux de Lucy.

— Sur sa table de nuit. C'est pour ça que je n'ai pas réagi tout de suite. Il l'a toujours sur lui. J'ai pensé qu'il était descendu au rez-de-chaussée... Et puis...

Son visage se décomposa et elle se passa le dos de la main sur les yeux, laissant des traces humides sur ses joues.

— J'en suis malade de le savoir dehors par ce temps.

Samson eut le cœur serré pour elle. Il se pencha sur le bureau et prit sa main froide dans la sienne.

— On va le retrouver, Lucy, je te le promets.

Mais Lucy secouait la tête.

— Non, dit-elle en tentant de reprendre son calme. Ce n'est pas ce qui m'amène.

Samson et Delilah la regardèrent, perplexes.

— Je suis désolée, dit Delilah. Je pensais que tu voulais que Samson t'aide à retrouver Nathan.

— Il y a plein de gens, ici, qui le cherchent. Et j'ai prévenu la police. Mais ça, il n'y a que Samson qui puisse s'en occuper, dit-elle en plongeant la main dans sa poche.

Elle en sortit un bout de papier qu'elle posa sur le bureau. Un court message, écrit d'une main hésitante.

— Je l'ai trouvé dans la cuisine, près de la bouilloire. Nathan dit qu'il s'est enfui parce que personne ne veut le croire. Même pas moi...

Un sanglot s'étrangla de nouveau dans sa gorge. Elle s'interrompit, prit une profonde inspiration et regarda Samson.

— Je veux t'embaucher. Je veux que tu prouves que mon fils est innocent. Comme ça, il pourra rentrer à la maison.

Nathan avait commis une erreur. Et de taille. La logique qu'il avait appliquée à la lecture de la carte avait marché comme sur des roulettes. Après une heure de marche, il était tombé sur le large sentier qui faisait partie de la piste cavalière des Pennines. Il avait choisi de le suivre vers l'est, en tournant le dos à Bruncliffe, pensant que très peu de randonneurs s'aventureraient aussi loin de la civilisation dans de telles conditions météo.

Mais une demi-heure plus tard, il en croisait un. Un homme qui avait émergé du brouillard et l'avait salué d'un « bonjour » enjoué. Le bonnet enfoncé sur les oreilles, Nathan avait baissé la tête et bredouillé une réponse d'une voix aussi grave que possible.

L'homme ne s'était pas arrêté. N'avait pas eu l'air étonné de rencontrer quelqu'un. Nathan, en revanche, avait été désagréablement surpris, et il emprunta le premier sentier venu qui s'écartait de la piste.

Le chemin, très praticable au début, allait vers le nord-est, puis il se rétrécit, se réduisant tout au plus à un sentier pour moutons qui repartait à l'assaut d'une colline avant de s'arrêter net. Une fois de plus, Nathan était perdu dans la purée de pois.

Il posa son sac à dos par terre et en tira la carte.

C'était inutile. Tant qu'il y aurait du brouillard, il était condamné à avancer à l'aveuglette, à parcourir la colline en trébuchant, sans rien pour se repérer. Il aurait dû rester sur la piste cavalière, et tant pis si on l'avait vu. Au moins aurait-il augmenté ses chances de rester en vie.

Il frissonna. Son blouson ne lui était plus d'aucune protection. Entre la brume glaciale et le sol humide, toutes ses couches de vêtements étaient trempées, jusqu'aux chaussettes. Il fallait qu'il redescende avant que la faible lumière du jour ne s'estompe complètement avec la tombée de la nuit. Il fallait qu'il trouve un abri.

Un dernier coup d'œil à la carte.

Il la déplia, mais ses larmes l'empêchaient de la lire. Maudites larmes de colère, vaines et brûlantes, qui coulaient sur les plis de la carte.

Il n'était même pas foutu de fuguer correctement.

Misérable et effrayé, Nathan fourra la carte dans sa poche et regarda vers le nord. Quelque part, de l'autre côté de la colline, il y avait une route. C'était son objectif. N'importe quoi pour échapper à ce temps. Il se remit donc en route, aussi visible qu'un phare grâce à son coupe-vent orange fluo.

Derrière lui, trois silhouettes qui se déplaçaient silencieusement dans le brouillard le pistèrent sans difficulté.

Lucy Metcalfe venait tout juste de quitter l'Agence de Recherche des Vallons quand la sonnette d'entrée retentit. Herriot Ellison se tenait sur le seuil.

Il suivit Samson dans la pièce qui avait été son bureau, et dont la vitre était masquée par une planche.

— J'aime bien la déco, dit-il. Une idée du coupable ? ajouta-t-il en désignant la brique sur la table.

Samson eut un rire sinistre.

— Croyez-moi, la liste est longue.

Il montra la chaise en face de lui, puis en approcha une troisième en entendant des pas dans l'escalier. Delilah. Incapable de supporter qu'on la tienne à l'écart. Et de fait, elle entra dans le bureau, salua Herriot et s'installa sur la chaise.

— Delilah vous a mis au parfum, j'imagine ? demanda le véto.

Samson acquiesça.

— Des saucisses empoisonnées. À ce jour, six cas d'intoxication perpétrés sur des animaux de compagnie. Six à notre connaissance, en tout cas.

— Dont Calimero, ajouta Delilah, d'une voix étranglée.

Un sursaut de colère embrasa Samson à l'idée que quelqu'un ait pu vouloir empoisonner le chien qui dormait comme un ange à l'étage. Delilah avait dû être folle d'inquiétude. Et il n'avait pas été là pour la soutenir.

— Il faut que cela cesse, dit Herriot. Et c'est pour ça que je veux vous embaucher. Le coupable doit être arrêté avant de faire une autre victime.

— Vous ne croyez pas qu'il vaudrait mieux contacter la police ? demanda Samson. Je ne suis pas franchement en odeur de sainteté, en ce moment. Les gens refuseront peut-être de me répondre.

Herriot secouait déjà la tête.

— La police est trop occupée. J'ai parlé à Danny Bradley l'autre jour. Ils sont complètement débordés à cause de la flambée des vols de moutons. Et il y a cette histoire de drogue au lycée. J'ai été désolé d'apprendre que Nathan avait fugué, au fait, ajouta le véto avec un regard compatissant à Delilah. Je vais me joindre à la battue dès qu'on en aura terminé ici.

— Merci, dit Delilah. Ils auront besoin de toute l'aide possible.

— Donc, reprit Herriot en s'adressant à Samson, vous acceptez ? De chercher qui est à l'origine des empoisonnements ?

— Oui, répondit Samson.

— On commence par où ? demanda le véto, visiblement soulagé.

— J'aurai besoin des coordonnées des maîtres des animaux intoxiqués. Et cela aiderait d'avoir la preuve qu'il s'agit bien d'un empoisonnement volontaire. En procédant à l'autopsie d'Alf peut-être, et à des examens de sang sur les autres chiens, si possible.

Le véto hocha la tête.

— J'ai appelé le labo cet après-midi. Je leur ai déjà envoyé des prélèvements et ils vont accélérer les analyser. On devrait avoir les résultats dès demain. Et si cela vous convient, dit-il en se tournant vers Delilah, je vais faire une prise de sang à Calimero avant de partir. Avec tout ce qui se passe en ce moment, je doute que vous trouviez le temps de passer à la clinique.

— Bonne idée, accepta-t-elle.

— En attendant, continua Samson, nous allons creuser la question du mobile.

Delilah ricana.

— Un mobile ? Quel genre de mobile justifierait de s'attaquer à des animaux sans défense ?

— Une aversion pour les chiens et les chats ? avança Samson. Ou une rancune à assouvir ? Ce ne serait pas la première fois que quelqu'un s'attaquerait à un animal de compagnie pour se venger de son maître.

— Ou la colère, suggéra Herriot. L'autre jour, j'ai vu Clive Knowles sur le point d'abattre un berger allemand qui avait attaqué son troupeau.

— Comme tous les fermiers des environs, à cette période de l'année, dit Samson. Mais je ne suis pas certain que Clive Knowles soit doté des compétences nécessaires pour fabriquer des saucisses empoisonnées. Un coup de fusil serait plus dans ses cordes.

— Des saucisses..., marmonna Delilah en fronçant les sourcils. Et une vieille rancune...

Elle se mordit la lèvre, hésitant à dévoiler sa pensée.

— Vous allez peut-être trouver ça ridicule, mais... et Mme Hargreaves ?

Samson éclata de rire.

— Sur quelles bases ?

Mais Herriot hochait lentement la tête.

— Delilah marque un point. Mme Hargreaves a des problèmes avec les chiens qui viennent faire leurs besoins juste devant sa boutique. Elle doit nettoyer tous les jours.

— Et elle a les ingrédients nécessaires sous la main, ajouta Delilah.

— Vous êtes sérieux ? fit Samson en les regardant tous les deux, interloqué. Vous êtes en train de me dire que le parangon de vertu de cette ville aurait soudainement entrepris d'empoisonner des animaux au hasard parce qu'elle a un problème de crottes de chien devant sa boutique ?

— Oui, je sais, ça paraît grotesque, dit Delilah en croisant les bras sur sa poitrine. Mais le concept même d'assassiner des animaux de compagnie l'est encore plus, non ?

Herriot, lui, ne disait plus rien. Il réfléchissait aux saucisses. Et la boucherie...

— Quel jour Calimero est-il tombé malade ? demanda-t-il soudainement.

— Mercredi, avant-hier. Le même jour que Tigger.

— Mardi soir, murmura le véto, réfléchissant intensément.

Puis il leva les yeux vers Samson.

— Je crois que j'ai vu notre homme à l'œuvre. Et il tenait un des sacs de la boucherie à la main.

17.

— Deux sandwichs au rôti de porc, s'il vous plaît.

Delilah regarda Mme Hargreaves s'affairer derrière son comptoir, garnir les sandwichs, les emballer et les mettre dans un sac en plastique à rayures bleues et blanches. Juste comme celui que Herriot avait vu.

D'après le vétérinaire, la veille du soir où Calimero avait trouvé la saucisse, il avait failli être renversé par une grande silhouette en sweat à capuche noir courant dans Back Street. Le type s'était engouffré dans la ruelle qui longeait les cours, derrière l'immeuble de Delilah. Et il avait à la main un sachet aux couleurs de la boucherie Hargreaves...

— Vous voulez une saucisse pour Calimero ? demanda la femme du boucher en tendant le sac par-dessus le comptoir.

— Non, répondit précipitamment Delilah. Il est au régime.

Mme Hargreaves éclata de rire et frappa son ample cuisse du plat de la main.

— Je ferais peut-être bien de l'imiter. Autre chose, mon chou ?

Delilah réfléchit une seconde. Sa tête résonnait encore des protestations de Samson après le témoignage de Herriot sur sa soirée du mardi. Il avait continué à défendre avec acharnement la femme du boucher, refusant de considérer, même de loin, qu'elle puisse être impliquée. Delilah et Herriot n'avaient pas pu l'en faire démordre. Au bout d'un moment, Herriot, appelé ailleurs, avait fini par laisser les deux compères à leur débat, non sans avoir fait au préalable une petite prise de sang à Calimero. Plus tard, quand la faim avait eu raison d'eux, Delilah avait offert d'aller les ravitailler. Et d'en profiter pour creuser un peu l'histoire de Herriot.

Comme il n'y avait pas d'autres clients dans la boucherie, le moment était idéal.

— C'est vous qui les faites vous-même ? Les saucisses ? demanda Delilah.

Un sourire illumina le visage de Mme Hargreaves.

— Absolument ! Là, dans l'arrière-boutique, ajouta-t-elle avec un mouvement de tête en direction de la porte à moitié ouverte, au bout du comptoir. Ken y est en ce moment même. On a une vraie petite usine de fabrication de saucisses. Et de hamburgers, aussi. Ken parle de se lancer dans les plats tout prêts comme les lasagnes pour essayer de freiner l'hémorragie de clients. Ils vont de plus en plus dans les supermarchés. Dieu sait qu'il faut qu'on réagisse. Les bouchers deviennent une espèce rare...

Mme Hargreaves ne se rendait pas compte que son public n'écoutait qu'à moitié ses lamentations sur le déclin des bouchers indépendants. Car Delilah, tout en hochant la tête d'un air compatissant, regardait en réalité par la porte entrouverte la silhouette élancée de Ken Hargreaves s'activer derrière le plan de travail en inox qui courait sous une fenêtre percée haut dans le mur. D'une main experte, le boucher faisait entrer la chair à saucisse dans les boyaux et nouait les extrémités d'un mouvement qui trahissait une longue habitude.

— Qu'en pensez-vous ? Vous croyez que ça pourrait marcher ?

La question de Mme Hargreaves ramena l'attention de Delilah dans la boutique.

— Pardon ?

— Les plats à emporter. Vous pensez que les gens seraient tentés d'essayer ?

— J'en suis sûre, répondit Delilah en prenant le sac et s'apprêtant à repartir. Au fait, dit-elle, vous avez toujours des problèmes avec votre perron, ou vous avez identifié le coupable ?

Un grognement sourd monta de l'autre côté du comptoir.

— Ça continue, marmotta Mme Hargreaves. La police ne veut rien faire. Je vous jure que si je mets la main sur ce satané chien, j'en fais de la chair à saucisse !

Son rire tonitruant suivit Delilah jusque dans la rue.

— Bon sang, qu'est-ce qui t'est passé par la tête, mon gars ?

La colère et la déception contenues dans ces paroles atteignirent Samson comme un coup de poing en pleine figure.

— On peut survivre aux conneries qui sortent dans la presse, poursuivait rageusement l'ex-superintendant en chef Gabriel Thistlethwaite, mais ne pas se rendre à une convocation, c'est un suicide professionnel. Tu peux dire adieu à ta carrière dans la police. Sérieusement, mon garçon, il faut que tu reviennes sur ta décision et que tu files là-bas. Je peux essayer d'arranger les choses...

— Je ne peux pas partir.

Prononcée sur un ton tranquille, la phrase de Samson interrompit net la tirade de son mentor, et un soupir remplaça ses vociférations. Samson se représentait facilement cet homme solide arpenter son salon d'un pas impatient, en proie au sentiment d'inutilité qui vient inévitablement avec la retraite quand on a occupé un poste aussi élevé. Il imaginait aussi la douleur sur les traits burinés de Gabriel Thistlethwaite. Parce qu'il avait été son protégé. Et voilà que Samson O'Brien, qui avait volé si près du soleil grâce à lui, avait fini par s'écraser à terre. Sa réputation souillée par des rumeurs de corruption, sous la menace d'une peine de prison bien réelle, il tirait volontairement un trait sur tous ses espoirs d'avenir dans la police de Londres.

Samson n'était pas surpris que Gabriel l'appelle. L'article du *Craven Herald* avait dû avoir des retombées bien au-delà du lectorat local, se répandre dans les commissariats de la région et atteindre tous ceux qui avaient des liens avec la police. Ce qui surprenait Samson, en revanche, c'était que cet homme ait encore le bras assez long pour connaître l'heure de son audition. Ainsi, quand Gabriel l'avait appelé pour l'assurer de son soutien indéfectible, il avait été outré de découvrir qu'au lieu d'être à Londres, en chemin pour Earl's Court et l'impressionnant Empress State Building où il pourrait se défendre des accusations portées contre lui, Samson était encore à Bruncliffe. Et n'avait pas l'intention de faire route vers le sud.

— Tu peux m'expliquer ? reprit Gabriel.

Et d'ajouter, sur un ton plus bas, mais toujours enflammé :

— Je ne parle pas des mensonges des journaux. Ou de cette ridicule enquête pour meurtre à Leeds pour laquelle mon fils Frank t'a fait arrêter. Je n'ai pas besoin de t'entendre dire que tu es innocent, je le sais. Mais ce que

je veux savoir, c'est pourquoi tu as décidé d'appuyer sur le bouton d'autodestruction de ta vie de flic.

Samson éprouvait un mélange de gratitude et de honte. Avoir la confiance absolue d'un homme du calibre de Gabriel – qui avait la faculté surnaturelle de percer les gens à jour, jusqu'au tréfonds de leur être –, était capital pour Samson, à un moment où rares étaient ceux qui affichaient une telle foi en lui. En tout état de cause, ni Frank, le propre fils de Gabriel, ni les gens de Bruncliffe, ni même Delilah ne faisaient partie du lot. Il lui était donc difficile d'expliquer à son mentor pourquoi il était prêt à balayer de la main sa proposition de soutien.

— C'est compliqué, dit-il.

Un rire sec retentit au bout de la ligne.

— Sans blague !

— Le jeune Nathan Metcalfe a disparu, continua Samson. Il a des ennuis avec la police – pour une affaire de drogue avec laquelle il n'a rien à voir. Du coup, il a fugué.

— Ouais, j'ai appris ça par radio-police aussi. Mais quel rapport avec ta propre affaire ?

— On m'a demandé de contribuer à prouver son innocence, dans l'espoir que ça le fera revenir. Je n'ai pas pu refuser.

Un nouveau silence. Suivi d'un commentaire qui atteignit Samson en plein cœur.

— Laisse-moi deviner. C'est Delilah Metcalfe qui t'a appelé à la rescousse.

En un éclair, Samson revit les portes du wagon en train de se refermer, l'expression angoissée de Delilah appelant son nom. Et ce sentiment qu'il ferait n'importe quoi pour elle.

— Oui mais... ce n'est pas si simple. Lucy Metcalfe ne sait plus à quel saint se vouer et Nathan est dans les collines, dans des conditions terribles... Je ne pouvais pas les laisser tomber...

— Épargne-moi tes prétextes, aboya Gabriel. Et sois sincère avec toi-même. Tu renonces à ta carrière pour Delilah Metcalfe. J'aime bien cette fille, mais j'espère de tout mon cœur qu'elle en vaut la chandelle.

La communication fut coupée net. Samson resta seul dans son bureau, le contreplaqué qui obstruait la fenêtre faisant paraître la pièce plus étroite et sombre. Il venait enfin de mesurer l'énormité de ce qu'il avait fait.

Gabriel avait dit vrai. En descendant du train, Samson avait bel et bien tiré un trait sur sa carrière dans la police.

Et tout ça pour quoi ?

Comme par enchantement, son portable se mit à sonner, et le nom de l'inspecteur Green s'afficha – son officier de soutien dans son affaire de suspension. Il se la représenta, devant l'entrée de la salle d'interrogatoire, regardant sa montre, priant le ciel pour qu'il soit simplement en retard.

— Des sandwichs tout chauds, et des preuves brûlantes ! lança une voix depuis le porche de derrière.

Samson balaya son mobile du pouce, refusant l'appel, alors que Delilah entrait en brandissant un sac en plastique bleu et blanc.

— Exactement comme celui que Herriot a vu ! dit-elle en déposant théâtralement le sac devant lui.

— Un sac en plastique ne prouve rien, rétorqua Samson. Mme Hargreaves n'est pas du genre à partir en croisade pour empoisonner les chiens d'autrui, si exaspérée soit-elle.

— Et si elle était vraiment énervée ? Elle a prévenu la police, et ils ne veulent rien entendre. Tu ne crois pas qu'elle aurait pu vouloir régler le problème elle-même ?

— Si, répondit Samson en riant. Mais elle serait plus du genre à utiliser son hachoir sur le propriétaire du chien plutôt que s'attaquer à l'animal.

Il secoua la tête en repensant à toutes ces fois où il était entré dans la boucherie, à peine assez grand pour regarder par-dessus le comptoir, avec à peine assez d'argent pour payer un pauvre steak haché. Mme Hargreaves l'avait toujours traité avec respect. Allant jusqu'à glisser à son insu un petit supplément de viande dans son paquet.

— Je ne marche pas. Elle a été gentille avec moi à une époque où peu de gens nous auraient même donné l'heure, à mon père et moi. Ce n'est pas notre coupable. Et puis, je ne la vois pas rôdant la nuit dans Bruncliffe.

— D'accord. Mais je garde l'esprit ouvert !

Delilah se laissa tomber sur une chaise en face de lui, prit les deux sandwichs chauds et en passa un à Samson.

— Merci.

Il mordit dedans et soupira. C'était la première chose qu'il mangeait ce jour-là qui lui donnait l'impression de vouloir rester dans son estomac. Son mal de tête le faisait aussi moins souffrir. La première gueule de bois que

Samson prenait de sa vie commençait à passer. Il n'était pas pressé de recommencer.

— Bon, et maintenant ? demanda Delilah, son sandwich presque avalé.

— On se concentre sur Nathan. Il doit être notre priorité. Les recherches ont donné quelque chose ?

Delilah secoua la tête.

— Rien du tout. Will m'a envoyé un texto pour me dire qu'il y avait un brouillard à couper au couteau, là-haut. Et qu'il allait mettre du temps à se dissiper.

Samson bouillonnait de frustration. Il aurait dû être dans les collines en train de participer à la battue. Mais dans le climat ambiant, sa présence aurait provoqué trop de frictions et n'aurait fait que ralentir les recherches. Comme si elle lisait dans ses pensées, Delilah se pencha sur le bureau et posa la main sur son bras.

— On sera plus efficaces ici, dit-elle doucement. Concentrons-nous sur la stratégie à suivre.

— Tu as raison. Je crois que je vais commencer par rendre une petite visite au poste de police. Et essayer de convaincre le sergent Clayton de me laisser jeter un coup d'œil au dossier de Nathan.

Delilah haussa le sourcil.

— Tu crois qu'il serait disposé à te parler ? Je veux dire... compte tenu de...

Elle rougit, mal à l'aise à l'idée d'aborder le sujet qu'ils avaient pris bien soin d'éviter jusque-là.

— Tu veux dire que le dernier scandale O'Brien pourrait avoir changé l'opinion qu'il avait de moi ? fit Samson avec un regard ironique. Probablement. Enfin, je peux toujours essayer. Et si le sergent Clayton me refuse sa coopération, il y a toujours Danny Bradley.

— Et moi ?

Samson indiqua le sac en plastique sur la table.

— Tu pourrais faire du travail de terrain dans l'affaire d'empoisonnement. Herriot m'a envoyé un mail avec la liste des propriétaires d'animaux qui en ont peut-être été victimes. Je te suggère d'aller bavarder avec certains d'entre eux. Vois s'ils n'ont pas remarqué quelque chose, comme toi avec Calimero et Tigger. Tu as plus de chances que moi d'obtenir des réponses. Surtout dans le contexte actuel, fit-il en accompagnant ce dernier commentaire d'un sourire démoniaque.

Delilah se concentra sur sa dernière bouchée de sandwich, déterminée à ne pas se laisser attirer dans leur ancienne relation par ce joyeux ping-pong verbal. Cette trêve n'était valable que jusqu'au retour de Nathan et à l'arrestation de la personne qui semait des saucisses empoisonnées. Après ça...

Un léger bruit de pattes descendant l'escalier lui procura une diversion, l'empêchant de penser à l'avenir.

— Calimero ! s'exclama Delilah alors qu'un museau endormi se pointait au coin de la porte de Samson. Tu es réveillé. Je me demande si l'odeur de sandwich au porc n'a pas quelque chose à voir là-dedans...

Ses paroles et sa main tendue furent ignorées par le chien qui se dirigea droit vers Samson, laissa tomber sa tête lourdement sur ses genoux en remuant la queue à la manière d'un métronome pris de folie et leva un regard enamouré. Sur le reste de sandwich que Samson tenait à la main.

— Pas question, fit Samson en rivant son regard à celui de l'animal implorant. Tu n'en auras pas.

Calimero laissa échapper un petit gémissement. Samson poussa un soupir résigné.

Delilah se détourna pour dissimuler son sourire en entendant son chien engloutir les dernières bouchées du sandwich de Samson. À eux deux, Calimero et Samson allaient bien réussir à lui briser le cœur.

Par cette journée où le brouillard avait refusé de se lever, la lumière ne s'attarda pas une minute de trop. Elle céda la place au crépuscule sans lui opposer de résistance. Vers le milieu de l'après-midi, la pénombre avait déjà gagné les collines. Sur les hauteurs de High Laithe, les gens parcouraient les versants à la recherche du jeune Nathan Metcalfe en prenant garde à ne pas s'égarer eux-mêmes dans ce brouillard où l'on perdait tout repère. Dans les bosquets, de l'autre côté de la grange Metcalfe, le long du sentier abrupt, piégeux, qui remontait en serpentant vers Thursgill Force, les pas se faisaient prudents. On connaissait l'existence de la cascade qui se jetait dans le ruisseau caché sous des tourbillons de blancheur. En amont, le rugissement de la chute d'eau trouait les ténèbres. Il n'y avait aucun signe du garçon disparu.

À High Laithe proprement dit, Lucy Metcalfe trompait son angoisse en ravitaillant les groupes de recherches, distribuant café, cake et sandwichs au bacon aux volontaires épuisés afin de leur redonner courage.

Comment pouvait-on espérer retrouver quelqu'un dans ces collines dont on ne distinguait même pas les formes ?

Comme les gens chargés de coordonner les recherches réfléchissaient à ce qu'il convenait de faire maintenant que le jour tombait, la mère désespérée essayait de ne pas penser que son garçon allait passer une nouvelle nuit dans ces champs glacés.

Pendant ce temps-là, au nord de High Laithe, une silhouette solitaire avançait péniblement sur la lande parsemée d'affleurements calcaires. La terre détrempée aspirait ses bottes, l'humidité s'infiltrait dans ses vêtements et la faim lui tordait l'estomac : Nathan Metcalfe offrait un portrait lamentable. Il progressait lentement. Il n'y avait pas signe de la route qu'il espérait trouver, juste un terrain accidenté interminable, dans un brouillard qui ne cédait pas.

Et soudain, surgi du magma grisâtre, un amas de monticules apparut sur le coteau.

Des huttes de chasse. Au pire, elles lui procureraient un abri pour la nuit. C'était mieux que rien. Mais n'était-ce pas là que... Nathan déplia sa carte. Scruta le papier froissé et repéra les cabanes de chasseur dessus.

Et il y en avait des quantités. Trop pour lui permettre de localiser avec précision sa position. Toutefois, en se basant sur le fait qu'il marchait vers le nord depuis un bon bout de temps, il pouvait supposer qu'il se trouvait sur le versant de Fountains Fell.

Bien que plus petite que son voisin, Pen-y-ghent, la montagne n'était pas l'endroit idéal où passer la nuit. Surtout que la température avait déjà commencé à chuter et que ses vêtements étaient trempés. Il allait tenter le coup et descendre vers l'ouest en espérant tomber sur la route. Mais la carte n'indiquant aucun chemin sur ce versant, cela signifiait qu'il allait devoir s'engager dans une nouvelle marche épuisante alors qu'il était déjà à bout de forces.

Sachant que l'autre solution consistait à passer encore une nuit dans les collines par ce sale temps, Nathan s'y refusa. Le brouillard épais l'avait presque entièrement avalé quand les trois ombres se glissèrent hors du couvert d'une des huttes de chasse et se remirent à le suivre.

18.

En voyant la tête de Danny Bradley quand il passa la porte du commissariat, Samson se dit qu'accéder au dossier de Nathan n'était pas forcément gagné...

— Je croyais que tu avais quitté la ville, lança le jeune constable d'un air méfiant que Samson ne lui avait jamais vu.

— Pas encore. Lucy m'a demandé de l'aider pour Nathan.

— Tu ne participes pas à la battue, dans les collines ?

Samson secoua la tête.

— Non, je n'étais pas sûr d'être le bienvenu. À la place, je m'occupe de l'accusation de drogue portée contre lui.

— Je ne peux rien faire pour toi, décréta le constable, le visage fermé. Surtout pas maintenant. Pas après ce que j'ai lu dans le journal... Le sergent me tuerait.

— Où est-il, ce brave sergent Clayton ?

— Là-haut, à High Laithe, avec tout le monde.

Voyant la mine frustrée du constable, Samson reprit espoir.

— Alors c'est toi qui tiens la boutique ? demanda-t-il, appuyé sur le comptoir avec une nonchalance étudiée. On garde le fort au lieu d'être dehors à chercher le garçon ?

— Oui... Non... Faut bien que quelqu'un s'y colle.

Samson lui décocha un sourire.

— Allez, Danny. Dis-le, que tu préférerais être au cœur de l'action. Faire quelque chose pour aider Nathan à rentrer chez lui. Quelque chose qui prouve son innocence, pour commencer.

Danny battit des paupières. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre du commissariat comme pour s'assurer que son patron ne pointait pas le bout de son nez, puis reporta son regard sur Samson. Il avait l'air beaucoup plus sûr de lui que lors de leur première rencontre, en octobre. Ces derniers mois, plusieurs affaires très médiatisées lui avaient permis de gagner en sagesse et en assurance.

— Pose ta question, dit Samson, percevant son hésitation. Lâche-toi. Je te dirai tout ce que je peux, dans la limite du raisonnable.

Danny se lança.

— Tu l'as fait ? Ce qui est écrit dans le journal ?

— Non.

— Rien du tout ? Ni le vol des pièces à conviction ? Ni le trafic de drogue ?

— Rien de tout ça. Même pas le meurtre, affirma Samson avec un mince sourire.

Danny l'observa attentivement. Puis il désigna du menton la porte qui menait au fond du commissariat.

— Il va falloir faire vite. Le sergent peut revenir d'une minute à l'autre.

Pendant que Samson lançait son offensive de charme sur Danny Bradley au commissariat, Delilah était montée à la ferme Hardacre, sur Horton Road, et sirotait maintenant l'inévitable tasse de thé dans la cuisine de Tom et Annie Hardacre. À ses pieds, le sujet de sa visite.

— Vous savez s'il a mangé quelque chose qu'il n'aurait pas dû, avant de tomber malade ? demanda-t-elle en grattouillant le ventre de Rusty, le terrier, étalé les quatre pattes en l'air, sous le regard de Calimero vautré sur le tapis devant le feu.

— Rusty ? Ben, comment vous voulez qu'on sache ? Ce clebs, y bouffe tout ce qui bouge. Enfin, après l'avoir tué, hein, dit Tom en gloussant, puis il regarda Delilah d'un air rusé. Elle s'intéresse drôlement à Rusty, tout à coup. L'est sur une affaire ?

Delilah opta pour la franchise. Après tout, si quelqu'un s'était donné comme mission de décimer les populations félines et canines locales, autant que le maximum de gens possible soit au courant.

— On peut dire ça, répondit-elle. Plusieurs animaux de compagnie sont tombés malades récemment. Suffisamment pour que Herriot s'inquiète. Il nous a demandé de creuser un peu.

— « Nous » ? (L'expression de Tom s'assombrit d'un coup.) Elle bosse avec l'O'Brien ?

Delilah rougit. Releva un peu le menton.

— Oui, je travaille avec O'Brien. Pour l'instant.

Tom se tut, visiblement décontenancé. Sa femme lui lança un regard puis se tourna vers Delilah.

— Les gens jugent trop vite, dans le coin, dit Annie en versant une autre tasse de thé qu'elle posa devant son mari. Il ne faut pas croire tout ce qu'on raconte dans les journaux. Il se trouve que je connais Samson, c'est un bon gars. S'il a besoin de notre aide, ce sera avec plaisir. Alors, allez-y, mon chou, envoyez.

Elle croisa les bras, ne suscitant aucune objection de la part de l'homme assis près d'elle.

Heureuse de voir l'affaire revenue sur de bons rails, Delilah leur demanda de lui raconter le jour qui avait précédé le malaise de Rusty. Tom se rejeta en arrière sur sa chaise et se gratta le crâne comme si cela devait favoriser sa réflexion, ébouriffant son épaisse tignasse blanche.

— Maintenant qu'elle le demande, dit-il, c'est mardi que j'ai appelé Herriot. Très tôt le matin.

— Donc, c'est la veille que Rusty a mangé ce qui l'a rendu malade.

— *Aye*, logiquement. Ça nous met à lundi...

Le fermier se concentra mais il secoua vite la tête.

— Non, je vois pas.

— Pas de visites ? Pas d'inconnu dans les parages ? insista Delilah.

— Rien de rien.

Annie scrutait Delilah d'un air finaud.

— Tu penses à quelque chose de spécial, que Rusty aurait mangé ?

— C'est possible, confessa-t-elle. Une saucisse, peut-être.

— Une saucisse ? Qui d'autre que nous aurait pu lui donner une saucisse ? demanda Tom.

Mais Annie regardait Delilah, choquée.

— Tu crois que quelqu'un lui aurait donné une saucisse empoisonnée ? C'est ça qui a rendu les autres bêtes malades ?

— On n'est pas sûrs. Mais c'est ce qu'on soupçonne, oui. On est bien placés pour le penser, ajouta-t-elle avec un coup d'œil à Calimero.

Tom secoua la tête en regardant le braque avec compassion.

— Calimero aussi a été malade ? Et elle dit qu'y a quelqu'un qui fait ça exprès ?

— Oui, c'est ce qu'on croit. C'est pour ça qu'Herriot nous a demandé d'enquêter.

— Mais qui ferait une chose pareille ? s'exclama Annie. Rusty n'a jamais fait de mal à personne.

— Et vous ? Vous ne voyez pas qui pourrait vous en vouloir ? Des vieilles rancunes qui pourraient expliquer une chose pareille ?

Sa question plongea les Hardacre dans la perplexité.

— Rien, répondit Tom sur un ton résolu. On n'a pas de dettes et on n'a jamais rien fait pour énerver qui que ce soit.

— Et quelqu'un qui détesterait les chiens en général ? Il n'y a personne qui vous vienne à l'esprit ?

Annie eut un bref rire.

— Les chiens qui se baladent sans laisse en pleine période d'agnelage ne sont pas bien reçus. Sinon, en ce moment, Barbara Hargreaves a des problèmes avec un chien qui fait ses besoins devant la boucherie. Mais j'vois personne qui pourrait en venir à de telles extrémités.

— Et vous ? demanda Tom. Si Calimero a été ciblé, on est dans le même bateau, hé ?

Delilah fit une grimace.

— Bien vu, et j'y ai déjà réfléchi. Le problème, c'est que Samson et moi, on n'est pas très populaires en ville en ce moment. La liste de nos ennemis est donc assez fournie.

— Quand même, s'en prendre à un animal innocent...

Annie lança des *tss-tss* réprobateurs.

— Qui d'autre en a été victime ? Il y a des points communs entre tous ces gens qui permettraient d'avancer ?

— Liam Jackson, dit Delilah.

— Pas un des jeunes chiens de berger qu'il entraîne, si ? demanda Tom, inquiet.

— Non, Alf. Il est mort mardi.

— Mort ? Alf est mort de ce qui a rendu notre Rusty malade ?

Tom s'interrompit, regarda son terrier, comprenant qu'il avait bien failli le perdre.

— Alors celui qui fait ça viserait que les fermiers ? demanda Annie.

— Il semblerait que non. Herriot a eu connaissance de deux autres cas : un labrador sur le chantier de Low Mill et un chien de garde sur le complexe industriel. Alf est le seul à ne pas en avoir réchappé.

— J'vois pas d'lien entre nous, fit Tom. Liam vous s'ra peut-être plus utile.

— Je vais le voir de ce pas, répondit Delilah, s'apprêtant à repartir.

— Tiens-nous au courant, miss, dit Annie en se levant.

Elle passa ses bras autour de Delilah et l'embrassa sur la joue.

— Je regrette qu'on n'ait pas été d'un grand secours, mais salue Samson pour moi.

Quelques instants plus tard, Delilah quittait la ferme, Calimero béatement assoupi sur la banquette arrière. Elle espérait sincèrement que Tom avait raison et qu'elle trouverait chez les Jackson des réponses quant à de possibles connexions entre les victimes. Parce que s'il n'y avait pas de lien entre elles, cela voulait dire que le criminel s'attaquait aux animaux au hasard. Et dans ce cas, il serait beaucoup plus difficile de l'appréhender.

Il n'y avait pas de caméras de surveillance dans la zone des casiers, à l'école, aussi n'y avait-il pas d'images susceptibles de confirmer la version de Nathan selon laquelle un individu non identifié avait introduit la drogue dans ses affaires.

Samson n'en était pas vraiment surpris. Il savait que la police locale ne poursuivrait pas le jeune garçon s'ils détenaient la preuve de son innocence. En vérité, le dossier de Nathan était plutôt mince. Une boîte à tabac verte qu'il avait reconnue comme lui appartenant, découverte dans son casier, et bourrée de kétamine.

Parce que c'était vraiment de la kétamine. Les analyses de labo l'avaient confirmé.

— Pourquoi de la kétamine ? demanda Samson.

Le constable Danny Bradley secoua la tête.

— Ce n'est pas vraiment la drogue préférée des ados. On s'attendrait plutôt à trouver du cannabis ou de l'ecstasy. Et sous forme de cachets, en plus. C'est bizarre.

Samson observa la photo qui s'affichait sur l'ordinateur. La boîte verte, les pilules blanches avec le petit « k » fort opportunément gravé dessus. C'est ce logo qui avait permis au proviseur d'identifier immédiatement le contenu de la boîte. Alors que si la kétamine s'était présentée sous forme

liquide ou en poudre, ses deux présentations les plus courantes, le verdict n'aurait pas été instantané, et la chute de Nathan pas aussi brutale.

— Et tout ça grâce à une dénonciation, dit pensivement Samson.

Danny acquiesça.

— Monsieur King, le proviseur, a dit qu'en arrivant au collège, mercredi matin, il avait trouvé une note anonyme sur le sol de son bureau. Il a présumé que quelqu'un l'avait glissée sous la porte.

Un clic de souris, et la note apparut à l'écran. Brève, mais précise : Nathan Metcalfe dealait de la drogue au collège. Et le proviseur ferait bien d'aller voir dans son casier.

— C'est un peu trop facile, fit remarquer Samson en s'appuyant au dossier de sa chaise.

La chaise du sergent Clayton, plus précisément.

— Parce qu'on l'a coincé ? dit Danny sur un ton tranchant que Samson ne l'avait jamais entendu employer depuis qu'il le connaissait.

Un ton rendu plus tranchant encore par le soupçon.

— Oui, en quelque sorte. Mettons que Nathan se soit lancé dans le trafic de drogue à l'insu de tout le monde, il ne serait pas assez stupide pour laisser son stock au lycée, dans un casier dont le proviseur a un double de la clé.

— Peut-être que quelqu'un l'a vu ? Peut-être que c'était un coup ponctuel ?

Samson désigna la note anonyme.

— Si c'était ponctuel, comment l'auteur du message pouvait-il savoir où se trouvait la kétamine ?

— Écoute, je comprends ta répugnance à accepter la situation. Nathan est un chouette garçon, et ça ne colle pas avec l'image que j'ai de lui. Mais les faits sont là : il a été pincé avec de la drogue en sa possession...

— Exactement ! s'exclama Samson en se levant d'un bond, ce qui fit tournoyer sa chaise. Danny, tu es un génie !

— Comment ça ? demanda le jeune constable, l'air perplexe.

— *Possession*. Au regard de la loi, possession vaut titre.

— Je ne comprends pas.

— Mais Nathan n'avait pas la drogue en sa possession, n'est-ce pas ? continua Samson. Elle était à l'intérieur d'une boîte, dans son casier.

— Auquel il était seul à avoir accès.

— Et la boîte à tabac ?

Danny réfléchit un moment, et Samson vit se réveiller cet instinct de flic qu'il avait déjà remarqué et admiré en lui.

— Tu crois que quelqu'un d'autre que Nathan aurait pu avoir cette boîte entre les mains ?

Conscient d'avoir levé un lièvre, Samson se mit à faire les cent pas dans le petit bureau.

— Et pourquoi pas ? D'après Lucy, Nathan soutient qu'il avait la boîte sur lui le matin précédent mais qu'il l'avait perdue au cours de sa bagarre avec Rick Procter. Il ne l'a revue qu'au moment où M. King, le proviseur, a ouvert le casier. Et là, elle contenait une drogue facilement identifiable.

— Même si quelqu'un a fricoté avec la boîte ou forcé le casier, je ne vois pas comment on pourrait le prouver sans images de vidéosurveillance.

Le sourire de Samson s'élargit.

— Facebook.

— Pardon ?

— Allez, Danny. Tu es bien plus jeune que moi. Tu as plus de contacts avec les gosses de la génération de Nathan. Que font-ils quand il se passe quelque chose d'excitant ?

Danny hochait déjà la tête.

— Ils sortent leur téléphone et ils filment.

— Et où atterrissent leurs vidéos ?

— Sur les réseaux sociaux.

Si le jeune constable avait encore des doutes, ils venaient d'être balayés par l'impulsion nouvelle que Samson donnait à l'affaire. Le visage rouge d'excitation, il déclara :

— Si on pouvait mettre la main sur des images de la bagarre, on pourrait peut-être prouver que Nathan disait la vérité au sujet de sa boîte à tabac.

Samson lui rendit son sourire. Puis Danny regarda la pendule et entraîna vivement Samson hors du bureau en glapissant :

— Le sergent Clayton ! Il va arriver d'une minute à l'autre ! S'il te trouve ici, je suis mort !

Samson avait rapidement fait le tour du comptoir et ne se trouvait plus qu'à deux pas de la porte quand elle s'ouvrit sur le sergent Clayton.

La journée avait été cauchemardesque. Chercher un ado fugueur dans des conditions pour le moins difficiles avait plongé le sergent Gavin Clayton

dans une humeur morose. Il était accablé par l'idée que le jeune Nathan se baguenaudait tout seul dans la montagne par un temps aussi affreux.

Accablé aussi par l'idée qu'il était en partie responsable de la fugue du gosse.

Aurait-il pu mieux gérer l'incident dans lequel Nathan était impliqué ? La situation était tellement compliquée. On avait retrouvé de la drogue dans son casier. Une drogue de classe deux, par-dessus le marché. Et dans un établissement scolaire. Dans ce genre d'affaire, la procédure à suivre était sans appel. En réalité, le sergent avait assoupli la règle au maximum en accordant un peu de temps à Nathan avant sa convocation au commissariat, laquelle était prévue pour cet après-midi même.

L'interrogatoire était caduc, à présent. Pas avec ce gosse perdu dans la montagne, qui s'était enfui parce que personne ne croyait en son innocence.

Quel merdier. Il n'aurait pas volé une bonne tasse de thé. Assortie d'une petite douceur pour oublier sa fatigue. C'est dans cet état d'esprit qu'il avait regagné le poste de police. Et vu Samson O'Brien qui venait vers lui. Il avait le menton enflé, orné d'un bleu spectaculaire, et des estafilades sur les joues.

— O'Brien, dit le sergent, le visage fermé.

Il avait lu l'article dans le journal.

— Je partais justement, marmonna Samson.

Il enfila son casque, en faisant la grimace quand le cuir intérieur entra en contact avec ses joues, puis passa devant le sergent et gagna la porte.

Le sergent le suivit des yeux avant de se tourner vers son constable.

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

Du dehors leur parvint le ronflement de la Royal Enfield. Samson mettait le cap sur la place du marché.

— Il m'a posé des questions à propos d'animaux de compagnie qui auraient été empoisonnés, répondit Danny Bradley, le rouge lui montant aux joues. Il voulait savoir si nous avions reçu des plaintes.

Le sergent hocha la tête.

— *Aye*, d'accord, mais reste sur tes gardes avec lui, Danny. Il a toujours la justice sur le dos.

Le sergent Gavin Clayton entra dans son bureau, peu convaincu par l'explication de son constable sur la visite du paria de Bruncliffe au commissariat. Le gamin était un piètre menteur. Il se dirigea vers son

bureau et tâta l'assise de sa chaise. Chaude. Tout comme celle de la seconde chaise, hâtivement repoussée dans un coin de la pièce.

Il ne fallut pas longtemps au sergent pour comprendre que Danny avait aidé Samson dans ses recherches. Une semaine plus tôt, le sergent Clayton ne s'en serait pas formalisé. Mais après l'article...

Samson cachait bien son jeu, c'était certain. Gavin Clayton espérait seulement, pour le bien de son candide constable et pour le sien propre, que les allégations portées contre le détective privé se révéleraient aussi fumeuses que le brouillard qui s'était abattu sur les collines.

Le sol était irrégulier. La pente très raide. Et la lumière déclinait vite.

Nathan essayait de ne pas se laisser aller à la panique. Après toute cette journée passée sur les flancs des collines, dans des conditions épouvantables, il était trempé jusqu'aux os et laminé de fatigue. Et il n'y avait aucun abri en vue. Mais c'était la brume qui l'effrayait le plus.

Elle enroulait ses volutes gris anthracite autour de lui, étouffait ses sens et distordait sa perception, le coupant du monde qu'il connaissait. Maudite météo. S'il pouvait voir plus loin, il aurait au moins une chance de repérer la route. Ou des phares, même si la zone n'était pas très fréquentée. Mais les nuages bas anéantissaient tout espoir et bientôt la nuit l'engloutirait.

Repoussant des vagues de désespoir, il s'arrêta. Et tâcha de se sermonner tout en sortant sa boussole pour vérifier sa position.

— Tu n'as rien à craindre, se murmura-t-il. Garde le cap à l'ouest et tout ira bien.

Mais le tremblement de sa voix démentait son discours bravache. Il avait peur. Et quand un claquement de pierres se fit entendre juste au-dessus de lui, il tourna frénétiquement sur lui-même, sans rien voir d'autre que le brouillard. Et une menace.

— Qui est là ? cria-t-il, mais ses mots lui revinrent comme un boomerang.

Silence. Le silence chargé d'humidité d'un monde assourdi. Pourtant, il était sûr d'avoir entendu un bruit. Un mouton, peut-être ? Ou bien...

Le cœur battant la chamade, il fit demi-tour et reprit sa route vers le bas de la colline. Tendant l'oreille. S'abîmant les yeux pour discerner quelque chose. Les nerfs à vif. Sans même s'en rendre compte, il pressa le pas, puis se mit à courir. Son sac rebondissait sur son dos tandis qu'il dévalait le flanc abrupt de la colline. Puis son pied gauche heurta une pierre calcaire rendue

glissante par la brume, et il ne put rien faire pour enrayer sa chute. Avec un cri de surprise, Nathan dévala la pente.

L'après-midi touchait à sa fin, et il était de plus en plus difficile de suivre le garçon qui redescendait la colline. Aussi les ombres avaient-elles dû se rapprocher. Trop près. Un pied mal posé sur le sol avait envoyé valser un petit caillou, qui avait roulé en cliquetant, et le garçon s'était mis à cravacher l'air, défiant le brouillard d'une voix qui trahissait sa jeunesse. Et sa peur.

Les ombres s'étaient plaquées à terre bien avant qu'il ait fini son tour complet sur lui-même. À plat ventre dans les touffes d'herbe éparses, elles avaient attendu que la bosse orange fluo du sac à dos se remette en mouvement.

Mais elles l'avaient effrayé. Et quand enfin il était reparti, cela avait été d'un pas beaucoup plus rapide. Puis elles avaient entendu son cri de détresse, un cri aigu qui transperça les ténèbres.

Le garçon était tombé.

Les ombres attendirent, aux aguets. Elles entendirent le garçon se relever, et son cri de douleur en découvrant qu'il était blessé. Alors, des profondeurs du brouillard leur parvinrent des sanglots.

Prête à bondir, l'une des ombres se jeta en avant ; une autre la retint. Un ordre chuchoté. Patience.

Un bruit de bottes. Un autre cri étouffé. Le garçon avait repris sa descente à flanc de colline, en boitant et en pleurant. Les ombres le suivirent, d'aussi près que possible.

En attendant, pour agir, que la nuit soit d'un noir d'encre.

19.

— Alors ? Du nouveau ? demanda Delilah, penchée par-dessus la rambarde de l'étage.

Elle venait d'entendre la porte de derrière s'ouvrir et se refermer. Samson était de retour.

— Toi d'abord, répondit-il en levant les yeux vers elle.

Delilah lui fit signe de monter.

— Je viens de faire du café. Il y en a une pleine cafetière, et des biscuits.

Il ne se le fit pas dire deux fois. Son estomac grondait, le sandwich des Hargreaves n'étant plus qu'un lointain souvenir.

— Ne te fais pas trop d'illusions, disait déjà Delilah en se rasseyant derrière son bureau. J'ai fait chou blanc. Tom et Annie Hardacre n'ont pas d'explication sur la façon dont Rusty a pu s'empoisonner. Et pareil pour la propriétaire du labrador.

— Et Liam Jackson ?

— J'y arrive. Je me suis pointée à la ferme, mais il n'y avait personne, alors j'ai demandé son numéro à mon père, et je lui ai envoyé un SMS. Liam a accepté de me voir demain matin. Avant, je dois mettre le grappin sur l'agent de sécurité qui a le berger allemand. Un certain Jason Clark, ajouta-t-elle après un coup d'œil à son téléphone et aux notes qu'elle avait prises. Il travaille de nuit dans la zone industrielle. J'ai parlé à une vieille amie réceptionniste dans un dépôt de bois voisin, et elle m'a conseillé de l'intercepter au bureau de l'agence de gardiennage à la fin de son service.

— Et c'est à quelle heure, ça ?

— Six heures et demie du matin, répondit Delilah en faisant la grimace.

— Eh bien, on commencera plus tôt, s'esclaffa Samson.

— Juste un peu. Et toi ? Comment ça s'est passé chez les flics ?

Samson ouvrit son ordinateur portable, incapable de dissimuler le sourire qui se formait sur ses lèvres.

— Ça t'ennuierait de me réexpliquer les bases de Facebook ?

Au départ, Nathan crut que c'était un tour que lui jouait la lumière déclinante. Ou un résultat du coup qu'il avait reçu sur la tête quand il avait glissé là-haut, sur le coteau.

Avec une grimace, il porta le poids de son corps sur sa jambe droite et se mit à scruter les ténèbres, la tête comme un tambour.

La chute avait été brutale mais brève. Son sac à dos l'avait fait rebondir d'une dalle de calcaire sur une plaque d'herbe humide, et le choc lui avait coupé la respiration. Puis il s'était méchamment tordu la cheville. Et encore, il avait eu de la chance : il avait atterri sur de la terre relativement meuble et pas sur les roches qui jonchaient les collines. Sans cela, sa crise de panique aurait pu lui être fatale. S'il s'était fracassé le crâne, là-haut, il se serait refroidi à chaque seconde qui passait tandis que le sol aurait aspiré toute la chaleur de son corps. L'hypothermie, c'était l'ennemie numéro un, dans ces hauteurs. Pas les formes façonnées par le brouillard mouvant.

Il avança encore de quelques pas, prudemment, descendant toujours la pente, les yeux fixés au loin. *Était*-ce une illusion d'optique ?

Mais non. La forme en contrebas devenait de plus en plus sombre et dense au fur et à mesure qu'il s'en rapprochait. Quand il comprit de quoi il s'agissait, il faillit hurler de joie. Mais il n'en avait pas l'énergie. Au lieu de cela, il pressa l'allure, sans ménager sa cheville, sourd à la douleur qui irradiait dans sa jambe tout entière. Il pourrait bientôt se reposer. Parce que devant lui, plus réelle à chaque seconde, c'était bien une maison qui se dressait.

Une vieille ferme, apparemment. Il n'y avait pas de lumière aux fenêtres, bien que le ciel s'assombrisse. Pas non plus de voitures garées dans la cour. Malgré tout, Nathan s'approcha prudemment. Il n'avait pas envie de frapper aux portes et d'expliquer sa situation. Tout ce qu'il voulait, c'était se reposer quelques heures. Avoir une chance de réfléchir à ce qu'il allait faire ensuite, à l'abri du froid, de l'humidité et de ce brouillard infernal qui l'avait tellement déstabilisé. Par bonheur, entre la maison et lui s'étirait, perpendiculairement au corps de bâtiment principal, un long appentis en pierre au toit asymétrique, plus bas sur la gauche que sur la droite. Une

ancienne grange, ou une étable, peut-être. Qui pouvait lui offrir la solution idéale.

Protégé par ce bâtiment, Nathan se rapprocha, avançant avec circonspection, au cas où on l'épierait depuis la ferme plongée dans le noir. Arrivé au coin de la dépendance en pierre, toujours invisible de la maison, il se glissa le long du mur jusqu'à la première d'une série de portes. Fermée à l'aide d'un cadenas. Pareil pour la seconde. Des cadenas étincelants, tout neufs. Il commençait à se dire qu'il allait être obligé de se risquer dans la ferme proprement dite quand il arriva à la troisième porte. Pas de cadenas. Il tourna la poignée. Le battant de bois racla le sol irrégulier de la grange, avec un grincement de protestation. Trop fort. Le cœur battant, Nathan s'aplatit contre le mur de pierre et se figea, l'oreille aux aguets.

Personne ne se montra.

À présent en nage, il saisit la poignée, souleva la porte jusqu'à ce qu'elle se décolle du sol et parvint à l'entrouvrir suffisamment pour se faufiler à l'intérieur, dans l'obscurité. Allait-il se risquer à refermer la porte ? Il s'en était sorti une fois avec le bruit ; la chance ne lui sourirait peut-être pas une seconde fois. Il opta pour un compromis, souleva la porte et la referma jusqu'à ce qu'elle commence à racler le sol, laissant un entrebâillement de la largeur d'une main, pas plus, entre le cadre et le panneau.

Il faudrait que ça suffise. Il se débarrassa de son sac à dos en se tortillant, puis tira sa lampe frontale d'une des poches latérales. Quand il l'alluma, il prit bien soin d'en tamiser la lumière trop vive en la recouvrant de sa main.

La pièce était beaucoup plus petite qu'il ne s'y attendait. C'était une espèce d'atelier avec un établi dans un coin sur lequel était vissé un étau, le tout surmonté d'un ensemble d'étagères de guingois couvertes de poussière et de toiles d'araignées. Des scies rouillées, un marteau, un bocal de clous. Rien n'indiquait que l'endroit était encore utilisé.

La main protégeant encore sa torche, Nathan promena le faisceau lumineux sur le sol de béton irrégulier taché d'huile puis le long des murs de pierre jusqu'aux poutres de la charpente et aux ardoises apparentes du toit. Pas de trous béants. Au moins, il serait au sec. Il traversa pesamment la pièce vers le mur pignon, à gauche de la porte. Une petite fenêtre composée de huit carreaux était placée assez haut au-dessus du sol, et Nathan dut se dresser sur la pointe des pieds pour voir au-dehors. Deux vitres étaient fendillées. Les autres étaient couvertes d'années de crasse. Il frotta son doigt sur un carreau du bas, effaçant un cercle de saleté assez grand pour voir à

l'extérieur. La façade de la ferme lui renvoya un regard indifférent. Pas de lumière aux fenêtres, alors qu'il faisait nuit noire, maintenant.

Submergé par la fatigue, Nathan décida que ce refuge inespéré ferait l'affaire. Comparé au coteau noyé dans le brouillard, c'était le paradis. Et beaucoup moins menaçant. Sa dégringolade dans les collines lui paraissait ridicule à présent qu'il était en sécurité entre ces quatre murs de pierre.

Honteux de s'être laissé terroriser comme un crétin de touriste par un paysage qu'il connaissait depuis toujours, il traîna son sac à dos vers le mur en face de la porte et s'assit par terre. Il enleva ses chaussures et palpa, en faisant la grimace, la chair enflée sous sa chaussette. Puis il se glissa dans son sac de couchage, s'allongea sur le béton et éteignit la torche. Quelques minutes plus tard, il dormait.

Le garçon avait atteint la ferme. Depuis leur poste à flanc de colline, les ombres qui l'épiaient le regardèrent entrer dans la grange. Dans le noir, il était lui-même devenu une ombre qui se faufilait dans l'appentis. D'ici peu, il serait impossible de voir s'il en ressortirait. Sur un ordre lancé à voix basse, les trois silhouettes descendirent la colline, vers la grange, sans quitter la ferme des yeux.

Trois portes. Deux fermées par des cadenas. Ce n'était pas un problème. Un bruissement d'étoffe, un éclat métallique et la deuxième porte fut déverrouillée. Les ombres se glissèrent à l'intérieur.

Une heure de recherches sur Facebook n'avait ramené aucun résultat. Samson referma son ordinateur et se laissa aller contre le dossier de son siège, soudain las. La journée avait été longue et il se remettait encore de sa cuite de la veille. Il s'étira et ses muscles protestèrent douloureusement. Tout comme sa mâchoire endolorie et ses côtes martyrisées.

— Bon, on va dire que ça suffit pour aujourd'hui, dit-il.

De l'autre côté du bureau, Delilah travaillait encore, les yeux rivés à son écran, ses doigts pianotant sur le clavier.

— Il y a forcément quelque chose là-dedans, marmonna-t-elle. Impossible qu'avec tous ces gamins, il n'y en ait pas eu un seul qui ait filmé la scène.

— On ne cherche peut-être pas au bon endroit.

— Peut-être. Les ados sont plutôt malins pour ce genre de choses. Ils l'ont probablement posté sur des groupes privés. Pour empêcher les adultes

de voir ce qu'ils fabriquent.

Samson était novice en matière de réseaux sociaux. Son premier contact avec cette sphère virtuelle ne s'était produit qu'au hasard de la dernière affaire sur laquelle il avait travaillé, et il n'avait aucune idée de ce qu'était un groupe fermé. Il n'était pas sûr d'ailleurs d'avoir envie d'en savoir davantage.

— Ça ne sert à rien, je sèche aussi, dit à son tour Delilah en relevant les yeux de son écran et en quittant son siège. Je ne trouve rien. Même pas sur les plateformes destinées aux plus jeunes. (Elle intercepta le regard surpris de Samson et sourit.) Les gosses de cet âge-là n'utilisent même pas Facebook, ils nous le laissent, à nous, les vieux schnocks.

— Je te crois sur parole, répondit Samson. Alors, comment faire pour trouver ces vidéos ?

Delilah brandit son téléphone et sourit.

— À l'ancienne. J'ai des amis qui ont des enfants de l'âge de Nathan. Je vais passer quelques coups de fil et voir si un de ses camarades de classe veut bien me laisser voir son historique.

— Merci, répondit Samson, se félicitant une fois de plus que Delilah ait une fine connaissance du terrain.

Elle avait accès à des gens qui ne lui adresseraient même pas la parole. Surtout maintenant qu'il était catalogué comme dealer. Il éprouva une intense sensation de solitude qui lui fit perdre toute prudence.

— Ça te dirait, du chinois ? demanda-t-il.

La tête inclinée sur le côté, Delilah le regardait, l'air de considérer le style de vie de son ancien locataire au cours de ces quatre derniers mois et demi.

— C'était ton menu de base ?

— Pas uniquement, répondit-il avec un sourire. Parfois indien. Ou un *fish and chips*. Je connais l'importance d'un régime équilibré.

Il vit sa lèvre frémir. Un sourire. Presque. Peut-être que tout n'était pas perdu, en fin de compte.

— Alors ? Qu'en dis-tu ? On dîne, et ensuite j'irai me chercher un endroit où dormir.

Delilah se tourna vers la fenêtre. La nuit, dehors, avait établi son empire, et la vitre lui renvoyait son image floue.

Samson se dit qu'il était allé trop loin. Comme d'habitude.

— Ne t'en fais pas...

— D'accord, dit-elle en se retournant vers lui. Pourquoi pas. Quant à cette nuit, tu peux dormir en haut. En réalité, tu peux rester là jusqu'à ce que les deux affaires soient résolues.

— Tu es sûre ? demanda-t-il, incapable de dissimuler sa surprise. J'ai tendance à attirer l'attention des gens, et pas en bien. La brique, en bas, en témoigne.

Elle hocha la tête.

— Sûre et certaine. Ce n'est pas demain la veille que les gens d'ici me dicteront ma conduite. Alors, va chercher ce dîner chinois avant que je change d'avis.

Samson réussit à réprimer son sourire jusqu'à la moitié de l'escalier.

Le temps que Samson et Delilah finissent de dîner, Calimero ayant été extrait de son panier par une alléchante odeur de travers de porc, il était tard. Delilah avait passé quelques coups de fil et obtenu le nom de deux garçons un peu plus âgés que Nathan qui, à en croire la rumeur, avaient filmé la bagarre et étaient à l'origine de deux vidéos qui circulaient sur les réseaux sociaux. Comme elle avait l'intention de rappeler les garçons de chez elle, elle prit congé de Samson – un poil troublée à l'idée qu'il s'apprêtait à aller dormir dans son ancien lit conjugal – et se mit en route avec Calimero.

En gravissant les marches raides de la ruelle sous un ciel charbonneux constellé d'étoiles, Delilah se réjouit de constater que le brouillard s'était enfin levé. Malheureusement, cela signifiait un air plus froid et une chute de la température. Grelottant malgré son manteau, elle pensa très fort à Nathan. Elle espérait de tout son cœur qu'au moins il se soit trouvé un refuge.

Au même moment, à moins d'un jet de pierre de là, une silhouette encapuchonnée munie d'un sac en plastique bleu et blanc se faufilait dans une venelle sombre de la ville, porté par des intentions beaucoup moins bienveillantes. Il y aurait deux livraisons, cette nuit-là. Deux saucisses de plus, laissées à des endroits où les victimes désignées ne pourraient faire autrement que de les trouver.

À l'opposé de ce plan diabolique, dans les collines, c'était à un sauvetage que se consacraient les membres du groupe de recherche. Après avoir été ralentis pendant toute la journée par le mauvais temps, ils étaient soulagés de voir le brouillard se dissiper enfin. Mais la nuit présentait d'autres

difficultés. La progression était lente, les lampes frontales peinaient à percer l'obscurité totale des collines. Il faudrait attendre l'aube pour reprendre vraiment les recherches.

Pendant ce temps-là, à moins de huit kilomètres à vol d'oiseau, malgré les conditions spartiates, l'objet de leurs recherches dormait à poings fermés. Aussi Nathan ne vit-il pas s'ouvrir la porte de derrière de la ferme qu'il croyait inoccupée ; pas plus que ne le réveilla le rayon lumineux qui traversa la cour plongée dans le noir. Il n'entendit pas non plus l'échange à voix basse sur le seuil de la porte, et la légère odeur de fumée de cigarette ne le fit pas davantage émerger. Il continua à dormir.

Mais ce n'était pas le cas des ombres. L'une d'elles, aux aguets, observait. Élaborait des plans. Évaluait. Voilà qui changeait la donne. À condition de bien jouer ses cartes. Et le garçon n'en saurait jamais rien.

20.

À l'aube, Delilah se trouvait dans la cour de sa maison natale, la ferme Ellershaw.

— Tu es sûr que ça ne t'embête pas de le garder ?

— Sûr. C'est le moins que je puisse faire, vu la situation, répondit Ted Metcalfe en secouant la tête. Il faut vraiment être tordu pour vouloir empoisonner des chiens !

Delilah haussa les épaules, tout aussi incapable d'expliquer pourquoi quelqu'un pourrait s'attaquer à des animaux sans défense. Elle tapota gentiment Calimero. Elle était triste de le quitter, mais soulagée de le savoir en sécurité, entre les mains protectrices de son père.

— Et tu dis que le chien de Liam, Alf, a été tué de la même manière ? continua son père.

— C'est ce que pense Herriot.

— J'avais entendu dire qu'il était mort. Mais je n'aurais pas imaginé une minute que ce soit un acte de malveillance. C'est déjà affreux d'assassiner des chiens, mais Alf était une légende. Ce pauvre Liam doit être dévasté.

Ted secoua encore la tête.

— Je vais le voir plus tard dans la journée. Je lui dirai que tu as demandé de ses nouvelles.

— Oui, s'il te plaît. Il ne mérite pas d'être pris pour cible de cette façon. Et ses autres chiens ? Ils ont été touchés ?

— Pas que je sache.

— Bon, c'est toujours ça. Il a de jeunes border collies qui vaudront bonbon quand ils auront commencé à rafler des prix. Un, en particulier. Ce serait une tragédie qu'ils tombent malades, ou pire. Quant à ce grand

gaillard-là, ajouta Ted en caressant la tête de Calimero, je vais veiller à ce qu'il ne lui arrive rien.

— Merci.

Delilah regarda son père câliner son chien. Peut-être que s'en occuper lui permettrait de penser à autre chose qu'à la battue pour retrouver Nathan, qui n'avait encore rien donné.

— Il ne s'est rien passé cette nuit, j'imagine ? demanda-t-elle.

— Non. Ta mère est montée à High Laithe pour aider Lucy à nourrir les gars et les filles qui ont patrouillé toute la nuit dans la montagne. Enfin, ce maudit brouillard s'est dissipé, au moins, ajouta Ted Metcalfe en regardant en direction des cimes où les premières lueurs de l'aube chassaient la nuit. Ça va faciliter les recherches.

Delilah perçut le chevrotement dans sa voix inquiète, et vit des larmes se former dans ses yeux.

— Ils vont le retrouver, dit-elle dans l'espoir de le rassurer, passant un bras autour de ses épaules étroites.

Il avait maigri depuis la mort de Ryan. Il n'encaisserait pas une autre tragédie familiale, se dit Delilah. Sa mère non plus n'y survivrait pas.

— J'espère juste que tu as raison, ma fille, répondit son père avec un sourire attristé. Bon, j'ai une brebis qui m'attend pour mettre bas. Et toi ? Qu'est-ce que tu comptes faire ? Tu vas te joindre à la battue ?

Le visage de Delilah s'empourpra.

— Non. Lucy nous a chargés d'une autre mission. Elle veut qu'on innocente son fils.

Son père haussa un sourcil surpris.

— « Nous » ? Tu retravailles avec cet O'Brien ?

Elle hocha la tête, évitant son regard.

— Pour l'instant. Jusqu'à ce qu'on comprenne comment la drogue a atterri dans le casier de Nathan.

Suivit une longue pause, le temps nécessaire à Ted pour digérer une information avant de donner son avis. Typique de son père, l'être le plus sage qu'elle connaisse. Et le plus juste.

— *Aye*. Bon, il y a du mérite à faire ce que vous faites, dit-il. Si le fait d'accuser Nathan de trafic a suffi à lui faire prendre la fuite, peut-être que le fait d'apporter la preuve de son innocence le fera revenir.

Puis il lui sourit, le regard dansant.

— Il vaut peut-être mieux que Will ne soit pas au courant, tu ne crois pas ?

Delilah eut un large sourire.

— Ce n'est pas moi qui vais vendre la mèche.

Elle embrassa son père sur la joue, étreignit une dernière fois Calimero et récupéra sa Micra. La dernière chose qu'elle vit avant d'amorcer la descente fut son père et son chien, debout côte à côte sous la lumière du porche, qui la regardaient partir.

L'aube venait à peine de poindre quand Nathan fut réveillé par des voix.

L'espace d'un moment, il se sentit désorienté. Il se croyait dans son lit et pensait que l'alarme de son téléphone l'arrachait à ses rêves. Puis il prit conscience du sac de couchage étroitement serré autour lui, de la raideur de ses membres après cette nuit passée à même le ciment, et de sa cheville douloureuse.

Il se trouvait dans l'atelier de la ferme nichée sur les pentes de Fountains Fells. Et il y avait des gens à l'intérieur.

Nathan sentit sa détermination l'abandonner.

Il ne voulait plus fuir. Il voulait être à High Laithe, en train de prendre son petit déjeuner avec sa mère. Passer sa journée à aider son grand-père avec les chiens. Pas crapahuter dans la montagne le ventre vide.

Au souvenir de sa maison, son cœur chavira. Sa mère devait être folle d'inquiétude. Elle allait le chercher. Comme le reste de la famille. Peut-être même avec l'aide de sauveteurs.

Il fut saisi de honte. Il embêtait tout le monde, leur faisait perdre leur temps. Et pourquoi ? Parce qu'il n'était pas suffisamment adulte pour combattre les accusations injustes qui pesaient sur lui.

Il entendit encore les voix dehors. Mais cette fois-ci, elles évoquaient une possibilité de sauvetage.

Il pourrait utiliser leur téléphone. Appeler sa mère. Affronter son destin. Il était innocent, après tout, et s'il voulait le prouver, il fallait qu'il rentre chez lui.

Galvanisé à cette pensée, Nathan rampa hors de son sac de couchage et clopina jusqu'à la fenêtre. Une douleur intense lui vrilla la cheville quand il se dressa sur la pointe des pieds pour regarder au-dehors. À travers les vitres crasseuses, le jour s'annonçait, et la faible clarté permit à Nathan d'apercevoir deux hommes dans la cour.

Ils fumaient en discutant. Il n'entendait pas ce qu'ils se disaient. À côté d'eux, une masse de poils noirs et de muscles : un énorme rottweiler.

Drôle de chien de ferme, surtout dans la région.

Comme s'il avait senti sa présence, le chien leva la tête vers la grange. Instinctivement, Nathan se baissa. Quand il regarda à nouveau dehors, quelques instants plus tard, les deux hommes n'avaient pas bougé. Mais le chien n'était plus en vue.

Nathan n'eut pas le temps de se demander où il était passé. Un bruit de griffes sur le sol derrière lui le fit se retourner. Le rottweiler était là.

Il poussait la porte entrouverte de l'atelier. Et la porte commençait à bouger.

À six heures trente précises, Delilah se gara devant les bureaux de l'agence de sécurité. L'endroit n'avait rien de luxueux. Une cahute blanche à l'entrée de la zone industrielle, avec juste une porte et une fenêtre. Adossé au mur d'enceinte, un homme en parka noire. Ses cheveux bruns retombaient sur son col, il n'était pas rasé, il avait le visage marqué par des ecchymoses et il tenait deux gobelets de café. Cette vision fit chavirer son cœur de traîtresse.

— Bonjour, miss Metcalfe, dit Samson, tout sourire, quand elle descendit de voiture. J'ai pensé que tu apprécierais un petit fortifiant.

— Je ne m'attendais pas à te trouver là, répondit-elle avec reconnaissance, autant pour la chaleur du café que pour le shoot de caféine.

Le ciel dégagé avait abaissé la température et le soleil n'avait pas encore émergé de l'horizon.

— Je me suis dit « autant la rejoindre », puisque je n'arrivais pas à dormir.

— Moi non plus, dit Delilah en notant sous les yeux de Samson des cernes noirs semblables aux siens. J'ai passé la nuit à m'inquiéter pour Nathan.

— Idem. Tu as réussi à débusquer une petite vidéo de la bagarre ?

Elle hocha la tête.

— J'ai rendez-vous avec deux garçons au lycée, ce matin.

— Au lycée, un samedi ? s'étonna Samson. Ils en veulent, dis donc !

— Pas tant que ça, s'amusa Delilah. Il y a un match de foot. Enfin, on dirait que ces gamins ont fait le buzz avec une vidéo postée sur WhatsApp,

l'après-midi qui a suivi la bagarre de Nathan avec Rick Procter. Je les ai convaincus de me montrer ce qu'ils avaient.

— Super. Espérons que ça nous aidera.

Samson finit son café avant de comprendre qu'il manquait un élément.

— Pas de Calimero ? demanda-t-il en vérifiant que le braque n'était pas sur la banquette arrière de la Micra.

— Je l'ai déposé à Ellershaw. J'ai pensé que ça valait mieux, vu les événements.

— Sage décision. Tant qu'on ne sera pas allés au bout de cette histoire d'empoisonnement, mieux vaut qu'il soit à l'abri.

— On n'a plus qu'à s'y mettre, alors, décréta Delilah.

Tenant son café bien serré entre ses mains glacées, elle partit la première en direction de la cahute et frappa à la porte.

— Entrez !

L'injonction était forte, la voix grave.

Ils entrèrent dans une pièce juste assez grande pour contenir un bureau encombré calé dans un coin et un homme imposant, assis sur une chaise à côté en train de se réchauffer les mains à la chaleur d'un radiateur mural. De derrière monta le sourd grognement d'un chien.

Le bureau était apparemment assez grand pour accueillir aussi un féroce berger allemand qui dévorait du regard Samson et Delilah.

— Faites pas attention à Spike, leur recommanda le gaillard en se levant. Il a des dents en caoutchouc.

Delilah décida de ne pas tester l'affirmation et n'avança pas sa main vers le chien. En revanche, elle se concentra sur l'homme. Il était immense. Sa veste noire avait le plus grand mal à contenir son torse ; les manches lui serraient les bras et il avait des jambes comme des poutres. Avec ses cheveux blonds clairsemés, ses yeux rapprochés et son nez qui avait dû être fracturé au moins une fois dans sa vie, sa tête ne faisait pas le poids : elle était ridiculement petite par rapport à ce corps hors normes.

— En quoi puis-je vous aider ? demanda-t-il avec un sourire.

— Monsieur Clark ?

L'agent de sécurité acquiesça.

— C'est au sujet de Spike, dit-elle en montrant le chien.

Le berger allemand avait cessé ses grognements et poussait de son museau le bandage qu'il arborait à la patte avant gauche.

— Nous enquêtons sur des animaux de compagnie qui ont été récemment malades. Nous avons entendu dire que Spike l'avait été, et nous nous demandions si vous pourriez répondre à quelques questions.

— Vous êtes flics ? demanda le dénommé Clark d'un ton hostile.

Il avait perdu son sourire et son regard soupçonneux passait de Samson à Delilah et retour.

— Non, dit Delilah. Nous sommes détectives privés. Donc, Spike a été malade ?

— Ouais, y a deux jours. Et alors ?

— Vous savez ce qu'il a eu ?

Deux épaules prodigieuses roulèrent de part et d'autre du cou de taureau.

— Un truc qu'il a bouffé.

— Une idée de ce que c'était ? le pressa Delilah.

— Pas la queue d'une. C'est pas comme si je le suivais partout en prenant des notes.

L'homme croisa les bras, mettant les boutons de sa veste au martyre.

— Et sa patte ? demanda Samson, attirant l'attention de l'homme de plus en plus agressif. Comment c'est arrivé ?

— Il coursait un rat et il s'est coupé la patte sur un bout de fil de fer barbelé. Mais le véto a dit qu'il était quand même bon pour le service.

— Un rat ?

— *Aye*. Il y a un petit problème à la laiterie. Disons que je leur donne un coup de main. Maintenant, si ça vous ennuie pas, faut que je rentre à la maison.

Il leur montra la porte et le chien reprit ses grognements.

Delilah fouilla dans sa poche et en ramena une carte de visite qu'elle tendit à l'homme.

— Si quelque chose vous revient à l'esprit sur l'intoxication de Spike, contactez-nous, s'il vous plaît.

L'agent de sécurité tendit un bras puissant.

— Pour sûr, dit-il en prenant la carte pour la lâcher aussitôt sur son bureau où elle atterrit juste à côté d'un muffin à moitié mangé et de ce qui ressemblait à une boîte de céréales.

Sauf que dessus il y avait un dessin de rat.

Delilah suivit Samson dans le matin froid. Aucun des deux n'ouvrit la bouche avant d'avoir atteint la Micra.

— Intéressant, dit Samson en jetant un regard en arrière vers la cahute depuis laquelle M. Clark les regardait partir. Pas franchement communicatif.
— Tu crois qu'il mentait ? demanda Delilah en montant dans l'auto.
— J'en mettrais ma main à couper.
— Mais pourquoi ? Son chien est tombé malade. Il veut sûrement savoir ce qui lui est arrivé, non ?
Samson secouait la tête, tarabusté par une idée qui le taquinait, évanescente.
— Tu as raison. Ce n'est pas logique.
— En plus, il a accès à du poison.
— Tu as remarqué !
Delilah ricana.
— Difficile de ne pas voir le gros rat pansu sur la boîte.
— Comme je disais : intéressant.
— Eh bien, espérons que Liam Jackson sera un peu plus franc du collier, dit Delilah en passant la première et en démarrant sur les chapeaux de roue.
Après quelques minutes de conduite à la mode Delilah, Samson ne pensait plus du tout à M. Clark et à son Spike malade. Il concentrait toute son énergie à ne pas vomir lui-même.

Nathan était malade de peur. Le rottweiler ne se décourageait pas. Ayant introduit une patte dans la grange, il pesait de tout son poids sur la porte. Il y eut un grincement quand le battant racla le sol. La chape de ciment inégale l'empêchait de s'ouvrir, mais la porte allait céder d'un instant à l'autre. Et il se retrouverait enfermé avec un chien à l'air tout à fait hostile.
Il lui fallait une arme. Il boitilla jusqu'à l'établi et chercha quelque chose pour se défendre. Un marteau ? Il n'arriverait jamais à s'approcher assez près du molosse pour s'en servir s'il attaquait. Il devrait le lancer. Pareil avec le bocal de clous.
Le chien grognait doucement, la truffe passée dans l'entrebâillement de la porte. Pas d'aboiement. Un silence assassin. Un nouveau coup de boutoir de son énorme tête et la porte s'ouvrit un peu plus. Dans un rien de temps, l'animal serait entré. Et Nathan ne se faisait pas d'illusions sur ses chances une fois qu'il serait à l'intérieur.
Il n'y avait pas d'alternative. Il devait attirer l'attention des hommes postés dehors et leur demander de rappeler leur monstre. Clopinant jusqu'à

la fenêtre, marteau à la main, il se hissa sur la pointe des pieds juste à temps pour voir les deux hommes jeter leurs mégots et reprendre leurs occupations, le regard tourné vers l'allée invisible de la dépendance. Un crissement sur le gravier, un rugissement de moteur. Quelqu'un venait d'arriver.

Dans son dos, Nathan entendit le raclement du bois contre le ciment, suivi d'un grognement sourd.

Il regarda par-dessus son épaule. La porte était ouverte. Le chien était dans la grange. Cinquante kilos de muscles et autant de crocs aiguisés qui s'avançaient dans la pièce en grondant.

Nathan pivota vers la fenêtre et leva la main, tapant frénétiquement contre le carreau. Mais le rugissement du moteur devait couvrir le bruit car aucun des hommes ne le regarda. Un nouveau coup. Un nouveau regard affolé par-dessus son épaule. Le rottweiler se rapprochait, les babines retroussées, son torse puissant fendant l'air comme l'étrave d'un bateau.

— Bon chien, dit Nathan d'un ton apaisant.

Il s'était retourné et concentrait toute son attention sur le monstre, les mains bien crispées sur le marteau.

— Bon chien.

Le molosse gronda, insensible à la tentative de conciliation de Nathan. Au contraire, il se ramassa, les muscles bandés, les pattes prêtes à la détente. Nathan se mit à trembler.

Mais au moment où le rottweiler portait son poids vers l'avant pour passer à l'attaque, un coup de sifflet strident perça l'air matinal. Le chien s'arrêta net, les oreilles pointées. Un second coup de sifflet, le chien fit demi-tour et s'élança hors de la grange, laissant Nathan s'effondrer contre le mur, le cœur prêt à lâcher.

Le chien. Il ne l'avait pas compté dans l'équation. Depuis la deuxième grange, l'ombre regarda le rottweiler traverser la cour au galop jusqu'à la ferme où l'un des hommes se pencha pour l'attacher au mur. Puis la porte de derrière du bâtiment se referma en claquant, laissant la cour déserte en dehors du chien et de la Range Rover récemment arrivée.

Une complication. Mais de celles qu'on pouvait régler. À condition d'agir rapidement. Et en silence. Aussi silencieusement que possible.

Dans Bruncliffe, la journée promettait d'être magnifique. C'était un de ces matins de mars, frais et vifs, où le printemps devient à nouveau possible au lieu de n'être qu'un désir toujours frustré. Déjà, le soleil dardait ses rayons sur le Crag et jusque sur la place du marché, rebondissant sur les pavés et transformant la vitrine du boucher en un miroir aveuglant. Juste un peu plus haut que la boucherie, dans l'une des nouvelles maisons de Crag Hill, Mme Pettiford gardait la maison de sa sœur.

Elle ne se faisait pas prier pour cela. D'abord, ça lui permettait de profiter d'une résidence bien plus luxueuse que la sienne. Et puis le salon, situé sur le devant, avait vue sur la ville et lui fournissait un poste d'observation idéal pour épier le voisinage. Elle était donc bien occupée, surtout par Mme Hargreaves qui décrassait furieusement les marches de son magasin, quand un jappement la fit sursauter.

Lady, la chienne cocker pourrie gâtée de sa sœur, se tenait devant la porte d'entrée, et réclamait qu'on la sorte.

C'était le seul inconvénient de cette mission de gardiennage, Mme Pettiford n'aimant pas particulièrement les bêtes. Ni les promenades.

Elle regarda sa montre. Elle avait encore une heure avant d'aller travailler à la banque. Elle pouvait caser un petit tour dans le quartier. À moins qu'elle ne laisse la créature se soulager dans le jardin de derrière. C'est ce qu'elle avait fait la veille au soir.

Ça ne faisait de mal à personne, si ?

— Allez, viens, dit-elle en remontant le couloir avant de descendre dans la buanderie.

Tout en déverrouillant la porte de derrière, Mme Pettiford promena sur la pièce un regard émerveillé. Elle était aussi grande que sa cuisine, avec des rangées de placards sur mesure qu'elle ne pourrait jamais s'offrir autrement qu'en rêve. Elle continua de regarder tout ce luxe avec envie, laissant Lady foncer comme une tornade dans le jardin. Et quand la chienne s'arrêta net à la hauteur du mur de pierre qui délimitait la propriété pour renifler le sol, Mme Pettiford ne la vit pas. Elle était occupée à ouvrir des tiroirs et inspecter les placards.

Elle ne se donna pas la peine de réagir quand la chienne se mit à aboyer en direction de la maison. Et lorsque Lady ramassa la saucisse qu'elle venait de trouver et entreprit de la manger, Mme Pettiford bavait trop d'envie devant l'étendoir à linge chauffant à trois niveaux pour y prêter attention.

— Franchement, je ne peux pas dire que j'aie noté quoi que ce soit de particulier, dit Liam Jackson en se passant la main sur le visage.

Comme la plupart des fermiers du coin en cette période d'agnelage, il affichait une mine épuisée due à ses longues journées. Il s'en retournait vers la ferme pour grignoter un morceau quand il avait vu Delilah et Samson se garer dans la cour de sa ferme. Le trajet depuis le bureau de Jason Clark n'avait pas pris assez longtemps pour que le chauffage de la voiture ait eu le temps de remplir son office. En s'avançant vers le fermier, Samson avait été surpris de voir que les dépendances donnant sur la cour étaient quasiment adossées aux bâtiments gris de la laiterie municipale, au fond de la zone industrielle.

Autre surprise, l'accueil chaleureux que Liam Jackson leur avait réservé, surtout après leur rencontre avec l'agent de sécurité revêche. Le fermier les avait invités à se joindre à lui pour sa collation matinale. Ils ne s'étaient pas fait prier. À présent, Samson et Delilah étaient assis en face de Liam, dans une cuisine douillette, devant trois sandwichs au bacon et trois cafés posés sur la table rapidement débarrassée. À leur gauche se trouvait un poêle, et devant, un panier pour chien vide, qui criait sa solitude.

— Vous ne l'avez pas vu en train de manger quelque chose de bizarre ? demanda Delilah pendant que Samson attaquait son sandwich comme s'il n'avait rien mangé depuis un siècle.

— Comme quoi, par exemple ? demanda Liam.

Delilah haussa les épaules.

— Quelque chose qui traînait.

Mais Liam secouait la tête.

— Alf n'avait plus beaucoup d'appétit, ces derniers temps. Il était au bout du rouleau. J'avais le plus grand mal à lui faire avaler son dîner, dit le fermier avec un sourire attristé. J'avais fini par lui acheter des croquettes d'une bonne marque dans l'espoir de le tenter. Ça n'a pas servi à grand-chose, finalement. Pauvre vieux.

— C'est lui qui a gagné tout ça ? demanda Samson, qui venait de terminer son sandwich, en montrant les rosettes accrochées au mur.

— *Aye*. Un sacré champion. Le meilleur de sa génération. Il a gagné l'English National et il a été deux fois finaliste. Je doute de retrouver un jour un chien de son acabit.

— Ce n'est pas ce que j'ai entendu dire, lança Delilah pour alléger l'atmosphère. Mon père pense que vous avez un futur gagnant entre les

mains.

— Sooty ? (Liam sourit.) C'est le digne fils de son père. Mais je suis pas certain qu'il aura la trempe de la Belle de votre papa. Elle a du potentiel, cette chienne. C'est écrit championne sur son front.

— Combien de chiens possédez-vous ? demanda Samson.

— Quatre pour l'instant. Deux déjà dressés et deux en cours de dressage.

— Et Alf ? Quand avait-il arrêté la compétition ?

— Oh, il y a un bon moment, maintenant. Il commençait à ralentir, il avait des signes d'arthrose. Depuis, c'était devenu un chien de compagnie.

— Et le jour où il est tombé malade ? Est-ce que quelque chose avait changé dans ses habitudes ?

— Non, dit Liam. Je l'avais laissé se dégourdir les pattes dans la cour. Il faisait beau, et il marchait toujours mieux quand il faisait chaud. Je me rappelle qu'il reniflait partout, comme d'habitude, puis je suis allé faire travailler les chiens. Le concours de North Ribblesdale a lieu demain, du coup, je veux qu'ils soient au mieux de leur forme. Quand je suis rentré à la maison, Alf était devant la porte de derrière, et il avait l'air patraque. Et puis il s'est senti de plus en plus mal au fil de la journée, alors j'ai appelé Herriot. Mais c'était trop tard.

— Herriot n'a rien pu faire ?

— Il a dit que, quoi qu'il ait chopé, il ne s'en remettrait pas.

Liam fixa la table du regard, ses doigts épais serrés autour de son mug.

— Pauvre bonhomme, soupira-t-il, puis il regarda Samson et Delilah. Pourquoi vous me demandez tout ça, d'ailleurs ? Pourquoi ça vous intéresse ?

— Alf n'est pas le seul à avoir été malade, ces derniers temps, répondit Samson. Herriot s'inquiète du nombre de cas présentant les mêmes symptômes et il nous a demandé d'enquêter.

— Vous voulez dire que d'autres chiens ont été touchés ?

— Quatre chiens et un chat, à ce que l'on sait.

— Un chat ? (Liam haussa un sourcil. Puis il se mit debout, ramassant la vaisselle sur la table avant d'aller la déposer près de l'évier.) Quel chat ?

— Celui de Barry Dawson, de Plastic Fantastic, dit Delilah en suivant le fermier des yeux. Tigger. Elle a mangé une saucisse empoisonnée qui était destinée à Calimero.

— Une saucisse ?

Le fermier se dirigea vers le buffet et s'y adossa, les bras croisés, son poids faisant dégringoler des étagères les revues et le courrier hâtivement réunis en une pile désordonnée quand il avait fait de la place sur la table, et qui cascadèrent sur la surface en bois. Il ignora l'avalanche.

— Vous voulez dire, une saucisse de chez le boucher ?

— C'est ce que nous pensons, abonda Samson en hochant la tête. Quelqu'un appâte les animaux de Bruncliffe avec des saucisses empoisonnées.

— Vous êtes en train de me dire qu'Alf a été assassiné ? demanda Liam en regardant fixement Samson.

— On n'en aura pas la certitude formelle tant que Herriot n'aura pas reçu les résultats du labo. Mais ça y ressemble, oui.

— J'imagine combien ça doit être difficile à entendre, dit Delilah. Croyez-moi, nous aussi nous sommes choqués.

Liam se tourna vers la fenêtre, le visage blême dans le soleil hivernal.

— Voici ma carte, continua Delilah en se levant. Appelez-nous si un détail vous revient. En attendant, gardez l'œil sur tout ce qui pourrait vous paraître suspect.

— Entendu, répondit Liam en lui tendant la main, et il enserra la sienne dans une poigne puissante. Et dites à votre père que je pense bien à lui. La disparition du jeune Nathan doit le rendre fou.

— Ça nous rend tous fous, dit Delilah. Mais mon père le prend particulièrement mal. Je ne sais pas combien de temps il va tenir. La mort de Ryan, et maintenant ça... J'ai peur que le stress ne l'achève.

Sa voix se brisa. Samson posa une main sur son bras tandis que le fermier, gêné, se dandinait d'un pied sur l'autre sur les carreaux d'ardoise.

— Pardon, dit Delilah, en réussissant à sourire. La période n'est pas à la fête pour les Metcalfe.

— Je comprends, dit Liam, puis il se tourna vers Samson. Merci d'enquêter sur la mort d'Alf.

— Merci pour le petit déjeuner, répondit Samson en serrant la main du fermier.

— C'était un plaisir.

Delilah et Samson ressortirent dans le matin froid, laissant Liam Jackson debout sur le seuil de la ferme, l'air troublé.

Debout devant l'étroite fenêtre de l'atelier, sur le versant de Fountains Fell, Nathan hésitait sur la conduite à tenir. Il avait entendu la porte claquer quand les hommes étaient entrés dans la maison après avoir pris soin d'attacher le rottweiler à l'extérieur. Avec une longueur de laisse suffisante pour que le chien puisse atteindre un visiteur qui s'approcherait de l'entrée.

Frapper à la porte pour demander de l'aide n'était pas envisageable tant que le rottweiler serait posté là. Mais repartir dans les collines était tout aussi exclu. Tout ce que voulait Nathan, c'était rentrer chez lui. Sa cheville lui faisait affreusement mal. Il mourait de faim. Et de froid. Et il ne lui restait plus rien de l'enthousiasme qui l'avait porté quand il s'était enfui de chez lui.

En outre, il était empli de honte à l'idée que des gens perdent leur précieux temps pour lui. L'équipe de sauveteurs avait dû sillonner la montagne toute la nuit à sa recherche.

Si seulement il avait pris son téléphone... Il aurait pu appeler sa mère.

La pensée de sa mère fit naître une boule dans sa gorge. Il s'essuya les yeux du dos de la main et reprit sa surveillance. À la minute où la porte arrière se rouvrirait, il appellerait à l'aide.

Le court trajet qui les mena au lycée de Bruncliffe se passa en silence. Delilah était perturbée par le fait que son neveu errait toujours dans les collines, et Samson était plongé dans ses pensées. Il essayait de se rappeler ce qui, chez l'agent de sécurité Jason Clark et son chien, avait fait tilt dans son subconscient. En vérité, tous les événements de la matinée l'avaient mis mal à l'aise. Il avait l'épouvantable impression de passer à côté d'un élément qui leur crevait les yeux. Mais quoi que cela puisse être, ça s'obstinait à lui échapper.

Une tasse du thé d'Ida Capstick, voilà ce qu'il lui fallait. Sûr que ça dissiperait la brume qui lui engluait les idées. Et attaquerait l'émail de ses dents par la même occasion, mais bon...

La voiture se garait, et Samson sortit de sa rêverie pour découvrir sur sa gauche le terrain de rugby avec son club-house presque achevé. Devant, un chaos de voitures, de gosses et de parents. La scène n'était pas très différente de n'importe quel autre jour de la semaine si ce n'était que les gamins portaient des tenues de sport au lieu de l'uniforme de l'école.

— Il vaut mieux que je t'attende ici, dit-il d'un air méfiant. Si on me voit traîner devant les barrières, je te parie qu'on va encore m'accuser de dealer.

— Ah, fit Delilah en parcourant la foule du regard tout en se mordillant la lèvre. Je n'y avais pas pensé.
— C'est pas un problème, si ? Je veux dire, je ne comprends même pas pourquoi tu veux rencontrer ces jeunes. Ils n'auraient pas pu se contenter de t'envoyer la vidéo par mail ?
Des petites taches rouges envahirent les joues de Delilah.
— Oui, ils auraient pu. Tu as raison. Mais...
— Mais quoi ?
Elle se tourna vers lui, l'air penaud.
— Je leur ai un peu promis que...
Samson observa le rouge qui s'étendait sur son visage.
— Que leur as-tu promis, exactement ?
— Qu'ils pourraient, euh, que tu voudrais bien... Euh...
Elle examina ses mains avant de se jeter à l'eau.
— Je leur ai dit que tu accepterais de faire un selfie avec eux.
Deux battements de cœur plus tard, Samson lâcha :
— Dis-moi que tu plaisantes.
— C'est tout ce que j'ai trouvé pour qu'ils acceptent.
— Tu te rends bien compte que c'est de l'extorsion ?
Delilah hocha misérablement la tête.
— Désolée. Le truc, c'est que si on veut pouvoir prouver l'innocence de Nathan, il nous faut ces vidéos.
Samson soupira. Sortit de la voiture et se dirigea vers l'établissement, Delilah trottant derrière lui pour le rattraper. À peine quelques enjambées plus tard, les jeunes en survêt les avaient repérés et se retournaient d'un bloc vers eux. Des doigts se tendaient, des coups de coude s'échangeaient, des exclamations chuchotées jaillissaient. Très vite, tous les regards se posèrent sur l'homme.
Samson O'Brien, le *bad boy* de Bruncliffe, était devant le lycée.
— Les voilà, murmura Delilah en voyant deux garçons marcher dans leur direction, un immense sourire accroché aux lèvres.
— Finissons-en, siffla Samson entre ses dents quand le premier téléphone fut pointé sur lui.

Affaissé sur le sol de l'atelier, Nathan s'était rendormi. Il s'était juste assis pour soulager un peu sa cheville en attendant que les hommes ressortent

dans la cour, mais très vite ses paupières lourdes s'étaient abaissées et il s'était assoupi.

L'aboiement du rottweiler joua le rôle de réveil et l'arracha à son sommeil.

Il devait y avoir quelqu'un dehors. Nathan bondit sur ses pieds, oubliant un instant sa cheville blessée. Elle se rappela à lui fort désagréablement. Il se mordit les lèvres pour faire taire un gémissement de douleur et se hissa sur la pointe des pieds pour regarder par la fenêtre.

Les deux hommes ressortaient par la porte de derrière de la ferme. Nathan n'avait plus qu'à taper au carreau et il serait de retour chez lui dans l'heure.

Il leva le poing et suspendit son geste. Un troisième homme se tenait sur le seuil. Grand. Des cheveux d'une blondeur parfaite surmontant un beau visage.

Rick Procter.

Nathan s'accroupit hors de vue sous l'appui de la fenêtre. Cet enfoiré de Rick Procter. Il ne manquait plus que lui. Que faisait-il là ? Ça devait être sa voiture que Nathan avait entendue se garer plus tôt. Un véhicule invisible depuis la petite fenêtre, mais qui offrait à Nathan son ticket de retour.

Dehors, les voix se dissipèrent tandis que les hommes s'éloignaient. Sûrement vers la voiture. Qu'allait-il faire s'ils repartaient tous dedans ? Il se retrouverait tout seul ici. Sans téléphone. Sans nourriture. Et la cheville explosée.

Nathan cligna des yeux en réfléchissant à ce qu'il fallait faire. Rick allait-il l'aider ? Oui, sûrement. C'était un pilier de la société de Bruncliffe. Un adulte. Il ne pouvait pas lui en vouloir encore au point de ne pas le secourir.

Son envie de rentrer à High Laithe eut raison de sa fierté. Nathan prit une grande inspiration et leva le poing. Il ne remarqua pas l'ombre dans son dos, qui s'étalait sur le seuil de l'atelier dont la porte était restée ouverte. Il n'entendit pas les pas furtifs qui parcouraient rapidement le sol en ciment. Il n'eut pas le temps de frapper au carreau. Une main brutale se posa sur sa bouche et il fut projeté au sol, sous la fenêtre, sa cheville blessée tordue sous lui.

Nathan poussa un cri de douleur autant que de surprise, vivement étouffé par l'énorme main collé contre sa bouche. Il se débattit, mais un bras puissant enroulé autour de son torse le maintenait contre son assaillant. Puis il sentit le contact froid du métal contre sa gorge.

Un couteau.
— Pas un bruit, siffla la voix tout contre son oreille. Dans ton intérêt.

21.

Le trajet de retour au bureau fut tendu. Samson fulminait, et Delilah dissimulait sa culpabilité sous la mauvaise humeur.

— Je ne peux pas croire que tu aies fait ça !

— On a les vidéos, oui ou non ?

— Mais tu m'as fait passer pour un imbécile !

— Ce n'était pas très difficile...

Delilah s'interrompit net. Ils venaient de s'engager dans Back Street, et elle avait aperçu l'homme planté devant la fenêtre condamnée par une plaque de contreplaqué de l'Agence de Recherche des Vallons.

— Et merde !

Samson, qui l'avait repéré aussi, se mit à rire.

— Bien fait pour toi. C'est un cas de vengeance karmique ou je ne m'y connais pas.

Ils descendirent de voiture tandis que l'homme s'approchait d'eux. Précédé d'une très forte odeur de fumier... Clive Knowles. Le fermier à qui Delilah était censée trouver une femme. Tâche qui avait été récemment reléguée tout en bas de la liste de ses priorités. Comme l'odeur s'intensifiait au fur et à mesure que le fermier réduisait la distance, elle se rendit compte qu'elle avait aussi oublié d'appeler Ida pour qu'elle propose à sa cousine de l'envoyer faire le ménage chez lui.

— Je suis désolée..., commença Delilah, s'apprêtant à décourager une énième séance de récriminations. Mais je n'ai vraiment pas eu le temps de...

— C'est pas en rapport avec l'mariage, coupa Clive Knowles. C'est le jeune Nathan. J'ai appris qu'il avait disparu.

Le fermier enleva sa casquette, se gratta la tête et tordit son couvre-chef entre ses grosses pattes.

— Je m'suis dit qu'il fallait que je vous prévienne que j'ai regardé partout sur mes terres. J'ai appelé mes voisins et je leur ai dit de faire pareil. Le gamin est pas chez nous.

— Merci. C'est vraiment gentil de votre part.

Clive Knowles tortura encore un peu sa casquette, les yeux rivés sur le trottoir.

— J'me suis permis de prévenir Pete Ferris aussi, ajouta-t-il. Il se balade pas mal. Il pourrait tomber sur le gosse.

Pete Ferris. Le braconnier. Delilah acquiesça. Elle savait que la gêne de Clive résultait de la relation douteuse qu'il entretenait avec l'homme à la tête de fouine, le chasseur qui rôdait aux limites de la ville – et de la loi – avec ses lurchers, des espèces de lévriers.

— Bonne idée. Merci, dit-elle, ridiculement touchée par l'aide du fermier.

— Y a pas de quoi, fit celui-ci en remettant sa casquette. Alors vous en faites pas pour la recherche de mon épouse tant que le gamin ne s'est pas montré. Vous avez encore presque tout un mois devant vous pour m'trouver une femme convenable. Ça devrait pas prendre tout ce temps.

Sur un hochement de tête, il s'éloigna en direction de son 4 × 4 tout cabossé garé un peu plus loin sur la route.

Un peu sidérée, Delilah le regarda remonter en voiture et s'éloigner.

— Waouh. Je ne m'attendais pas à ça. Sauf qu'il se met le doigt dans l'œil s'il pense qu'un mois suffira pour que j'arrive à le caser.

Elle s'approcha de la porte d'entrée et l'ouvrit.

— Bon, tu viens ? fit-elle à Samson par-dessus son épaule. Je vais appeler Lucy pour voir si les recherches ont donné quelque chose. Et puis je suggère qu'on regarde les vidéos.

Samson ne fit pas de commentaire. Il regardait le 4 × 4 qui disparaissait au bout de la rue. Et il réfléchissait. Intensément.

Nathan n'osait pas bouger un muscle. La main n'était plus sur sa bouche. C'était déjà ça, car elle puait. Une odeur de viande pourrie. Mais le couteau était toujours appuyé contre la partie tendre de son cou, sous son menton. Il était tordu dans une position très inconfortable, les jambes repliées, la fenêtre maintenant derrière lui et la tête plaquée contre la veste de

camouflage de son agresseur invisible. Veste à l'odeur aussi pestilentielle que ses mains.

La frustration le disputait à la peur. Dehors, Rick Procter n'allait pas tarder à repartir. Peut-être avec les autres hommes. Et Nathan allait rester seul avec ce type qui ne lui voulait pas du bien. Peut-être que s'il hurlait, Rick Procter l'entendrait. Et qu'il viendrait à son aide.

Comme s'il l'avait entendu penser, l'agresseur appuya encore un peu plus le couteau contre son cou.

— Tiens-toi tranquille. Ne fais pas de bêtises.

Un bruit de gravier écrasé. Une deuxième voiture s'arrêta. Puis des voix. Qui parlaient fort. Nathan tendit l'oreille, mais le type avait le bras autour de sa tête, étouffant le son, et il ne saisit pas un seul mot.

Le lourd claquement d'une portière de voiture. Un bruit de moteur qui démarrait. L'un des deux véhicules s'éloignait. Peut-être les deux. Et avec eux, ses chances d'être sauvé.

Nathan sentit des larmes lui brûler les yeux. Il avait tout raté. Il avait loupé sa fugue. Et maintenant, il ne pouvait même plus rentrer chez lui.

— Des nouvelles des recherches ?

Samson entra dans le bureau de Delilah avec deux mugs de thé. Il s'assit sur le siège qu'elle avait tiré à côté du sien devant l'écran de son ordinateur.

— Toujours rien. Lucy est désespérée, la pauvre. Je me sens tellement impuissante, soupira Delilah, exaspérée. Je devrais être là-haut à le chercher, pas à perdre mon temps à regarder des images de vidéosurveillance amateur !

— On ne perd pas notre temps, là, répondit Samson en résistant à la tentation de passer son bras autour de ses épaules.

Les révélations sur son passé avaient ramené leur relation à la case départ et il n'était pas convaincu que son geste ne lui vaudrait pas un autre échantillon de la célèbre droite Metcalfe, auquel il doutait que son menton déjà endolori survive.

— Les équipes de sauveteurs font tout ce qu'il est possible de faire dans les collines. Et toi, tu fais tout ce que tu peux, d'ici.

— Comme quoi ? Courir après des images d'une bagarre qui n'a rien à voir avec les accusations qui pèsent sur Nathan ?

— Ça, on n'en saura rien tant qu'on ne les aura pas visionnées.

Pas calmée pour deux sous, Delilah enfonça une touche sur le clavier et la première vidéo s'afficha à l'écran. Elle débutait par un plan de la masse

des collégiens agglutinés autour du proviseur et de Nathan. Le coup de poing était déjà parti. L'image tremblait, le propriétaire du téléphone qui filmait se faisait bousculer par les autres ados avides de mieux voir. Tenu au-dessus des têtes, l'appareil se concentrait sur Nathan Metcalfe, entraîné par un homme apparemment costaud qui l'avait ceinturé par-derrière. On ne voyait pas Rick Procter, probablement encore à terre et dissimulé par la foule. Dominant les clameurs excitées, le proviseur criait le nom de Nathan, lequel se débattait pour échapper à l'homme qui le maîtrisait. Le visage du gamin était déformé par la rage.

Samson fit un arrêt sur l'image et se tourna vers Delilah.

— Qu'est-ce qui a bien pu provoquer ça ?

Elle secoua la tête, frappée par la colère de son neveu.

— Il n'a pas voulu le dire. Rick avait vraiment dû l'énerver. Je n'ai jamais vu Nathan perdre son sang-froid comme ça.

Samson relança la lecture, et Rick Procter apparut enfin dans le cadre de l'image. On le voyait se relever au milieu des lycéens qui l'observaient et essuyer du sang sur sa bouche tandis que Nathan était emmené vers le bureau du proviseur. L'image zooma sur l'expression du promoteur immobilier. Les yeux étrécis, il observait le gamin avec une expression d'une malveillance que Samson trouva inquiétante.

— Aucun signe de cette maudite boîte à tabac, marmonna Delilah en cliquant déjà sur la seconde vidéo. Espérons que celle-là sera un peu meilleure.

Elle l'était. Elle commençait bien avant, sur un adolescent à l'air un peu niais qui faisait le mariole dans un couloir grouillant d'ados à l'heure de l'interclasse. En suivant le jeune crétin, l'objectif recadra une silhouette familière à l'arrière-plan.

Samson cliqua sur pause.

— Là ! fit-il en indiquant Nathan Metcalfe.

Le gamin était grand pour son âge, et semblait emprunté dans son uniforme. Il marchait tout seul, tête basse, en regardant avec un demi-sourire quelque chose qu'il tenait dans sa main gauche.

— La boîte à tabac, dit Delilah en zoomant sur la boîte verte que Nathan tenait à la main.

La rose blanche et le lion rampant caractéristiques étaient nettement visibles sur le couvercle.

— Jusque-là, tout va bien, murmura Samson en relançant la vidéo.

Ils regardèrent en silence l'image centrée sur l'élève qui faisait l'andouille, puis la voix du proviseur s'éleva au-dessus de la cacophonie scolaire pour ordonner à Nathan de venir parler à Rick Procter.

— *Ouh là là... Nathan... !* fit, gouailleur, l'ado qui filmait, orientant son téléphone vers l'objet de ses moqueries. (La rencontre forcée de Nathan avec le boss du lycée et un gros bonnet local devait lui paraître encore plus marrante à filmer que l'ado en train de faire le clown.) *Monsieur Procter souhaite te parler...*

Nathan rebroussa chemin, l'air boudeur, et rejoignit les deux hommes plus loin dans le couloir. Rick Procter l'accueillit avec un sourire. La caméra se rapprocha. L'angle de prise de vues était différent de celui du premier film. Sur la droite de l'écran, Nathan, tête basse, donnait l'impression de vouloir ignorer le promoteur immobilier qui lui demandait des nouvelles de sa mère. Et de Delilah.

Samson jeta un regard à la jeune femme qui regardait consciencieusement l'écran, les joues un peu rouges. À présent, le proviseur reprochait à Nathan de ne pas répondre. À côté d'eux, Rick hochait la tête, trouvait des excuses au garçon, disait que son comportement était compréhensible compte tenu des nouvelles de la matinée.

Cette remarque énigmatique piqua la curiosité de Nathan qui releva la tête. Ensuite, devant tous ses camarades, Rick Procter lui expliqua obligeamment que son parrain venait d'être arrêté pour meurtre.

Une vague de réactions parcourut les élèves assemblés. Le proviseur se retourna brusquement, confus, tandis que Nathan dévisageait Rick, l'air stupéfait. Choqué. Et puis l'enfer se déchaîna. Le poing droit de Nathan vola et atteignit le promoteur immobilier à la mâchoire, le projetant à terre, les quatre fers en l'air.

Delilah appuya sur pause.

— Waouh...

Elle s'appuya au dossier de son siège, fixant toujours l'écran qui montrait Nathan Metcalfe, debout au-dessus de la silhouette de Rick Procter affalée par terre.

— Bon, je crois qu'on a identifié l'agent déclencheur... Nathan n'a pas apprécié d'apprendre que tu t'étais fait arrêter.

— Il doit y avoir autre chose, marmonna Samson en revenant en arrière, au moment qui précédait l'attaque de Nathan. Regarde la tête de Rick.

C'était tellement rapide que cela faillit leur échapper. Le clin d'œil.

— Il l'a provoqué ! s'exclama-t-elle en se tournant, indignée, vers Samson. Rick l'a provoqué avec la nouvelle de ton arrestation !

Samson haussa les épaules, pas particulièrement ravi de voir son opinion sur le promoteur immobilier confortée.

— Je me tue à répéter que ce n'est pas l'enfant prodigue pour lequel vous avez tous l'air de le prendre.

— Mais Nathan n'est qu'un gamin ! Pourquoi Rick aurait-il fait ça ?

— Je ne sais pas, mais j'imagine qu'il ne s'attendait pas à déclencher cette réaction.

Samson sourit et relança la lecture. Le poing de Nathan atteignit à nouveau Rick à la mâchoire.

Ils laissèrent défiler le film. Les élèves se bousculaient devant la caméra, bloquant l'image pendant quelques secondes jusqu'à ce que l'armoire à glace entre en scène et entraîne Nathan.

— Là !

Samson figea à nouveau l'image et indiqua un point sur l'écran.

— Regarde la main gauche de Nathan.

Delilah zooma sur l'image en hochant frénétiquement la tête.

— Il ne tient plus rien. Il n'a plus la boîte à tabac.

— Donc, il l'a lâchée. Il faut qu'on repère à quel moment.

Delilah relança la vidéo depuis le début, au ralenti cette fois-ci, et scruta intensément l'écran.

— Au début, il la tient dans sa main...

— Et il l'a encore quand Rick, toujours serviable, lui balance la nouvelle de mon arrestation, poursuivit Samson.

— Mais ensuite..., fit-elle en secouant la tête devant l'écran saturé de collégiens qui tendaient le cou pour voir ce qui se passait. C'est impossible à dire. Il y a trop de gens devant Nathan pour voir ses mains avant qu'on l'emmène.

— Et à ce moment-là, la boîte à tabac a disparu.

Samson se leva et se mit à arpenter la pièce.

— Ça suffira peut-être. On peut prouver qu'il n'avait plus la boîte en sa possession l'après-midi qui a précédé la fouille de son casier.

— Pas seulement l'après-midi, rectifia Delilah. On sait, par Lucy, qu'il a été conduit dans le bureau de la secrétaire juste après avoir agressé Rick, et ensuite, il était avec le proviseur. À partir de ce moment, jusqu'à ce qu'il

revienne au lycée, le lendemain matin, Nathan a été sous surveillance constante.

— Exactement. À aucun moment, il n'a eu l'occasion de récupérer sa boîte ou de retourner à son casier. Alors comment se fait-il que la boîte se soit retrouvée là le lendemain matin, et pleine de drogue ?

— Tu crois que ça suffirait à convaincre le sergent Clayton de changer d'avis et de renoncer à le poursuivre ?

Samson s'appuya à son dossier.

— Peut-être, mais il y a encore un élément en défaveur de Nathan. Comment savons-nous que la boîte ne contenait pas déjà la drogue avant qu'il la perde ?

Delilah le regarda. Puis elle retourna vers l'écran de son ordinateur et relança la vidéo.

Moins d'une heure plus tard, Samson et Delilah étaient au poste de police.

— Des nouvelles ? leur demanda aussitôt le constable Danny Bradley.

— Rien du côté de la battue, répondit Samson. Mais nous avons découvert un élément qui pourrait avoir une incidence sur l'affaire de Nathan.

— Et de quoi pourrait-il bien s'agir, O'Brien ? demanda le sergent Clayton, qui était apparu derrière le constable, l'air rien moins qu'amène.

— La preuve que le gamin n'a pas eu la possibilité de mettre la boîte dans son casier.

Il y eut une longue pause, le sergent Clayton les regardant de derrière le comptoir. Puis le policier eut un mouvement de tête en direction de la porte qui menait au bureau du fond.

— Vous avez dix minutes, marmonna-t-il. Faites-en bon usage.

Ce qu'ils firent. Delilah repassa la vidéo du lycée sur son ordinateur portable pendant que Samson exposait la raison pour laquelle Nathan était innocent, comme il le prétendait lui-même. Et comme Samson l'avait prévu, c'est Danny Bradley qui repéra la faille dans leur théorie.

— Ça prouve seulement que Nathan n'avait plus la boîte après la bagarre, dit-il en secouant la tête. Si ça se trouve, elle était déjà pleine de kétamine, et une bonne âme l'a simplement remise en place dans son casier.

— Je crois que je peux apporter quelques réponses, fit Delilah avec un sourire.

Samson la regarda cliquer sur l'écran et lancer une seconde vidéo, réalisée par ses soins. Ce qu'elle avait fait était impressionnant. Elle avait visionné le film image par image en repartant du moment où Nathan regardait la boîte à tabac dans sa main, et monté bout à bout tous les plans où la boîte était visible en les agrandissant, tant et si bien qu'elle avait mis en évidence quelque chose d'extraordinaire.

— Là, dit-elle en faisant défiler la vidéo au ralenti – un ralenti très lent.

Danny et le sergent Clayton se penchèrent pour mieux voir. Un gros plan des mains de Nathan emplit l'écran.

— Vous voyez ? Nathan tient la boîte, et puis là...

Elle appuya sur pause.

L'image était floue, mais il était possible de reconnaître la boîte à tabac verte dans la main de Nathan. Le couvercle était ouvert. Et comme Delilah était une virtuose des outils numériques, on en distinguait le contenu.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Danny en plissant les yeux pour mieux déchiffrer l'image.

— Ce n'est pas de la kétamine, en tout cas, grommela le sergent Clayton. On dirait un bouquet de plumes.

— Et c'est exactement ça.

Delilah cliqua sur une icône dans un coin de l'écran, et une photo apparut. Un groupe de jolies plumes cambrées autour d'une tige jaune terminée par un crochet mortel.

— Waterhen Bloa ! s'exclama le sergent Clayton avec un grand sourire.

— Quoi ? demanda Danny en se tournant vers son chef, l'air perplexe.

Le policier plus âgé secoua la tête, consterné.

— Et tu prétends être originaire des Vallons ? C'est une Waterhen Bloa. L'une des meilleures mouches pour la pêche au lancer, si tu veux attraper quelque chose dans la région.

Delilah hocha la tête et revint à l'image originale.

— C'est ce qu'il y avait dans la boîte de Nathan la dernière fois qu'il l'a eue entre les mains. Des mouches pour la pêche.

En regardant l'écran, Samson dut applaudir le souci du détail de Delilah. Quant à lui, il n'avait vu qu'une masse floue et n'avait pas pensé à la passion de son ami Ryan pour la fabrication de mouches. Mais Delilah connaissait bien son frère, et elle avait tout de suite reconnu la Waterhen Bloa.

— Alors si une bonne âme a bien remis la boîte dans son casier, dit Samson en se tournant vers le sergent, ce que vous avez estimé hautement

improbable vu que seuls Nathan et le proviseur ont la clé dudit casier, cette même bonne âme en a profité pour remplacer fort gentiment les leurres par de la drogue.

Le sergent Clayton se renversa en arrière, ébranlé.

— Putain de merde ! jura-t-il. Le gamin disait la vérité, et aucun de nous ne l'a écouté. Et maintenant, il a disparu dans les collines.

— Espérons seulement qu'on va réussir à le ramener chez lui sain et sauf, conclut Samson.

Il avait perdu la notion du temps. Le corps meurtri par la mauvaise position qu'on lui infligeait, la peur rugissant dans les veines, pour Nathan Metcalfe les minutes qui passaient semblaient durer des heures. Mais comme on lui maintenait un couteau sur la gorge, il ne risquait pas de se plaindre.

La porte sur le derrière de la ferme claqua dans la cour, et il tressaillit. Puis le silence revint. Personne ne viendrait à sa rescousse. Une larme roula sur sa joue et tomba sur la main qui l'immobilisait. Comme en réponse, la pression du couteau diminua.

— Il est temps de bouger, marmonna l'homme à l'oreille de Nathan. Ne fais pas de conneries.

Et le couteau disparut. Nathan fut remis sur ses pieds et il se retourna, finalement en position de voir l'homme qui lui avait infligé une telle terreur. Il cilla, ébloui par la lumière qui tombait de la fenêtre dans la pénombre de l'atelier. Une silhouette se tenait devant lui. Maigre. Des pommettes taillées à coups de serpe. Une odeur de viande faisandée émanait de l'ensemble.

Nathan savait exactement qui était son agresseur.

Pete Ferris, le braconnier. Le visage osseux était impossible à confondre. Ces joues émaciées et ces yeux de fouine, les vêtements qui tombaient sur ses omoplates saillantes. L'homme ne se mêlait pas beaucoup de la vie de Bruncliffe. Il vivait dans une caravane délabrée au nord de la ville, près du viaduc de Ribblehead. Mais ses exploits étaient légendaires dans la cour du lycée.

Les faisans. Les grouses. Les saumons. Aucun animal sauvage n'était en sécurité quand Pete était dans les parages, avec ses deux lurchers vicieux entraînés à attaquer indifféremment hommes et bêtes. Seuls les candidats au suicide osaient rendre visite à Pete à l'improviste. D'après les rumeurs, si les

chiens ne vous avaient pas réduit en pièces, le fusil braqué depuis le porche s'en occuperait.

Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que Nathan n'ait pas été rassuré en reconnaissant le personnage. Et le couteau à l'air menaçant qu'il tenait à la main n'était pas fait pour calmer ses angoisses.

— Il est temps d'y aller, répéta Pete en indiquant la porte ouverte de l'atelier.

Le regard de Nathan alla du couteau à la porte et il se demanda s'il serait assez rapide pour s'enfuir. Il n'y avait qu'une façon de le savoir.

22.

Pete Ferris savait exactement ce qui se passait dans la tête du garçon. Pour un homme qui avait passé sa vie à pister des proies autrement rusées, le gamin était un livre ouvert. Ce regard furtif en direction de la porte... Il aurait lancé une fusée éclairante qu'il n'aurait pas annoncé plus clairement ses intentions.

Puis il se mit à bouger, boitillant vers l'ouverture avec une cheville qui semblait franchement douloureuse. Pete ne broncha pas. Il laissa juste échapper un léger sifflement. Assez fort pour être entendu de près, mais pas suffisamment pour alerter le rottweiler.

Un remue-ménage de pattes, et deux silhouettes élancées apparurent sur le seuil, grondant doucement.

Le gosse se figea.

— Je te présente mes potes, dit Pete en souriant. Ils détesteraient que tu rentres tout seul. Ça ne leur plairait pas, mais alors, pas du tout. Que dirait Samson s'il savait que je t'ai trouvé et que je t'ai laissé te reperdre ?

Le garçon se retourna, intrigué par l'allusion à son parrain.

— Vous connaissez Samson ?

— Ouaip, répondit Pete en le regardant analyser cette information. (Il essayait visiblement de décider si c'était une bonne ou une mauvaise nouvelle.) Je crois qu'il aimerait bien savoir où c'est que t'es, nan ?

Le garçon hocha la tête en silence.

— Alors tirons-nous d'ici et trouvons un endroit où on chopera du réseau.

— Mais... Pourquoi ça ? demanda le garçon en montrant le couteau que tenait Pete.

— Pour le cas où l'envie te prendrait de faire du bruit, répondit Pete avec un sourire. Crois-moi, vaudrait mieux que Rick Procter te trouve pas ici. Les intrus, c'est pas son truc. Et je tiens pas trop à ce qu'il voie ces deux-là, non plus, ajouta-t-il en désignant le coin de la pièce où deux faisans morts gisaient par terre.

Le garçon prit son temps. Pour réfléchir. Puis il acquiesça.

— D'accord. Je vous suis.

Mais Pete n'était pas tombé de la dernière pluie.

— Après toi, dit-il. Mes potes vont te montrer le chemin. Et rappelle-toi, y a encore des gars dans cette ferme qui seraient pas contents du tout d'apprendre qu'on est là. Ils hésiteraient pas à lâcher le chien sur nous. Alors, pas un bruit, s'te plaît.

L'expression qui s'afficha sur le visage de l'ado montra à Pete qu'il gobait son histoire. Tant mieux, parce qu'il n'avait pas l'intention de lui expliquer la vraie raison qui l'avait poussé à le plaquer sous la fenêtre en le menaçant d'un couteau. Moins il en saurait sur ce qui se passait vraiment, mieux ce serait. Ça pourrait leur attirer de sacrés ennuis à tous les deux. Voire les faire tuer.

Du commissariat, Samson et Delilah se rendirent directement à High Laithe. La Micra rouge prenait les virages sur les jantes, ballottant son passager d'un côté à l'autre. Ils durent laisser la voiture au bout du chemin qui menait à la propriété, à cause des véhicules garés tout le long des bas-côtés. Quand ils atteignirent la grange aménagée, elle bourdonnait d'activité. Dehors, les volontaires épuisés essayaient de grappiller quelques instants de repos, du café et des sandwichs roboratifs, tout en discutant à voix basse. Dans la vaste entrée, plusieurs personnes étaient penchées sur une table couverte de cartes, de talkies-walkies crachotant des ordres adressés à ceux qui fouillaient les collines. Mais sous cette efficacité et cette impressionnante organisation flottait une angoisse tangible, particulièrement visible sur le visage de Lucy Metcalfe quand elle accueillit Samson et Delilah.

À ses cheveux retenus en arrière en une queue-de-cheval austère, à la fatigue qui soulignait ses yeux et vidait ses joues de toute couleur, on voyait qu'elle était sur le point de craquer. Delilah prit sa belle-sœur dans ses bras.

— On va le retrouver, Lucy, murmura-t-elle.

Lucy acquiesça. Recula d'un pas.

— C'est ce que tout le monde me répète, mais on n'a toujours aucune piste, dit-elle d'une voix brisée, et elle se couvrit la bouche d'une main tremblante. Pardon. C'est juste que...

— Lucy ?

Une voix leur parvint depuis la cuisine. Will Metcalfe apparut dans l'entrée et s'arrêta net à la vue de Samson et Delilah.

— On est venus pour Nathan, dit Samson tâchant de prévenir tout éclat.

Will avait l'air aussi exténué que Lucy, et le manque de sommeil ne faisait sûrement rien pour améliorer son tempérament volcanique.

— Oui, s'empressa de confirmer Delilah. On a des nouvelles. Samson a convaincu le sergent Clayton d'abandonner les charges.

Lucy laissa échapper un cri de surprise et se jeta au cou de Samson.

— Dieu du ciel ! C'est la meilleure nouvelle de ces derniers jours ! (Elle recula, lui sourit puis lui planta un baiser sur la joue.) Merci. Merci !

Will se contentait d'ouvrir des yeux ronds. Puis il inclina la tête légèrement, en signe de gratitude.

— Beau boulot. Comment t'as fait ?

— Delilah...

— Samson a eu une idée de génie, le coupa cette dernière, empêchant Samson de poursuivre. Il a suggéré que si on arrivait à montrer que Nathan n'était plus en possession de la boîte à tabac, il serait difficile de maintenir le chef d'accusation. Et il a réussi à le prouver grâce à des images vidéo de la bagarre entre Nathan et Rick filmée par des gosses du lycée.

— J'ai été bien aidé, protesta Samson, conscient que Delilah présentait l'affaire sous un angle qui l'avantageait grandement.

— C'était ton idée, insista Delilah. Maintenant, on sait que Nathan disait la vérité depuis le début.

Will tressaillit.

— Pauvre garçon. Il faut qu'on le ramène à la maison.

— C'est pour ça qu'on est là, déclara Delilah. On va se joindre à la battue. Ce n'est pas négociable. On a fini ce qu'on avait à faire en ville, alors autant qu'on donne un coup de main ici.

Si elle s'attendait à une objection sèche, elle en fut pour ses frais, car Will se contenta de hocher la tête, les épaules basses.

— On a besoin de toute l'aide disponible, dit-il. Le gosse est dehors depuis trop longtemps et les conditions météo ne vont pas s'améliorer. Si on ne le retrouve pas très vite...

— On va le retrouver, fit Samson en posant une main sur l'épaule de Will. Crois-moi.

— Bon. Allons-y.

Delilah se dirigeait vers la porte quand le téléphone de Samson se mit à sonner. Elle attendit dans l'entrée en le regardant répondre, puis elle vit qu'il haussait les sourcils, surpris.

— Nathan ? dit-il. Mais où es-tu, bon sang ?

Ted Metcalfe avait passé la matinée dans le hangar d'agnelage, abattant le travail qui incombait normalement à Will, mais ce dernier était parti à la recherche de Nathan dans les collines.

C'était aussi bien. La tâche de mettre au monde de nouvelles vies l'occupait. L'empêchait de ruminer ce qui avait pu arriver à son petit-fils, perdu là-haut depuis un jour et demi.

Ted n'était pas pratiquant, et lorsqu'il s'adressait au Tout-Puissant, c'était le plus souvent pour bougonner des blasphèmes quand les choses allaient de travers à la ferme. Mais sous l'abri, entouré du bêlement des agneaux, il se surprit à prier en silence que Dieu épargne le garçon. Et qu'Il le renvoie parmi les siens.

À la fin de la matinée, il n'avait toujours pas de nouvelles de la battue. Et quand, par-dessus la cacophonie des moutons, il crut entendre un bruit de moteur dans la cour, il se précipita vers la porte de la grande dépendance. Ses espoirs s'évanouirent aussitôt. Il n'y avait personne. Juste le bruit faiblissant d'un véhicule qui s'éloignait. Le facteur, sans doute.

Où était son petit-fils ?

Ted s'attarda sur le perron, le regard rivé sur le coteau qui s'élevait au-dessus de la ferme. Ce même coteau qui menait à High Laithe. C'était un environnement dangereux, qui regorgeait d'embûches. Une chute mortelle sur la roche. Une jambe brisée d'avoir trébuché sur le sol inégal. Des vents glacés et des températures qui pouvaient conduire à une hypothermie...

Une masse chaude vint s'appuyer contre sa cuisse. Calimero, l'adorable chien de Delilah, le regardait, les sourcils en accent circonflexe.

Ted se pencha pour lui grattouiller les oreilles. Il avait été sage comme une image toute la matinée. Il était resté roulé en boule sur le seuil de la grange à regarder Ted s'affairer. De l'autre côté de la cour lui parvinrent les jappements des autres chiens, impatients de sortir de leur chenil.

Quoique « chenil » ne soit pas le terme adéquat. Un hôtel pour clébards, voilà ce que c'est, disait Will qui se moquait toujours de son père et de la façon dont il chouchoutait ses chiens. Chacun avait son appartement privé, avec un panier et une zone pour manger, que l'on pouvait verrouiller la nuit par sécurité, et qui, lorsqu'il était ouvert, conduisait à un enclos, privé lui aussi. Ted l'avait construit avec Ryan un été où ce dernier était en permission. Pendant longtemps après la mort de son fils, Ted n'avait pas pu entrer dans les enclos sans être submergé par le chagrin. Il avait arrêté les concours canins, cessé de faire travailler les chiens, laissant Will s'en occuper. Tout était devenu trop dur.

Mais cette année, il avait ressenti le besoin de s'y remettre. À cause de Belle. Elle était fantastique avec les moutons. C'était le meilleur élément qu'il ait jamais eu à dresser.

— Et si on les emmenait courir, hein, le chien ?

Ted baissa le regard vers Calimero qui se contenta de bâiller et s'appuya un peu plus sur la jambe du vieil homme.

Ils avaient le temps. Après une matinée d'agnelage trépidante, les choses s'étaient calmées et Ted savait qu'on n'aurait pas besoin de lui tout de suite. D'ailleurs, il n'avait pas encore laissé ses chiens se dégourdir les pattes. Il pouvait au moins faire ça.

— Allez, viens.

Il détacha la laisse de Calimero et le conduisit vers les aboiements de plus en plus sonores à mesure que l'homme et le chien se rapprochaient.

À High Laithe, c'était le grand barnum. La meute des sauveteurs éclata en acclamations et cris de joie lorsque les organisateurs annoncèrent la bonne nouvelle aux équipes dans la montagne.

Nathan Metcalfe avait été retrouvé sain et sauf.

Mais où et comment, personne ne le savait. Personne, sauf Samson O'Brien. Et encore, il n'avait pas vraiment de détails. Il avait entendu baragouiner des instructions par téléphone, exigeant qu'il ne révèle pas où il allait et qu'il ne soit accompagné que de Delilah.

— Que vous deux ? demanda Will. Pourquoi Nathan a-t-il insisté là-dessus ?

— Aucune idée, répondit Samson en secouant la tête.

— Il avait l'air d'aller bien ? Il n'est pas blessé ? demanda Lucy d'une voix anxieuse.

— Plus vite on y sera, plus tôt on le saura, intervint Delilah qui tenait déjà impatiemment la porte ouverte en attendant Samson.

— Ramenez-le directement ici, supplia Lucy.

— Promis, fit Samson.

Il s'élança derrière Delilah et eut à peine le temps de claquer sa portière avant le démarrage de la Micra.

— On va où ? demanda Delilah.

— Sur Silverdale Road, répondit Samson qui essayait toujours de boucler sa ceinture tandis que Delilah appuyait à fond sur le champignon. Après Goat Lane.

Elle hocha la tête. Elle connaissait bien. Une route spectaculaire, dans un paysage désolé, qui courait entre les versants de Pen-y-ghent et de Fountains Fell. Ce n'était pas très loin de High Laithe, malgré tout. Un ou deux kilomètres à vol d'oiseau, tout au plus.

— Il n'est allé que jusque-là, constata pensivement Delilah. Il a dû se perdre dans le brouillard.

— Peut-être.

La réponse laconique de Samson attira l'attention de la jeune femme. Comme d'habitude quand elle était au volant, il se cramponnait désespérément au tableau de bord, mais son visage était plus tendu que ne le justifiaient généralement ses « talents » de conductrice.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

Samson fit la grimace.

— Je n'en suis pas sûr. Nathan n'a pas dit grand-chose. Il a juste bredouillé où on devait le retrouver et m'a demandé d'interrompre les recherches. Mais...

— Mais quoi ?

— J'ai eu l'impression qu'il était contraint. Comme s'il y avait quelqu'un avec lui. Et que ça lui plaisait moyennement.

Delilah ne fit pas de commentaire. Mais elle accéléra encore un peu. Et pour une fois, Samson ne s'en plaignit pas.

— Ils arrivent.

Nathan rendit son téléphone à Pete Ferris qui le fourra dans sa poche.

Le braconnier, qui n'avait pas arrêté de jacasser dans l'atelier, était resté quasi muet depuis qu'ils en étaient partis. Avec les deux lurchers qui leur ouvraient la voie, ils s'étaient faufilés à l'arrière de l'appentis, réussissant à

rester hors de vue du rottweiler qui gardait la ferme. Pete Ferris n'avait ouvert la bouche qu'une seule fois, pour rabrouer Nathan qui s'était retourné pour regarder en direction de la maison et pour lui dire de se concentrer sur l'endroit où ils allaient.

Ils avaient pris la direction du nord et rattrapé un chemin qui contournait le flanc de la colline. Le sol était plus égal, mais Nathan avait le plus grand mal à marcher. Il boitait méchamment, sa cheville enflée l'élançait impitoyablement, et il avait essayé d'oublier la douleur en papotant. Mais le braconnier s'était fermé comme une huître, refusant de répondre à ses questions. Par exemple, que faisait un rottweiler dans une ferme ? Avait-il rêvé ou les deux hommes parlaient-ils une autre langue que l'anglais ? Quant à Rick Procter, Nathan comprenait qu'il n'aurait pas été très heureux de le voir là, mais ça ne suffisait pas à expliquer la réaction du braconnier. Lui mettre un couteau sur la gorge pour le faire taire, c'était quand même un peu radical.

Donc Nathan ne savait pas très bien quoi penser de son sauveteur.

Le reste du trajet s'était déroulé en silence. Ils avaient traversé un ruisseau et longé un flanc de coteau avant de redescendre vers une grange à l'écart d'une route étroite. Il ne vit que lorsqu'ils en furent tout près le vieux pick-up déglingué garé à l'intérieur, hors de vue des passants. Pete avait posé les deux faisans morts sur le plateau du van et tendu son téléphone à Nathan, lui dictant exactement ce qu'il devait dire. Et quand Samson avait répondu, il avait été tellement soulagé qu'il s'était mis à bafouiller. Il en aurait presque pleuré.

Il rentrait chez lui.

— Assieds-toi. Repose ta cheville.

Le braconnier avait ouvert la portière côté passager et faisait signe à Nathan de monter.

Trop fatigué pour s'inquiéter de l'origine des taches qui maculaient le tissu, Nathan repoussa un sweat noir et un sac en plastique rayé bleu et blanc qui traînaient sur le siège et s'assit.

Pete ouvrit la boîte à gants et en retira un paquet de biscuits déjà ouvert.

— Tiens. Sers-toi.

Nathan n'eut pas besoin de se le faire dire deux fois. Il commença à manger et sentit sur sa cuisse une pression familière. L'un des lurchers s'était approché du pick-up et avait posé sa tête sur les genoux de Nathan, agissant comme Calimero dès qu'il y avait des friandises en vue. Il

grattouilla les oreilles du chien et, l'estomac un peu calmé, sentit bientôt ses paupières s'alourdir.

— Où doit-on le retrouver ? demanda Delilah alors que la Micra fonçait vers le sommet de la colline en direction de Silverdale.

— Il n'a pas précisé. Il a juste dit de continuer le long du vallon et qu'il nous ferait signe.

Des murets en pierre défilaient de chaque côté de la voiture, les flancs dépouillés des coteaux s'étendaient partout autour d'eux. Samson s'efforçait de ne pas fermer les yeux à chaque virage que prenait Delilah pour ne pas risquer de rater Nathan. Mais l'idée que son filleul puisse se trouver dans une situation inconfortable suffisait à museler ses plaintes. Il fallait qu'ils le retrouvent. Et vite.

— Enfin, au moins, on ne devrait pas avoir de mal à le voir, murmura Delilah. Il n'y a nulle part où se cacher dans ce coin.

Au même moment, une grange posée au milieu d'un champ apparut sur la droite. Elle était à l'écart de la route et l'entrée était orientée vers la colline. Si Delilah n'avait pas perçu un mouvement, elle serait passée devant sans faire attention. Une silhouette avait émergé de l'arrière du bâtiment en gesticulant. Leur faisant signe de s'arrêter.

— Ce n'est pas Nathan, si ?

Delilah tentait de voir à travers le pare-brise, mais elle freina sans attendre la réponse et se rangea sur le bas-côté.

— Non, répondit Samson en reconnaissant l'homme. Ce n'est pas Nathan, ça c'est sûr. C'est Pete Ferris.

Delilah regarda le détective, puis le braconnier au visage émacié qui leur faisait de grands signes depuis l'autre côté de la route.

— Tu crois que Nathan est avec lui ?

Samson haussa les épaules, sortant déjà de la voiture.

— Il n'y a qu'une façon de le savoir.

Ils traversèrent la route d'un même pas, Pete s'éloignant d'eux, les incitant à le suivre vers l'autre côté de la grange.

— J'espère que tu as des biscuits pour chiens avec toi, murmura Delilah. Je n'ai pas envie de m'expliquer avec ses cerbères.

Alors qu'ils tournaient au coin du bâtiment, ils virent qu'ils n'avaient pas d'inquiétude à avoir concernant les lurchers. Ils étaient tous les deux assis à

l'avant du pick-up, endormis. Entre eux, Nathan ronflait, la tête renversée en arrière et les yeux fermés.

— Tu peux nous expliquer comment tu l'as trouvé, Pete ? demanda doucement Samson.

Le braconnier sourit et se tapota l'aile du nez.

— Il y a des choses qu'il vaut mieux ignorer. Disons que le garçon est arrivé ici tout seul.

Samson n'avait pas besoin d'explications supplémentaires. Le couple de faisans à l'arrière du van en disait assez long. Pour ne rien dire de l'odeur de cet homme qui avait passé du temps à traquer le gibier. Trop occupé pour prendre une douche.

— Il est blessé ? demandait Delilah. Il avait de quoi manger ?

— Ça va aller, dit Pete avant de siffler doucement.

Les deux chiens redressèrent la tête, immédiatement en alerte, et bondirent du pick-up. Nathan mit un peu plus de temps à émerger.

— Samson ! s'exclama-t-il en ouvrant les yeux sur le visage familier qui lui souriait. Tante Delilah !

Il descendit du véhicule et Delilah le prit dans ses bras.

— Bon sang, Nathan, on était tellement inquiets !

Le garçon ne protesta pas et lui rendit son étreinte avec force avant de reculer pour s'essuyer les yeux, craignant par ses larmes de révéler son soulagement.

— C'est tellement génial de vous voir, murmura-t-il. J'ai été vraiment stupide.

— Oui, pour changer, plaisanta Samson.

Il éclata de rire et lui ébouriffa les cheveux, s'attirant en retour un sourire chancelant.

— Allez, viens, fit Delilah en prenant son neveu par les épaules. On te ramène chez ta mère. Elle est impatiente de te voir.

Elle entraîna Nathan, mais Samson s'attarda, les laissant prendre un peu d'avance. Parce qu'il venait de voir quelque chose dans la cabine du pick-up. Un sweat noir et un sac en plastique à rayures bleues et blanches.

Comme ceux que Herriot avait vus sur l'individu qu'il soupçonnait d'être l'empoisonneur.

Il se tourna vers le braconnier et lui tendit la main.

— Merci, Pete.

Pete haussa les épaules, des épaules squelettiques qui pointaient sous sa veste.

— J'ai pas fait grand-chose. Je l'ai juste ramené en bas.

Puis il sourit, ses dents tachées plantées de travers, le regard sournois.

— Je crois qu'on est quittes tous les deux, nan ?

Samson hocha la tête, sachant que le braconnier faisait allusion à son implication dans une précédente affaire résolue par l'Agence de Recherche – affaire au cours de laquelle Pete s'était retrouvé du mauvais côté de la loi. Ce que Samson avait miséricordieusement fait semblant de ne pas voir.

— On dirait bien. Mais je suis sûr que Lucy Metcalfe voudra te récompenser d'avoir trouvé son fils.

— Pas b'soin !

La réponse avait littéralement fusé. Oublié le sourire, Pete avait repris sa mine renfrognée.

— Comme j'ai dit, je préfère que personne sache le rôle que j'ai joué dans le retour du p'tit. J'veux pas qu'on me pose trop de questions sur c'que je fichais là-haut.

— Ça me va. Merci encore.

Samson jeta un dernier regard au sweat-shirt, puis suivit Delilah et Nathan vers la Micra.

Pete Ferris suivit du regard la petite voiture rouge jusqu'à ce qu'elle disparaisse, puis il sortit son téléphone et fit glisser son pouce crasseux sur l'écran. Deux photos s'affichèrent, des photos qu'il avait prises par la fenêtre de l'atelier, tout en maintenant Nathan à terre pour l'empêcher de voir ce qui se tramait dans la cour.

Les photos étaient assez nettes. Et elles étaient la raison pour laquelle le braconnier pouvait se passer de la générosité de Lucy Metcalfe. Ces images étaient son passeport pour une vie meilleure. Et qui sait, un nouveau mobil-home.

Il zooma sur la première, affichant les sujets en gros plan.

Les deux piliers de la société de Bruncliffe – Rick Procter, promoteur immobilier et self-made-man, et Bernard Taylor, agent immobilier hors normes et maire en exercice. Rien d'inhabituel dans la rencontre entre ces deux hommes. Ils travaillaient beaucoup pour la ville et on les voyait souvent ensemble.

Mais ce rendez-vous dans une ferme isolée sur Henside Road, voilà qui était plus insolite. Assurément, le bon peuple de Bruncliffe serait ravi d'en savoir davantage sur la question.

Un rendez-vous dans une ferme utilisée pour cultiver une plante très éloignée de l'agriculture traditionnelle... ça, c'était quelque chose qui pouvait leur valoir la prison. Et à Pete, un énorme paquet de pognon.

La photo lui mit un sourire aux lèvres. Quel coup de pot ! Quand il avait repéré le jeune Metcalfe sur la colline, il l'avait tout de suite reconnu, Clive Knowles l'ayant informé de sa disparition. Il l'avait donc suivi pour être sûr qu'il redescendrait en un seul morceau. Il n'avait pas l'intention de se montrer. Mais le garçon avait atterri dans cette ferme et les choses avaient pris un tour intéressant. Très intéressant.

Pete avait très vite compris à quoi servait la bâtisse. Les deux hommes à l'accent étranger. Le gros chien. Et les rideaux occultants aux fenêtres. Cela ne voulait dire qu'une seule chose. Puis Rick Procter s'était montré, lui forçant la main.

Il ne pouvait pas laisser le garçon débouler au milieu de tout ça pour demander de l'aide. C'était trop dangereux. Il l'avait donc menacé avec un couteau en s'assurant qu'il ne pouvait ni voir ni entendre ce qui se déroulait dehors. La conversation entre Rick et les deux hommes qui travaillaient là. La dispute avec Bernard Taylor quand il avait débarqué.

Nathan Metcalfe ne savait rien. Heureusement. Parce que dans ce cas précis, savoir pouvait conduire à la mort. Ce qui voulait aussi dire que Pete avait intérêt à bien réfléchir avant d'abattre ses cartes. Puis ce serait le jackpot.

23.

— Il t'a retrouvé errant dans les collines ? demanda Delilah qui ne pouvait s'empêcher de passer Nathan sur le gril en le ramenant vers High Laithe. Dans tout ce brouillard, il est tombé pile sur toi, juste comme ça ?

— Ouais.

— Et il t'a ramené sur la route, par pure bonté d'âme ?

— Ouais.

Delilah jeta un coup d'œil à Samson sur le siège passager. Elle doutait qu'il gobe cette histoire. Pete Ferris n'était pas précisément connu pour sa philanthropie. Quoi qu'il fasse, on pouvait être sûr qu'il le faisait par intérêt. Ce penchant était doublé d'une tendance à vivre en marge de la loi. En outre, c'était un menteur indécrottable. Delilah commençait à soupçonner que sa brève fréquentation du braconnier avait valu à son neveu d'acquérir un certain don pour le mensonge, lui aussi.

— Et quand est-ce qu'il t'a retrouvé ? poursuivit-elle.

Nathan haussa les épaules.

— Ce matin, je ne sais plus trop quand. Je ne me rappelle pas l'heure exacte.

— Et où as-tu dormi, la nuit dernière, alors ?

— Dans une hutte de chasse à la grouse.

— Tu as dû avoir froid ! C'est un coup de chance que Pete soit tombé sur toi. Mais je ne comprends pas pourquoi il ne veut pas qu'on dise à qui que ce soit qu'il t'a aidé. Il t'a donné ses raisons ?

— Nan, fit Nathan en haussant les épaules.

— Tu ne trouves pas que c'est un peu bizarre, tout de même ? Je veux dire...

— Je t'ai dit que je n'en savais rien ! lança Nathan. Et pourquoi tu me poses toutes ces questions, d'abord ?

Samson secoua alors discrètement la tête à l'intention de Delilah, essayant de lui faire comprendre de fiche la paix au gamin. Et pour une fois, elle suivit son conseil.

— Désolée, dit-elle, sincèrement navrée d'avoir un peu trop poussé Nathan dans ses retranchements. Je suis juste curieuse, c'est tout.

— Le principal, c'est qu'il soit rentré sain et sauf, fit Samson en se tournant pour adresser un sourire et un clin d'œil à son filleul. Même s'il pue un peu.

Nathan lui rendit son sourire. Devant eux, le chemin qui menait vers High Laithe apparut à la vue et la Micra tourna en direction de la grange. Il rentrait vraiment chez lui. Enfin. Et à en juger par le groupe de gens massés devant la porte et qui lui souriaient en agitant la main, il n'était pas le seul à être content.

Ils avaient retrouvé le gamin. Ted Metcalfe en aurait défailli de soulagement. Will, apparemment aussi secoué que lui par l'heureuse issue de l'affaire, venait de lui passer un coup de fil pour lui annoncer la nouvelle.

Ça aurait pu finir beaucoup plus mal. Le gamin aurait pu se fourrer dans la tête de mettre fin à ses jours, en se jetant du haut du sentier escarpé qui menait à Thursgill Force, par exemple. Il n'aurait pas été le premier. Ou il aurait pu lui arriver malheur dans les collines.

Ils auraient pu le perdre de tant de façons différentes, lui, Nathan, leur dernier lien avec Ryan.

— Je crois qu'on va en rester là pour aujourd'hui, dit-il aux quatre têtes qui le regardaient patiemment s'essuyer les yeux sur sa manche.

Ils étaient tous dans le paddock, Ted, Calimero, Belle, Ned et Fluff, ses chiens se livrant à un petit exercice de dernière minute avant l'épreuve du lendemain. Une idée subite de la part de Ted : au départ, il voulait juste laisser sortir les border collies de leur chenil, mais ils avaient été tellement joyeux de le voir approcher, et il était tellement désespéré de ne pas avoir de nouvelles de la battue qu'il avait décidé de tenir une session d'entraînement impromptue.

Les chiens s'en étaient bien tirés. Tandis que Calimero et Fluff étaient en laisse à la porte, Ted avait fait travailler Belle et Ned : aller chercher le troupeau. Le guider. Le faire entrer dans un corral, dans la bergerie.

Travailler seuls ou à deux. Ils s'en étaient bien sortis, mais Belle était la meilleure, et de loin. Il n'avait jamais eu un chien doté d'une telle assurance pour la conduite du troupeau, puis sa séparation en deux pour le faire entrer dans ce qu'on appelait « le hangar ». C'est là qu'elle remporterait des trophées. Peut-être même un championnat national.

Ted Metcalfe s'autorisait à en rêver lorsque Will lui avait appris la merveilleuse nouvelle.

— Il est sain et sauf ! annonça Ted aux chiens.

Ils le regardèrent, les border collies laissant pendre leur longue langue, Calimero se contentant d'incliner la tête sur le côté selon son habitude. Comme s'il écoutait vraiment.

— Nathan rentre à la maison !

Il allait les rejoindre. Les brebis pouvaient rester une heure dans la bergerie, sans problème. Il n'y avait pas de signe imminent de mise bas.

— Allez, dit-il. À la maison.

Il fit remonter les chiens vers les chenils en haut de la colline. Là, il ouvrirait les enclos pour qu'ils puissent se dégourdir les pattes s'ils en éprouvaient encore le besoin. Belle fila directement dans son enclos et Fluff s'engouffra à sa suite avant que Ted ait eu le temps de l'arrêter.

— Non, pas toi, petiote, sors de là !

Fluff l'ignora. Elle s'était ruée dans un angle et grattait le sol, bientôt rejointe par Belle. Elles baissèrent toutes les deux la tête, mordant dans quelque chose.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé ? demanda Ted en entrant dans l'enclos pour voir ce qui les y avait attirées.

Mais il n'eut pas le temps d'arriver auprès d'elles que Calimero l'avait bousculé puis dépassé pour foncer vers les deux chiennes en montrant les dents, le poil hérissé.

— Du calme, fit Ted en voyant que Belle se retournait, prête à riposter.

Mais Calimero n'était pas disposé à battre en retraite. Il bouscula les deux plus petits chiens, les fit déguerpir en claquant des dents et en grondant tandis que les border collies se recroquevillaient et le regardaient tous crocs dehors.

Puis Calimero se mit à aboyer. Et à aboyer. Un son profond, agressif, qui résonnait sur le coteau.

— Du calme, mon vieux, tenta encore Ted.

Mais Calimero ne voulait rien entendre. Planté là, son large poitrail en avant, il refusait de céder du terrain. On aurait dit qu'il n'hésiterait pas à mordre Ted ou l'un des border collies s'ils approchaient trop.

Ce chien était devenu fou.

Ted Metcalfe prit son téléphone.

Lucy ne savait pas si elle devait rire ou pleurer. Alors elle fit les deux. Les bras passés autour de son fils, elle le serrait contre elle à l'étouffer. Bien qu'il pue comme toute une cour de ferme.

— Merci, mon Dieu ! Tu n'as rien, répétait-elle, puis elle se pencha en arrière comme pour vérifier que c'était bien lui.

Assis à côté d'elle à la grande table de cuisine, Nathan baissa la tête, encore tout rouge de l'attention qui avait salué son retour. Honteux d'avoir provoqué un tel ramdam.

— Je suis vraiment désolé, dit-il. Je n'aurais jamais dû partir comme ça.

— C'est moi qui devrais m'excuser, dit Lucy en s'essuyant les yeux. J'aurais dû te croire et te soutenir.

— Ça vaut pour nous tous, Nathan, renchérit Will Metcalfe.

Il était appuyé contre le plan de travail, à l'autre bout de la cuisine, l'air mal à l'aise. Il se racla la gorge, jeta un regard aux collines qui s'étiraient derrière la maison et secoua la tête. Mais il n'ajouta rien.

— Enfin, au moins, tout a été éclairci, dit la mère de Delilah en posant une grande théière sur la table, ainsi qu'une assiette de sandwichs et de gâteaux. Grâce à Samson.

— Alors je ne suis plus accusé, c'est définitif ? demanda Nathan en se tournant vers son parrain.

Il était encore ivre de cette nouvelle, incapable de croire que la menace qui pesait sur lui ait pu être levée aussi facilement.

Samson hocha la tête.

— C'est ce qu'a dit le sergent Clayton. Et c'est un homme de parole. Il va contacter le lycée pour les mettre au courant.

— Mais puisque ce n'est pas Nathan qui a fait le coup, alors qui ? demanda Lucy.

— Ça, c'est le boulot de la police, répondit Samson. Nous leur avons remis la vidéo qui innocente Nathan. À eux de découvrir le vrai coupable.

— Espérons qu'ils y arriveront. Et vite. L'idée qu'un individu puisse avoir assez de haine en lui pour tendre ce genre de piège à Nathan..., fit Lucy en

secouant la tête. Il mérite une bonne dérouillée.

Delilah pensait que le ou les coupables méritaient bien pire que ça ; elle n'était pas d'un naturel aussi doux et clément que sa belle-sœur.

— Tu ne vois pas si quelqu'un, à l'école, aurait pu vouloir te nuire, Nathan ? Je veux dire, c'était dirigé contre toi, sans aucun doute possible. Ils se sont servis de ta boîte à tabac. La lettre anonyme te mettait directement en cause. Ce n'est pas un hasard.

Son neveu marqua une pause, sa deuxième tranche de cake à la main, et réfléchit sérieusement à la question avant de répondre.

— Non.

Et il se remit à manger.

— Je suis sûr que le sergent Clayton aura le fin mot de l'affaire, dit Will. Ça ne m'étonnerait pas que ce soit une mauvaise blague de gamins.

Samson ne dit rien. Il ne pensait pas que mettre la main sur de la kétamine, et pire, accéder au casier verrouillé de Nathan, soit l'œuvre d'ados farceurs. Et à en juger par l'expression de Delilah, elle était bien de son avis.

— Que fait ton père ? Il ne vient pas ? demanda Peggy Metcalfe qui s'activait dans la cuisine, le soulagement d'avoir vu revenir son petit-fils en bonne santé se traduisant par un besoin irrépressible de cuisiner.

— Il a dit qu'il était...

Will fut interrompu par la sonnerie de son téléphone.

— Quand on parle du loup, dit-il en voyant s'afficher sur l'écran le numéro de son père.

Il répondit avec le sourire :

— Tu ferais bien de te dépêcher, papa. Nathan a déjà presque mangé tout le...

Il s'interrompit, fronçant les sourcils. Puis il regarda Delilah.

— D'accord, papa. On arrive tout de suite.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Delilah alors que Will raccrochait, l'air choqué.

— Ton satané clébard, voilà ce qu'il y a ! Il est devenu fou. Papa ne peut pas l'approcher. Il faut qu'on y aille tout de suite.

Calimero faisait vraiment tout ce qu'il pouvait pour avoir l'air féroce. Il montrait les crocs et aboyait de toute la force de ses poumons pour tenir les autres chiens à distance. Mais ils le regardaient en grondant, ramassés sur eux-mêmes comme s'ils s'apprêtaient à bondir, et le harcelant comme s'il était un mouton égaré. Comme s'il faisait une bêtise.

Alors qu'il ne faisait que les protéger. Il ne pouvait pas les laisser se faire du mal. Voilà pourquoi il était intervenu, essayant de les écarter, fermement planté sur ses pattes. Il s'efforçait de les protéger d'eux-mêmes. Mais il ne pourrait pas les retenir beaucoup plus longtemps. Ils tentaient déjà de le cerner, chacun sur un flanc, en montrant les dents. S'il ne recevait pas bientôt de l'aide, et vite, ça allait mal finir.

— Bon sang !

Quand la Micra s'arrêta dans la cour de la ferme Ellershaw, suivie par la Land Rover de Will, ils entendirent les aboiements se réverbérer sur le coteau.

— C'est Calimero, dit Delilah en descendant précipitamment de voiture. Il est en détresse.

Ils foncèrent tous les trois vers les chenils où Ted Metcalfe, dans l'un des box grillagés, tentait vainement d'éloigner Belle.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Will en écartant son père pour attraper Ned, le border collie, qui montrait les dents et faisait mine de vouloir mordre.

— Calimero est devenu fou ! s'écria Ted. Sors mes chiens de là, et on pourra peut-être le calmer.

Samson avait déjà attrapé Fluff, qui se tortillait pour lui échapper, et la guidait vers les cages, plus loin dans le chenil. Puis Ted éloigna Belle de Calimero, Will se cramponnant à Ned pour laisser passer Delilah afin qu'elle puisse s'approcher du braque de Weimar pris de frénésie.

Elle ne reconnaissait pas son chien. Les babines retroussées sur les crocs, les yeux écarquillés, il était dans tous ses états. Il aboyait et aboyait. Quoi qu'il lui soit arrivé, Calimero était fou d'angoisse.

— Allez, mon grand, dit-elle sur un ton apaisant, la main tendue, la paume ouverte, tout en se dirigeant vers lui. Allez, calme-toi.

Quelques aboiements de plus, et le regard de Calimero tomba sur Delilah qui s'approchait. Elle lut la panique dans ses yeux. Puis le regard du chien glissa sur Belle et Ned, que l'on entraînait hors de la cage.

Ils étaient bien en cause. Quand les border collies furent éloignés, Calimero parut s'effondrer. Il laissa retomber sa tête, sa poitrine se dégonfla et ses aboiements se réduisirent à un sourd grognement. Delilah était maintenant assez près pour le toucher. Elle posa gentiment la main sur sa

tête, lui grattouilla les oreilles, essayant de chasser les démons, quels qu'ils soient, qui l'avaient possédé.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? murmura-t-elle alors qu'il cessait de gronder.

Il haletait, épuisé, et s'assit, ou plutôt s'écroula sur son arrière-train. Mais sans cesser d'observer les autres chiens qui lui rendaient son regard.

— Bon sang, qu'est-ce qui lui a pris ? demanda Will, planté de l'autre côté de la barrière de l'enclos avec Samson, pendant que Ted tenait les border collies. Je veux dire, je sais bien qu'il est cinglé, mais d'habitude, il n'est pas aussi cinglé que ça.

— Je ne sais pas, répondit Delilah en continuant à caresser la tête d'un Calimero tout tremblant, les pattes tressautantes, son attention braquée sur Belle et Ned, à l'autre bout du chenil.

— Quand ont-ils commencé à se bagarrer ? demanda Samson.

Ted, qui examinait Belle, leva les yeux et secoua la tête.

— Ils ne se sont pas vraiment battus. On était dans le champ du fond pour faire travailler ces deux-là, et tout allait bien. Le grand gaillard n'a pas pipé. Et puis on est revenus ici, et avant que j'aie eu le temps d'intervenir, Calimero s'est jeté dans le couloir de Belle et il s'est mis à se comporter avec agressivité. Et celle-là a réagi juste comme on pouvait s'y attendre de la part d'un border.

— C'est Calimero qui a commencé ? demanda Delilah, stupéfaite.

— Ouais. Désolé, ma fille, mais c'est la vérité. Il a pété les plombs, c'est tout.

— Mais il a dû être provoqué, non ? protesta-t-elle, Calimero appuyé contre sa jambe, ses tremblements se communiquant jusqu'en haut de sa cuisse.

— Pas que j'aie vu. Il est devenu fou, je te dis.

— Je ne peux pas croire ça, répliqua Samson en s'avançant lentement vers Delilah et le chien. Tu n'es pas un chien agressif, hein ?

Il se pencha pour caresser la tête de Calimero. Finalement, celui-ci détourna son regard des border collies et le porta sur Samson. Puis il se mit à remuer la queue et rampa sur le sol, révélant quelque chose.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Samson, indiquant l'arrière-train de Calimero sous lequel la chose était apparue.

Il se pencha pour la récupérer. Surpris de voir que Calimero se remettait à grogner, le poil dressé.

— Du calme, du calme, dit Delilah au chien, mettant la main sur son collier alors que Samson se redressait, quelque chose à la main, et fronçant les sourcils.

— Et voilà la cause de tout ce vacarme, dit Will en riant lorsqu'il vit ce que tenait Samson. Une bande de chiens qui se disputaient un butin.

Mais ni Delilah ni Samson ne rigolaient. Ils regardaient, saisis de terreur, la saucisse que tenait Samson.

— Elle a été à moitié dévorée, dit Delilah dans un murmure horrifié.

Samson appelait déjà le vétérinaire.

— Dans combien de temps on sera fixés ? demanda Ted Metcalfe, fou d'inquiétude, en aidant à charger les border collies dans une cage à l'arrière du van du vétérinaire.

Son inquiétude était amplement justifiée. Incapable de savoir lequel de ses chiens avait pu manger la saucisse, Ted allait devoir attendre, dans l'angoisse, de voir s'ils tombaient malades. Parce que Samson et Delilah ne se faisaient aucune illusion : la saucisse ne s'était pas retrouvée dans le couloir grillagé par hasard. Et ils étaient aussi à peu près persuadés qu'elle se révélerait empoisonnée.

Herriot referma doucement les portes sur les chiens avant de se tourner vers le fermier angoissé.

— Je devrais avoir les résultats d'ici demain, mais si c'est ce que nous craignons, alors le chien qui a mangé la saucisse ne va pas tarder à être malade. C'est pourquoi il vaut mieux que je les garde tous les trois en observation à la clinique.

Il se tourna vers Delilah qui était debout, Calimero à côté d'elle, calmé, bien qu'un peu fatigué.

— Vous êtes sûre que vous ne voulez pas que je l'emmène aussi ? Juste pour veiller sur lui, cette nuit ?

Elle secoua la tête, ne voulant pas infliger un stress supplémentaire à son chien après une telle journée.

— Je vous remercie, mais je saurais reconnaître les symptômes. Si Calimero en a pris une bouchée, je le verrai tout de suite.

— *On* le verra, fit Samson en tapotant la tête du chien. Et puis, je n'y crois pas. C'est pour ça qu'il était aussi agressif. Il essayait de protéger les autres, de les empêcher de faire la même bêtise que lui.

— Espérons que vous avez raison, murmura Ted en regardant le braque de Weimar avec affection. Si mes trois chiens ne tombent pas malades, je lui devrai une énorme boîte de biscuits pour chiens.

— Oui, espérons que vous avez raison, fit Herriot en écho aux vœux de Ted, mais avec moins de conviction.

— Quel est le problème ? demanda Samson, remarquant la préoccupation du vétérinaire. Il s'est passé autre chose ?

Herriot fit la grimace.

— Je viens de soigner la chienne de la sœur de Mme Pettiford. Une cocker. C'est Mme Pettiford qui la gardait quand elle s'est mise à vomir.

— Encore une victime ?

— Il est trop tôt pour l'affirmer, mais je pense que oui. La chienne présente les mêmes symptômes que les autres.

— Mme Pettiford l'a vue manger quelque chose ?

— Non. Elle dit qu'elle l'a laissée sortir dans la cour de derrière et que c'est la seule fois où elle l'a perdue de vue. Je lui ai demandé d'aller voir dans le jardin s'il y avait quelque chose d'inhabituel, mais elle n'a rien trouvé.

— Alors, s'il y a eu une saucisse empoisonnée, la pauvre bête l'a mangée en entier, murmura Delilah.

— Ce qui n'est pas une bonne chose pour un chien de cette taille, soupira Herriot.

— Des saucisses empoisonnées ! s'exclama Will, indigné. Mais quel pervers pourrait faire une chose pareille à des chiens ?

— Crois-moi, on essaye de le découvrir, répondit Samson. Mais on n'a pas beaucoup progressé.

— Jusqu'à maintenant, fit Delilah en brandissant un sac de congélation qui contenait les restes de la saucisse à demi dévorée. Si celle-ci appartient au lot empoisonné qui est apparu en ville, alors, au moins, on pourra identifier le poison.

Herriot hocha la tête en prenant le sachet.

— Ça nous aidera beaucoup. Je vais faire accélérer les tests et je vous informe dès qu'on a quelque chose. En attendant, il faut qu'on commence à prévenir la population.

— J'imagine que Mme Pettiford est déjà en train de s'en charger, fit sèchement Samson. Mais vous avez raison. Il faut que les gens soient sur

leurs gardes. Surtout qu'il ne semble pas y avoir de lien entre les victimes, jusqu'à présent.

— On ne sait même pas clairement quel chien était la cible, là, dit Will.

— En effet, dit Ted. Will marque un point.

Delilah les regarda.

— Comment ça ? La saucisse était dans le couloir de Belle. C'est sûrement une indication, non ?

Ted hocha la tête.

— Peut-être. Mais Calimero était là aussi.

— Et alors ?

— Alors, c'est toujours dans cet enclos que je mets Calimero quand tu me le laisses. Le couloir est plus grand que les autres, et j'aime qu'il ait ses aises. Il se peut qu'il ait été la victime désignée.

— Peut-être que le coupable espérait avoir plus de chance, cette fois-ci, marmonna Will en tapotant la tête du braque de Weimar en une démonstration d'affection inhabituelle. Mais qu'on puisse vouloir lui faire du mal, ça me dépasse.

À côté de lui, Delilah s'efforçait de garder son calme.

24.

Samson et Delilah retournèrent directement au bureau. Nathan était rentré chez lui, mais ils avaient un autre mystère à résoudre. Qui avait bien failli les frapper deux fois en très peu de temps. Enfin, à présent, Calimero était avec eux, sur la banquette arrière, la tête appuyée sur l'épaule de Samson.

— Quand je pense que je l'ai laissé à Ellershaw pour le protéger, et qu'au lieu de ça, je l'ai envoyé dans la gueule du loup, marmonna Delilah en prenant le virage vers Back Street.

— Tu ne pouvais pas savoir. Les attaques précédentes se sont toutes produites dans Bruncliffe. Ellershaw paraissait être l'endroit idéal pour mettre Calimero en sûreté. Et il n'a pas cédé à la tentation, cette fois.

Delilah fit la grimace.

— Non, mais un des chiens de papa, peut-être. Et si Calimero n'avait pas été là, peut-être que la saucisse ne s'y serait pas trouvée non plus. Si l'un des chiens tombe malade, d'une certaine façon, il se pourrait que ce soit de ma faute.

— On ne peut pas en être sûr, dit Samson. Ce qu'on peut faire, en revanche, c'est consacrer toute notre énergie à trouver le salaud qui se cache derrière tout ça. Et vite, avant qu'il ne frappe une nouvelle fois.

— « Le salaud » ? (Delilah se gara devant le bureau et se tourna vers Samson.) Tu es sûr que c'est un homme ?

— Sérieux ? Tu crois encore que Mme Hargreaves pourrait être notre suspecte ?

Samson s'extirpa du véhicule en secouant la tête. Il laissa sortir Calimero, et Delilah fit le tour pour les rejoindre sur le trottoir.

— Oui, répondit-elle. Tant que nous n'y verrons pas plus clair dans le mobile du coupable, comment pourrions-nous éliminer quelqu'un de la liste des suspects ? Je veux dire...

— Samson O'Brien ! s'exclama une voix forte, les interrompant. Vous me devez des explications !

Mme Hargreaves, l'objet des soupçons de Delilah, descendait la rue d'un pas lourd, brandissant un sac rayé bleu et blanc dans son large poing, le teint rouge de colère.

— Les gens prétendent que mes saucisses sont empoisonnées et j'aimerais bien savoir pourquoi !

— Et donc, vous comprenez pourquoi les rumeurs ne sont pas sans fondement, conclut Delilah après lui avoir résumé la situation.

La femme du boucher était si énervée que Samson et Delilah avaient renoncé à la faire monter dans le bureau du premier, plus salubre, et les deux femmes faisaient face à Samson dans la pièce à la fenêtre obturée par du contreplaqué. Il avait fallu deux énormes scones aux fruits de la Pâtisserie des Monts arrosés d'une tasse de thé pour ramener Mme Hargreaves au calme. Du coup, elle avait basculé de la fureur à la stupeur.

— Quelqu'un empoisonne délibérément les chiens de la région avec des saucisses ? répétait-elle, abasourdie. Mais pourquoi les gens pensent-ils que j'ai quelque chose à voir là-dedans ?

Samson leva un sourcil à l'adresse de Delilah.

— Je pense que tu es la mieux placée pour répondre, dit-il d'un ton légèrement ironique.

— Heu... Je suppose... que ce qui vous relie aux saucisses... Non que je le pense, hein, vous savez, parce que je n'ai jamais cru que vous étiez... que vous puissiez...

Delilah était cramoisie. Si, au cours des derniers mois qu'elle avait passés au contact de Samson, elle avait acquis certaines compétences dans le sombre domaine de la dissimulation, elle en avait tout oublié.

— Delilah Metcalfe, vous êtes la pire menteuse de la planète ! s'écria Mme Hargreaves, le visage redevenu violet. Et vous ? lança-t-elle en se tournant brutalement vers Samson. Vous m'en croyez capable ?

— Pas un instant, répondit-il en secouant la tête. Mais pour être juste avec Delilah, d'autres éléments ont pu conduire certaines personnes à vous

ranger parmi les suspects potentiels. Herriot, le vétérinaire, a vu, la veille du jour où Calimero est tombé malade, quelqu'un que nous pensons être le coupable, or il portait un sac en plastique comme celui-ci.

Il montrait le sac de saucisses posé sur le bureau de Delilah, omettant, avec tact, d'ajouter que le mystérieux individu était de robuste constitution. Comme Mme Hargreaves.

— À cela s'ajoutent les soucis que vous avez avec les marches de la boucherie, continua Samson. Vous avez bien fait comprendre le sort que vous réserveriez au chien responsable si vous parveniez à l'identifier.

— *Aye !* Mais semer des saucisses empoisonnées en ville pour assassiner les animaux de compagnie, ce n'est vraiment pas mon genre ! se récria Mme Hargreaves en secouant la tête. Ce genre de rumeur suffirait à tuer notre commerce. Et mon Ken par la même occasion. On n'a pas besoin de ce stress. Pas si peu de temps après la mort de Richard..., bredouilla-t-elle avant de se taire.

Delilah, que sa conscience torturait d'avoir soupçonné d'une telle perversité la femme assise près d'elle, fut encore plus mortifiée à la mention de son fils décédé.

— Nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour mettre fin aux agissements du coupable, dit-elle.

— Je n'en doute pas, murmura la femme du boucher. Mais il va falloir faire vite, sinon notre boutique va fermer pour de bon. Une seule cliente m'a acheté des saucisses ce matin : Ida Capstick. Et c'était pour sa cousine.

Samson lança un regard entendu à Delilah qui étouffa un juron et nota rapidement d'appeler la femme de ménage.

— Des saucisses empoisonnées ! reprit Mme Hargreaves en continuant de secouer la tête. Je n'arrive pas à le croire. Je pensais que c'était cette satanée Mme Pettiford qui lançait des rumeurs malfaisantes juste parce que la chienne de sa sœur était tombée malade.

— Ce ne sont pas que des rumeurs, malheureusement, dit Samson. Un chien est mort, un certain nombre ont été gravement atteints et on attend des nouvelles de trois autres.

— Il y a eu d'autres cas ?

— Les chiens du père de Delilah. Cet après-midi même. Bien qu'on ignore si c'était eux qui étaient vraiment visés.

— Comment cela ?

— On a trouvé la moitié d'une saucisse dans un des chenils à Ellershaw, expliqua Delilah. Nous pensons qu'elle était peut-être destinée à Calimero, dit-elle en jetant machinalement un coup d'œil vers la forme grise assoupie dans son panier dans le coin de la pièce.

Pauvre Calimero. Il était épuisé après son numéro de chien méchant. Il n'y avait plus qu'à espérer qu'il ait réussi à empêcher les trois autres chiens de s'empoisonner.

— Où est l'autre moitié, alors ?

— L'autre moitié ?

— De la saucisse. Où est-elle ?

— C'est Herriot qui l'a, répondit Samson. Il va faire analyser le poison. Avec un peu de chance, ça nous permettra de mieux cerner l'empoisonneur.

— Analyser le poison ? Bah, je peux faire mieux que ça.

— Que voulez-vous dire ? demanda Delilah, perplexe.

La bouchère se leva d'un bond.

— Le boyau ! s'exclama-t-elle en enfilant son manteau, s'apprêtant à partir. Appelez Herriot et dites-lui que je le retrouve à la clinique dans une heure. S'il me laisse regarder ce qu'il reste de la saucisse, je suis sûre que je pourrai vous dire d'où vient le boyau. Il y a de grandes chances que je puisse vous fournir une liste de ceux qui en ont acheté récemment, aussi. Quant à celles-là, ajouta-t-elle en montrant le sac de saucisses qui attendait sur le bureau, n'hésitez pas à piocher dedans pour le dîner. Sauf si vous croyez toujours que je suis derrière tout ça !

Après un dernier regard indigné à l'adresse de Delilah, Mme Hargreaves dévala l'escalier. Samson appelait déjà Herriot.

Au bout du compte, aucun des deux n'eut le courage de s'attaquer à l'offrande de Mme Hargreaves. Ainsi, après avoir mis fin à sa conversation téléphonique avec une Ida Capstick extatique d'apprendre que sa cousine avait décroché une place de femme de ménage à la ferme de Clive Knowles, Samson s'éclipsa au Rice N'Spice.

Une demi-heure plus tard, il était assis avec Delilah à la table de la cuisine, diverses boîtes de curry d'agneau disposées devant eux, sous l'œil attentif de Calimero posté sur le seuil et qui émergeait à peine de sa sieste.

— Tu crois qu'il est possible d'identifier une saucisse à partir du boyau ? demanda Delilah en faisant un sort à un samosa.

— Si Mme Hargreaves le dit, alors oui. Et si elle arrive à obtenir de ses fournisseurs qu'ils lui communiquent les noms de leurs clients, ce sera un grand pas en avant. En attendant, on va affiner la liste de nos suspects potentiels.

— On a une liste ? fit Delilah, sceptique.

Samson acquiesça.

— Tout en haut, Jason Clark, l'agent de sécurité.

— Son mobile ?

— Va savoir. Mais il se comportait bizarrement. Il n'a pas aimé nos questions sur Spike, ça crevait les yeux. Et il avait une boîte de mort-aux-rats sur son bureau.

— Ce qui fait de lui un bon candidat.

— Oui. D'un autre côté, il a dit de lui-même qu'il y avait une invasion de rats à la laiterie, donc il avait de bonnes raisons d'avoir du raticide à sa disposition.

— En plus, il est peu probable qu'il ait voulu empoisonner son propre chien !

— Pas faux.

— Alors, qui d'autre ?

— Clive Knowles ?

— Tu plaisantes ! s'esclaffa Delilah. Toute sa ferme est toxique, ça ne fait pas de lui un suspect.

— Et l'incident que Herriot nous a raconté ? Que Clive avait complètement pété les plombs en apprenant qu'un corniaud attaquait ses brebis.

— Ce n'était pas un corniaud, c'était un berger allemand. Et tu peux demander à n'importe quel fermier des environs, ils te diront la même chose : si quelqu'un est assez stupide pour laisser son chien se balader dans un champ plein de moutons, surtout en pleine période d'agnelage, il mérite que son animal soit abattu.

Samson n'écoutait pas. Il assemblait les pièces du puzzle. Ces petits bouts d'informations insaisissables qui flottaient hors de sa portée en cette journée bien agitée.

— Oh bon sang ! grommela-t-il en jetant sa fourchette d'exaspération.

— Quoi ?

— Jason Clark ! Je sais pourquoi il ne voulait pas qu'on parle de la maladie de son chien.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il pense que Spike a bouffé un truc qu'il n'aurait pas dû. Un truc qui aurait pu valoir une amende à son maître et l'obligation de faire euthanasier son chien.

Delilah resta la fourchette pleine d'agneau en l'air, se représentant mentalement le chien de l'agent de sécurité. Un berger allemand. Blessé à la patte.

— Spike ne s'est pas blessé en pourchassant un rat, s'écria-t-elle. Il courait après les moutons !

— Les moutons de Clive Knowles.

— Pas étonnant que M. Clark n'ait pas eu envie de s'étendre sur le sujet ! Son chien est responsable de la mort d'une brebis, de deux fausses couches et de quelques pattes cassées. Ça fait beaucoup de dégâts. Il faut qu'on le dise à Clive Knowles.

Samson secoua la tête.

— Pour qu'il parte à l'assaut de la zone industrielle armé d'un fusil ? Il vaut mieux qu'on glisse un mot à l'oreille de M. Clark. La menace d'une intervention de la police devrait lui délier la langue.

Delilah reposa ses couverts sur son assiette vide.

— Bon, au moins, on a résolu cette énigme. Mais on est encore loin d'avoir résolu celle de l'empoisonneur de saucisses, ajouta-t-elle en faisant la moue. Je n'aime pas l'idée qu'il s'amuse peut-être, en ce moment même, à balancer des appâts empoisonnés sur le chemin d'un chien sans méfiance. Et on n'est pas près de l'identifier.

— Il y a un personnage auquel on devrait s'intéresser. Pete Ferris.

— Pete ?

Samson acquiesça en fronçant les sourcils.

— C'est un peu mince, mais j'ai vu un sweat noir et un sac du boucher sur un siège de son pick-up quand on est allés récupérer Nathan.

— Intéressant. Mais je répète, quel serait le mobile ?

— Là, je n'ai pas la réponse. Mais quand j'ai vu le sweat, ça a fait tilt dans ma tête, je ne sais pas pourquoi. Et on sait que Pete a un petit penchant pour contourner la loi.

— Braconner, ça n'a rien à voir avec le fait d'empoisonner des animaux innocents, si je peux me permettre, dit Delilah. En plus, il se comporte comme un citoyen modèle, ces derniers temps. Quand il a aidé Nathan à redescendre des collines, par exemple. Non, ajouta-t-elle en secouant la

tête, il faut se faire une raison, on n'a pas grand-chose à quoi se raccrocher. Tout ce qu'on a, c'est une saucisse à moitié mangée qui pourra éventuellement nous apprendre quel a été le poison utilisé, mais ça ne nous dira pas le nom de l'auteur des faits.

— Sauf si Mme Hargreaves met le doigt dessus, objecta Samson, mais tout en prononçant ces paroles, il pensait qu'ils n'avaient pas la queue d'un indice pour résoudre l'affaire.

— Il n'en reste plus grand-chose, ronchonnait Mme Hargreaves, penchée sur le moignon de saucisse que Herriot avait déposé sur la table en métal d'un des box de consultation, au fond de la petite clinique vétérinaire. (Ils avaient tous les deux enfilé des gants en latex, pour ne pas prendre de risques inutiles.) Vous ne me facilitez pas la tâche.

— Vous avez encore de la chance qu'il en reste, rétorqua le vétérinaire. J'ai envoyé un échantillon au labo de Leeds pour analyse. En express. Si tout se passe bien, nous devrions savoir à quoi nous en tenir avant ce soir.

En réalité, Herriot comptait franchement dessus, pour le bien des chiens de Ted Metcalfe.

Herriot avait pris sur lui de superviser l'installation des border collies à la clinique – dans des box qui commençaient à être surpeuplés, car ils hébergeaient déjà la chatte Tigger et Lady, la chienne cocker. Il avait choisi de veiller lui-même sur ses nouveaux pensionnaires pendant les deux premières heures, et avait institué une routine pour suivre l'évolution de leur état. Il ne doutait pas des talents de l'infirmière, mais il se sentait responsable des chiens. Coupable, même, de ne pas avoir écouté la petite voix qui l'avait alerté sur l'existence possible d'un empoisonneur en série.

Jusque-là, Belle, Ned et Fluff n'avaient montré aucun signe d'indisposition. Ils étaient survoltés parce qu'ils étaient enfermés dans un environnement qu'ils ne connaissaient pas. Mais il était encore tôt, et Herriot savait d'expérience qu'en fonction de la nature du poison, les premiers symptômes pourraient n'apparaître que d'ici quelques heures. Et qu'ils dépendraient à leur tour de la quantité de saucisse ingurgitée par chacun des chiens. À cela, il fallait ajouter la quantité inconnue de poison administrée, et on obtenait une équation en forme de devinette. Potentiellement mortelle.

Sachant qu'il ne pouvait plus faire grand-chose à ce stade, Herriot s'apprêtait à repartir quand Mme Hargreaves avait débarqué, demandant à le

voir, ainsi que le reste de la saucisse. Elle lui offrait une diversion bienvenue, mais alors qu'elle se penchait sur l'échantillon pour l'examiner, il se demanda ce qu'elle pourrait bien en déduire.

— Des idées ? demanda-t-il.

La femme du boucher sortit une paire de lunettes de son sac à main et les mit avant de s'emparer de la saucisse pour observer le nœud qui la fermait.

— Heureusement que vous avez eu la bonne idée de garder cette partie-là. On peut déduire beaucoup de choses de la façon dont les gens nouent leurs saucisses.

— Quel genre de chose ?

— Du genre que ce n'est pas une des nôtres, pour commencer ! s'écria-t-elle, indignée, en posant un doigt sur le bout qui avait été croqué, à l'endroit où la peau de la saucisse, ouverte, libérait son contenu. C'est un boyau en collagène. De moins bonne qualité que le boyau naturel que nous utilisons, nous. C'est pour ça qu'elle se défait. C'est plus difficile d'y faire un nœud qui tient.

— Est-ce que ça la rendra plus facile à tracer ?

Mme Hargreaves fronça les sourcils.

— Peut-être bien. Les bouchers dignes de ce nom utilisent rarement des boyaux en collagène. Le marché s'est tourné vers les produits de luxe, et les chapelets sont bien plus jolis avec le boyau naturel. Du coup, les fournisseurs qui proposent de la qualité médiocre sont de moins en moins nombreux. Je vais voir ce que je peux faire pour obtenir les noms des clients locaux. Mais ce n'est pas gagné.

— N'importe quel début de piste sera bon à suivre.

— *Aye*, fit Mme Hargreaves en reposant la saucisse sur la table, les sourcils toujours froncés. Mais y a un autre truc qui pourrait vous aider. On cherche quelqu'un qui connaît son affaire.

— Comment ça ? demanda Herriot, en se disant que rien ne ressemblait plus à une saucisse qu'une autre saucisse.

Mais il n'allait pas le dire à une telle experte.

— Celui qui a fait ça n'en est pas à son coup d'essai, expliqua la femme du boucher. Toutes choses égales par ailleurs, elle est bien formée, bien nouée. Un novice utilisant des boyaux en collagène aurait fait déborder la viande bien plus que ça. Sans compter que le morceau que nous regardons là a été l'objet de la convoitise d'un chien, voire de deux. Et pourtant, elle se tient toujours. Ça me coûte de le dire, conclut-elle en regardant Herriot,

mais je dirais que nous cherchons quelqu'un qui a travaillé dans la boucherie. Peut-être même un boucher en activité. J'espère que vous allez l'attraper, ce salopard, conclut-elle avec une grimace de dégoût, parce qu'il jette l'opprobre sur ma profession !

Avant que Herriot ait pu verbaliser sa réponse, son téléphone se mit à sonner. C'était le labo de Leeds.

— Vous avez fait vite, dit-il en décrochant, puis il écouta attentivement. D'accord, dit-il finalement. Merci.

— Eh bien ?

Mme Hargreaves regardait le véto avec angoisse.

— Ce n'est pas une bonne nouvelle. Pas du tout, même.

25.

La sonnette retentit. Pendant que Delilah finissait de nettoyer les assiettes qui avaient contenu leur curry, Samson descendit ouvrir la porte et quelques instants plus tard, un bruit de pas se fit entendre dans l'escalier : il remontait, suivi par un Herriot à l'air préoccupé.

— Que se passe-t-il ? demanda Delilah en les faisant entrer dans son bureau, où ils prirent place autour de sa table de travail. Vous avez avancé ?

— Plus ou moins, répondit le vétérinaire. Mais je n'ai pas que des bonnes nouvelles. Le labo a identifié le poison de la saucisse que vous avez trouvée à Ellershaw.

— Ils ont fait vite. Ce n'était pas de la mort-aux-rats, par hasard ?

— C'est drôle que vous disiez ça, répondit Herriot. Pendant un moment, un raticide aurait été en haut de ma liste dans cette histoire, mais non. C'est beaucoup plus sinistre ; c'est de la théobromine.

Deux regards atones le dévisagèrent.

— C'est un alcaloïde qu'on trouve dans le cacao, expliqua-t-il.

— Le cacao. Comme le chocolat à boire ? demanda Samson, intrigué.

— Le chocolat à boire, les barres chocolatées, n'importe quelle espèce de chocolat. Plus il est noir, plus il contient de théobromine. Et en quantité suffisante, il est mortel pour les chiens et les chats.

— Quelqu'un assaisonne les saucisses avec du *chocolat* ? Je ne savais même pas que ça pouvait rendre ces animaux malades.

— Comme beaucoup de propriétaires de chiens, fit Delilah. Ils le découvrent souvent à leurs dépens quand leur toutou chéri dévore en douce les nouvelles décorations de sapin de Noël. Rien de mieux que du chocolat régurgité sur la moquette pour vous l'apprendre à la dure.

— Delilah a raison, acquiesça Herriot. Et je m'en veux de ne pas avoir reconnu les signes plus tôt. Mais d'habitude, la consommation de théobromine s'accompagne d'indices : un emballage vide ou un gâteau au chocolat à moitié mangé, par exemple. Ce n'est pas le genre d'aliment que les chiens croisent inopinément, et les chats ne sont pas très friands des sucreries qui en contiennent.

— C'est d'autant plus troublant, dit Samson. Utiliser un ingrédient aussi anodin à des fins aussi maléfiques...

— En effet. D'autant que l'exposition à cette toxine ne mène généralement pas à des cas de vie ou de mort. Quelques chocolats de Noël ne seront pas mortels. Malheureusement, poursuivit le vétérinaire avec gravité, ce n'est pas ce qui s'est passé ici. La raison pour laquelle le labo m'a répondu aussi vite, c'est que le résultat des analyses est alarmant. La portion de saucisse que je leur ai envoyée contenait plus qu'assez de théobromine pour tuer un chien.

Entendre confirmer aussi abruptement ce qu'ils soupçonnaient les plongea dans le silence. Silence que rompit Samson :

— Et la moitié manquante ?

— On peut supposer, répondit le vétérinaire en faisant la grimace, que la moitié manquante en contenait au moins autant.

Delilah porta la main à sa bouche.

— Les chiens de papa ! s'exclama-t-elle. Ils pourraient mourir !

— Oui, répondit le vétérinaire, se refusant à édulcorer sa réponse. Celui des border collies de votre père qui a mangé la saucisse est en danger de mort. Nous avons commencé à les traiter sans attendre le résultat de leurs analyses de sang. Par sécurité.

— Seigneur, marmonna Samson en se passant la main dans les cheveux. L'empoisonneur ne plaisante pas.

Herriot eut un sourire ironique.

— Dans ce dernier cas, c'est certain. Ce qui m'a amené à une autre découverte...

Mme Hargreaves s'amusait bien. Assise à son petit bureau dans l'arrière-boutique, un carnet de notes posé devant elle et téléphone en main, elle appelait l'un après l'autre tous les fournisseurs des bouchers de la région qui figuraient sur sa liste. Elle déployait tout son charme pour les amadouer et

les faire parler de leur boyau de saucisse au collagène. Et leur demandait les noms de ceux qui leur en avaient acheté récemment.

Et elle remportait un franc succès. Un peu trop, en fait. Parce que sur son calepin la liste des noms ne cessait de s'allonger ; et il s'en accumulait encore davantage dans sa boîte mail.

De toute évidence, tout le monde ne faisait pas l'effort financier d'utiliser du boyau naturel, comme elle l'avait présumé.

— Tu serais surpris de voir certaines personnes de la liste, dit-elle à son mari qui était entré dans la pièce et regardait par-dessus son épaule le résultat de son travail de détective. Ils utilisent du collagène mais ils font payer le prix fort. Quel culot ! Je me demande si je ne vais pas cracher le morceau et faire savoir aux clients qu'ils se font arnaquer.

— Je pensais que tu donnais un coup de main à Samson, répondit son mari en riant. Pas que tu t'embarquerais dans une croisade de la saucisse à toi toute seule.

— Oui, mais vu la somme d'informations que je glane, je me demande si ça va l'aider ou lui compliquer la tâche. Il y a trop de gens là-dedans pour qu'on puisse les écarter l'un après l'autre.

— Ce qu'il te faudrait, répondit Ken, qui était un grand fan d'Arthur Conan Doyle, c'est davantage de données. Pour que tu puisses recouper tes informations. Après tout, comme dit Sherlock Holmes, on ne peut pas faire de briques sans argile.

Barbara Hargreaves regarda son mari, prête à lâcher une réplique acerbe à la sauce Bruncliffe, mais une chose qu'il avait dite lui avait mis la puce à l'oreille.

Le bout de la saucisse qu'elle avait examinée... Elle s'était dit qu'elle portait la marque d'une main compétente. De quelqu'un qui connaissait son affaire. Qui travaillait peut-être même encore dans la viande...

— Tu l'as dit, Sherlock, grommela-t-elle en tirant son bloc vers elle.

Il était temps de commencer une nouvelle liste. Une liste qui pourrait contribuer à lui apporter les informations qu'elle cherchait.

— Une découverte ? Que voulez-vous dire ? demanda Delilah.

Herriot se pencha en avant.

— C'est en rapport avec la quantité de théobromine contenue dans la saucisse que vous avez trouvée à Ellershaw. Comme je disais, les résultats du labo montrent qu'elle était particulièrement toxique, ce qui m'a fait

réfléchir aux autres saucisses. Si elles étaient toutes aussi mortelles, comment se fait-il qu'il n'y ait eu qu'un seul décès ?

— Peut-être que les autres chiens ont eu de la chance ? Peut-être qu'ils n'en avaient mangé qu'un petit bout.

Le vétérinaire secouait la tête.

— C'est ce que j'ai pensé au début, mais différentes races de chiens ont été touchées ; même pour un labrador et un berger allemand, l'échantillon que nous avons trouvé aurait été mortel, or ils ont survécu. Quant à Rusty et Tigger, un jack russel et un chat...

— Ils sont trop petits, ils n'auraient pas eu la moindre chance d'en réchapper.

— Vous voyez où je veux en venir ? Il est impossible que les saucisses aient été assaisonnées avec la même quantité de poison que celle d'aujourd'hui. Sans cela, nous aurions eu beaucoup plus de décès à déplorer.

— C'était peut-être une erreur de dosage, avança Delilah. Un cafouillage lors du pesage de la dose de cacao.

Herriot secoua la tête.

— La différence est beaucoup trop importante.

— Autrement dit, c'était délibéré, déduisit Samson en fronçant les sourcils. Mais dans ce cas, à quoi correspondaient les autres empoisonnements ? Pourquoi les doses étaient-elles plus faibles ?

— De l'incompétence ? Peut-être que le coupable ne savait pas quelle quantité de théobromine était nécessaire. Ou qu'il ignorait que les aliments n'en contiennent pas tous la même proportion. Ajouter quelques copeaux de chocolat noir dans de la chair à saucisses ne revient pas au même que d'y incorporer plusieurs cuillerées à soupe de cacao en poudre pur.

— À moins qu'il n'ait tâtonné jusqu'à ce que ce soit mortel ? fit Delilah. Peut-être que les cas précédents n'étaient qu'un galop d'essai.

— Tu oublies Alf, objecta Samson. Celui qui a fait ça avait déjà tué un chien. Pourquoi aurait-il soudain renoncé à renouveler l'expérience ? Et pourtant, entre Alf et l'incident d'aujourd'hui, il n'y a pas eu de morts. Ce n'est pas logique. Deux saucisses pleines d'une dose mortelle alors que les autres en contenaient assez pour rendre les chiens malades, mais pas plus.

— En réalité, fit Herriot, conscient d'une anomalie dans le déroulé des événements sur laquelle il n'arrivait pas à mettre le doigt, on ne peut pas en être sûrs. Tant que je n'aurai pas les résultats des prélèvements effectués sur le corps d'Alf, on ne pourra pas savoir quelle quantité de poison il a ingérée.

— Une dose suffisante pour le tuer, rétorqua Delilah.

— Certes, mais Alf était un vieux chien, au bout du rouleau. Il a pu être tué par une dose identique à celle que les autres ont reçue. Comme je disais, sans les résultats des analyses, on ne peut pas affirmer qu'il a été tué intentionnellement.

Samson regarda le vétérinaire.

— Vous voulez dire qu'en ce cas, la saucisse trouvée à Ellershaw était peut-être la seule destinée à tuer ?

Delilah regarda Calimero en blêmissant. Le chien ronflotait dans son panier.

— Est-ce que ça veut dire que quelqu'un l'a déposée là à son intention ?

— Ça, déclara Samson en se mettant à arpenter la pièce, il se pourrait bien que ce soit le nœud de l'affaire.

Des données. Après deux heures passées à harceler au téléphone tous les bouchers qu'ils connaissaient dans un rayon de quinze kilomètres, Ken et Barbara Hargreaves en avaient une belle quantité.

Sur la première liste figuraient les noms de ceux qui avaient acheté récemment du boyau au collagène auprès de la poignée de fournisseurs qui distribuaient leurs produits dans la région. La seconde liste énumérait tous les apprentis bouchers des dix ou vingt dernières années. Elle n'était pas exhaustive, loin de là, plusieurs des collègues bouchers des Hargreaves étant incapables – et on ne pouvait pas leur en vouloir – de se rappeler tous les jeunes en formation qui leur étaient passés entre les mains. Enfin, c'était toujours mieux que rien.

Ou pas.

Dix minutes plus tard, Mme Hargreaves avait lu à haute voix les noms des acheteurs de boyau de collagène pendant que son mari comparait avec la liste des apprentis, mais ils n'avaient pas trouvé une seule concordance.

Déçue, Mme Hargreaves jeta son stylo sur la table et laissa tomber sa tête dans ses mains.

— Je fais un Sherlock minable, murmura-t-elle. C'est désespérant.

Mais Ken regardait la liste qu'il tenait à la main.

— Je ne dirais pas ça, m'amour. Mais je pense qu'on se complique les choses. Peut-être que le coupable a court-circuité les intermédiaires et acheté son boyau directement à un boucher.

— Bon sang de bois ! s'exclama Mme Hargreaves en relevant brusquement la tête. Tu as raison ! Pourquoi est-ce que je n'y ai pas pensé ?

Son mari était trop futé pour répondre à cette question. À la place, il indiqua un nom, au milieu de la page qu'il tenait à la main. Quelqu'un qui avait été apprenti boucher. Et c'était un nom qu'ils connaissaient bien tous les deux.

— Ça pourrait être un bon point de départ, dit-il.

Sentant que ça allait peut-être les conduire quelque part malgré tout, Mme Hargreaves décrocha le téléphone.

Samson ne pouvait s'empêcher de penser qu'ils passaient à côté de quelque chose. Un élément déterminant pour l'affaire.

— Nous avons besoin d'un autre éclairage sur le sujet, dit-il en cessant ses allées et venues dans le bureau de Delilah pour regarder par la fenêtre.

Le Crag dressait sa silhouette sombre sur le ciel noir. Il se retourna vers les deux autres.

— Mettons de côté ce qui s'est passé à Ellershaw, et passons les incidents en revue dans l'ordre. En repartant du terrier de Tom Hardacre, qui était la première victime. D'accord ?

— Rusty, confirma Herriot. Oui. C'était de justesse, mais il s'en est tiré...

— Le deuxième ?

— Alf, le vieux border collie de Liam Jackson. Qui n'a pas eu la même chance.

— Ensuite, nous avons Spike, le berger allemand, et le labrador de Low Mill. Qui s'en sont tous les deux sortis.

— Après, Calimero et Tigger, reprit Delilah. Grâce à Tigger, Calimero n'a été que légèrement affecté. Mais nous avons failli perdre Tigger.

— Et tout récemment, la chienne cocker de la sœur de Mme Pettiford. Comment va-t-elle, d'ailleurs ? demanda Samson.

— Ça va, répondit le vétérinaire avec le sourire. Lady va s'en remettre complètement. Mais je ne suis pas sûr qu'on puisse dire la même chose de Mme Pettiford. La pauvre femme est dans tous ses états.

— Je comprends ce qu'elle doit éprouver, marmonna Delilah. Si quelque chose arrivait aux chiens de papa, je ne me le pardonnerais jamais, sachant que c'était Calimero qui était visé.

Samson ne l'écoutait qu'à moitié. Il réfléchissait encore à la liste qu'ils venaient d'établir. À l'incohérence qui leur avait échappé.

— Mais bien sûr ! s'exclama-t-il. Tigger. Elle est la preuve vivante que nous avons tout faux !

Delilah et Herriot le regardaient. Attendant une explication.

— Nous sommes partis du principe que nous connaissions la cible de l'attaque d'aujourd'hui, continua-t-il en indiquant Calimero qui avait ouvert un œil et le regardait, à moitié endormi. Nous avons considéré que toutes les saucisses empoisonnées étaient pareilles, et c'était logique. Mais maintenant que nous savons que ce n'était pas le cas, ça projette un éclairage différent sur l'affaire.

— Tu as raison, renchérit Delilah. Si c'était Calimero qui était visé, ils auraient eu l'occasion de le tuer plus tôt, cette semaine. Et pourtant, cette saucisse ne pouvait pas être mortelle, puisque Tigger n'est pas morte.

— Ce qui serait arrivé si elle avait ingéré une quantité de poison égale à celle qui se trouvait dans la saucisse que nous avons trouvée à Ellershaw.

— Et donc, si Calimero n'était pas visé aujourd'hui, alors qui ? demanda Herriot.

— Belle, fit Delilah. Ça ne peut être que ça. La saucisse était dans son enclos.

— Je suis d'accord, acquiesça Samson. Ce qui nous ramène à Alf, notre seul décès, jusque-là.

Il se tourna vers le vétérinaire.

— Quand saurons-nous si ce qu'Alf a mangé avait le même niveau de toxicité que la saucisse d'aujourd'hui ?

— Je devrais avoir les résultats demain.

— Génial. Appelez-moi dès que vous les recevrez. Et nous saurons si la mort d'Alf était voulue ou non. Mais quoi que donnent les résultats, ça veut toujours dire que c'était Belle qui était ciblée. Nous n'avons plus qu'à essayer de comprendre pourquoi, et nous tiendrons peut-être un mobile.

Herriot ne s'attarda pas. Il avait un chenil plein de patients qui attendaient ses soins et il annonça que ses compétences seraient mieux employées à soigner les malades qu'à essayer de deviner les motivations d'un esprit dérangé. Il laissa donc la résolution de l'énigme aux bons soins de l'Agence de Recherche des Vallons.

— Du thé ? demanda Delilah.

Samson acquiesça. Il était assez fatigué pour se risquer au breuvage Metcalfe. La journée avait été longue et ce n'était pas fini. En ce début de

soirée, ils avaient encore du pain sur la planche.

De la cuisine lui parvenait le bruit de la bouilloire qui sifflait, et celui de Delilah qui parlait au téléphone. Elle appelait chez elle pour prendre des nouvelles de Nathan. Dans ce chaos, le retour du gamin sain et sauf chez lui, à High Laithe, lui paraissait être un lointain souvenir. Parce que si la théorie qui avait émergé de la conversation avec Herriot était avérée, alors le chien de Ted Metcalfe était l'une des deux victimes possibles de l'empoisonneur de saucisses.

Les autres faisaient simplement partie d'un plan tordu. Ou servaient d'écran de fumée...

On sonna à la porte. Comme Delilah était toujours en ligne, Samson alla ouvrir. Et trouva une Mme Hargreaves tout agitée sur le seuil.

— Je pense que je tiens peut-être quelque chose, dit-elle en entrant, un bloc à la main.

— J'espère bien, répondit Samson. Parce que nous, on patauge.

Il la conduisit dans le bureau du premier où Delilah apportait déjà trois mugs. L'hospitalité bruncliffienne – le thé se matérialisant à la minute où quelqu'un franchissait le seuil. Bien qu'à en juger par l'état de la bouchère, qui était au taquet, le stimulant était superflu.

— Comme je disais, je pense que j'ai peut-être débusqué quelque chose, reprit Mme Hargreaves avant même d'enlever son manteau. J'ai commencé par faire une liste de gens qui avaient acheté du boyau au collagène au cours des six derniers mois, mais ça ne menait nulle part. Alors je suis repartie de zéro, et j'ai cherché le nom des gens qui avait suivi une formation de boucher dans la région. La liste est longue. Mais regardez.

Elle indiqua un nom, au milieu de la seconde liste, et regarda les deux autres hausser les sourcils.

— Waouh, fit Delilah en se tournant vers Samson. On dirait que tes soupçons étaient fondés ?

— Pete Ferris ? lut Samson. Il a été apprenti boucher ?

Mme Hargreaves hocha la tête.

— À Skipton. J'ai eu une bonne petite conversation avec John Cowman, qui se rappelle l'avoir eu comme apprenti. Il a dit que Pete était l'un des jeunes les plus prometteurs qu'il ait jamais formés.

— Et que s'est-il passé ? demanda Delilah.

— D'après John, Pete coupait la viande comme un virtuose, mais son contact avec la clientèle laissait à désirer. La goutte d'eau qui a fait déborder

le vase, c'est quand il s'est pris le bec avec un client qui s'était plaint de ses manières un peu rustiques. La fois suivante, quand le vieux est venu chercher ses saucisses, Pete l'a servi. Trois jours plus tard, la femme du type était venue l'accuser de les avoir empoisonnés.

— Pete avait essayé de les tuer ? Comment ? demanda Samson.

— Oh non, il n'avait pas essayé de les tuer, répondit Mme Hargreaves, il avait juste mis du cannabis dans leurs saucisses. Ils ont eu le trip de leur vie.

Samson ne put s'empêcher de sourire.

— Sérieusement ? On va le condamner parce qu'il s'est vengé d'une façon inhabituelle ?

— Pas si inhabituelle que ça, objecta Mme Hargreaves. Plus maintenant. Ça coïncide avec le modus operandi de la personne que nous essayons d'attraper.

— Il faut bien l'admettre, ça vaut la peine d'enquêter, lança Delilah à Samson. Enfin, tu as dit toi-même qu'il y avait un sweat à capuche noir et un sac en plastique bleu et blanc dans son van. Or on sait que l'empoisonneur avait ces deux choses en sa possession.

— Oui, mais nous n'avons toujours pas de mobile, répondit Samson en secouant la tête. Ça ne colle pas, tout simplement.

Mme Hargreaves abattit son bloc sur le bureau, une expression suffisante sur son large visage.

— Et si vous ajoutiez ça dans le tableau ? John Cowman m'a aussi dit qu'il avait un client régulier pour les boyaux de collagène.

Là, elle réussit à attirer l'attention de Samson.

— Pete Ferris ?

La bouchère hocha la tête.

— Lui-même.

Voyant que Samson restait coi et regardait, les sourcils froncés, la liste posée sur le bureau, elle se tourna vers Delilah.

— Moi aussi, j'avais des doutes. Mais comme dit mon Ken, les choses les plus invraisemblables peuvent se révéler vraies.

— Ken a dit ça ? intervint Samson en relevant vivement la tête.

— Parfaitement, confirma Mme Hargreaves en croisant les bras sur sa poitrine, un sourire affectueux flottant sur ses lèvres. Disons qu'il citait Sherlock de travers, comme d'habitude. Alors, qu'en pensez-vous, on tient notre bonhomme ?

— Je crois bien que oui, répondit Samson en se levant brusquement.

— Alors, maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Delilah. Comment est-ce qu'on prouve tout ça ?

— On utilise la technique de l'arroseur arrosé. On utilise un appât auquel il ne pourra pas résister. Mais on va avoir besoin d'aide.

Et de beaucoup de chance, se retint d'ajouter Samson. Il prit son mobile et commença à passer des coups de fil.

Il n'y avait pas qu'à l'Agence de Recherche des Vallons qu'on veillait tard.

Dans la rue à côté de l'école primaire, il y avait encore de la lumière dans la clinique vétérinaire. Les résidents des box pour chiens s'étaient calmés et s'apprêtaient à dormir. Sous la garde de Herriot Ellison, qui veillait plus particulièrement sur trois d'entre eux.

— Il vaudrait mieux qu'aucun de vous n'ait mangé de cette satanée saucisse, murmura Herriot aux border collies, dont deux le regardaient avec méfiance. Ce serait plus sûr.

Mais le fait demeurait que la saucisse avait été à moitié dévorée... ce qui ne présageait rien de bon.

Quelques minutes plus tard, un bip annonça l'arrivée de la nouvelle qu'il attendait. Les résultats des analyses de sang. Le visage éclairé par l'écran de son mobile, Herriot lut le mail. Et fronça le sourcil.

Ça ne tenait pas debout.

Il regarda à nouveau les résultats. Et les regarda une troisième fois. Mais l'anomalie était toujours là. Des résultats qui ne collaient pas avec le schéma d'ensemble. Ou le poison. Quelque chose qui faussait l'hypothèse qu'ils avaient échafaudée.

À moins que leur théorie ne soit erronée. Il regarda les deux border collies qui le fixaient toujours, le troisième paraissant léthargique, dans le coin de la cage. Et il réfléchit aux cas. Aux incohérences. Peut-être que ce n'était pas une anomalie, après tout.

Il transmit le mail du labo. Puis il passa un appel.

— Samson ? J'ai peur d'avoir une nouvelle qui pourrait tout changer...

Lorsque le vétérinaire raccrocha, il n'en savait pas plus long sur ce qui se passait. Mais il savait qu'en dépit des allégations qui pesaient sur lui, Samson était un brillant détective. Et demain, il le prouverait.

En attendant, dans la ville, les propriétaires d'animaux étaient sur leurs gardes. Ils enfermaient leurs chats et leurs chiens pour la nuit. Essayant de s'assurer qu'aucun d'eux ne deviendrait la prochaine victime de

l'empoisonneur fantôme, ainsi que Mme Pettiford avait surnommé le coupable. Parce que, comme elle l'avait dit en pleurnichant à son public du Spar, cet après-midi même, ce n'était qu'une question de temps avant qu'un autre animal se fasse assassiner.

Et en réalité, ça arriverait plus vite qu'elle ne le pensait.

26.

Le dimanche débuta par un décès.

Dans une ville déjà à cran, il n'avait pas fallu longtemps pour que la nouvelle se propage à la vitesse de l'éclair.

— Apparemment, la dose était létale, chuchota Mme Pettiford au voisin de sa sœur par-dessus la clôture. Quand je pense que ç'aurait pu être la pauvre Lady !

— Le salaud ne mérite même pas la corde pour le pendre, murmura Troy Murgatroyd en surveillant l'arrivée dans la cave de la Toison des fûts de bière commandés en prévision de l'afflux de population assoiffée qui reviendrait du concours canin de l'après-midi.

— Bon sang ! On avait bien besoin de ça ! commenta le sergent Clayton, assis à son bureau du poste de police, et il se passa une main lasse sur le visage. Un empoisonneur fantôme. Mais qu'est-ce qu'ils ont tous dans le chou, les gens ?

Le constable Danny Bradley secoua la tête en une réponse muette.

À la ferme Ellershaw, dans la cuisine douillette, Will Metcalfe finissait son petit déjeuner. Il était de fort méchante humeur.

Un coup de téléphone de Herriot à l'aube avait annoncé une terrible nouvelle. Belle, le border collie au potentiel extraordinaire, celle qui avait réussi à redonner le goût du dressage au vieux Ted désespéré après la mort de son fils, était la nouvelle victime des saucisses empoisonnées.

— Je croyais qu'O'Brien se chargeait de l'affaire ? maugréa Will, transformant sa peine en colère. Un super bon chien mort pendant qu'il se pavane dans son petit costume de détective.

— Fiche-lui la paix, rétorqua Ted Metcalfe qui se leva de table avec lassitude et attrapa son manteau accroché à la porte de derrière. Il fait de son mieux. Comme Herriot. Maintenant, bouge-toi. On est attendus.

Will dévisagea son père.

— Tu plaisantes ? (Il regarda sa mère qui se tenait près du poêle, mais elle ne lui offrit qu'un bref haussement d'épaules, aussi se retourna-t-il vers son père.) Tu es sérieux ? Tu veux aller au concours alors qu'un salaud vient de tuer notre meilleur chien ?

Ted Metcalfe se contenta d'acquiescer, puis s'exprima d'un ton assez inhabituel de sa part dans la maison Metcalfe. Quand c'était le cas, tout le monde ouvrait grand les oreilles.

— En effet, fils. Je vais au concours. Je ne vais pas laisser gagner un pervers qui prend son pied à assassiner des chiens. En outre, c'est le meilleur hommage à rendre à Belle. Et, ajouta-t-il d'un ton qui ne souffrait pas de discussion, vous venez avec moi, Nathan et toi. Allez, préparez-vous.

Dans la ferme au sud de Horton où devait démarrer ce matin-là le concours de chiens de berger de North Ribblesdale, une foule étonnamment nombreuse pour un événement programmé si tôt dans la saison commençait à affluer. Les organisateurs auraient pu attribuer cette popularité inattendue à diverses raisons – l'occasion de regarder des chiens concourir pour obtenir les points qui leur permettraient de se qualifier pour le concours national, à la fin de l'été, peut-être ; ou bien juste l'occasion de passer un moment sous un soleil radieux, qui apportait enfin un peu de chaleur.

Mais les organisateurs, qui étaient de la région, savaient à quoi s'en tenir.

Cet afflux de population était dû aux événements dramatiques qui avaient frappé Bruncliffe au cours de la semaine passée. Dans la communauté des fermiers, la nouvelle avait circulé : une vague d'empoisonnements avait endeuillé la ville. Et par ce beau dimanche matin, on ne parlait quasiment que de ça.

Dans le champ transformé en parking, les gens se rassemblaient par petits groupes, la nouvelle étant trop choquante pour attendre d'être commentée à la buvette. D'autres personnes s'étaient regroupées près du box du jury, des mugs de café à la main, négligeant les sandwichs au bacon et s'efforçant d'assimiler l'effroyable nouvelle. Même les concurrents qui, à cette heure-ci, auraient dû entraîner leurs chiens une dernière fois, vérifier leurs papiers et

tâcher de détendre leurs nerfs tendus à bloc, étaient consternés. Ils restaient plantés là, à discuter, posant régulièrement la main sur leur chien de concours. Comme pour se rassurer.

Au moins, leurs bêtes étaient toujours en vie.

— C'est monstrueux ! commentait un homme à la mine renfrognée sous sa casquette.

— Pauvre Ted. Il a tellement morflé, déjà, ajouta un autre.

— Pis c'était une championne. Je crois bien qu'elle aurait gagné les nationaux, cette année. C'est vraiment une honte, opinait un troisième.

En fendant la foule de plus en plus nombreuse, Calimero en tête, Samson et Delilah avaient entendu les conversations, et la jeune femme arriva totalement dévastée devant la tente qui proposait du café.

La caféine ne lui vaudrait rien, c'était sûr. Elle ne tenait déjà pas en place.

— Ça va ? demanda Samson en l'observant avec attention.

Elle avait l'air écrasée par le chagrin.

— Pas vraiment, murmura-t-elle. Je ne suis pas sûre de notre coup.

— Quelle partie de notre coup ?

— Tout !

Quand Samson lui avait exposé son plan, la veille au soir, elle avait été réticente. Elle l'était encore plus à présent, dans la lumière crue du matin. Le rôle qui lui était dévolu était déjà lourd. Mais s'il fallait en plus le jouer au concours de North Ribblesdale, quand toute la communauté serait présente...

Parce qu'il y avait déjà une belle quantité de spectateurs rassemblés. Et Delilah identifiait nombre de visages.

— Sérieusement, je ne suis pas sûre d'y arriver. Avec Belle, et tout ça...

— C'est pour la bonne cause, Dee, répondit Samson en lui pressant légèrement le bras. Crois-moi, si je voyais un autre moyen de coincer ce salaud, je te le dirais. Mais c'est la seule façon.

Il lui sourit. De ce sourire qui la faisait toujours fondre.

— Tiens-t'en au scénario, et tout se passera bien. Fais-moi confiance.

Delilah posa la main sur le solide et rassurant Calimero en s'efforçant de ne pas penser au nombre de fois où l'on avait abusé de sa confiance dans le passé. Heureusement, ce jour n'entrerait pas dans la liste.

Un murmure parcourut la foule qui se tenait près du parking, et revint comme une vague vers la tente où Samson et Delilah faisaient la queue.

— Il est là, dit un homme derrière eux.

— Il a un chien avec lui. C'est Ned.

— Il va quand même pas concourir ?

Delilah se retourna, sachant déjà ce qui se passait. Ted Metcalfe s'avançait vers eux. Nathan sur sa gauche. Will sur sa droite. Ned à ses pieds. Tout autour, des concurrents, des spectateurs et la population de Bruncliffe tout entière se mirent à applaudir. Qui, donnant des bourrades à Ted, qui, inclinant la tête en signe de respect. Les gens s'approchaient, lui serraient la main, des participants mais d'autres aussi venaient lui offrir leurs condoléances, et notamment Clive Knowles. Derrière le fermier, Delilah repéra la silhouette imposante de Jason Clark, l'agent de sécurité.

Un peu à l'écart, Pete Ferris observait la scène, son regard de fouine braqué sur Ted Metcalfe.

Delilah prit une longue inspiration. C'était parti.

Il avait été convenu que Ted Metcalfe et son chien Ned concourraient en dernier ; Ned était resté presque toute la journée de la veille enfermé dans un chenil chez le véto, et il avait besoin de se dérouiller les pattes avant de commencer sa démonstration. Aucun des autres concurrents ne s'y opposa. De toute façon, il était déjà incroyable que le vieil homme soit venu, étant donné ce qui était arrivé. Qu'on le laisse passer en dernier, si c'était ce qu'il voulait.

À neuf heures et demie, le premier concurrent était sur le terrain, au pied de son conducteur, et à son coup de sifflet, le chien dévala le champ sur toute sa longueur pour rejoindre un petit groupe de moutons qui attendaient tout en bas. Le concours de chiens de berger de North Ribblesdale venait de commencer.

Delilah était une boule de nerfs. Elle se tenait sur la gauche du jury, s'étant assurée une place au premier rang avec vue dégagée sur le champ. Et sur la foule assemblée, ce qui était crucial pour l'exécution du plan.

— Arrête de gigoter, murmura Samson sans quitter des yeux l'action.

— Je ne peux pas, siffla-t-elle. Je suis tendue comme un ressort.

Ce n'était pas un vain mot. Delilah avait des nausées d'angoisse. Elle n'avait pas droit à l'erreur. Surtout après tout ce qui s'était passé.

— Garde-le à l'œil, comme je t'ai demandé. Et quand je te donne le signal, tu fais ce qu'on a décidé. Je m'occupe du reste.

Samson inclina la tête vers sa cible, de l'autre côté du jury.

— Quoi que tu fasses, ne le quitte pas des yeux. Et rappelle-toi, tiens-t-en au plan.

Elle avala la boule qu'elle avait dans la gorge. Tourna nonchalamment la tête comme si elle admirait la forme majestueuse du Pen-y-ghent qui s'élevait sous leurs yeux dans le soleil éclatant. Du coin de l'œil, elle aperçut Pete Ferris. Avachi, les mains dans les poches, les paupières plissées pour se protéger du soleil, il surveillait la progression du border collie qui ramenait le troupeau vers son conducteur. Puis il tourna vivement la tête sur sa gauche et la fixa. Son visage émacié était creusé d'ombres profondes. Un léger hochement de tête lui montra qu'il savait qu'elle le regardait.

— Merde, jura-t-elle en reportant toute son attention sur le chien de berger dans le champ et sentant son visage commencer à lui cuire.

Elle était vraiment nulle dans l'art de faire semblant.

Il restait encore vingt-neuf concurrents. La matinée promettait d'être longue.

Will Metcalfe n'était pas à l'aise. Il assistait au concours contre son gré. Il avait suffisamment de boulot à la ferme comme ça sans avoir besoin de regarder des chiens qui prétendaient ramener des troupeaux. Mais contrairement à son habitude, son père avait insisté, malgré la mort de Belle. Et comme Will avait causé trop de chagrin à sa famille ces derniers temps, il avait accepté, non sans réticence, de l'accompagner.

Ainsi que Nathan.

Will avait du mal à regarder son neveu dans les yeux depuis qu'il leur avait été rendu. Il avait été vraiment stupide de croire qu'il puisse être impliqué dans un trafic de drogue. Au lieu de le soutenir, il avait pété les plombs, pour changer.

Il n'était donc pas très à l'aise de se retrouver en tête à tête avec lui, maintenant que son père était parti se préparer pour l'épreuve.

— Il faut qu'on aille se mettre là-bas, dit Nathan en indiquant l'autre bout de la rangée de spectateurs.

— Pourquoi ? demanda Will. On verra que le cul du troupeau quand il arrivera du fond.

Nathan balaya la remarque.

— Moi, je vais me poster là-bas. Toi, fais ce que tu veux.

Il s'éloigna, l'air plus âgé que ses quatorze ans, une maturité probablement due à son calvaire dans les collines. Il n'avait fait aucun

reproche à Will. Pas une fois il n'avait fait allusion au fait que son oncle lui avait manifesté un manque de confiance révoltant. Mais il y avait un petit coup de givre dans leur relation, qui n'était pas là auparavant, et Will ne savait pas très bien comment amorcer le dégel.

Ce gamin était le fils de Ryan, nom d'une pipe ! Le seul lien qui le rattachait à ce frère qu'il avait tant aimé. C'était à lui d'être suffisamment adulte et de faire le premier pas pour essayer de réparer la relation qu'il avait abîmée, non ?

— Attends-moi, Nathan.

Le garçon s'arrêta, se retourna et attendit que son oncle le rejoigne. Il allait repartir quand Will posa une main sur son bras.

— Écoute, je ne sais pas bien comment te le dire, mais... Je te demande pardon. De ne pas t'avoir cru.

Nathan hocha la tête, barattant le sol de son pied gauche

— C'est bon. T'es pas le seul.

— *Aye*, mais ça ne m'excuse pas pour autant. Tu es mon neveu. J'aurais dû t'écouter. J'aurais dû être là pour toi et je ne l'ai pas été. Cela n'arrivera plus.

Le garçon acquiesça encore, tête baissée, un soupçon de larmes dans le regard. Se sentant comme un poisson hors de l'eau, Will fouilla dans sa poche et en retira un sachet de pastilles de réglisse.

— Tu en veux une ? demanda-t-il d'un ton bourru.

Nathan lui jeta un regard, baissa les yeux sur le sachet et sourit.

— Une ? J'ai deux jours de jeûne à rattraper.

Il plongea sa grande main dans le sachet et en retira une pleine poignée de friandises.

Will éclata de rire, croyant voir son frère. Le même sourire asymétrique. Le même regard malicieux.

— C'est bien vrai ! Allez, on va voir ces satanés moutons.

Ils s'acheminèrent vers l'extrémité de la rangée de spectateurs.

Dix candidats étaient passés, mais un flot continu de spectateurs affluait devant le portail menant au parcours. Le scandale de l'empoisonnement agissait comme un aimant. Adossés au muret de pierre près de l'entrée, Joseph O'Brien et Arty Robinson étaient dans leur élément.

— Ça me rappelle quand j'avais mon bouclard de bookmaker à Doncaster, sauf qu'ici, l'attraction, c'est des moutons, alors que moi, c'était

les chevaux, gloussa Arty, les bras croisés sur sa large poitrine, ses jambes comme des poteaux solidement ancrées dans le sol. On devrait ouvrir un registre, mettre des fiches au point, je suis sûr qu'on ferait un tabac.

Joseph lui rendit son sourire. Les épaules chauffées par le soleil, ils contemplaient les agneaux qui gambadaient dans les champs verdoyants et au-delà, l'impressionnante bosse en forme de baleine du Pen-y-ghent qui se dressait dans le lointain. C'était une belle journée de printemps. Une journée de grâce. Et ils étaient en mission.

— Je ne suis pas sûr que Samson approuverait qu'on commence à prendre des paris, dit-il.

— Ce qu'il ne sait pas ne peut pas lui faire de mal.

Arty se tapota le nez, regarda sa montre et éprouva un picotement d'excitation.

— C'est encore mieux que le rôti du dimanche à Fellside Court, dit-il, puis il releva les yeux et vit Samson s'approcher. Fais gaffe, tiens-toi droit, voilà le patron.

Les deux hommes se redressèrent et Arty fit claquer ses talons en souvenir de ses années dans l'armée. C'était cohérent – après tout, ils étaient en opération commando.

Quand le vingt-troisième concurrent posa la patte sur le terrain, un silence expectatif envahit la foule qui se pressait de part et d'autre de la tribune du jury. On attendait beaucoup de Liam Jackson et de Sooty. Non qu'ils aient besoin d'accomplir des exploits pour décrocher la médaille.

La matinée avait vu se déployer toutes sortes de talents : certains conducteurs faisaient très bien travailler leur chien, d'autres regardaient impuissants leur border collie refuser d'obéir à leurs ordres et éparpiller les moutons à gauche et à droite. Un concurrent avait totalement craqué. Son chien, intimidé par la foule et le concours, avait réussi tant bien que mal à rassembler le troupeau quand une des brebis lui avait soudain fait face. Déjà sous tension, le chien avait pris peur et reculé en gémissant, terrorisé. En deux secondes, il avait détalé et quitté le terrain, coursé par un mouton.

La foule avait explosé de rire. Même les juges avaient eu le plus grand mal à garder leur sérieux devant cette remarquable déconfiture. Le conducteur avait viré au rouge vif – de rage ou d'humiliation, c'était difficile à dire de loin – et quitté l'arène sous des applaudissements bon enfant, quelqu'un lui criant qu'il augmenterait sûrement ses chances de gagner en

inscrivant plutôt la brebis que le chien au concours suivant. Pendant un moment, Delilah avait réussi à oublier la raison de sa présence.

Puis ce fut au tour de Liam Jackson d'entrer dans le corral, et l'atmosphère se tendit. Elle vit Pete Ferris quitter furtivement son poste.

— Zut ! marmonna-t-elle en se dressant sur la pointe des pieds pour le suivre des yeux.

Mais sa vue fut bloquée par l'arrivée d'un torse massif. À ses pieds, Calimero se mit à gronder.

— Tu cherches quelqu'un, peut-être ?

Rick Procter se tenait devant elle, ses cheveux blonds brillant dans le soleil.

— Non... Je regarde, c'est tout, répondit Delilah, les joues brûlantes.

Mme Hargreaves avait raison. Elle était monstrueusement peu douée pour le mensonge. Elle apaisa Calimero d'une caresse, mais le chien qui ne tenait pas en place continuait à gronder. Encore un qui n'usait pas d'artifices.

— Je n'aurais jamais cru que tu t'intéressais aux concours canins, continua-t-elle.

Rick haussa les épaules.

— La ville ne parle que de ça, à cause de ce taré d'assassin, alors je me suis dit que j'allais venir voir ça. Je suis désolé pour le collie de ton père, à propos.

Il prit Delilah par le bras, laissant s'attarder sa main.

Elle dut faire appel à toutes ses bonnes manières pour ne pas l'envoyer promener. Le concours de chiens de berger de North Ribblesdale n'était pas l'endroit idéal pour lui reprocher d'avoir provoqué Nathan. Surtout que la moitié de la ville était là. Et qu'elle était chargée d'une mission.

— Merci, murmura-t-elle en s'écartant légèrement.

Se libérant de sa poigne avec naturel sous prétexte de démêler la laisse de Calimero, elle réussit même à jeter discrètement un coup d'œil vers le champ.

Pete Ferris n'était pas difficile à repérer. Il s'était frayé un chemin vers la buvette et dégustait un sandwich au bacon. Se sentant elle-même observée, elle vit que Samson la regardait depuis l'autre extrémité de la foule. Il fronçait les sourcils.

De toute évidence, il pensait qu'elle se laissait distraire et négligeait sa mission. Ce qui n'était pas loin d'être vrai.

— J'ai entendu dire qu'il n'avait pas renoncé et qu'il se présentait au concours avec un autre chien, disait Rick. Il a une chance ?

— Pas la moindre. Surtout avec une telle concurrence.

Delilah eut un mouvement de tête en direction du terrain. Liam Jackson avait envoyé Sooty au bout du champ pour rassembler le troupeau et le border collie le ramenait vers le premier ensemble de barrières.

— Ça va être un sans-faute, prédit Delilah.

— Si tu le dis ! s'esclaffa Rick en se retournant pour regarder travailler Sooty qui bousculait habilement les brebis pour les faire passer entre les barrières.

Delilah profita de cette occasion pour s'écarter encore d'un demi-pas, afin de mieux voir l'autre côté du parcours. Pete se sustentait toujours. Et Samson la regardait encore.

— Pas d'O'Brien à tes basques, aujourd'hui ? demanda Rick, l'air de rien.

Il lui coula un regard en douce tandis qu'elle ramenait son attention sur Sooty et Liam.

— Il doit être quelque part dans la foule, répliqua Delilah.

— Il paraît qu'il a aidé à retrouver le jeune Nathan ? continua Rick. Tu dois être soulagée qu'il soit rentré sain et sauf.

L'espace d'une fraction de seconde, Delilah revit les vidéos de la bagarre au collège. Revit le clin d'œil de Rick à Nathan. Provocateur.

— Soulagée, c'est peu dire, répondit-elle d'un ton quelque peu glacial, mais elle n'avait pas pu s'en empêcher.

Un cri de surprise poussé par la foule lui épargna de développer sa réponse. Sooty avait mal compris un ordre et guidé le troupeau dans la mauvaise direction. Liam Jackson tentait de rectifier le tir en renvoyant le chien mener le troupeau dans l'autre sens, mais les brebis, surprises par ce soudain revirement, commencèrent à se disperser.

— Le pauvre chien, il lui fait complètement perdre le nord, murmura l'homme près de Delilah.

— Moi j'dirais que le jeune Jackson est à l'ouest, abonda un autre. Doit être secoué par tout ce qui se passe en ville.

Delilah ne pouvait qu'être d'accord. Le parcours de Liam allait de mal en pis. Sooty était enfin parvenu à rassembler le troupeau et à le remettre dans la bonne voie, mais quand il arriva à la hauteur de l'anneau de séparation, où quelques moutons devaient être isolés des autres pour la suite de l'épreuve, tous ses efforts furent anéantis par son conducteur. En s'avançant

pour rejoindre son chien et son troupeau, Liam trébucha. Il parvint à reprendre son équilibre, mais il avait effrayé le troupeau, qui s'éparpilla.

La foule poussa un cri collectif et un buzzer retentit, signalant la fin du temps imparti. La journée de Liam était fichue. La tête basse, accablé de honte, il quitta l'enclos en répondant d'un faible geste de la main aux applaudissements d'encouragement.

— Tu parles d'un parcours sans faute, commenta Rick en riant.

Il sourit à Delilah et lui prit la main, lui caressant les doigts avec son pouce.

— À propos de sans-faute, et si on organisait ce rendez-vous pour prendre un verre ?

Mais Delilah ne l'écoutait pas. Elle surprit un mouvement du coin de l'œil. Pete Ferris n'était plus à l'endroit où il se tenait quelques minutes plus tôt.

— Désolée, il faut que j'y aille, dit-elle en retirant sa main de la poigne de Rick.

Elle passa devant lui, Calimero dans son sillage.

Rick la regarda s'en aller précipitamment, son sourire toujours accroché aux lèvres, mais la chaleur de son regard avait viré à quelque chose de plus calculateur. Plus venimeux. Si elle l'avait vu, Delilah s'en serait inquiétée, mais elle était trop concentrée sur sa proie. Parce que droit devant, elle voyait Pete Ferris fendre la foule.

Si elle n'y prenait pas garde, il allait lui échapper.

Nathan Metcalfe n'était pas nerveux. Il était excité. Très très excité.

Il s'était placé exactement à l'endroit que Samson lui avait indiqué, à la limite de la foule, sur la gauche de la tribune des juges. De là, il voyait sa cible. Oncle Will avait émis quelques protestations quand Nathan avait insisté pour se tenir aussi loin. Mais Nathan avait emporté le morceau. Et obtenu des excuses par-dessus le marché. Il ne s'y attendait pas. Décidément, la journée s'annonçait merveilleuse.

Il jeta un coup d'œil à son oncle, debout près de lui, qui regardait avec un plaisir visible les épreuves du concours, et il éprouva un pincement de culpabilité à l'idée que celui-ci ignorait ce qui allait se passer. Samson avait dit qu'il serait trop dangereux de le mettre au courant. À la place, c'est à lui, Nathan, qu'il avait confié la mission d'aider à coincer l'empoisonneur anonyme.

— Je ne crois pas avoir jamais vu Liam se planter comme ça, marmonna Will en regardant le fermier abattu quitter le terrain, son chien Sooty trottant à côté de lui, langue pendante. Il a l'air secoué. L'empoisonneur aura bien des comptes à rendre.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et fusilla la foule du regard.

— Et d'ailleurs, où est O'Brien ? Il ferait mieux de se lancer à la poursuite du minable qui a tué Belle, au lieu de se pavaner les mains dans les poches à un maudit concours de chiens de berger.

Nathan ne répondit rien. Il observait Tante Delilah. Sa cible. Elle se déplaçait. Il avait pour mission de la garder à l'œil, et si elle se mettait à courir, de faire pareil.

Est-ce que c'était le bon moment ?

Il s'agitait, impatient. L'adrénaline qui rugissait dans ses veines l'aidait à supporter les élancements de sa cheville enflée. Ce souvenir de son escapade folle dans les collines allait se rappeler à lui au moment de passer à l'action, mais tant pis. Dès que Delilah se mettrait à courir, il lui collerait aux basques. Parce que son parrain lui avait demandé de le faire. Et qu'il ferait n'importe quoi pour son parrain.

Sur sa droite, Samson patrouillait derrière la dernière rangée de spectateurs. Il intercepta le regard de Nathan et lui fit un clin d'œil.

Nathan réprima un sourire de fierté.

— Vous êtes sûr que c'est raisonnable ? demanda anxieusement Ted Metcalfe en regardant Herriot examiner Ned dans la Land Rover sur le parking. Je veux dire, ça ne risque rien, après hier ?

— Ça ne peut pas lui faire de mal, franchement, répondit le véto en grattouillant les oreilles du chien. Sinon, je ne le ferais pas, même pour aider Samson. Même pour coincer le coupable.

— N'empêche, je n'arrive toujours pas à le croire, dit Ted en se grattant le crâne. Que quelqu'un s'en prenne aux chiens de cette façon. Ça n'a pas de sens.

— Pour moi, empoisonner des animaux de compagnie n'aura jamais de sens, murmura Herriot. Quelle que soit l'explication qu'on donne à cela.

— Prêt ? lança Samson qui avait quitté son poste derrière la foule pour les rejoindre.

— *Aye*, répondit Ted en hochant résolument la tête. Archi prêt.

— Je ferais bien de regagner mon poste, dit Herriot. Espérons que ça va marcher.

Samson regarda le véto s'éloigner, reconnaissant le petit émoi qui précédait le lancement d'une opération sous couverture. Il regarda en direction du portail qui donnait sur le terrain, près duquel deux silhouettes s'attardaient. Il inclina la tête. Son père lui rendit son hochement de tête tandis qu'Arty levait très haut son pouce. Avec un peu de chance, il n'aurait pas besoin d'eux, mais au cas où, Samson savait qu'Arty saurait se débrouiller. Puis il reporta son attention sur le parcours. Nathan se tenait sur le côté gauche de la foule. Sur la droite, Herriot était pratiquement en place.

Et au milieu du dispositif, Delilah et Calimero, le catalyseur qui déclencherait tout le bazar.

C'était un pari. Du genre à se retourner méchamment contre Samson s'il se trompait. Ou si la situation dégénérait. Mais, comme il l'avait dit à Delilah, c'était le seul moyen.

Il prit une profonde inspiration.

— Bon, dit-il, Ted attendant son signal. Allons choper ce salopard.

Ils se dirigèrent vers la foule massée autour du parcours.

Le cœur de Delilah était en mode percussion. Elle avait réussi à contourner la foule et se tenait à présent devant la tente de la buvette. Pete Ferris n'avait pas bougé au cours des deux prestations qui avait précédé la démonstration cataclysmique de Liam Jackson. Samson allait bientôt lancer le signal et Delilah ne quittait pas le braconnier des yeux.

Il observait sans bouger l'avant-dernier chien à concourir. Mais elle sentait qu'il ne se concentrait pas vraiment sur l'épreuve. Il avait autre chose en tête. Il était aussi immobile qu'un chasseur. Ou un braconnier.

Quoi qu'il s'apprête à faire, il était aussi tendu qu'elle.

Calimero s'agitait à ses côtés, ressentant sa nervosité.

— C'est presque fini, murmura-t-elle en posant une main sur lui pour l'apaiser.

Le buzzer les fit sursauter, le vingt-neuvième candidat quittait le terrain.

Ça n'allait plus tarder.

— *Concurrents suivants !* appela le présentateur par haut-parleur. *Ted Metcalfe et Ned !*

La foule s'agita, vibrionna, tâchant de trouver un meilleur angle pour voir ce pauvre Ted Metcalfe. L'homme dont on avait assassiné le border collie.

— Comme vous le savez tous, disait le présentateur, Ted a eu la douleur de perdre sa bien-aimée Belle, victime d'un crime odieux, mais il a courageusement accepté de concourir aujourd'hui avec Ned. Encourageons-le par nos applaudissements.

Des acclamations nourries explosèrent tandis que le dernier candidat traversait la foule et s'approchait du box des juges.

C'était parti.

Delilah se trouvait là où elle était censée être. Devant la foule, les yeux verrouillés sur Pete Ferris, mais toujours à distance de lui. Autour d'elle, des têtes se retournaient sur son père qui faisait son entrée sur le terrain, devant le jury. Elle entendit les applaudissements crépiter puis se taire, puis les murmures choqués des habitués de ce genre de concours, et enfin une onde de commentaires qui vibra tout autour d'elle.

Son père se tenait là. Fièrement. Attendant que les réactions se calment. Parce que le chien, au bout de la laisse qu'il tenait, n'était pas Ned.

C'était Belle. Débordante de vie.

27.

— Bon sang, mais qu'est-ce que... ?

Will Metcalfe n'en croyait pas ses yeux. Le border collie qui entamait le parcours était reconnaissable au premier regard. Or c'était impossible.

— C'est Belle !

Autour de lui, les gens échangeaient des coups d'œil, tout aussi déconcertés.

Il regarda Nathan par-dessus son épaule, mais son neveu ne regardait pas le chien qui provoquait une telle commotion. Il regardait... quoi ?

Will se tourna de l'autre côté, vers le box des juges, et vit Delilah.

Nathan regardait sa tante, le visage tendu, vibrant de tension nerveuse.

— Ça t'ennuierait de me dire ce qui se passe ? grommela Will.

Nathan hocha la tête. Sans quitter sa tante des yeux.

— Si tu veux nous aider à attraper l'empoisonneur, il va falloir que tu me fasses confiance. Et prépare-toi à courir.

Delilah attendait. Que le bruit se fonde en un silence abasourdi. Que les cous arrêtent de se tordre et les têtes de se tourner alors que les spectateurs cherchaient une explication auprès de leurs voisins. Et pendant tout ce temps, elle surveillait Pete Ferris.

C'était le seul qui n'avait pas l'air bouleversé. Il n'avait pas réagi du tout à la révélation. Un chien mort apparaissant sur le terrain.

Il restait focalisé. Immobile. Ses yeux de fouine étrécis par la concentration.

Delilah s'apprêtait à changer tout ça. Elle allait pulvériser ce calme. Elle n'avait qu'à s'en tenir au scénario.

Delilah leva le bras et désigna Pete Ferris du doigt. Et dans le silence troublé qui s'était abattu sur la foule, elle cria de toute la force de ses poumons :

— C'est lui ! C'est l'empoisonneur de chiens de Bruncliffe !

Toutes les têtes se tournèrent. Dans la direction indiquée par la jeune Metcalfe. Où il y eut un mouvement soudain, quelqu'un se frayant un chemin dans la foule.

— Allez, Calimero, dit Delilah en se retournant pour suivre Pete Ferris qui passait devant les spectateurs. Le moment est venu de capturer ce rat.

Mais le braconnier s'était faufilé derrière la buvette. Il avait disparu.

— Maintenant ! lança Nathan en jouant des coudes à travers la foule, essayant de ne pas perdre Delilah de vue.

Mais elle était difficile à repérer, slalomant entre les gens en direction de la buvette.

— Qui pourchasse-t-on ? demanda Will, sur les talons de Nathan.

— Sais pas ! fut la réponse. Je sais juste qu'on doit rester sur ce flanc, et si quelqu'un essaie de passer devant nous, on lui fait un placage.

Ils s'éloignèrent de la foule qui vibrait d'excitation, et Nathan se mit à courir, ignorant sa cheville douloureuse, à travers l'espace vide entre le terrain et le parking. Droit vers le centre.

Will courut après lui.

Elle l'avait perdu. Delilah essayait, paniquée, de traverser la masse de gens qui l'empêchaient de passer.

— Pardon, pardon ! criait-elle, les coudes en avant, ouvrant la voie pour Calimero qui la suivait.

Finalement, elle arriva devant la buvette où elle eut le champ libre. Elle contourna la tente. Et il était là. Pete Ferris, qui filait, à présent, vers la sortie.

Delilah pressa l'allure, Calimero la suivant avec aisance. Ils le rattrapaient. Et quand ils s'en furent suffisamment rapprochés, elle sut ce qu'elle allait faire. Elle s'écartait du scénario.

— C'est parti ! s'exclama Arty, alors que Nathan et Will surgissaient de la foule, sur la gauche, et se mettaient à courir dans leur direction.

Sur la droite, ils voyaient Herriot couper à travers le champ. Et de derrière la buvette, Delilah et Calimero apparurent, rabattant la proie vers eux.

Et pile au centre de la scène, inconscient du fait que le filet se refermait sur lui, se trouvait l'homme qu'ils étaient venus attraper.

— Branle-bas de combat ! lança Joseph O'Brien avec un sourire.

Il y avait des lustres qu'il ne s'était pas autant amusé.

Puis ils virent Delilah se rapprocher et, en un éclair, il apparut que le plan était sur le point de capoter.

Delilah était assez près maintenant pour entendre la respiration haletante du braconnier et voir ses jambes qui commençaient à trembler. Elle s'emplit de rage. C'était un meurtrier. Dans une impitoyable campagne d'empoisonnement, il ciblait des animaux sans défense, dont son bien-aimé Calimero. Et tout ça pour quoi ?

Elle avait réduit la distance. L'évaluait tout en courant, se préparant à bondir. Il y avait un moment qu'elle n'avait pas fait ça, mais elle était confiante. Elle allait y arriver. Et ça ferait mal.

Lâchant la laisse de Calimero, elle s'élança dans l'air, bras tendus, et s'abattit sur sa proie.

Après coup, Samson reconnaîtrait qu'il avait sous-estimé son acolyte. Encore une fois. Mettant en péril toute l'opération.

Quand il émergea de la foule, il crut que tout se déroulait conformément au plan. Nathan et Will déboulaient d'un côté. Herriot approchait de l'autre. À l'autre bout, Arty et son père semblaient prêts à passer à l'action. Et devant lui, Delilah traversait le champ à bride abattue et gagnait du terrain sur Pete Ferris, dont les capacités physiques avaient été quelque peu amoindries par des années passées à fumer du cannabis.

Mais ce que Samson ne savait pas, et qu'il ne pouvait pas savoir, ayant quitté la ville alors qu'elle était encore adolescente, c'est que, dans sa jeunesse, Delilah avait eu une autre passion en plus de la course ; un sport dans lequel elle excellait, grâce au coaching de ses frères.

Il avait aussi sous-estimé la hargne que lui inspirait la vague d'empoisonnements. Et plus particulièrement la tentative dont Calimero avait failli être victime.

Et quand il la vit lâcher son chien et s'élancer dans les airs, il crut que son cœur allait cesser de battre.

— Non, Delilah ! hurla-t-il.

Mais il était trop tard.

Elle avait parfaitement calculé.

Delilah sentit ses épaules s'écraser sur les hanches de l'homme. Sentit l'impact le soulever de terre. Ils furent tous les deux comme suspendus en l'air, un bref instant, puis ils s'écrasèrent au sol, le choc chassant l'air de ses poumons quand elle atterrit sur lui. Elle fut envahie par l'odeur de gibier des vêtements du braconnier. Ses membres s'emmêlèrent autour des siens.

C'est alors que le cri de Samson retentit à ses oreilles.

— Non, Delilah !

Le souffle encore coupé, elle regarda autour d'elle, depuis sa position, couchée de tout son long sur Pete Ferris. Nathan et Will approchaient de la droite. Herriot de la gauche. Et entre eux...

Le braconnier émit un son étouffé.

Elle roula à bas de lui, sentant qu'il y avait quelque chose qui clochait.

— Bordel ! jura-t-il en soulevant sa tête de l'herbe. Vous tenez pas le bon gars !

— Ne le laissez pas filer ! hurla Samson en passant à côté de Delilah et Pete Ferris, étalés par terre. C'est lui, l'empoisonneur !

Il indiquait devant Delilah, la silhouette qui courait toujours. Vers un piège qui se refermait sur lui.

Delilah se releva, tendit la main à Pete Ferris et l'aida à se relever. Elle regarda, déconcertée, Samson refermer le cercle, cernant l'homme. Ne lui laissant pas la possibilité de fuir.

— Mais c'est...

— Pas moi, marmonna Pete Ferris en époussetant l'herbe de ses vêtements.

Delilah s'avança, éberluée. Incapable de comprendre ce qu'elle voyait.

— Vous allez quelque part ? gronda Samson à l'homme qui avait cessé de courir.

Et regardait autour de lui, réalisant qu'il était coincé. Puis il se retourna, et Delilah vit son visage.

— Je suis désolé, dit Liam Jackson, les joues trempées de larmes. Tellement désolé.

28.

Le sergent Clayton et le constable Bradley prirent le relais. Ce qui valait mieux, car la foule était vraiment remontée et l'affaire aurait pu mal tourner. Les policiers embarquèrent Liam Jackson sous les injures des spectateurs, incapables de croire qu'un des leurs avait pu commettre de tels forfaits.

Or il était bel et bien coupable, il n'y avait plus aucun doute. Pris au piège que Samson lui avait tendu, il avait commencé par bredouiller, avouant tout devant des gens qui jusque-là le prenaient pour un simple compétiteur. À présent, ils savaient qu'il était un empoisonneur. Un assassin.

— J'ai failli tout faire foirer, gémit Delilah se rembobinant la scène terminée depuis longtemps.

Elle était à la Toison, devant une table débordante de pintes de bière et de sandwichs, en compagnie de la petite bande de Samson réunie pour fêter la victoire.

— Ç'aurait pas été une première, la taquina Will.

Delilha lui lança son regard. Puis s'adressant à Samson :

— Ç'aurait peut-être été plus simple si tu nous avais dit la vérité à *tous*.

— C'est ça, répondit Samson avec un sourire. Et risquer que le caractère Metcalfe prenne la direction des opérations ?

Ted Metcalfe éclata de rire.

— Ils ont le dos large, les Metcalfe ! Will et Delilah tiennent de leur mère.

— Reconnais quand même, insista Delilah, têtue, que ton plan était risqué.

— Il ne pouvait pas en être autrement, répondit Samson. Le seul moyen de prouver que Liam Jackson était l'empoisonneur fantôme était qu'il avoue.

On n'avait rien. Pas le début d'un commencement de preuve. Même le poison qu'il utilisait était inoffensif – on ne pouvait pas l'arrêter pour détention de cacao, quand bien même il en avait un stock impressionnant dans ses placards. Il fallait qu'il craque et qu'il avoue.

— Et pour ce faire, tu as utilisé la résurrection de Belle, fit Will en regardant Samson avec un respect forcé.

— Oui. J'espérais qu'en voyant Belle en pleine forme dans l'arène, Liam s'effondrerait. Quand Delilah l'a pointé du doigt, ça n'a fait qu'ajouter à son stress et il s'est enfui.

— Sauf que ce n'était pas lui que je montrais du doigt, mais Pete, objecta Delilah. Je suivais *tes* ordres.

Samson sourit.

— Oui, navré. Tu étais mon catalyseur. Je t'ai demandé de te concentrer sur Pete. Et j'ai demandé à Pete de rester aussi près que possible de Liam. Donc quand toi, Delilah – la fille de Ted Metcalfe, et une personne qui jouit de la confiance de la communauté –, tu as désigné l'empoisonneur en criant, tout le monde s'est retourné. Ils ont vu l'air hagard de Liam Jackson. Son air coupable. J'ai parié sur le fait qu'il penserait que c'était lui que tu dénonçais et qu'il réagirait. Ce qu'il a fait.

Delilah se tourna vers le braconnier qui arborait une ecchymose sur la joue, à l'endroit où sa tête était entrée en contact avec le sol.

— Je suis terriblement désolée, lui répéta-t-elle pour la énième fois.

— Pas tant que moi, bougonna-t-il.

— Et que moi, qui ai bêtement cru que Delilah pourrait s'en tenir au plan, renchérit Samson en riant.

— C'est pour ça que tu ne m'as pas tout dit ? demanda-t-elle d'un ton indigné. Franchement, hier soir, quand Mme Hargreaves nous a montré sa liste d'apprentis bouchers, tu étais d'accord avec nous pour dire que Pete était le coupable.

— Non, je n'ai pas dit ça, répondit Samson. Je te l'ai simplement laissé croire. Quand j'ai vu la liste de Mme Hargreaves, c'est là que les pièces du puzzle se sont mises en place.

Il eut un sourire en pensant à la ruelle près de la Toison. Il avait le vague souvenir d'un visage qui se penchait sur lui, d'yeux perçants comme ceux d'un furet, d'une odeur faisandée qui émanait d'un sweat noir.

— J'ai compris que la seule saucisse empoisonnée que Pete avait approchée, c'était un ivrogne qu'il avait raccompagné chez lui.

Delilah réfléchit une seconde, puis regarda le braconnier.

— C'est toi qui as ramené Samson à Fellside Court, l'autre soir ?

— Ouais, et j'ai bien failli devenir sourd, grommela Pete en prenant une gorgée de sa bière. T'es peut-être un bon détective, O'Brien, mais tu chantes comme une casserole.

— Tu as chanté ? demanda Delilah, soudain très souriante.

— Je ne m'en souviens pas, admit Samson avec un sourire penaud.

Arty Robinson lâcha un rire tonitruant.

— Nous, si ! Tu te prenais pour Tom Jones et tu braillais *Delilah*. Intéressant choix de morceau, d'ailleurs.

Il fit un clin d'œil appuyé à l'homonyme de la chanson, qui vira au rouge betterave, en harmonie avec la couleur que les joues de Samson avaient prises à cette allusion.

Sentant l'embarras de son fils, Joseph intervint :

— Donc, tu es en train de nous dire que tu avais éliminé Pete parce qu'il t'avait ramené à la maison ?

— Pas du tout, répliqua Samson, soulagé de revenir au sujet principal. D'accord, j'avais du mal à croire qu'il soit capable de telles horreurs alors qu'il n'avait pas hésité à aider son prochain. Mais au moment où je l'ai identifié comme mon sauveteur, j'ai aussi reconnu un autre nom sur la liste de Mme Hargreaves – Liam Jackson. Et tout à coup, quand on a su que le poison était dosé différemment selon les saucisses, l'affreuse vérité s'est imposée à moi. Pete n'avait pas de mobile pour s'attaquer à Belle ; Liam, en revanche, si.

— Le concours de chiens de troupeau, fit Ted, la mine sombre.

Samson acquiesça.

— Il pensait tenir un champion avec Sooty, et trois autres concurrents de son chenil. Il fallait que ses chiens réussissent, parce que sa ferme comptait dessus. Quelques victoires et une place en finale du championnat national auraient fait s'envoler la valeur de Sooty et auréolé Liam d'une réputation prestigieuse de dresseur, ce qui se serait traduit par de belles rentrées d'argent.

— Liam était si endetté que ça ? demanda Will, choqué.

— La ferme, oui. Et quand Ted est revenu dans la course avec Belle, Liam a su qu'il n'avait plus aucune chance de transformer ses chiens prometteurs en billets de banque. Pas seulement cette année, mais les

années à venir, aussi, vu l'âge de Belle. Menacé de banqueroute, il a pris des mesures extrêmes.

— Je n'arrive pas à croire qu'il en soit arrivé là, dit Ted.

— Aller jusqu'à empoisonner son propre chien..., reprit Will en secouant la tête, écœuré.

— C'est pour ça que je ne le soupçonnais pas, déclara Delilah. J'avais repéré son nom sur la liste de Mme Hargreaves, mais je n'aurais jamais imaginé que quelqu'un puisse être capable d'une telle ignominie.

— J'ai pensé la même chose, dit Samson. Jusqu'à ce que j'apprenne que ce n'était pas Liam qui avait empoisonné Alf.

— Pardon ?

— Je vais laisser parler l'expert, fit-il en s'adressant à Herriot.

Tous les regards se tournèrent vers le véto.

— Voilà, commença Herriot. Les derniers résultats sont arrivés tard hier soir. Dire qu'ils étaient paradoxaux serait un euphémisme. Les analyses toxicologiques étaient toutes négatives – comme nous nous y attendions, puisque la théobromine ne reste pas longtemps dans l'organisme –, sauf chez deux sujets. Lady en avait une quantité résiduelle, sachant qu'elle n'avait été empoisonnée que le matin même. Et Alf... ne montrait aucune trace d'ingestion de théobromine.

— Qu'y a-t-il de surprenant là-dedans ? demanda Arty.

— L'organisme d'Alf ne contenait pas cette substance parce que ce n'est pas ce qui l'a tué. Les résultats du labo ont montré qu'il avait succombé à l'ingestion d'un dérivé de coumarine.

Sept paires d'yeux vides regardaient le véto.

— Les dérivés de coumarine sont utilisés dans toutes sortes de produits, expliqua-t-il. Mais dans le monde paysan, c'est surtout sous forme de raticide qu'on les trouve.

— De la mort-aux-rats ! s'écria Delilah en regardant Samson.

— Précisément, acquiesça Herriot.

— Mais je ne comprends pas, intervint Arty. Cela veut-il dire que nous avons un deuxième empoisonneur sur les bras ?

— Non, répondit Samson. Tout ce que nous avons, c'est une invasion de rats à la laiterie, dans une ferme voisine, et un homme qui ne fait pas très attention à l'endroit où il pose ses appâts.

— Jason Clark, fit Delilah en hochant la tête, commençant à voir le tableau dans son ensemble.

— Jason est l'agent de sécurité de la zone industrielle, expliqua Samson à la ronde. Il avait été chargé d'éliminer les rats qui se trouvaient juste derrière la ferme Jackson. D'une manière ou d'une autre, Alf a dû entrer en contact avec le poison. Il en a mangé, et il en est mort.

— Il a dû dévorer plus d'un appât, à mon avis, expliqua Herriot. Malheureusement, cela se produit fréquemment. Et tout aussi malheureusement, j'ai assimilé le cas d'Alf aux autres. Peut-être que si j'avais eu l'occasion de le soigner un peu plus longtemps, j'aurais repéré les différences. Désolé. J'ai un peu tout embrouillé.

— Pas du tout, rétorqua Samson. Si vous n'aviez pas identifié Alf comme une victime potentielle, nous ne serions jamais allés à la ferme et je n'aurais jamais rien soupçonné.

— Soupçonné ? (Delilah le toisa, indignée.) Qu'est-ce qui t'a rendu soupçonneux ?

— Le fait que Liam ne m'envoie pas sur les roses quand on est allés le voir, répondit Samson avec un grand rire. Partout ailleurs dans Bruncliffe, on me battait froid. Or Liam est allé jusqu'à nous offrir une collation, et il nous a même serré la main quand on est repartis. C'était bizarre. Et puis, j'avais repéré quelques signes indiquant que la ferme traversait une phase difficile.

— Par exemple ?

— Le tracteur en panne dans la cour, qui n'avait pas été réparé. Quelques travaux de peinture en souffrance. Mais surtout, la pile de factures non ouvertes sur la table et que Liam a fait disparaître quand on est entrés. D'expérience, continua Samson avec un haussement d'épaules, je sais à quoi ressemble une ferme qui croule sous les dettes. Je n'ai pas eu de mal à reconnaître les symptômes.

Joseph O'Brien tressaillit.

— Désolé, fiston, murmura-t-il.

— Et ce n'était pas tout, continua Samson en regardant son père d'un air d'excuse. Liam n'a pas posé les questions auxquelles on aurait pu s'attendre quand on lui a annoncé que d'autres animaux avaient été empoisonnés.

— Oui, c'est vrai, dit Delilah. Il ne s'est intéressé qu'à Tigger et pas aux chiens. Comme s'il était surpris qu'un chat puisse avoir été touché.

— Et à juste titre, puisque c'est Calimero qu'il avait ciblé. Mais comme toi, Delilah, j'ai écarté Liam de la liste des suspects à cause d'Alf. Quel genre d'individu assassinerait son propre chien pour en retirer un bénéfice ?

Enfin, quand Herriot m'a appelé hier soir pour me communiquer les résultats des analyses – qui révélaient aussi que Liam avait une lourde ardoise chez lui –, j'ai eu la confirmation que je tenais notre gars. Le prouver était une autre histoire.

— Ça alors, fit Joseph en secouant la tête. Si un rat n'était pas venu mourir dans la cour des Jackson, on n'aurait peut-être jamais trouvé le coupable ?

— Je mets ça sur le compte du karma, murmura Herriot.

— Il pensait vraiment passer entre les mailles du filet ? interrogea Arty en attrapant sa pinte.

— Sans Calimero, il s'en serait tiré, dit Samson. Belle devait être sa dernière victime. Si elle était morte, les empoisonnements auraient cessé. Plus de chiens tués. L'affaire aurait été classée dans les crimes non résolus, et on aurait considéré que l'empoisonneur frappait au hasard. Mais on a mis la main sur cette saucisse, et tout est devenu clair.

— Je bois à Calimero, lança Ted Metcalfe en levant son verre.

— À Calimero ! s'exclamèrent les autres d'une même voix.

Une tête grise apparut au bord de la table et fixa des yeux languissants sur les chopes de bière levées.

— Tu rêves ! dit Delilah. Pas de bière pour toi !

Elle lui tapota la tête et lui gratouilla les oreilles jusqu'à ce qu'il s'affale de nouveau par terre, épuisé par la frénésie de sa journée.

— Cela dit, on a eu de la chance de tomber sur ce bout de preuve, reprit Samson en repensant à ce qu'il avait appris sur le terrain, un peu plus tôt.

Selon Liam Jackson, quand il avait entendu de la bouche de Samson et Delilah, la veille, que son plan diabolique avait fonctionné au-delà de ses attentes, il avait été pris de remords et s'était rué à la ferme Metcalfe, à Ellershaw, pour récupérer l'appât mortel qu'il avait déposé pour Belle. L'endroit paraissait désert, il en avait profité pour aller voir les chenils et avait été choqué de voir qu'il ne restait plus que la moitié de la saucisse. Il était reparti, imaginant le pire, et n'avait pas été surpris d'apprendre la prétendue mort de Belle. Le temps d'arriver au concours, il était tellement bourrelé de remords et de crainte d'être démasqué qu'il en avait perdu tous ses moyens et n'était plus en état de réussir l'épreuve. Ensuite, quand Ted Metcalfe est entré sur le terrain avec une Belle saine et sauve et que Delilah a lancé son accusation, Liam a paniqué et s'est enfui.

— S'il avait réfléchi calmement, continua Samson, il aurait pris la saucisse avec lui la veille, et nous aurions été refaits. Sur toute la ligne.

Ted secoua la tête.

— Je n'arrive pas à croire qu'il soit monté à Ellershaw. J'avais entendu une voiture ; ça devait être lui. J'ai cru que c'était le facteur.

— Eh bien au moins, il avait eu des remords, dit gentiment Joseph.

— Des remords ! s'étrangla Will. Après avoir empoisonné un chat et un paquet de chiens ? C'était peut-être un peu tard.

— Et l'autre moitié de la saucisse ? demanda Nathan. Si ce ne sont pas les chiens de Grand-père qui l'ont mangée, alors qui ?

Ted haussa les épaules.

— Un renard malchanceux, peut-être ? Ou un écureuil ? J'ai laissé la cage ouverte quand j'ai emmené les chiens sur le terrain d'entraînement ce jour-là, du coup, n'importe quel animal a pu s'y introduire.

— Et mourir d'une horrible façon, dit Delilah tristement.

Arty haussa les épaules.

— Je ne sais pas pour vous, mais il va me falloir un peu de temps avant de remanger une saucisse-purée. Ou du chocolat, murmura-t-il, déclenchant le rire des autres convives.

Mais Will affichait toujours un air grave. Son père surprit son regard et haussa un sourcil.

— Tout va bien, fiston ?

— Je pense encore au plan de Samson et à la façon dont il nous a attribué nos rôles, dit Will en parcourant du regard la tablée. J'ignorais totalement le sort de Belle. Qui savait qu'elle était toujours vivante ?

Son père, Delilah, Nathan, Arty, Joseph O'Brien et Herriot levèrent tous la main. Pete Ferris se contenta de bougonner, les bras trop endoloris pour les lever aussi haut, grâce au placage particulièrement efficace de Delilah.

— Vous étiez tous au courant ? murmura Will.

— Désolé, fit Samson. Je pensais que tu ne voudrais pas participer à un plan conçu par moi.

— Touché. Et Liam Jackson ? Combien d'entre vous connaissaient la vérité à son sujet ?

— Pas moi, de toute évidence ! s'écria Delilah.

— De toute évidence, murmura Pete en frottant ses bras douloureux.

— Moi non plus, fit Nathan. On m'avait juste dit de suivre Delilah.

— Idem ici, renchérit Herriot.

— Je n'en avais aucune idée, lâcha Ted. Sinon je ne lui aurais jamais serré la main.

Arty Robinson et Joseph O'Brien s'intéressèrent soudain à leur pinte, des petits sourires satisfaits accrochés aux lèvres.

— Vous le saviez, vous deux ! s'exclama Delilah, puis elle se tourna vers Samson. Pourquoi tu le leur as dit à eux et pas à nous ?

Samson sourit.

— Désolé, mais je ne voulais pas mettre la puce à l'oreille de Liam. Comme je savais que vous alliez tous être amenés à interagir avec lui au cours de l'événement, j'ai pris la décision de vous laisser dans l'ignorance. Pour vous faciliter le boulot. Ces deux-là, ajouta-t-il en montrant son père et Arty, les deux anciens, étaient les renforts. Si les choses tournaient mal, ils auraient pu intervenir et s'assurer qu'on arrête la bonne personne.

— Et Pete ? demanda Delilah. J'en conclus qu'il était dans la confidence ?

— Il fallait qu'il le soit. C'était mon leurre. Il devait rester tout près de Liam Jackson et ne pas le quitter d'une semelle.

— La prochaine fois, grommela Pete, prends quelqu'un d'autre comme leurre et réserve-moi un rôle qui n'implique pas d'être plaqué comme sur un terrain de rugby.

— J'ai dit que j'étais désolée, répéta Delilah, l'air contrit.

Will éclata de rire.

— Ce qui l'embête surtout, c'est qu'il s'est fait envoyer au tapis par une fille !

Le braconnier le regarda de travers tandis que Ted secouait la tête, impressionné par la complexité du plan de Samson.

— Tu ferais un super dresseur de chien de troupeau, Samson, dit-il avec un sourire. Toute cette manipulation. Faire en sorte que Liam soit séparé du troupeau par la meute... C'est un modèle du genre.

Samson rit de bon cœur.

— Je n'en suis pas si sûr. Le plan a failli dérailler.

— *Aye*, abonda Ted en regardant sa fille, une étincelle dans les yeux. C'est le problème avec les border collies. Il y en a toujours un qu'on n'arrive pas à dresser.

Le petit groupe ne quitta pas la Toison tout de suite. Arty, Joseph, Herriot et Pete prirent le chemin du centre-ville tandis que Ted et Nathan descendaient la rue en direction de la Land Rover. Will attendit sur le seuil

du pub et posa une main sur le bras de Samson qui s'apprêtait à rejoindre Delilah et Calimero sur le point de traverser.

— Tu as une seconde ? demanda-t-il.

— Absolument, dit Samson en jetant un regard inquiet sur les poings de Will.

— Je voulais juste te remercier. Pour aujourd'hui. Je sais qu'on n'a pas toujours été d'accord, ajouta-t-il avec un sourire en biais, mais merci de m'avoir inclus. (Il jeta un regard en direction de son neveu qui grimpait dans le 4 × 4 en riant de quelque chose que Ted avait dit.) Du coup, j'ai pu passer du temps avec Nathan et commencer à réparer les dégâts que j'avais commis.

Samson haussa les épaules, tâchant de masquer sa surprise.

— Ce n'était pas dans mes plans, dit-il. Je voulais juste être sûr de disposer de renforts musclés, en cas de besoin.

— *Aye*. Eh ben, ça a marché. Merci. Et pour ce que ça vaut, je m'excuse d'avoir été aussi con, fit-il en montrant le bleu toujours vif sur le menton de Samson. Je suis confiant : la vérité éclatera dans l'affaire qui t'implique. Pour l'instant, je voudrais te proposer une trêve. T'en penses quoi ?

Il tendit la main. Stupéfait, Samson la lui serra.

— Et tant que tu y es, continua Will, je veux t'embaucher. Officiellement.

— Pour quoi faire ? demanda Samson.

— Pour retrouver celui qui a piégé Nathan au collège. Il a failli bousiller ma famille et je ne vais pas le laisser s'en tirer comme ça.

Samson hochait déjà la tête.

— Compte sur moi. Et je te ferai cadeau des honoraires. Je me ferai un plaisir de trouver le coupable.

Il n'ajouta pas qu'il devrait peut-être conduire son enquête de loin, son avenir à Bruncliffe n'étant pas assuré.

Delilah, qui était déjà arrivée devant l'entrée de son bureau, se retourna et vit son frère tout près de Samson. Craignant le pire, elle retraversa la rue.

— Tout va bien ? demanda-t-elle en regardant les deux hommes, l'air inquiet.

— Mieux que bien, répondit Will.

Il lui décocha un clin d'œil, serra la main de Samson et s'éloigna vers sa Land Rover.

— Ça alors ! s'exclama Delilah en ouvrant des yeux ronds. Viens-je juste de voir Will serrer la main du réprouvé de Bruncliffe ?
— En effet, répondit Samson en ployant ses doigts endoloris. Deux fois. Les deux fois comme un étau.
Delilah eut un rire joyeux.
— Mieux vaut sa poigne de fer que son poing dans la figure. Quelle est l'origine de cette soudaine magnanimité ?
— Ça doit être dû à l'euphorie de la journée.
La réponse était vague, mais Delilah n'allait pas insister. Elle était trop heureuse de cette tournure inattendue pour exiger d'en connaître les raisons. Ils traversèrent la rue pour rejoindre Calimero qui les attendait patiemment.
— Je suppose qu'on peut décréter l'affaire résolue, dit Samson en atteignant la porte d'entrée.
— Oui, j'imagine.
— Alors j'attrape mon sac à dos et je disparais, comme promis.
— Où iras-tu ?
Delilah s'affairait à chercher ses clés dans sa poche, l'évitant du regard, inquiète que ses émotions s'inscrivent en toutes lettres sur son visage.
Samson haussa les épaules.
— Papa m'a proposé son canapé pour deux ou trois jours, le temps de faire le point. Je n'ai pas décidé ce que je ferai ensuite. Londres est peut-être la meilleure solution.
Le cœur de Delilah chavira.
— Londres ? répéta-t-elle avec une feinte indifférence. Qu'y a-t-il là-bas de si important ?
— Des affaires à régler, répondit Samson. Je pense que le pétrin dans lequel je suis sera plus facile à gérer de là-bas...
— Samson !
La portière d'une voiture s'était ouverte un peu plus loin dans la rue sur une jeune femme blonde qui s'avançait vers eux. Ses cheveux relevés dégageaient un visage en forme de cœur, assombri toutefois par un froncement de sourcils inquiet.
— Il faut qu'on parle. Tout de suite !
Delilah la reconnut. La femme qui se trouvait dans le bureau de Samson le mois précédent. Celle que Delilah soupçonnait d'avoir passé la Saint-Valentin avec lui dans un hôtel huppé de York.

Eh bien, même pas mal. Du moins, c'est ce que se dit Delilah quand la jeune femme vint s'arrêter à leur hauteur, une main dans les cheveux pour replacer une mèche rebelle échappée de la barrette censée la maintenir en place.

— Je ne m'attendais pas à vous voir, dit Samson en souriant.

Un ricanement bien peu féminin vint ponctuer la remarque.

— Vraiment ? Après vos exploits ? Vous pensiez que j'allais vous laisser vous en tirer comme ça ? Vous laisser ignorer mes appels ?

— Peut-être, intervint Delilah en ouvrant la porte et en leur faisant signe d'entrer, que vous feriez mieux de discuter à l'intérieur. Sauf si vous voulez que tout Bruncliffe soit au courant de votre vie privée ?

— Vie privée ? (La jeune femme se retourna vivement vers Delilah.) Que voulez-vous dire ?

Puis elle tendit la main.

— Je suis l'inspecteur Jess Green. L'agent de soutien de Samson.

Son agent de soutien !

Dans la cuisine du premier étage, Delilah faisait les cent pas en attendant que la bouilloire siffle. L'allégresse le disputait à l'agacement depuis la révélation que cette magnifique femme n'était pas ce que Samson avait laissé entendre qu'elle était. Trois semaines plus tôt, quand elle était tombée sur elle – presque au sens propre du terme, dans la mesure où elle avait écouté à la porte de Samson et failli s'étaler quand ils étaient sortis –, Samson lui avait laissé croire que l'inspecteur Green était sa petite amie. La femme mystérieuse avec qui il avait passé l'essentiel de la journée la plus romantique de l'année.

En fait, il avait menti.

Une nouvelle fois.

La bouilloire s'éteignit avec un déclic. Verser de l'eau bouillante dans un mug quand on est tourneboulée n'était pas une idée de génie, et elle inonda tout le plan de travail en essayant de comprendre pourquoi elle était si troublée par l'arrivée de la jeune femme. Question subsidiaire : si Samson n'était pas à York avec elle, alors où était-il allé ce week-end-là ?

Quelle importance ? En même temps, encore des ombres et des trahisons de la part de quelqu'un qui avait vécu une grande partie de sa vie comme agent infiltré. Quelqu'un à qui elle n'était pas censée s'attacher. Pas tant que son passé serait aussi trouble, en tout cas. Vrai, il l'avait aidée à retrouver

Nathan et il avait démasqué l'empoisonneur fantôme. Mais cela ne voulait pas dire que les allégations portées à son encontre par le journal étaient infondées.

Le plus sage serait de rester à bonne distance de lui. Et ce serait bien plus facile s'il retournait à Londres. Elle n'avait qu'à monter à l'étage récupérer son sac à dos. Le lui descendre, et quand il aurait fini son rendez-vous avec l'inspecteur Green, elle lui proposerait de le déposer à Fellside Court.

Et voilà. Balayé, Samson O'Brien. Hors de sa vie. Et son cœur à elle serait hors de danger.

Sauf que...

Delilah plongea dans le placard et en sortit deux autres mugs. Elle garderait une attitude professionnelle, se promit-elle. Et dans les Vallons, rien n'était plus professionnel qu'une petite tasse de thé.

— Comment avez-vous pu être aussi stupide ! explosa l'inspecteur Green dans le bureau de Samson.

Une cascade de mèches s'échappait de sa barrette et le dossier qu'elle tenait à la main menaçait de tomber par terre, tant son agitation était grande. Elle fit claquer sur son bureau un exemplaire du *Craven Herald*.

— Et ce gros titre : « Arrêté pour meurtre » ! Et par-dessus le marché, vendredi, vous loupez l'entretien relatif à votre suspension pour faute grave. Je ne sais pas ce qui est le pire !

— Deux de ces événements échappaient à mon contrôle, répondit Samson.

Il était assis sur l'appui de fenêtre, juste au-dessous de la feuille de contreplaqué, préférant rester à bonne distance de la policière énervée. Quelque chose allait voler : la barrette ou le dossier.

— Alors discutons de ce qui était de votre ressort. À quoi pensez-vous que cela ressemblera lorsque le juge aura communication de votre dossier et qu'il découvrira que vous avez choisi de ne pas vous présenter à la convocation ?

— Je n'avais pas le choix.

— Quoi ? Vous aviez quelque chose de plus pressant à faire vendredi après-midi ?

— Oui.

La réponse monosyllabique prit l'inspectrice à contre-pied. Elle s'appuya en arrière sur le bureau, le dossier serré sur son cœur.

— Vous pouvez développer ?

— J'aimerais mieux pas.

L'inspecteur Green soupira. Elle baissa la tête et contempla le lino le temps de jauger la situation. Samson était bien conscient qu'il ne lui facilitait pas la tâche, et il s'en voulait. Cela dit, il n'avait jamais demandé à avoir un agent de soutien, et d'ailleurs il n'était pas sûr d'en avoir besoin. Ce n'était qu'un cerceau enflammé de plus à travers lequel il devrait sauter dans ses efforts pour sauver sa carrière dans la police. Efforts qu'il avait sabordés, sans nul doute, avec son attitude des derniers jours.

— Vous savez que vous n'aurez pas de deuxième chance ? demanda l'inspecteur Green sur un ton apparemment résigné. Ne pas se présenter à un interrogatoire pour faute grave est une faute grave supplémentaire.

— Je le sais, croyez-moi.

— Bon. Eh bien, je vais faire de mon mieux pour minimiser les dégâts, mais ne vous attendez pas à un miracle.

Elle enfourna son dossier dans son grand sac à main, puis haussa un sourcil en direction de la fenêtre condamnée.

— Serait-ce que les gens du coin trouvent à redire à votre présence ?

— Ils ont toujours trouvé à redire à ma présence, sauf que cette fois-ci, en divulguant tous les détails de ma situation, la presse leur a donné encore plus de grain à moudre.

— Oui. À propos des fuites, vous avez une idée de qui en est à l'origine ?

— Pas la moindre, mentit Samson.

Car il soupçonnait un lien avec son arrestation à Leeds et la lettre de la Met qui était dans ses affaires. Mais il voulait d'abord tâter le terrain.

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument sûr. Et de votre côté ?

L'inspecteur Green prit son temps avant de répondre.

— Vous pensez que la fuite pourrait venir de mon bureau ?

Samson haussa les épaules.

— C'est possible. Voire de plus haut.

Green le regarda droit dans les yeux.

— Vous ne faites pas facilement confiance. Je me trompe ?

— Dans mon domaine, la confiance est la voie la plus directe pour se faire tuer.

Elle secoua la tête, et la barrette tomba, libérant une cascade de cheveux blonds qui dégoulinèrent sur ses épaules.

— Vous n'avez toujours pas compris. Vous n'êtes plus sous couverture, aujourd'hui. En fait, ajouta-t-elle en pointant un doigt sur le journal et la photo qui ornait la une, vous ne pourriez pas être davantage sous les feux des projecteurs. Et vous avez besoin d'aide. Mon aide. Alors il va falloir que vous appreniez à me faire confiance, parce que je suis de votre côté.

Samson ne répondit pas. La méfiance. C'était une compagne qu'il avait eue pendant toutes ces années où il avait travaillé sous couverture, et au fil du temps, elle finissait par corrompre l'âme, jusqu'au point où tout devenait suspect. Sa rencontre avec Green l'avait renvoyé sur ce mauvais chemin.

Il ne faisait pas confiance à cette femme. Ne faisait confiance à personne en relation avec son accusation pour faute grave. Parce que quelqu'un l'avait piégé. Et tant qu'il n'aurait pas percé le mystère du qui et du pourquoi, il ne pouvait pas se permettre de baisser sa garde.

Sentant qu'elle usait sa salive pour rien, l'inspecteur Green ouvrit la porte du bureau. Aucun des deux n'entendit le chuintement de pas qui remontaient précipitamment l'escalier.

Pour une fois, Delilah n'avait pas eu l'intention d'espionner. Elle était devant le bureau de Samson, et s'apprêtait à entrer avec deux tasses de thé à la main, quand elle avait entendu l'inspecteur Green reprocher à Samson d'avoir omis de se présenter à sa convocation.

Elle tombait le vendredi. Le jour où Nathan s'était enfui et où Delilah avait persuadé Samson de descendre du train. Il se rendait à Londres pour une convocation qui concernait sa suspension, mais il l'avait ratée pour aider à retrouver son filleul. Et à cause de ça, ses ennuis avaient encore empiré.

Soudainement honteuse d'écouter aux portes – et d'avoir eu d'aussi mauvaises pensées à l'égard de l'homme qui avait mis sa carrière en jeu pour sauver un adolescent –, Delilah se hâta de remonter l'escalier, et elle regagnait la cuisine au moment où Samson et l'inspecteur Green émergeaient du bureau.

— Donc, sauf s'il y a du nouveau, on se revoit dans une quinzaine de jours, disait Green. Entre-temps, essayez de ne pas vous attirer de nouveaux ennuis. S'il vous plaît.

— Je ferai de mon mieux, fut la réponse laconique de Samson.

Puis la porte d'entrée s'ouvrit et se referma. La policière était partie.

Il ne lui avait pas dit. Pour une raison qu'elle ne s'expliquait pas, Samson n'avait pas parlé de Nathan à l'inspecteur Green. Pourtant, même un

individu au cœur de pierre aurait forcément reconnu que Samson avait fait preuve d'héroïsme en décidant de descendre du train pour se joindre à la battue plutôt que de se rendre à Londres. Si ceux qui étaient chargés d'instruire son dossier connaissaient les vrais motifs de son absence, ils se contenteraient assurément de programmer un nouveau rendez-vous et de l'écouter présenter sa version des faits, non ?

Pourquoi diable n'avait-il rien dit ? Pourquoi n'avait-il pas dit la vérité à cet inspecteur Green ? Sûrement à cause de cette méfiance pathologique qui l'avait incité à vivre sa vie dans le mensonge et à ne rien révéler sur rien. Et il avait le culot de traiter Delilah de tête de pioche !

S'approchant de la fenêtre, elle vit la policière remonter dans sa voiture. En se dépêchant, elle pourrait peut-être la rejoindre à temps pour lui expliquer. Faire quelque chose pour remercier Samson de sa générosité. Et tant pis si ça lui revenait aux oreilles et qu'il la trucidait.

— À quoi tu penses ?

Delilah sursauta. Samson se tenait sur le seuil de la cuisine, derrière elle.

— Je regardais juste le temps qu'il faisait, mentit-elle, le rouge lui montant immédiatement aux joues. Je pensais aller courir un peu. Herriot dit que Calimero est complètement rétabli.

Un doux bruit de pattes se fit entendre sur le palier, et une grosse tête grise poussa la jambe de Samson. Il se retourna.

— Tu vas courir, le chien ? Ne la ménage pas, surtout, dit Samson en se penchant pour caresser l'animal et lancer un sourire à Delilah d'un même mouvement.

Le cœur de Delilah fondit.

— Bon, c'est l'heure d'y aller, reprit-il. Je vais chercher mon sac à dos et je débarrasse le plancher.

Samson se redressait. Pour aller emprunter l'escalier.

Si elle le laissait remonter, tout changerait. Peut-être lui forçait-elle la main. Mais l'autre option consistait à le regarder partir. Quitter le bureau. Bruncliffe. Sa vie.

Delilah hocha simplement la tête.

— D'accord.

Et elle s'occupa l'esprit en vidant les tasses de thé dans l'évier.

Plus bas, dans la rue, devant le bureau, l'inspecteur Green se mettait au volant quand son téléphone sonna. Elle n'avait pas besoin de regarder le

numéro qui s'affichait. Cette prescience quasi surnaturelle était devenue une caractéristique de celui qui l'appelait : il semblait savoir exactement où elle se trouvait à chaque instant. De plus, le numéro ne lui aurait rien dit, car il changeait fréquemment, sûrement un téléphone à usage unique, pour empêcher de le localiser. Parce que ce qu'ils faisaient était illégal, à bien des égards.

Jess répondit d'un simple « Salut ».

— Qu'a-t-il dit ? demanda l'autre.

Il coupait toujours court aux banalités.

— Il n'a rien voulu me dire.

— Il vous fait confiance ?

Jess eut un rire sec.

— Il ne fait confiance à personne. Mais j'y travaille.

— Mettez le turbo. Tout en dépend. À commencer par votre carrière.

L'interlocuteur raccrocha.

Il avait l'impression de gravir l'Everest. Une marche après l'autre, à contrecœur, Samson montait au deuxième.

Elle n'avait pas essayé de l'arrêter. Même quand il avait lancé l'idée de s'installer à Londres, elle n'avait pas proposé de compromis. Quelque chose comme un contrat de travail qui lui permettrait de rester ici, pour faire tourner l'agence de détectives et se construire une nouvelle vie dans sa ville natale. Apparemment, malgré le moment chaleureux passé à la Toison pour arroser la victoire, rien n'avait changé.

Samson O'Brien était toujours un personnage sulfureux aux yeux du bon peuple de Bruncliffe. Et aux yeux de Delilah Metcalfe en particulier.

Bien, ce serait donc Londres. Il squatterait le canapé de son père cette nuit, et il prendrait le train dès le lendemain.

Arrivé sur le palier du deuxième, il se rendit compte qu'il n'était pas tout seul. Calimero l'avait suivi.

— Tu vas me manquer, murmura-t-il au chien qui s'appuyait contre lui.

Enfin, ça valait peut-être mieux, se dit-il en se dirigeant vers la porte de ce qui avait été sa chambre pendant près de cinq mois. En se demandant combien de temps il lui faudrait pour croire à ses propres mensonges, il tourna la poignée. Poussa la porte, et cligna des yeux.

La pièce avait subi des transformations.

À la place de l'amas de meubles au milieu duquel il avait vécu, il avait sous les yeux une vraie chambre. Le vieux lit de Delilah avait été fait, avec une couette et des oreillers en lieu et place du sac de couchage. Les vêtements de Samson – ses rares vêtements – étaient suspendus à une tringle. Il y avait même une table de nuit, et le livre qu'il était en train de lire était posé près de la lampe. Et un chemin avait été tracé au travers du reste des meubles stockés là pour permettre d'aller à la fenêtre.

— C'est le mieux qu'on ait pu faire pour l'instant, dit une petite voix derrière lui. Jusqu'à ce que je trouve preneur de tout ce fatras.

Il se retourna. Delilah et Calimero, sur le palier, l'observaient.

— Tu as fait ça pour moi ?

Elle hocha la tête, se mordit la lèvre.

— Mais comment as-tu... ? Quand as-tu... ?

— Pendant le concours. Ida voulait te remercier de t'être occupé du cas de sa cousine sans avoir à faire appel à un tueur à gages. Elle est venue avec George, Lucy et Elaine, et à eux quatre, ils ont tout rangé.

Samson ne savait pas quoi dire.

Puis Delilah ouvrit la porte de la salle de bains. Celle qu'elle utilisait quand elle rentrait, après avoir couru. Et celle qu'il avait utilisée en catimini pendant si longtemps. À l'intérieur, deux jeux de serviettes et une place sur l'étagère pour sa brosse à dents, près de la sienne à elle.

— Ida dit qu'elle fait le ménage ici depuis octobre et qu'elle ne demandera pas d'augmentation, reprit Delilah avec un rire léger. Et Lucy a insisté pour acheter une machine à laver pour te remercier d'avoir innocenté Nathan. Comme ça, tu n'auras plus besoin de donner ta lessive à faire à Ida.

Samson rougit.

— J'ai eu beau protester, c'est elle qui a insisté, se défendit-il.

Mais Delilah souriait. Nerveusement.

— Il n'y a pas que ça, dit-elle, la main flottant dans la direction de la chambre réaménagée. Tu peux récupérer ton bureau, aussi. Et tu vas avoir du boulot. Monsieur Hussain, du Rice N' Spice, voudrait que tu lui installes un système de surveillance interne parce qu'il pense qu'un de ses employés pique dans la caisse. Et puis Mme Hargreaves veut de l'aide pour trouver le chien qui continue à faire ses besoins devant sa porte. Sans parler des autres qui s'informent de tous les services que pourrait leur rendre l'Agence de Recherche des Vallons...

Elle se tut, intimidée par son silence. Consciente des non-dits qui subsistaient entre eux.

— Et mon passé ? finit-il par demander en soutenant son regard. L'article dans le *Herald* ?

Les joues de Delilah s'enflammèrent.

— Je ne veux rien savoir là-dessus. Pas tout de suite. J'ai pensé qu'on prendrait les choses l'une après l'autre. Tu sais, tant qu'il n'y a pas d'autres surprises...

Elle se tut, laissant à Samson le temps d'encaisser. Ce qu'elle lui offrait. L'opportunité pour lui de prendre un nouveau départ à Bruncliffe malgré tout ce qu'on avait raconté à son sujet.

— Alors, qu'en penses-tu ? demanda-t-elle après quelques secondes, d'une voix incertaine, en détournant le regard. Est-ce suffisant pour te faire rester ?

— Oui.

Il se tourna vers la chambre, parce que s'il avait regardé Delilah un peu plus longtemps, il aurait fait quelque chose de stupide. Quelque chose qui risquait de briser à jamais ce qu'ils démarraient ensemble.

— Absolument. Il ne manque qu'une seule chose.

— Quoi ?

Il la regarda avec un grand sourire, qui mit fin à la tension dans la pièce.

— Il n'y a pas de panier pour Calimero au cas où il voudrait dormir ici, un soir.

Delilah éclata de rire. Et Samson, pour la première fois depuis des mois, se sentit plein d'optimisme pour l'avenir.

Épilogue

De l'autre côté des collines qui enserraient Bruncliffe, sur les pentes de Fountains Fell, deux hommes plantés dans la cour d'une ferme examinaient un cadenas.

Ni l'un ni l'autre ne savait que dire. Et en effet, que pouvait-on dire face à une condamnation à mort assurée ? Parce que le cadenas avait été forcé.

Ce qui signifiait que cette deuxième grange avait été ouverte, et son contenu, livré à la vue de l'intrus.

En soi, ce n'était pas un problème. Non. Ce qui était un problème, c'est que ces deux hommes n'étaient pour rien dans l'affaire. Et qu'ils ignoraient qui avait fait le coup.

Derrière eux, un rottweiler rôdait sur le ciment en émettant parfois un grognement. Les hommes ne lui prêtaient pas attention. Ils essayaient de réfléchir à ce qu'ils avaient sous les yeux, et à la façon de gérer le problème.

Le plus grand des deux marmonna quelque chose. L'autre hocha la tête. Puis il tendit la main et referma le cadenas avec un cliquetis.

Et voilà. C'était réglé. Personne n'avait besoin de le savoir.

Parce que si quelqu'un apprenait qu'on s'était introduit dans la deuxième grange, alors la sentence ne se ferait pas attendre. Et elle serait définitive.

Comme dans la maison de Leeds où leur compatriote, qui était de garde, avait trouvé le blouson d'un intrus sur la pelouse. Toute l'opération avait dû déménager dans la nuit pour ne pas risquer d'être compromise. Et leur compatriote ?

Étranglé avec le blouson qu'il avait trouvé, pour avoir eu l'imprudence de laisser quelqu'un s'introduire dans les lieux. Et on avait retrouvé son corps dans le canal, peu après.

Il était donc compréhensible que les deux hommes debout dans la cour réfléchissent à leur avenir et à une vie à laquelle ils tenaient beaucoup, et qu'en conséquence ils gardent cet incident pour eux.

Un coup de sifflet strident, le chien fut rappelé au pied, et les hommes entrèrent dans la maison. Aucune allusion à ce détail ne fut faite lors du coup de fil nocturne. Après tout, ce que M. Procter ne savait pas ne pouvait pas lui faire de mal.

... Mais peut-être bien que si.

Remerciements

Rien n'a été moins toxique que l'écriture de ce quatrième volume de la série des *Détectives du Yorkshire*, et ce grâce à la présence en coulisse d'inestimables talents. Comme toujours, j'ai bénéficié de nombreux et précieux conseils – aucun de leurs auteurs n'étant responsable de ce que j'ai choisi de faire de la mine d'informations qu'ils m'ont confiés de si bon cœur ! Je leur dois à chacun un grand sac bleu et blanc garni des meilleures saucisses de Mme Hargreaves.

D'abord, un grand coup de chapeau au vétérinaire Nick Carmichael, directeur de Carmichael Torrance Diagnostic Services. Sa passion des poisons m'a donné envie de changer de métier un certain vendredi où il a pris le temps de répondre à toutes mes questions, alors qu'il était déjà très occupé. Qu'il soit mille fois remercié – et mille pardons à mes voisins de table du café d'où je l'ai appelé, qui m'ont, je n'en doute pas, soupçonnée de fomenter un sale coup. Ce qui était bien le cas.

Toute mon immense gratitude à Catherine Speakman, de North West Equine Vets, qui m'a révélé l'existence du *Manuel vétérinaire de Merck*, et de tellement de poisons différents que je ne savais plus quoi en faire ! J'ai passé bien des heures à feuilleter son exemplaire moultement consulté, fascinée que j'étais par des sujets qui n'avaient rien à voir avec mon chantier en cours. Toute ma reconnaissance aussi à Harry Carpenter – un homme que mes questions naïves n'ont pas rebuté, et qui m'a permis de m'y retrouver (la plupart du temps) dans le maquis des procédures policières. Harry, vous êtes un héros !

Un grand merci aussi à ma famille, et plus particulièrement à ma sœur Claire, qui, une fois de plus, a tout laissé tomber pour lire mon manuscrit.

Je tiens aussi à rendre hommage aux merveilleux volontaires de l'association Spéléo-Secours et à celle des Secouristes des collines de Upper Wharfedale. Si j'ai choisi de ne pas les citer par leur nom dans le livre, c'est pour que mon groupe de sauveteurs demeure une équipe de secours en montagne lambda. Mais leur dévouement et leur travail remarquable méritent d'être reconnus et salués. Tout comme leurs pages web méritent d'être visitées pour que chacun puisse prendre la mesure des dangers que les vallons du Yorkshire, magnifiques et redoutables, peuvent réserver.

En dehors des formidables personnes qui m'ont généreusement fait profiter de leur savoir, j'ai été soutenue par d'extraordinaires professionnels de l'édition. J'adresse un énorme *merci* à Camille Filhol et à son équipe de chez Robert Laffont pour l'incomparable travail qu'ils accomplissent pour faire connaître *Les Détectives du Yorkshire* en France. Au Royaume-Uni, c'est Vicki, ma géniale éditrice chez Pan Macmillan, qui, aidée de l'adorable Matt, a opéré sa magie habituelle pour me pousser à donner le meilleur de moi-même. Merci à tous les deux ! Et dans la chaîne éditoriale, j'ai été magnifiquement épaulée par l'équipe de rêve formée par Natalie, Fraser et Mandy – je ne crois pas m'être jamais autant amusée à travailler sur des corrections d'épreuves ! Un grand merci, rétrospectivement, à Alice, pour l'énergie qu'elle a déployée pour offrir mes livres au regard du public – vraiment désolée de vous voir partir, mais tous mes vœux vous accompagnent sur votre nouveau chemin ! Et, par-dessus tout cela, merci à l'imperturbable Oli, un roc et le meilleur agent qu'une fille puisse avoir.

Comme toujours, mes remerciements les plus fervents vont à la personne qui me permet de conserver assez de santé mentale pour travailler tout en préservant la folie débridée de la création. Merci, Mark, de rendre la vie réelle aussi amusante qu'à Bruncliffe.

PARUS DANS

LA BÊTE NOIRE

Tu tueras le Père
(Finaliste du prix Le Point du polar européen 2016)
Sandrone Dazieri
Les Fauves
Ingrid Desjours
Tout le monde te haïra
Alexis Aubenque
Cœur de lapin
Annette Wieners
Serre-moi fort
(Prix Griffe noire du meilleur polar français 2016)
Claire Favan
Maestra
L. S. Hilton
Baad
(Prix du Meilleur Polar des lecteurs de Points 2017)
Cédric Bannel
Les Adeptes
Ingar Johnsrud
L'Affaire Léon Sadorski
(Prix Libr'à Nous 2017, catégorie polar)
Romain Slocombe
Une forêt obscure

Fabio M. Mitchelli
La Prunelle de ses yeux
Ingrid Desjours
Chacun sa vérité
(Grand Prix de littérature policière 2017,
domaine étranger
Prix Nouvelles Voix du polar 2018,
roman étranger)
Sara Lövestam
Aurore de sang
Alexis Aubenque
Brutale
Jacques-Olivier Bosco
Les Filles des autres
Amy Gentry
Dompteur d'anges
Claire Favan
Ragdoll
(Prix Griffe noire du polar de l'année 2017)
Daniel Cole
Kaboul Express
Cédric Bannel
Domina
L. S. Hilton
Tu tueras l'ange
Sandrone Dazieri
Les Survivants
Ingar Johnsrud
L'Étoile jaune de l'inspecteur Sadorski
Romain Slocombe
Le Zoo
(Prix Transfuge du meilleur polar étranger 2017)
Gin Phillips
Le Tueur au miroir
Fabio M. Mitchelli
Sous son toit
Nicole Neubauer

La Griffe du diable
Lara Dearman
Ça ne coûte rien de demander
Sara Lövestam
Toute la vérité
Karen Cleveland
Coupable
Jacques-Olivier Bosco
Là où rien ne meurt
Franck Calderon, Hervé de Moras
L'Appât
Ragdoll, tome 2
(Prix Bête noire des libraires 2018)
Daniel Cole
Rendez-vous avec le crime
Les Détectives du Yorkshire, tome 1
Julia Chapman
Ultima
L. S. Hilton
L'Échange
Rebecca Fleet
Rendez-vous avec le mal
Les Détectives du Yorkshire, tome 2
Julia Chapman
Sadorski et l'ange du péché
Romain Slocombe
Sur le toit de l'enfer
Ilaria Tuti
Inexorable
Claire Favan
L'Île au ciel noir
Lara Dearman
Rendez-vous avec le mystère
Les Détectives du Yorkshire, tome 3
Julia Chapman
L'Empathie
Antoine Renand

Libre comme l'air
Sara Lövestam
De si bonnes amies
Amy Gentry

À PARAÎTRE DANS

LA BÊTE NOIRE

Le Bûcher de Moorea
Patrice Guirao
(mai 2019)
Tu tueras le roi
Sandrone Dazieri
(mai 2019)
Son espionne royale mène l'enquête
Rhys Bowen
(juin 2019)
Son espionne royale et le mystère bavarois
Rhys Bowen
(juin 2019)